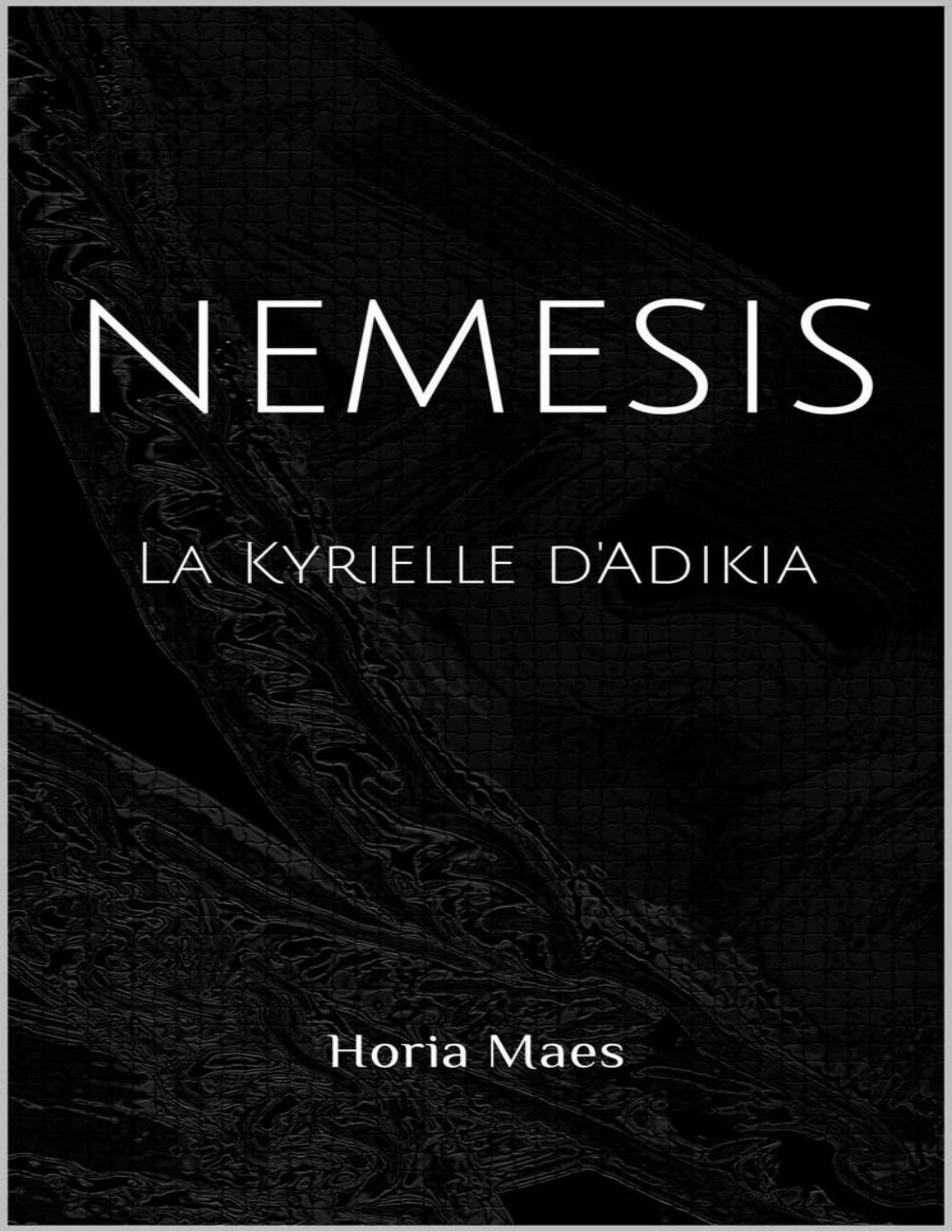




NEMESIS

LA KYRIELLE D'ADIKIA

Horia Maes

HORIA MAES

Νέμεσις
LA KYRIELLE D'ADIKIA

*Ô femme ! Ô femme ! Tu es un abîme, un mystère
Et celui qui croi t te connaître est trois fois insensé .*

George Sand

OceanofPDF.com

PARTIE I

OceanofPDF.com

P rologue

Que restait-il de mon pays, de ma ville ? Que restait-il de ma sœur que j'avais chérie toutes ces années au prix de tant de sacrifices ? Que restait-il ? Qu'aurait-il pu rester ?

Je descendais l'avenue principale de Memphis à contresens de la foule qui se rendait, la fureur au ventre, vers le palais impérial, et m'arrêtai devant les portes imposantes que j'avais si souvent traversé. Mais ce jour-là était différent, j'hésitais. Je savais que si je passais ces portes, je ne les reverrais plus jamais. J'abandonnerai tout, définitivement. Je jetai un dernier coup d'œil vers la capitale d'où n'émanaient que le chaos et la destruction. Elle m'avait absolument tout pris. Pourquoi me battre pour un lieu empli de tant de souffrances, quand on sait que personne ne revient d'entre les morts après le combat . Je n'avais plus rien à faire ici. Alors que je m'avançais, je la vis. Elle m'urmurait quelque chose aussi triste que mes pensées, je n'entendis que « tout le monde veut diriger ». Elle me dépassa puis se retourna pour contempler la ville, sans se soucier de ma présence, puis elle fit volte - face et s'en alla. Et alors que je la regardais s'éloigner au loin, me rappelant les épreuves de ma vie, je suivis ses pas, sans jamais me retourner.

OceanofPDF.com

CHAPITRE 1 :

OceanofPDF.com

L e Réveil de Thanatos

Maxence

Ma mère me faisait penser à la Vénus de Raphaël. D'ascendance française, son nez long et mince, ses pommettes saillantes et sa bouche pincée semblaient charmer le monde entier. Sa chevelure brune aux reflets d'or tombant sur ses larges épaules et ses grands yeux enfoncés lui donnait un air mystique. Grande et élancée, elle avait malgré tout la démarche pesante, comme portant le poids de son passé. C'était une femme douce, et le timbre de sa voix mélodieuse me berçait chaque soir à l'heure du coucher. Cette femme sublime se prénomait Maxence. Chaque jour, je la regardais effectuer les tâches ménagères avec tout l'enthousiasme que celles-ci réservaient aux femmes. Elle passait le balais puis la serpillière en sifflant des airs enjoués, ceux de gospel étant ses préférés. Bien qu'à cette époque je fusse encore trop jeune pour comprendre la signification de ces chants envoûtants. Tandis qu'elle réalisait ces tâches sans se plaindre, résignée, je continuais de l'observer endurer son devoir d'épouse. Mon père, lui, ne se démarquait pas tellement des autres hommes. Brun, à l'allure imposante, il était grand et mal bâti. Depuis quelques années, il avait pris de l'embonpoint à force de s'affaler sur le divan dès qu'il rentrait de l'usine. Il ôtait ses chaussures sales qu'il laissait sur le paillason, puis mettait ses chaussons afin d'aller s'abrutir devant la télévision, et cela du lundi au vendredi. Chaque fois que je revenais de l'école je savais que j'aurai devant moi cette vision d'une famille sombre et morose, enlisée dans une routine malheureuse. Tous les jours, les mêmes choses se répétant encore et encore.

Cela remontant à ma naissance, o u à bien plus loin encore. J'étais jeune et innocent, et j'en voulais à mon père de son comportement. Mais qu'aurai-je pu faire, alors que ma mère obéissait à ses moindres désirs, quels qu'ils fussent ? Seule sa mort aurait pu l'en libérer. Cette attitude désinvolte des hommes, le gouvernement , pour la justifier, appelait ça « le prix du sang ». Le prix du sang, comme si toutes ces filles, ces femmes, ces mères, ces sœurs qui avaient porté les armes entre 2075 et 2077 n'étaient que le fruit de l'imagination du peuple. Jamais, jamais la paix n'apporta tant de malheur sur la race humaine, les dirigeants du monde pour la première fois s'étant entendus sur la marche à suivre.

Je me souvenais des paroles de mon professeur d'histoire, plein d'aigreur, comme s'il ne croyait pas lui-même à ses propres dires. Il répétait sans cesse que le temps où les hommes et les femmes vivaient en parfaite égalité ne reviendrait jamais, et qu'il fallait l'accepter car il n'y avait rien de moins naturel que ça. Je ne pouvais m'empêcher de repenser aux tristes cours qu'il nous donnait. Il m'inspirait pitié, ses yeux emplis de chagrin et qui nous fixaient, semblant nous dire que le bonheur nous avait déjà abandonnés. Malgré mon âge j'étais tout à fait conscient de la chance qui nous avait manqué le jour de notre venue au monde. La guerre ayant fait rage une décennie plus tôt était certes terminée, mais elle n'avait laissé de l'ancienne civilisation que des ruines. Le temps, en traçant son chemin, ne léguait que désespoir et illusion. Chacun devait sans doute souffrir du syndrome de l'âge d'or, du moins les femmes. Assurément, ce sont elles qui avaient le plus perdu dans ce conflit mondial. L'ultime armistice leur avait volé leur liberté, seul le sang versé par les fils de la patrie fut reconnu, celui des filles relégué à un simple détail. À cause de la peur de voir un jour les femmes se passer des hommes grâce aux nouvelles techniques de procréation qui - pensaient-ils - leur avait fait perdre leur piédestal des années auparavant, le

paternalisme reprit le pouvoir et nia le sacrifice de milliers d'entre elles. La liberté et l'égalité, ces idées chéries si intensément dans le cœur de tous grâce au *Grand Équilibre* qui transforma la société humaine dans son ensemble soixante ans plus tôt, fut effacé. La guerre l'avait rangé au placard des folles espérances.

C'est ma grand-mère paternelle qui m'avait tout appris. Une femme remarquable partie trop tôt. « Le prix du sang, quelle foutaise ! Si je retrouve l'empaffé qui a inventé cette abomination, je le noie dans le Gave de Pau pour purifier ses péchés et lui rafraîchir la tête ! » s'énervait-elle souvent pour terminer nos longues conversations. Elle me faisait rire, ma grand-mère avec ses expressions et ses vieilles références, mais à chaque fois je lui répondais la même chose, que c'était impossible car la ville n'existait plus depuis la guerre, et que de toute manière elle n'y pouvait rien. Et elle me souriait, puis se remettait à sa lecture dans le plus grand des silences. Cela signifiait que je devais rentrer chez moi. Je la voyais peu parce qu'elle vivait dans une maison destinée aux personnes âgées, peut-être le seul vestige de l'époque toujours intact. Pour elle, l'école ne m'apporterait qu'un indécent mensonge, des événements réécrits par les vainqueurs, de la propagande à l'état pur. Mais quand elle parlait de l'école je ne l'écoutais que d'une oreille distraite, j'en retenais surtout que la dernière décennie avait affecté ma mère, bien avant que je ne pousse mon premier cri. Et pourtant, j'eus la chance de naître mâle.

Alors, lorsque je regardais ma mère, je ne savais quoi penser. J'étais juste persuadé que je ne voulais pas de cette existence de servitude pour ma sœur. Je l'aimais trop, ma petite Moïra, mon cœur, mon âme, ma vie. Elle paraissait si douce et si fragile dans son berceau. À six mois elle ressemblait encore à un petit poisson protégé derrière les vitres d'un aquarium que tout le monde pouvait admirer. Moi je n'avais que dix ans mais je savais

comment m'occuper de ma petite sœur. Moïra était mon monde et je ne pouvais le laisser s'écrouler. Je devais la protéger de mon père, ce rustre qui ne la considérait que par rapport à l'argent qu'elle lui coûterait quand elle se marierait, et à son âge elle n'était qu'une bouche en plus à nourrir.

Nous vivions dans la capitale, Memphis, qui n'était pas très intéressante. Elle ressemblait à une malade en fin de vie malgré les travaux de reconstruction qui lui donnaient l'illusion d'une renaissance. La ville, entourée de gigantesque mur en béton, s'apparentait à une immense forteresse. Elle était divisée en cinq secteurs internes ou *plébéiens*, chacun séparés par une large avenue et un secteur externe ou *aristocratique*. Ce système avait été mis en place après la guerre par le nouveau Roi afin de diviser le peuple.

Le cinquième secteur se situait à l'entrée de la ville et servait à la fois de remparts, de point d'accueil et de poste avancé de l'armée, y vivaient les soldats, les sous-officiers et leurs familles. L'architecture suivait un tracé semi-circulaire impénétrable, et les rues et les jardins de ce secteur, répartis en plusieurs quartiers étaient réputés agréables et paisibles. Le quatrième secteur, à gauche du cinquième, regroupait les réfugiés et les miséreux. On y trouvait de vieilles bicoques et des maisons en ruines, et pourtant, beaucoup y survivaient. Il deviendrait, avec son voisin, le lieu de ma déchéance. Le troisième secteur, en face, était constitué de petites maisons, toutes identiques, collées les unes aux autres. Il s'agissait des résidences des ouvriers de la ville, ceux-là mêmes qui la rebâtissaient. Finalement, c'était le plus vivant de Memphis car là-bas s'y déroulait la plupart de nos festivals. Le deuxième secteur, au nord du quatrième, celui où je vivais, était divisé en deux parties. La première ressemblait à un quelconque quartier d'une ville américaine, le deuxième était une cité constituée de quatre hauts et longs immeubles situés sur chaque point cardinal à égale

distance les uns des autres, une distance assez importante pour nous donner un espace central de plus de quatre hectares. Enfin, en face, le premier secteur. C'était là que résidaient les privilégiés du peuple, les cadres, les officiers, les fonctionnaires et tous ceux avec une bonne situation professionnelle ou ayant assez de richesses pour s'y offrir une maison. Avec une structure géométrique régulière, les rues organisées de façon parallèles et perpendiculaires pour former un quadrillage, faisaient que ce secteur était le seul à ressembler au cadastre des autres villes du pays. Il y faisait bon vivre. Et adjacent au deuxième et premier secteur, de l'autre côté de l'avenue, le secteur *aristocratique*, communément appelé *la colline*. Un peu en pente, les villas qui le composaient paraissaient montées les unes sur les autres. C'était le seul endroit coloré de la ville? et à son extrémité, tout en haut de la colline, trônait le Palais Royal. Vu du ciel, la ville devait probablement ressembler à une gigantesque tortue à la carapace abîmée, car accolés à l'extrémité de chaque secteur se trouvait un poste militaire qui surveillait les alentours extérieurs de la capitale.

Nous vivions à quatre dans un appartement d'environ 40m² qui se trouvait dans un des quatre immenses immeubles de cinquante - six étages de notre cité. Chaque étage comptait des logements numérotés de 1 à 114. Si vous viviez au rez-de-chaussée, que vous soyez au 1 ou au 114, vous étiez égaux avec vos voisins mais vous étiez les parias des résidents de l'étage supérieur, et ainsi de suite. Tous les trois ans, les grands patriarches redistribuaient les logements, et l'objectif pour chaque famille était de pouvoir monter d'un étage, et bien sûr éviter d'en descendre. Les milliers de personnes qui y vivaient devaient se soumettre au conseil des aînés rassemblant les patriarches les plus âgés de chaque tour, "Les Grands Patriarches". Ce conseil présidé par l'un d'entre eux chaque année avait droit de décision sur toute la cité. Seule la loi de l'État central nous

protégeait de leur pouvoir apparemment sans limite. Une petite gérontocratie où la hiérarchie était très claire. Les anciens l gueraient leur place à leurs fils, qui eux-mêmes la l gueraient à leurs fils, et ceci, tant que la loi le permettrait. Ensuite, venaient les fils bâtards, puis les plus miséreux, et enfin les femmes et les filles.   moins d'une faute impardonnable, les fils de patriarches avaient leur avenir assuré et continueraient de vivre aux derniers étages. Nous étions répartis dans l'immeuble en fonction du respect que nous montrions et que nous inspirions au conseil. Les meilleurs en haut, plus mauvais en bas. Cette année, deux patriarches perdirent la vie. Ils vivaient respectivement aux numéros E56.09 et E56.10 (la lettre indiquait simplement l'emplacement de l'immeuble, soit à l'Est du complexe).  tait-ce le fruit du hasard ou un message du ciel ? Nul ne le savait, mais le grand patriarche de cette année-là fut le résident du logement E56.11. Mon père devait être dans la moyenne, car nous logions au numéro E30.14.

Bien que nous logions dans les « hauteurs », je ne prenais jamais l'ascenseur pour rentrer à la maison, j'avais l'impression de me punir pour ma lâcheté quotidienne, moi qui redoutais d'affronter ce père que je haïssais afin de sauver ma mère et ma sœur de ses griffes. Tout le système me répugnait mais je devais m'en accommoder.

Tous les garçons de mon quartier et ceux alentours allaient dans le même établissement, l' cole Saint-Michel, située à un kilomètre au Nord de notre grand complexe. Nous nous y rendions à pied car personne n'avait le luxe de se payer une voiture, pas même nos chefs. Seuls les bourgeois et les aristocrates en possédaient. Et puis, de toute manière, les économies des familles disparaissaient dans les frais de scolarité.

Le 10 janvier 2087 devait être un jour comme tous les autres, pourtant, il annonçait le premier jour de la fin d'un monde. Ce matin-là, mon sac sur le

dos et ma collation de 10h dans les mains, je me rendais à l'école. J'avais l'habitude de me laisser dépasser par mes camarades. Tandis que je continuais mon chemin, mon ami Lécaara, que nous surnommions Léca, me rejoignit. Je le connaissais depuis la maternelle et nous étions inséparables. C'était un enfant de faible constitution, petit, aux traits fins, aux yeux marron et aux cheveux châtons. Le portrait de son père. Comme touché par la grâce du ciel, il était toujours plein d'entrain et respirait le bonheur. Pourtant, il paraissait exténué et il traînait des pieds.

—Tu n'as pas l'air bien, ça va ? demandai-je inquiet.

—Ne t'inquiète pas, ce n'est qu'une mauvaise grippe.

Mais je le voyais à son physique, sa peau déjà pâle paraissait aussi blanche qu'un linge, ses lèvres roses et gercées se forçaient à bouger pour ne pas geler sur place, ses ongles étaient devenus presque noirs et je discernais sous ses mèches de cheveux balayées par le vent, son front parsemé de petits boutons rouges. Je ralentis pour laisser passer les autres enfants qui me suivaient puis m'arrêtai net et hélai mon camarade parti sur sa lancée.

— Stop Léca ! Stop !

— Quoi ! lança-t-il agacé. Puis il soupira. Ne t'inquiète pas je suis juste un peu fatigué, c'est tout.

Il toussa fortement dans ses mains, j'eus l'impression que ses poumons allaient s'enfuir avec le souffle sortant de sa gorge. Il ne bougea plus, paralysé. Il leva doucement ses yeux vers moi et me fixa d'un air effrayé. Je me rapprochai de lui en courant et pris ses mains dans les miennes. Ce que j'y vis me désespéra. De grosses gouttes de sang recouvraient ses paumes. Je ne savais que faire mais il me fallait reprendre mes esprits. Je le suppliai de rentrer chez lui, lui assurant que j'expliquerai son absence au directeur. Sa réaction fut immédiate. Il me fixa avec un air

d'incompréhension, puis de peur, il semblait se demander comment j'avais pu oser lui proposer cette solution. Après quelques secondes de silence où je tentai de comprendre le regard qu'il me lançait, je repris mes esprits.

— Je suis désolé Léca. J'étais tellement désespéré de te voir dans cet état que l'espace d'un instant j'ai oublié.

— Ouf. Tu m'as fait une de ces frayeurs ... (il tousse) ... même malade il faut aller en cours, qui sait ce que nous réservera le directeur si nous ratons ne serait-ce qu'une journée. C'est inscrit dans la loi, aucun garçon ne doit manquer l'école, sous aucun prétexte.

— Oui je sais, excuse-moi, tu pourras suivre les cours dans une chambre de convalescence.

— Mais je n'y suis jamais allé ... (il tousse) ... et je sais que ceux qui y vont restent seuls toute l'année car les autres n'osent pas les approcher de peur de tomber malade à leur tour.

— Ce ne sont que des gamins, toutes les maladies ne sont pas contagieuses, et quand tu sors tu es guéri.

— On est aussi des gamins.

— Oui ... si tu veux. Je voyais mon ami frissonner rien qu'à l'idée de se retrouver seul dans l'une de ces chambres, or il ne supportait pas la solitude. Je mis ma main sur son épaule espérant le réconforter.

— Ça va aller, je ne t'abandonnerai pas.

— Promis ?

— Hey, on s'est juré de toujours s'entraider.

Un grand sourire sur son visage effaça son inquiétude. On se faisait mutuellement confiance depuis longtemps. Notre serment fut la conséquence d'un événement anodin mais important à nos yeux. C'était un matin de juillet durant les vacances scolaires. Nous jouions au football avec d'autres garçons quand je lançai la balle dans le carreau du concierge et que

je me fis disputer par tout le conseil pour ça. Seul Léca se tint à mes côtés ce jour-là. À cause de son soutien, il se fit lui aussi battre par son père lorsqu'il rentra chez lui. Le lendemain, nous nous jurions de toujours se soutenir l'un l'autre dans n'importe quelles circonstances.

Nous continuâmes donc notre route, anxieux. A l'école, comme prévu, Léca fût emmené à l'écart, vers le bâtiment de quarantaine construit entre l'école, la mairie et une grande maison habitée depuis une dizaine d'années par le médecin de l'arrondissement. Ce fût probablement la première fois que j'ignorai totalement les leçons du professeur, je ne pouvais m'empêcher de penser à mon ami et cela me donnait la nausée. Enfin, la cloche retentit. Après avoir demandé la permission au directeur de me rendre à la petite clinique de l'école, je me dépêchai d'aller retrouver Léca pour prendre de ses nouvelles et savoir comment il avait vécu sa matinée. Arrivé à destination, je me retrouvai devant une porte en verre séparant le monde sein du malsain ; je pouvais distinguer nettement l'intérieur. D'ailleurs, je ne voyais personne, juste un couloir de mur blanc étrangement vide. Je me risquai à appuyer sur la poignée de porte, espérant traverser l'obstacle. Elle n'était pas fermée à clef. Bien que ceci me parût étrange, j'entrai. Ne sachant où aller, je pris à gauche et longeai le corridor blanchâtre jusqu'à une porte battante semblable à celle des hôpitaux. Je la poussai.

Je ne saurais décrire sans des haut - le-cœur la vision d'horreur qui s'offrit à moi. Je me mis à hurler comme jamais auparavant. Des cadavres, les yeux encore ouverts, étaient étendus sur le sol, déversant du sang sur le blanc immaculé du carrelage. Je venais de trouver les infirmiers de l'école. Je me tins la bouche pour éviter de vomir. Les murs devenus rouges me faisaient tourner de l'œil, et je pouvais y voir les traces de doigts des victimes qui avaient essayé de garder l'équilibre . En me retournant, je découvris les portes, d'une couleur correspondant à l'état des lieux. Ils avaient tenté de les

ouvrir, en vain. Je poussai les battants ensanglantés et me mis à courir, hors d'haleine, pour rejoindre la sortie. C'est là que je vis la poignée intérieure, elle aussi recouverte de sang. Quelqu'un avait probablement réussi à s'enfuir. J'allais ouvrir la porte quand je cessai brusquement mon geste. Mes yeux distinguèrent une silhouette pâle et svelte au fond du couloir. Elle s'avavançait à un rythme désespérément lent vers moi.

— Lou ... , aide ... moi.

— Léca, c'est toi ? hurlais-je.

— Aide - moi !

Je reconnaissais la voix de mon ami. Je me précipitai vers lui, criant son nom et le suppliant de se hâter, il nous fallait quitter cet endroit sordide habité par la mort. Enfin, j'arrivais à sa hauteur et le vis distinctement. Je crus mourir d'effroi, je me mis à reculer le plus vite possible, mes yeux ne se détachant pas de lui. Je compris que je ne pourrai pas tenir ma promesse. Il tendit difficilement les bras vers moi.

— Ne t'approche pas ! lançais-je dégoûté.

— Lou ... C'est moi, Léca.

— Non, ce n'est plus toi, tu es comme les infirmiers que j'ai vus ... Ne t'approche pas j'ai dit !

Il s'arrêta. Des larmes de sang coulèrent sur ses joues, tandis que je continuais à m'éloigner de lui. Il était couvert de boutons et son pyjama blanc était devenu rouge. Ses ongles étaient tombés, et de ses lèvres suintait un étrange liquide jaunâtre. Je pensais avoir en face de moi un monstre répugnant, certainement pas mon ami d'enfance. Sa maladie l'avait dévoré et je redoutais qu'il m'ait infecté. Je m'enfuis. Je me dépêchai d'ouvrir la porte en verre pour me mettre au plus vite à l'abri à l'extérieur. Je claquai la porte, et enfin en sécurité, je me retournai. Léca m'avait suivi et une simple porte en verre renforcé nous séparait. Son regard me suppliait de lui ouvrir,

de le laisser me rejoindre de l'autre côté. Mais pour la première fois de ma vie j'avais peur, réellement peur de quelqu'un. Il finit par cesser ses plaintes et posa sa main sur la vitre. Il ferma les yeux. Je ne savais plus quoi faire lorsqu'il me demanda de faire de même. J'hésitai, mais que pouvais-je bien risquer ? J'accédai à sa requête. Il rouvrit les yeux et s'adressa à moi avec un grand sourire.

— Je te pardonne ... et je t'aime. À ces mots, je fus pris de sanglots provenant du plus profond de mon être, j'allais ouvrir la porte mais il s'effondra d'un coup. Ma main ne faisait plus face qu'à une énorme trace de sang. J'avais échoué à sauver mon frère, et bien qu'il fût condamné, je ne sus pas lui offrir un dernier instant de bonheur en restant à ses côtés. Mes pleurs se firent plus douloureux, je hurlais à qui pouvait l'entendre le nom de mon ami disparu à jamais. Je finis par rameuter les personnes aux alentours qui arrivèrent au pas de course. Le directeur au loin me demanda ce qu'il m'arrivait, mais j'étais incapable de lui répondre. Il arriva près de moi :

— Monsieur Van Aude, que sont ces gémissements insupportables ? Et vos vêtements ?

— Je ...

— Mais enfin qu'est - ce qui vous arriv ...

Il se tut. Il venait de jeter un œil à l'intérieur. « C'est atroce ! » l'entendis-je murmurer avant de m'évanouir.

Je me réveillai à l'hôpital d'un horrible cauchemar, dans un endroit me rappelant trop la dernière demeure de mon ami. Ayant repris mes esprits, je me levai de mon lit et me dirigeai dans le couloir où tout n'était qu'affairement et confusion. Les soignants couraient dans tous les sens, tentant de répondre à l'affluence de malades, en grande partie des personnes de sexe masculin. À tous ces patients s'ajoutaient les infirmiers et les

médecins ayant contracté les symptômes de Léca, eux aussi dans un sale état. Je jetai un œil autour de moi et je vis arriver au loin ma mère avec ma petite sœur dans les bras. Elle me fit signe comme pour me dire que tout allait bien. Nous rentrâmes dans la chambre et elle ferma la porte derrière elle.

— Comment te sens-tu ? Tu n'es pas blessé ? Je n'imagine pas ce que tu as dû vivre mon chéri. Elle se tut un instant.

— Pauvre Léca ! À la mention de son nom, je me mis à trembler.

— Que t'arrive-t-il ? Attends, je vais appeler quelqu'un.

— Non, laisse, dis-je, ils sont déjà bien occupés comme ça ... Et papa ?

Elle détourna les yeux, elle ne voulait pas répondre.

— Il ne peut pas venir, il travaille, finit-elle par affirmer.

— Je pense plutôt qu'il a dit quelque chose du genre : « Pourquoi irais-je voir un fils qui n'est pas capable de se montrer fort et qui s'évanouit à la première difficulté ? »

Je cherchai le regard de ma mère pour la contraindre à me donner une réponse. Son silence ne fit que confirmer mon hypothèse. Je ne m'attendais plus à ce que mon père récupère son rôle de parent. Il ne restait que Maxence et Moïra dans ma vie. Je me demandais juste si je les trahirai un jour elles aussi.

Un médecin entra :

— Monsieur Van Aude, vous semblez rétabli, je vais devoir réquisitionner cette chambre, je vais vous demander de quitter les lieux et d'aller régler la note à l'accueil s'il - vous - plaît.

— Mais enfin, que se passe-t-il ici, il y a eu un terrible accident ? l'interrogea Maxence.

— Pire madame, pire ... Maintenant, libérez les lieux je vous prie, dit-il avant de sortir.

Nous quittâmes la chambre pour nous rendre à l'accueil, mais personne ne semblait assez libre pour s'occuper de nous. Je pris la décision de partir, assurant à ma mère que nous reviendrions un autre jour payer les frais d'hospitalisation.

Mon père qui, sans changer ses habitudes, était allongé sur le canapé les yeux rivés sur la télé, n'avait pas remarqué notre retour. Ma mère posa Moïra dans son parc et alla terminer son repassage. Quant à moi, je me dirigeai vers la salle de bains. Je devais me rafraîchir le visage ainsi que les pensées. Je me dévisageai et ne vis qu'un enfant apeuré dans la glace, mes yeux et tout mon cœur respiraient la crainte. Je n'arrivai pas à m'enlever cette scène de la tête. Léca qui me fixait, ses yeux emplis de détresse, sa voix frêle hurlant à l'aide, ses derniers mots. Tous les jours, on nous apprenait à prier le seigneur, on nous disait qu'il nous protégerait si nous le louions, alors Léca s'avérait être le plus assidu au cours de catéchèse. Je ne connaissais pas d'enfant plus croyant, et je savais le reste de sa famille très pratiquante également. Rien ne faisait sens. Je me demandais « Pourquoi lui ? Qu'avait-il raté ? Quel péché avait-il commis ? » Puis je me rappelai un verset de la Bible qui m'éclaira : « Car le Seigneur châtie celui qu'il aime, Et il frappe de la verge tous ceux qu'il reconnaît pour ses fils. Supportez le châtiment : c'est comme des fils que Dieu vous traite ; car quel est le fils qu'un père ne châtie pas ? ^[1] ». Or, nos pères ne nous punissaient pas à cause de leur amour pour nous. Enfin, je croyais. Peut-être était-ce cela. Le père de Léca l'aimait trop, et le mien pas assez, et finalement c'est moi qui venais d'être puni par le ciel.

Je m'essuyai le visage quand mon paternel cria d'épouvante. Surpris, je le rejoignis dans le salon. Ma mère, qui était au téléphone, raccrocha le combiné et fit de même. Tous les trois, nous nous mîmes à regarder les informations. Ensemble dans la même pièce, pour la même chose, je ne me

souvenais plus de la dernière fois. Un flash spécial abordait l'épidémie et ses conséquences sur le service de santé dans le pays, les journalistes répétaient de ne pas s'inquiéter, que tout était sous contrôle, que les autorités sanitaires prenaient en charge le problème. Que le virus touchant les mâles dans les familles ne devait pas nous effrayer, que celui-ci n'était pas systématiquement mortel et qu'il se soignait sans complication. Évidemment, je ne portais aucune foi quant au mensonge éhonté que l'on tentait de nous faire avaler. Pas après cette épreuve.

L'école, pour la première fois, fermerait ses portes pendant une durée indéterminée. Je m'approchai de la fenêtre et regardai les quelques habitants du quartier encore dehors, conversant avec de grands gestes. Ils semblaient tout aussi perdus que nous. Je détournai mon regard d'eux pour le diriger vers ma mère assise dans le fauteuil, attelée à confectionner l'écharpe qui m'était destinée.

— Maman ?

— Oui mon chéri, répondit-elle en continuant son ouvrage

— Qu'est - ce qu'on va devenir ?

Elle abandonna un instant son activité, se leva et vint me rejoindre près de la fenêtre . Elle jeta aussi un œil à l'extérieur et vit la même chose que moi. Elle se recula, puis saisit mes épaules. Elle me fixa longuement puis m'enlaça avant de chuchoter des paroles que je ne compris que bien plus tard.

— Ce n'est pas de ta faute, Louis ... Tout ça, tout ça c'est moi.

Plus le temps passait et plus les discours des spécialistes changeaient, ils nous disaient maintenant qu'il s'agissait d'un virus extrêmement virulent et que s'enfermer chez soi sans laisser personne entrer ni sortir était la meilleure manière de se protéger. Derrière les caméras des journalistes nous pouvions distinguer des militaires, dépêchés sur le terrain pour freiner les

pillages des magasins. Mais rien n'y faisait puisqu' eux aussi se retrouvaient infectés à leur tour. Seuls quelques-uns tel que moi, sûrement immunisé pour je ne sais quelle raison, survivaient. Car lorsque la maladie touchait un individu, il n'avait plus aucun espoir de survie.

Le virus frappa d'abord dans les villes et les premiers symptômes apparaissaient rapidement sur la peau sous forme de minuscules boutons rouges. Il se transmettait par l'air et tuait en quelques heures tous ceux qu'il croisait. Alors, que fallait-il faire ? Rester à la maison sans aucune certitude qu'il épargnerait mon père, ou fuir et risquer d'aller plus vite à sa rencontre ? Mais peu importe notre décision, le virus le rattraperait un jour. D'ailleurs, il ne prenait aucunement la mesure de la situation. « Au moins, je ne partirai pas seul » me dit-il une fois au détour d'une rare conversation. Et je lui rappelai que moi, son fils, était toujours en vie malgré mes interactions avec Léca, sans doute la première victime. Son visage changea de couleur et il se mit à trembler.

— Tu abandonnerais ton père ?

— L'es-tu encore seulement ?

— Comment oses-tu, fils indigne. Je t'ai nourri, logé, à mes frais.

— C'est maman qui s'est occupée de moi toutes ces années, qu'as-tu fais ?

— Témoigne plus de respect à ton père, je t'ai donné la vie je peux tout aussi bien te la reprendre. Tu es aussi inutile que ta bonne à rien de mère ...

— Ne parle pas de maman comme ça ! Elle en a fait plus que tu n'en feras jamais. J'ai honte d'être ton fils, va en enfer ! lançais-je en m'enfuyant dans ma chambre.

— Reviens ici tout de suite, petit effronté, je vais t'apprendre la politesse ! hurla-t-il en pressant le pas vers ma porte.

— Stop, ça suffit, supplia ma mère. Je vais lui parler.

— Tss ... Telle mère tel fils, voilà comment tu l'as élevé, femme !

Je l'entendis retourner se rasseoir et monter le son du téléviseur. Maxence frappa. Je lui ouvris et la laissai entrer dans mon refuge. Elle s'assit sur mon lit et me fit signe de la rejoindre. Je m'allongeai et enfoui mon visage sur ses genoux pour cacher mes larmes. Elle tapota doucement mon dos, cherchant à me réconforter.

— Ne t'inquiète pas, le monde va changer mais nous serons toujours ensemble, quoi qu'il arrive à ton père ... Je vais te raconter une histoire si tu veux.

Je fis un signe approbatif de la tête.

Pendant les 21 jours où nous vécûmes enfermés chez nous, je n'adressai pas une fois la parole à mon père et celui-ci fit de même envers ma mère. Finalement, notre foyer fut le plus silencieux de tout l'immeuble, seul le son de la télévision venait rompre ce calme. Mais notre appartement n'avait rien d'un foyer, il faisait plutôt penser à une prison un peu trop confortable. 21 jours à survivre avec les réserves de nourriture. Personne ne sortait pour acheter à manger et personne ne venait en distribuer. Nous avions tous naïvement cru que le gouvernement soutiendrait les familles en fournissant le minimum via l'armée, mais rien ne vint. Il fallait se résoudre à sortir nous ravitailler si nous ne voulions pas mourir de faim dans nos maisons, celles-ci devenant malgré elles nos tombeaux. La télévision finit par être coupée et il ne restait plus grand chose pour se divertir. En effet, l'époque n'était pas à la lecture ou aux jeux de société. La plupart des gens passaient leur temps libre devant l'écran, vestige d'avant guerre.

La maladie se répandait aussi rapidement qu'un fleuve dans une vallée. On nomma cette période « la Grande Épidémie du Siècle ».

Le 31 janvier 2087 en début d'après-midi, ma mère, étrangement toujours aussi sereine, avait parfaitement eu le temps de considérer les solutions

possibles durant tout ce temps passé à la maison. Elle se leva d'un bond et alla chercher une grande valise dans le cellier. Mon père, somnolant dans le divan, ne remarqua pas les allées et venues de sa femme entre leur chambre et le salon. Maxence me demanda de faire nos bagages, elle récupéra Moïra dans son parc, lui mit ses chaussures puis son manteau. Nos tâches accomplies, nous enfilâmes une veste. Tenant ma sœur dans ses bras, ma mère alla réveiller son mari qui dormait et lui posa une ultime question :

—Viens -t u avec nous Théodore ? Aucune réponse . — Théodore Baptiste Van Aude ! insista -t -ell e.

—Papa !

— Que faites-vous ? Il semblait juste comprendre que nous nous apprêtions à partir. Où allez-vous ?

— Il n'y a plus rien pour nous ici, et les enfants ont faim. Prépare - toi !

— Hors de question, ici c'est chez moi, je n'ai pas l'intention de quitter cet endroit. Mais partez, il restera assez de nourriture pour moi. Vous fuyez ! Ingrats que vous êtes ! N'avez - vous pas confiance en notre gouvernement ? Ils viendront, c'est sûr, il suffit d'attendre encore un peu. J'en suis sûr.

Plus il parlait et plus il se rendait compte qu'il ne croyait pas lui-même à ses paroles. Le son de sa voix finit par disparaître dans des balbutiements incompréhensibles. Nous l'abandonnâmes à ses réflexions. Ma sœur sous le bras, ma mère me prit par la main e n me demandant de prendre la valise, nous passâmes le pas de la porte de l'appartement sans regarder derrière nous. Ce jour-là, nous ne fûmes pas les seuls à quitter la cité

En sécurité

Elle décida de nous emmener à la campagne, chez ses parents qu'elle n'avait pas vue depuis un an. Là-bas peut-être, l'épidémie n'avait pas sévi. Nous avions tort.

Je me souviens quand nous avons quitté la ville, les rues étaient désertes, seuls quelques fous tel que nous se risquaient à sortir, les voitures bouchaient les rues et certaines femmes, confiantes, allaient dévaliser ce qui restait dans les magasins. L'armée semblait avoir déserté et les chars à l'abandon ravissaient les chiens et chats errants. C'était le chaos, le virus, en 21 jours avait anéanti la plus grande mégapole de la terre. « Qu'advierait-il du monde ? » pensai-je. Le peu qu'il restait de notre civilisation s'effondrait devant nos yeux, prouvant une fois de plus à l'humanité que rien n'est éternel. Pendant que je jugeais d'un œil méprisant les voleuses des boutiques, ma mère continuait de courir inlassablement, il ne fallait pas traîner dans cette ville en décomposition. Elle me fit monter à l'avant de notre voiture et mit ma sœur sur mes genoux.

Quatre heures de voiture furent nécessaires pour arriver chez mes grands-parents. Lorsque ceux-ci nous virent débarquer en hâte ils crurent que mon père venait d'être infecté et qu'afin de me protéger nous avions pris la décision de fuir, malgré les recommandations du gouvernement. Eux aussi pouvaient se tromper. Nous descendîmes de la voiture, exténués, et l'on vint nous accueillir. Leur maison n'était pas très grande, toute de briques rouges et peu esthétique, un simple rectangle posé là en plein milieu des champs avec un seul voisin aux alentours. Pourtant l'intérieur rustique mais confortable trahissait la façade extérieure. Ils vivaient comme des princes dans cette bâtisse des années 1990. Je n'y avais pas mis les pieds depuis mes quatre ans. Les souvenirs que j'en gardais étaient très flous : une lampe, une cheminée, le lapin aux ananas de mon grand père, la confiture de fraise. Mais tout cela ne soulageait pas ma peine. Grand-mère enlaça sa fille et

nous invita à rentrer et nous reposer, affirmant qu'ils « parleraient demain ». Grand-père se chargea de décharger nos affaires tandis que Maxence nous accompagna, Moïra et moi, dans nos chambres respectives. Elle alla d'abord coucher ma sœur puis vint me border comme elle le faisait chaque soir en fredonnant une vieille chanson française d'une dénommée Cécile Corbel. Je me souviens vaguement des paroles mais le refrain revenait souvent.

Je ne sais plus la saison Le jour où je suis née
Je choisis un prénom Pour l'hiver ou l'été
Je suis la fille sans nom Je ne fais que passer
Je ne sais plus la raison Je ne sais plus aimer

Le lendemain, je me réveillai encore fatigué du voyage de la veille . J e descendis les escaliers après être passé devant la chambre de Moïra, qui dormait à poings fermés. Ma grand - mère avait préparé le petit déjeuner, ma mère et mon grand - père, installés à table, me regardaient m'approcher d'un pas lourd vers eux, et ils rirent à gorge déployée. J'en fus touché, je ne comptais même plus les jours depuis le dernier éclat de rire de Maxence. Je m'assis et lui demandai l'heure.

— Il est 10h.

— C'est pour ça que j'ai si faim. Mamie ? Je fis une pause avant de reprendre, ému. Tu fais encore des confitures de fraise ?

— Bien sûr, me répondit - elle les yeux larmoyants.

Les retrouvailles étaient trop intenses pour cacher nos émotions. Ma grand-mère vint à ma rencontre et me prit dans ses bras.

— Vous m'avez tant manqué, avoua - t-elle.

— Je suis désolé maman, j'ai été trop négligente, je...

— Tu n'es pas responsable, le coupa mon grand - père, c'est ton idiot de mari qui est la cause de notre malheur.

— C'est plutôt cette femme la cause, murmura Maxence.

Un silence s'installa. Je mangeais tranquillement ma tartine recouverte avec le plus grand soin de confiture de fraise. Les adultes assis à table ne disaient mot, et le temps semblait comme suspendu.

— Que s'est-il passé là-bas ? demanda mon grand-père.

— Un carnage ... Enfin une sinistre épidémie, se reprit-elle. J'ai entendu parler d'un bâtiment délabré qui se serait effondré sur des ouvriers. Peut-être en s'écroulant a-t-il déversé un poison dans nos nappes phréatiques.

— Cela m'étonnerait beaucoup, déclara ma grand-mère, ça n'a aucun sens. Aucun produit ne peut engendrer autant de dégâts, et certainement pas ne toucher que les mâles.

— Pourtant quelques jours avant que l'état de crise ne soit déclaré, un article en dernière page du quotidien de la ville traitait de la démolition d'un ancien bâtiment des années 1980, utilisé pendant la guerre comme base ennemie ; il rappelait trop l'occupation du pays. Les autorités urbaines décidèrent sa destruction. L'opération a eu lieu le 23 mars, tôt dans la matinée il me semble.

— Depuis quand crois-tu ce que disent les journaux ? Nous cacherais-tu quelque chose ?

Elle ignora la question de son père et se tourna vers moi.

— Le père de ton ami Léca, il est bien démolisseur ? Et bien, pendant le conflit, des produits chimiques de toutes sortes furent utilisés pour anéantir les populations, ces produits restèrent ancrés dans la structure des bâtiments. Je pense que le père de ton ami travaillait comme démolisseur pour cette opération, et que la destruction du bâtiment a relâché des particules toxiques qui ont pu favoriser, au contact humain, la création d'un virus. Mais ce n'est qu'une hypothèse.

— Mais enfin que racontes-tu Maxence, c'est insensé ! l'invectiva ma grand-mère. Oublie ce qu'elle vient de te dire, c'est ridicule ... Tu me déçois, après toutes ces années d'études de chimie et de biologie tu oses sortir de pareilles bêtises. Ton exclusion du monde de la science a eu raison de toi, j'en ai peur.

Je lâchai ce qui restait de ma tartine sur la nappe et lança i un regard idiot à chacun d'eux. Je ne savais rien de ma mère apparemment et il fallait que le monde soit au bord du gouffre pour le découvrir. Que cachait-elle encore?

— Au fait, enchaîna mon grand-père, de quelle femme parlais-tu plus tôt ?

— J'ai mentionné une femme ? Je ne m'en rappelle plus. Oubliez, ça n'a aucune importance.

Un long malaise s'installa. Les cris de ma sœur vinrent briser ce nouveau silence. Ma mère alla chercher Moïra. Je lui proposai de la prendre pour essayer de la calmer. À peine dans mes bras, elle cessa de pleurer. Je fis le vœu que le lien affectif qui nous unissait ne puisse jamais se briser.

Nous vécûmes ainsi quelque temps dans la vieille maison familiale, tandis que sévissait loin de nous le plus terrible virus de toute l'histoire de l'humanité. Mon grand-père y avait survécu, mais les voisins n'eurent pas cette chance ; le père et ses fils étaient tous morts et leur mère s'était suicidée peu de temps après. Nous étions maintenant seuls et cloîtrés dans cette demeure et nous nous occupions comme nous pouvions, la lecture devenant notre principale activité. Ma mère et ma grand-mère avaient interdit à mon grand-père de mettre ne serait-ce qu'un pied dehors. Pour sa protection, ce vieil homme du abandonner sa liberté, qui jamais ne lui avait été enlevée. Je me rappelle qu'un jour, le 22 avril 2087, Maxence était revenu de la ville les mains en sang . Elle partait parfois en excursion dans

la cité pour ramener des vivres et des médicaments, mais cette fois-là fut différente.

— Maman ! lâchais-je, pétrifié d'horreur.

À bout de souffle, elle s'assit sur une chaise pour reprendre sa respiration.

— Que t'es t-il arrivé ? demanda mon grand - père.

— Des hommes, répondit-elle, suffocante. Des survivants. Ils m'ont attaqué alors que je sortais de la pharmacie. Je ne sais pas ce qu'ils me voulaient mais la seule chose à laquelle je pensais était de rentrer en vie pour retrouver mes enfants. Alors je me suis défendue et j'ai asséné un coup un l'un d'entre eux ... à l'aide d'une pierre. Ce n'est pas mon sang.

La voyant dans cet état, je ne désirais qu'une seule chose : retrouver ceux qui lui avaient fait subir ça pour leur faire payer . Mais cette pensée ne dépassa jamais l'état de souhait. J'observais Moïra s'amuser dans le parc monté par mon grand-père grâce à des restes de planches trouvées dans la grange. Insouciant et fragile, je voulais la protéger de ce monde à tout prix.

Le cauchemar dura neuf mois, mais ce n'est qu'au bout de 365 jours que l'état d'urgence fut levé. Mon grand-père osa enfin sortir prendre une grande bouffée d'air frais. Moïra et moi le suivîmes. Elle qui se déplaçait à peine depuis quelques mois, je l'entendis dire mon nom : « Lou-is ».

Son premier mot fut pour moi, Maxence en fut vexée et cependant très heureuse. Enfin dehors le soleil caressait mon visage et éblouissait mes yeux. L'herbe me chatouillait les pieds et les insectes m'importunaient. Ma sœur à mes côtés, je me sentais bien, en plein bonheur, je n'aurai rien demandé d'autre à cet instant.

OceanofPDF.com

CHAPITRE 2

OceanofPDF.com

L es Deux Faces D'Eris

Séparation

Depuis notre arrivée à Saint-Honoré et jusqu'à mes 12 ans, la vieille bâtisse Aelters nous accueillit tous les trois. Les nouvelles du monde nous arrivaient par bribes grâce à des colporteuses, elles représentaient tout ce que nous savions sur l'extérieur : le virus avait ravagé le monde, faisant disparaître les deux tiers de la population masculine, privant l'espèce humaine d'environ deux milliards de ses membres. Le mal s'était répandu sur toute la surface du globe en quelques semaines. La question était « Comment l'humanité avait-elle pu ne pas retenir les leçons du début du siècle » ?

Progressivement, les villes se reconstruisaient, les gouvernements cherchaient à se réconcilier pour prévenir une autre catastrophe de cette ampleur, les femmes prenaient les postes de pouvoir, des survivants étaient rapatriés dans les périphéries quand d'autres payaient de leurs crimes commis durant « la Grande Épidémie du Siècle ».

Les nouvelles étaient le plus souvent sombres, et je me réjouissais d'être loin de ce monde en ruine. Cependant, l'histoire des « UNITÉS » ne me rassurait guère, ce que je redoutais le plus fût qu'un jour l'on vienne me chercher pour m'y emmener. Le recensement, cette méthode imaginée par le nouveau gouvernement consistait à répertorier tous les individus mâles de chaque famille, et à se les approprier. Elle permettait aussi de prendre toute la mesure du pitoyable état démographique du pays. Pas pour ma mère. « L'objectif évident est de contrôler les jeunes garçons afin d'éviter un

nouveau prix du sang. Le règne masculin s'arrête ici » disait-elle. En effet, un projet de réorganisation de la société mit en place par Aysun Kane, l'actuelle cheffe du gouvernement résoudrait ce problème de population et chacun devrait effectuer la tâche qui lui serait confiée. Bien que les affirmations de Maxence me donnaient des sueurs froides, j'essayais de ne pas y penser et tentais de vivre au mieux avec ceux que j'aimais.

Un peu plus de deux années étaient passées sans encombre. Le pays se reconstruisait sous l'administration de la nouvelle Reine, qui était jeune et dynamique. Pourtant, à chaque mention de son nom, le corps de ma mère se raidissait et son visage s'assombrissait. Une expression que je découvrais également chez elle. On disait qu'elle avait réussi à se hisser au sommet de l'État grâce à son charisme et à sa force de caractère. Elle était devenue la personne la plus importante de toute la planète, contrôlant tout un continent. De plus, même après « l'apocalypse », le Canada, notre patrie, dégageait encore une aura incroyable, et elle demeurait, malgré tout, la mieux peuplée proportionnellement à ses ressources. Un miracle.

En juillet 2089 je fêtais mes 12 ans. Je n'eus pas de cadeau exceptionnel mais nous eûmes un repas extraordinaire préparé par ma mère, avec les légumes du jardin et un des poulets élevés dans l'enclos derrière la maison. Ce fut un régal. Moïra ne cessait de me fixer à cause du visage illuminé que je montrais à chaque bouchée. Et elle riait.

Elles frappèrent à notre porte ce jour-là. Je finissais d'engloutir mon gâteau d'anniversaire, ma mère essuyait l'eau que Moïra avait renversée par terre et mes grands-parents débarrassaient la table. J'entendis la porte d'entrée claquer contre le mur, des bruits de pas qui s'approchaient et une voix de femme qui ordonnait :

— Allez, embarquez moi ça !

Je levais la tête, la cuillère encore dans la bouche. Mes yeux découvraient des chaussures à talons noires et des pantalons en cuir de la même teinte, des chemisiers blancs immaculés, puis les visages fermés de quatre femmes . Enfin, je vis aux bras de ces personnes ternes des fusils bien trop longs qu'elles serraient précieusement. Une assiette se fracassa sur le sol du salon, ma grand-mère l'avait laissée échapper de ses mains alors qu'elle se rendait à la cuisine. Mon grand-père, quant à lui, avait déjà sorti d'un placard un fusil de chasse qu'il pointa vers les intruses. Elles reculèrent, surprise s . Peut-être que la menace fonctionnait finalement. Un coup fut tiré. Une femme tomba. Je vis un corps et une flaque de sang à terre. Pour répondre à la menace de mon aïeul, l'une des femmes venait de tirer sur ma grand-mère. Je la découvris étendue sur le carrelage, le sang qui se répandait de son crâne colorant le sol d'un rouge vif. Elle était morte, tuée par les soldates du gouvernement. Mes cris se répandirent en écho dans toute la maison et firent pleurer ma sœur qui ne comprenait pas. J'étais prêt à me battre pour défendre ma famille et moi-même. Je saisis un couteau sur la table et couru s en direction de celle qui semblait commander le bataillon et je lui transperçai le torse, du moins je le croyais. Elle m'attrapa par l'épaule et me jeta à terre avant de me ruer de coups en m'insultant de « mâle dégénéré ». Je décelai dans le ton de sa voix qu'elle me haïssait et ce depuis qu'elle avait franchi le porche. Sur son cou apparaissaient, de manières éparses, des marques de brûlures . J'ignorais tout de ses souffrances passées mais je ne pouvais la prendre en pitié. Ma survie ne résultait que de ses ordres, ou de ceux attribués par ses supérieurs. J'entendais Maxence crier de douleur, elle suppliait d'arrêter le supplice. Alors que je me faisais frapper sans relâche par la capitaine du groupe, les autres regardaient en silence. Je tentai de jeter un coup d'œil vers ma sœur. Je me souviens des larmes sur ses joues et de sa peau devenue rouge à cause des pleurs . Enfin, je vis

mon grand-père à genoux dans le sang de son épouse, déversant sur son corps toute la tristesse qu'il avait caché depuis des années. Il ne chercherait pas à se venger. Alors, comme lui, je me résignai, j'enfermai mes heureux souvenirs au fond de moi, puis je m'évanouis.

Les Unités

La pièce où je me trouvais à mon réveil était si sombre qu'elle ne permettait pas de voir à plus d'un mètre. Je tâtai le sol pour atteindre les parois dans l'espoir de trouver la sortie mais rien n'y f i t . À la place, je sentis des membres humains frôler les miens. Plus je découvrais le lieu et plus la présence de corps m'angoissait. J'ignorais ma situation et j'étais effrayé. Je finis donc par rester à ma place et ne pas tenter le diable. Au bout de quelques minutes (la notion du temps était floue), mes yeux commencèrent à s'habituer à l'obscurité tandis que de f ins rayons de soleil passaient à travers les planches de bois. Je distinguai à force de plisser les paupières, des formes plus nettes. Il s'agissait de garçons, comme moi, piégés. Certains se mettaient à gémir, ils venaient probablement de se réveiller et d'avoir eu la même idée que moi. Le temps passait et les bruits de mes compagnons d'infortune redoublaient. Le jour venait de se lever car la lumière se faisait de plus en plus présente. Nous nous regardions tous, redoutant ce qui nous arriverait ensuite. Chacun connaissait la réputation des UNITÉS mais personne ne voulait croire que son tour viendrait, pas aujourd'hui. La plupart tremblaient à l'idée de vivre séparé trop longtemps de leur famille, sans même savoir ce qu'il adviendrait d'eux. Le fait d'être conscient qu'aucun d'entre nous n'était responsable de sa situation exacerbait notre peur. Je repris mes esprits ainsi que mon courage et tentai de lancer la conversation à mon voisin.

— Bonjour... Je m'appelle Louis, Louis Aelters. A cet instant, je venais de renier le nom de mon père à jamais.

— Moi c'est Alex, répondit-il en bégayant, probablement encore sous le choc.

— Ne t'inquiète pas Alex, on va s'en sortir, dis-je pour le rassurer, mais l'effet inverse se produisit.

— Non, on va tous mourir ! Il se mit à débiter. Elle va nous emprisonner à vie, pire elle va nous tuer, peut être même qu'elle va nous démembrer et envoyer nos têtes à nos parents et puis elle va...

— Calme -t oi, rien de tout ça n'arrivera, c'est juste un malentendu, affirmai-je sans grande conviction.

— Tu ne sais rien n'est-ce pas, petit ? rétorqua un autre à la voix plus grave, sûrement un plus âgé. Tu ne sais pas ce qu'il va t'arriver. Elles sont allées te chercher dans ta petite maison de campagne, là où t'étais bien au chaud ?

— Ah ouais ! Carrément, ajouta un autre.

Les langues commençaient à se délier, et pendant que certains faisaient connaissance je demandai à mon aîné ce qu'il savait exactement des rumeurs qui couraient à travers le pays sur les lubies de la présidente .

— C'est une folle.

— Ouais folle à lier !

— La ferme ! Elle s'amuse à torturer les individus masculins qu'elle ne trouve pas à son goût, elle prend pour amant les apollons et enferme les autres dans des ghettos. Quand t'y entr es, tu ne peux plus en sortir. Tu vi s ou tu meurs selon son bon vouloir.

— Et les habitants ne font rien ?

— Tu délirés, ils sont complètement sous sa botte.

— Ouais, ils se sont fait lobotomiser !

— La ferme j'ai dit ! Mon interlocuteur régla son différend avec le perturbateur en lui délivrant une lourde frappe derrière la tête. Calmé, il continua son discours.

— Petit, moi c'est Félix, si un jour t'as un problème, tu viens me voir OK ? Je vais pas laisser un môme de la campagne livré à lui-même.

— Merci, dis-je. Mais pourquoi êtes - vous ici ? Vous aussi vous avez été recensé ?

— Oui, pas de chance hein ! Haha !

Je ne savais quoi dire, je cherchais simplement à comprendre comment une personne pouvait faire endurer ça à une autre.

— Peut-être est-ce un juste retour des choses, finis-je par annoncer après réflexion.

— Comme Némésis, ajouta un jeune garçon prénommé Nicolas qui jusque-là n'avait fait qu'écouter la conversation.

Le climat de terreur qui semblait s'être dissipé un moment refit surface et avec lui le silence. Alors que je réfléchissais à une possible échappatoire, une lumière éblouissante entra dans la pièce et trois femmes en uniforme franchirent le pas de la porte. On pouvait discerner distinctement les armes à leur côté, les mêmes qui avaient tué ma grand-mère. Elles s'approchèrent et nous dévisagèrent un par un avant que l'une d'elles, sans doute leur cheffe, claironne d'une voix forte : « En rang, ceux que j'appellerai iront à gauche, les autres à droite ! Compris ? » Aucune réponse ne se fit entendre, elle n'insista pas. Nous nous levâmes donc et exécutâmes ses ordres. Cela fait, la plus grande des trois reluqua tous les hommes présents sans s'intéresser aux plus jeunes comme moi, c'est une autre qui s'en chargea. La supérieure sortit une feuille de papier de sa poche et se mit à citer des noms : « Adel, Ahmed, Alexandre, Alpha, Amar, Baptiste, Bach, Cécil, Chin-Ho, Chow, Diaba, Ewan, Félix, George, Hiroki, Hyo-Jin, John,

Kye, Lucas, Marcel, Maxime, Natale, Noris, Orlando, Robert, Saï, Saleh, Vasco et Walter, suivez - moi ».

Nous les regardâmes partir sans savoir si nous les reverrions un jour, en ignorant ce qui les attendait. Enfin vint notre tour, je fus appelé avec tous les autres garçons restants. Les deux jeunes femmes qui s'occupaient de notre escorte nous firent marcher longtemps dans les ruelles de la ville déserte, sans âme qui vive, comme si les habitants, trop effrayés pour sortir, s'étaient emmurés chez eux. L'endroit semblait être resté figé dans le temps, seules les parois délabrées de quelques immeubles rappelaient qu'ils avaient un jour abrité la vie. Les secteurs, à l'époque séparés par d'immenses avenues que chacun pouvait traverser librement pour se rendre d'un endroit à un autre (à condition qu'il ne s'y attarde pas), étaient maintenant protégés par de hauts grillages de fer barbelés, dissuadant quiconque de s'enfuir. Pour chaque secteur, deux sorties, gardées par deux sentinelles. Nous descendîmes l'avenue principale, jusqu'à une grande place où une gigantesque statue représentant la justice observait la cité. Je connaissais peu la capitale car je sortais rarement de la maison, mes seuls trajets s'avéraient être mes allers-retours entre notre secteur et l'école. Mais je me souviens d'une fois où je dus accompagner mon père à son travail car il voulait que je sois témoin de la dure vie qu'il menait. Nous avons pris une navette réservée aux ouvriers de son usine et nous avons traversé la ville afin de nous rendre dans le troisième secteur. Pour une raison que j'ignorais, notre famille ne vivait pas là-bas, bien que mon père y travaille. Le chemin me parut long et je découvris l'immensité de la ville et ses différents quartiers, ses résidences aisées ainsi que ses taudis. C'est là que j'aperçus au loin une gigantesque place avec en son centre une superbe fontaine sculptée de Poséidon chevauchant ses animaux marins. Je n'avais rien vu d'aussi beau. Le lieu tout entier semblait briller grâce au soleil qui se reflétait sur

les jets d'eau de cette fontaine mythologique. Alors cette imposante statue féminine qui nous surplombait confirmait définitivement qu'une ère venait de mourir et qu'une nouvelle naissait. Nous dûmes nous mettre en ligne, dos au monument, attendant la suite. Finalement, j'entendis des talons s'approcher et je me remémorai le cauchemar de mon anniversaire, ce qui m'angoissait mais faisait également bouillir mon sang. Je voulais leur sauter à la gorge et les étrangler de toutes mes forces. Je faisais traîner mes yeux aux alentours, ne voyant qu'une ville grise et triste, accueillant un nouveau gouvernement qui rassemblait de jeunes gens sur une grande place vide et les terrorisait.

Un bataillon de soldats se tenait là, devant nous. Elles étaient au garde-à-vous , prêtes à accueillir leur commandante. « Saluez ! » cria une petite brune.

Une femme noire, aux cheveux et aux yeux d'ébène fit son apparition. Sa posture droite la rendait impressionnante et intimidante. Elle portait un tailleur jaune d'or, elle devait sans doute voir dans cette couleur le symbole de la suprématie. Je ne sais si elle pouvait se targuer de se prendre pour Louis XIV, mais en tout cas elle ne s'en privait pas. Sublime et effrayante . Toutes restèrent immobiles à son passage , elles la regardaient, et moi j'admirais cette femme sûre de son pouvoir, belle et puissante. Mes yeux en étaient tombés amoureux alors que mon corps la haïssait. Aysun Kane, une beauté âpre.

Après avoir passé ses troupes en revue, elle se retourna et dévisagea chacun d'entre nous avant de s'arrêter à la portée de l'un de nous qu'elle fixa de longues minutes, semblant fascinée par ce bel adolescent. Elle fronça les sourcils.

— Regarde - moi cette tenue. On ne t'a donné aucune affaire de rechange ? lui demanda-t-elle. Les lèvres du jeune homme restèrent closes.

— Et bien, je t'ai posé une question ! in sista-t-elle

Il resta muet. Elle lui administra une tonitruante gifle et lui ordonna de répondre avant qu'elle ne change de méthode.

— Tu sais très bien ce qui m'est arrivé. Tu en es responsable.

— Tu exagères toujours.

— Haha, tu te fiches de moi Aysun ? Alors que c'est toi qui a mis ces exécrables recensements en place ? Va te rafraîchir la mémoire devant les tombes de ceux que tu as trahis.

— Comment oses-tu t'adresser à notre Reine de cette manière ! s'insurgea la capitaine du petit bataillon.

Elle s'apprêtait à le remettre à sa place, par la force si nécessaire. Je frémis de terreur à l'idée de ce qu'elle pourrait lui faire. Mais Aysun leva une main et l'ui enjoit de se calmer. Le réprimer plus que nécessaire ne paraissait pas être son intention. Mon camarade plongea son regard dans celui de son interlocutrice, il ne voulait pas détacher ses yeux des siens. Il continua.

— Aujourd'hui je m'appelle Nicolas et je suis un simple garçon recensé par tes sbires.

Aysun poussa un soupir d'agacement.

— Lincoln.

— Vous faites erreur, votre Altesse ! ajouta t-il, moqueur.

Aysun se figea et arbora un rictus malveillant avant de se détourner de lui pour se diriger vers le bataillon au garde-à-vous . Puis elle observa la ligne que nous formions dans son ensemble, jeta des coups d'œil furtifs sur tous les garçons et désigna Nicolas et trois autres à la suivre. « Vous savez quoi faire du reste » dit-elle à ses soldates.

Je regardai mes compagnons partir, nous abandonnant à notre malheur. On nous emmena vers les quartiers sud de la capitale, là où se trouvaient les

anciens troisième et quatrième secteurs. Les quelques habitants qui avaient ouvert leurs volets nous observaient passer sans un bruit, sans protestation envers les femmes qui ouvraient et fermaient la marche. La peur avait envahi toute la cité. Enfin, nous arrivâmes là où se trouvaient les anciens taudis. En lieu et place de ceux-ci, se trouvait l'entrée des fameuses et redoutables UNITÉS. J'appris plus tard qu'il y avait trois UNITES à Memphis, trois autres dans une ville à l'extrémité ouest et trois autres à l'extrémité sud du pays. À Memphis, seul le secteur réservé aux UNITÉS était enfermé par des murs et chaque UNITE, s'étendant sur plusieurs hectares de forme rectangulaire était également séparée par de hauts murs. C'était une prison dans une prison, et une unique porte par UNITÉ permettait d'y accéder. Notre porte, celle de l'UNITÉ A, était en fer, ornementée de reliefs en argent illustrant la déesse nordique Sif terrassant un géant. Elle devait faire plus de quatre mètres de hauteur et cinq de large, faisant plus penser aux portes de Saint-Pierre qu'à celles d'un endroit insalubre. La cheffe qui nous précédait ouvrit la porte avec effort, les énormes battants se détachèrent et nous pûmes entrer dans notre nouvelle demeure. Un lieu sordide d'où des odeurs indescriptibles se dégageaient. Un endroit où j'étais destiné à passer ma vie, là où les maisons ne ressemblaient plus tant à des maisons. Les logis semblaient être fabriqués en carton et devant chacun d'eux, sur des fils de fer accrochés aux extrémités du toit pendaient des bouts de tissus faisant office de linge. Des hommes couchés par terre, le corps dans la boue, nous fixaient avec des yeux affres, alors que d'autres derrière des baraquements en bois tentaient de faire leur commerce.

Seuls les êtres de sexe masculin pouvaient y poser le pied, un privilège que personne n'aurait osé envier. Les femmes y étaient proscrites. Mais laquelle d'entre elles voudrait outrepasser cette règle ?

Là se retrouvaient tous les indigents, les exclus, et les recensés. Nos accompagnatrices n'avaient même pas franchi le portail qu'elles nous avaient déjà jeté dans l'inconnu, sans assistance. Je me détachai du groupe de jeunes pour déambuler dans les rues de mon nouveau quartier. Le gris étant la couleur dominante du fait des façades des maisons, le sol boueux donnait un ton miséreux aux allées. Je me sentais trop propre dans cet univers garni de crasse. Tandis que je flânais en solitaire, m'étant séparé assez vite du groupe, un homme vint vers moi. Il était grand et mince, et ses mains blanchâtres trahissaient le dur labeur qu'il devait endurer chaque jour. Cet homme qui m'inspirait pitié se trouvait être Félix, mon bienfaiteur.

— Salut petit.

Trop heureux de le voir je ne pus m'empêcher de sourire, malgré ma situation catastrophique.

— Dieu soit loué, dis-je

— Dieu n'a rien à voir là-dedans. Viens avec moi je vais t'héberger, je t'avais dit que je ne te laisserai pas tomber p'tit.

Je le remerciai chaleureusement. Nous prîmes une ruelle étroite et sombre qui débouchait sur une sorte de boulevard des riches, là où vivaient les hommes les plus « aisés » du bidonville. Les habitations, plus grandes, possédaient des façades colorées, pas de gravats ou d'alluvions au sol mais une route pavée. Les commerces étaient de vraies boutiques avec enseigne et vitrine. Le paradis en enfer, voilà à quoi ce lieu ressemblait. Au centre de l'UNITÉ, les résidents pouvaient tout contrôler, de l'entrée à la sortie. Nous traversâmes cette rue royale jusqu'au bout où il nous fallait tourner à droite. La rue redevenait sombre et les bâtisses commençaient à décrépir, mais pas autant que dans le premier quartier. Félix me poussa l'épaule pour m'informer que nous étions arrivés à destination. Je levai la tête pour voir une vieille maison en lambris tombant en ruine. Les murs jaunâtres

parsemés de fissures me faisaient frémir, et j'eus un élan de révolusion. Le lieu m'apparaissait tout de même plus sain que le reste des habitations. Déjà, il possédait un étage. « Voici ton nouveau chez toi » dit-il. Il me fit entrer.

« Installe - toi confortablement ».

Il me présenta une chaise à moitié rapiécée avec des morceaux de bois presque pourris. Je m'assis. Il me fixait avec des yeux emplis de désolation, je ne méritais pas d'être ici. L'intérieur était plus cosu que l'extérieur, le carrelage gris clair et les murs couleur ambre éclairaient la pièce dans laquelle je me trouvais. Des tableaux peints représentant les plus grands chefs-d'œuvre de William Turner, sans aucun doute des copies étaient accrochées grâce à de vieux clous sur les poutres en bois de la salle. Il ne prêta pas attention à la curiosité dont mes yeux faisaient preuve envers les lieux, il se préparait un thé. Il sortit d'un placard quelques feuilles de menthe avec une tasse à café étrangement blanche, et d'un autre une petite casserole et une boîte d'allumettes. Il prit tout cela dans ses bras, me contourna et alla les déposer sur une table basse devant un vieux poêle à bois.

— Alex, nous avons un invité ! cria - t-il soudain, assez fort pour se faire entendre de la personne qui devait se trouver à l'étage. Une porte s'ouvrit et un jeune garçon d'environ mon âge descendit les escaliers du logis. Il portait des habits noir délavé, quasiment des haillons, ainsi que des chaussures ne semblant ne plus lui convenir tellement elles étaient usées. Mais malgré cette allure misérable, il était beau. Un front dégagé, de grands yeux bleu clair sous d'épais sourcils lui donnant un air mystérieux et insondable, un nez nubien et une bouche expressive sur un visage d'ange. Ses longs cheveux d'ébène tombant sur son dos et son teint hâlé attiraient

instinctivement le regard. Sa physionomie contrastait totalement avec tout le reste, qu'il s'agisse de sa tenue ou de la pièce.

— Je te présente Alex, mon colocataire. Tu te souviens de la pipelette de l'entrepôt ?

Effectivement je me souvenais . Cependant, l'individu que je voyais ne correspondait en rien à la voix que je connaissais. Derrière le masque de beauté se cachait donc la folie. Il passa devant moi, me salua et alla s'asseoir dans un coin . Il rentra la tête dans les épaules et ne dit mot. Puis Félix, qui venait d'allumer le poêle vint s'asseoir en face de moi. J'eus l'impression qu'il tentait d'interpréter le regard que je lançais à son ami. Il prononça mon nom d'une voix forte, et me fit sursauter.

— Je m'excuse si je t'ai effrayé ... Si je t'ai amené ici ce n'est pas par pure bonté de ma part. Je cherche à transmettre au plus grand nombre de nouveaux venus une histoire très particulière. Malheureusement, je n'ai trouvé que toi, j'ignore où sont passés tes petits copains. Tant pis, j'aimerais que toi tu m'écoutes. Une tasse de thé ?

— S'il-vous-plaît.

Il me servit puis commença son récit.

— Et bien, cela se passait en mars 2088, lors des tout premiers recensements organisés par le nouveau gouvernement dirigé par Aysun. Un jeune garçon fut recensé à l'âge de douze ans. Comme de nombreux survivants, il fut emmené dans un entrepôt, attendant sans savoir ce qu'il allait advenir de lui. Il fut présenté à Aysun, qui n'était, avant la grande épidémie, que l'exécutrice du président et aussi la seule femme au gouvernement. Après la catastrophe, elle prit le pouvoir en trahissant son ami le plus proche. Ce nouveau leader s'était mis en tête de transformer définitivement les mentalités en commençant par convertir les plus jeunes. Le garçon se retrouva enfermé dans une immense pièce, où, avec d'autres

comme lui, on lui fit endurer la « CLASS ». Pour que la conversion soit optimale, de jeunes filles étaient également recensées, tous se retrouvaient dans cette même classe. On leur apprenait l'histoire de leurs ancêtres et la domination masculine à travers les millénaires. On leur disait que le virus signifiait un nouvel espoir pour l'humanité, un moyen de tout recommencer, mais surtout que les femmes avaient enfin l'opportunité de reprendre la place qui était la leur. Le jeune garçon refusa cet ordre, il comprenait clairement ce que le leader souhaitait créer. Avec quelques camarades il se rebella, et entraîna la première mutinerie de l'histoire du nouveau monde. Oh, ce fut une petite rébellion mais les conséquences furent terribles, elle marqua la fin de la confiance encore sauvegardée des femmes envers les hommes. À partir de ce jour, les élèves des deux sexes furent séparés et chacun apprenait ce que leurs instructeurs voulaient bien leur dire. Les émeutiers quant à eux finirent emprisonnés dans un lieu sordide laissé à l'abandon : l'UNITÉ C. Mais l'instigateur de la première rébellion ne fut pas enfermé avec ses compagnons, espérant que son influence pouvait servir ses intérêts, Aysun fit mine de lui pardonner, et il obtint le droit de rester au Palais pour suivre les CLASS s'il se tenait à carreau. Bien sûr, il protesta et s'attendait déjà à rejoindre ses camarades. Seulement, rien de ceci ne se produisit. On l'emmena voir le leader avec laquelle il eut une longue conversation. À la fin de leur entretien, le garçon fut jeté dans une cellule. On le tortura de différentes manières pour le convaincre d'abandonner ses croyances, pour le soumettre mais rien n'y faisait, alors ils continuèrent son supplice. Aysun ne le désirait qu'à ses côtés. Après tout, c'était son fils. Un jour où il devait être transféré dans une geôle plus spacieuse, il réussit à s'enfuir on ne sait par quel prodige. Il échappa plusieurs mois à ses bourreaux avant d'être arrêté par les sentinelles du Palais, alors qu'il volait un marchand de fruits, un homme libre. Il se

retrouva une fois encore enfermé, mais cette fois, toi et moi étions présents. Nous fûmes tous deux appelés dans le premier groupe. Aysun ne semblait plus s'intéresser à lui. Tu sais petit, tant que nous n'adhérerons pas à leur cause , nous ne serons jamais libres de partir d'ici.

— Pourquoi ne pas faire semblant d'adhérer au nouvel ordre ?

— Par fierté je pense, à moins que ce ne soit par stupidité. Il rit. Je préfère être libre de penser dans une cage que prisonnier dans un monde qui ne veut pas de moi. Et puis là- bas, ils savent différencier la vérité du mensonge. Il rit de plus belle.

Je restai muet, ne sachant quoi ajouter à cette effroyable histoire. Puis je me repris.

— Le garçon est donc en sécurité ici n'est-ce pas ? Qui est-ce ?

Je jetais un œil vers Alexandre qui n'avait pas bougé d'un cil à la suite de cette histoire. Je demandais au conteur si son colocataire connaissait déjà cette histoire. La réponse fut positive « C'est pour ça que des fois il pète un fusible », s'esclaffa - t-il.

Alex sortit de sa torpeur et se leva . Il s'avança vers nous et lança un regard assassin à son ami.

— Moque-toi t ant que tu le peux encore, aboya-t-il.

J'écarquillai les yeux face à cette réaction agressive. Nous restâmes muets pendant un long moment, puis, toujours contrarié, Alex brisa le silence. Je le dévisageai et je l'entendis murmurer pour lui - même « Robert MacAllen, cet homme ». Il se reprit, inspira profondément et tourna les talons, se dirigea vers les escaliers et les monta quatre à quatre.

Félix s'amusait du comportement du jeune garçon, comme si cela ne sortait pas de l'ordinaire. Il ressemblait à un habitué de café riant à chaque bêtise de son compagnon trop ivre pour se rendre compte de sa propre attitude. Enfin, il redevint sérieux et m'invita à le suivre. Il me montra ma

chambre, là où j'allais passer ma première nuit avant de découvrir ma nouvelle vie.

La pièce assez étroite ne m'empêcha pas de me mettre à mon aise. D'énormes tableaux, toujours de Turner, recouvraient les murs décrépits ce qui permettait d'oublier un peu l'état délabré de l'habitation. Cette attention portée par mes hôtes sur leur bien-être me rassurait quant à leur caractère. Pour rien au monde ils ne se laisseraient dépérir, qu'importe leur situation. À la demande de Félix, je m'installai dans cette chambre, que je n'étais pas près de quitter. Épuisé, je m'allongeai sur le lit un peu miteux et m'endormis aussitôt.

Réinsertion

Ma nuit fut peu encline aux rêves. Je souhaitais simplement reprendre des forces pour supporter ma future existence.

Félix me réveilla en fanfare, faisant claquer poêles et casseroles. Alex râlait et insultait son colocataire, tandis que ce dernier me rappelait de me préparer pour ma première journée de nouvel « homme ». Je devais assister à ce qu'il appelait les CLASS et le retard n'étant aucunement toléré, il me fallait redoubler de ponctualité. Le réveil à l'aube paraissait donc idéal. Je me levai, le corps engourdi, quittai ma chambre et retrouvai Félix au rez-de-chaussée, tasse de thé à la main, prêt à me servir le petit déjeuner.

— Profite petit, c'est la dernière fois que je t'offre le repas. Mange et reprends des forces.

Je le remerciai.

— Tu as bien dormi ? ajouta-t-il.

— Comme un bébé, répondis-je. Mais pourquoi tu m'appelles toujours « petit » ? On a que deux ans d'écart.

— Disons que c'est parce que tu es un novice.

— Un novice ? Tu dis ça comme si ça faisait longtemps que tu vivais ici.

— C'est le cas.

— Oh, je suis désolé.

Il se mit à rire.

Le repas était frugal malgré tous les efforts faits pour le rendre appréciable. Je le dégustai pour ne pas en perdre une miette. La bonne humeur de mon ami me réconfortait et mon inquiétude tendait progressivement à disparaître. Mon repas terminé, je me rendis à la cuisine pour laver ma vaisselle, mais il me dit de laisser faire. Je devais d'abord penser à me préparer pour être à l'heure. Mais j'ignorais toujours en quoi consistait cette fameuse CLASS. Je finis par lui demander. Il fut surpris de ma question.

— Elles n'ont même pas pris la peine ... Il prit un air agacé avant de se tourner vers moi et déclara avec le plus beau des sourires : « Tu dois préparer ton esprit ».

Il venait de raviver mon inquiétude. Ses lèvres qui cherchaient à me rassurer en m'offrant des sourires bienveillants finissaient au contraire par m'angoisser. Néanmoins, je fis ce qu'il me demandait et j'allai dans la salle de bains pour faire ma toilette avec les moyens mis à ma disposition . J'empruntai donc les affaires de mes bienfaiteurs. J'entendis Alex descendre et se disputer avec Félix, encore au sujet du réveil bien trop matinal à son goût.

— Oh ça va, tu as vécu pire, disait l'un.

— Raison de plus pour profiter du sommeil, répondait l'autre.

Ces discussions mouvementées me rappelaient celles de mes grands-parents sur tout et rien et me donnaient l'impression d'avoir trouvé une nouvelle famille. À cet instant, j'oubliai mon malheur et me dévisageai dans la glace, dévoilant mes dents à mon regard.

Mon aîné, encore énervé qu'on lui ait gâché sa longue période de repos, m'enjoignit de me dépêcher de libérer les lieux. Ce grincheux supportait mal les initiatives qui ne l'arrangeaient pas, tel un enfant gâté. Je sortis de la salle d'eau pour me rendre dans ma chambre et m'habiller, mais je n'avais rien à me mettre. Je n'eus d'autre choix que de ré-enfiler les habits sales que je portais depuis le jour de mon enlèvement, ils étaient tous ce qu'il me restait de chez moi. Deux jours, pourtant j'avais l'impression d'avoir été emmené depuis des semaines. Le temps s'écoulait différemment avec le manque et la distance.

Une cloche retentit. Alex passa la tête entre le mur et la porte.

— La première cloche signifie qu'il te reste trois heures avant l'appel.

— Veux tu bien m'expliquer de quoi tu parles ? Trois heures avant quoi ? Et que vais - je faire pendant ce temps ?

— Justement, rien. Tu attends. Essaie d'être enthousiaste quand tu partiras, tu en auras besoin.

Je le regardais, terrifié. Il sourit une fois de plus sans avoir répondu à mes interrogations et referma la porte. Je me demandai ce qu'il pouvait bien m'attendre pour qu'il s'enquière autant de moi. Je pensai aux autres garçons qui peut-être n'avaient trouvé nulle part où dormir, ce qu'ils pouvaient bien ressentir. Qu'avaient ils pu leur arriver, que pouvaient-ils bien savoir ? L'anxiété me saisit puis je commençai à discerner la méthode de Félix : deux heures d'angoisses et une heure pour se calmer. Cela semblait honnête.

J'étais plongée dans la lecture d'un livre de Dostoïevski ramassé sous mon lit lorsque la dernière cloche retentit. Je quittai ma chambre pour me rendre à l'entrée. Je mis la main sur la poignée et inspirai une grande bouffée d'air. « Bon courage », me lança Alex.

J'ouvris la porte et sortis.

Des soldates étaient là, elles m'attendaient. Deux comptaient les garçons en file indienne dans l'allée. Je les observais et en conclus à leur état qu'ils n'avaient pas eu la même chance que moi.

— Dépêchez -v ous, en rang ! vociféra une voix masculine qui s'avavançait vers nous.

Je fus surpris de voir un homme parmi toutes ces femmes (d'ailleurs, celles - ci n'entraient dans l'UNITÉ que pour amener les nouveaux recensés ou pour l'appel à la CLASS). Affolé, j'exécutai l'ordre avec empressement sans savoir où cela me mènerait. La revue terminée, elles nous firent avancer les uns derrière les autres vers la sortie de l'UNITÉ qui en vérité s'avérait être un immense bidonville, et je revoyais comme un vieux film que l'on rembobine la misère que j'avais vu la veille.

On nous emmena vers la colline, là où se dressait d ans toute sa splendeur le Palais Royal. Le chemin fut long pour y arriver, il avait fallu remonter toute l'avenue principale. La fuite était tentante mais personne n'osait s'y risquer. Plus on évoluait dans Memphis et plus les lieux devenaient agréables. Je compris que les UNITÉS servaient vraiment de camp pour les miséreux et les insoumis. Elles servaient à les cacher au reste de la société. Alors que nous traversions rues sur rues, les habitants passaient leur tête par leur fenêtre ou entrouvraient leur porte pour nous observer, alors que les plus téméraires nous saluaient. Notre étrange procession interdisait quiconque de vaquer à ses activités extérieures, la rue nous étant réservée. « Quelle blague ! » pensai-je.

Nous arrivâmes enfin au palais. Je promenai mon regard sur les lieux et admirai sa magnificence, trop indécente. Il s'agissait d'une villa de style romain entourée de colonnes en marbre de tous les côtés et de statues grecques destinées à l'ornementation de l'édifice. Le toit immensément haut donnait le vertige et rendait les fenêtres bien ridicules, malgré leur aspect

imposant au premier coup d'œil. En effet, celles-ci devaient faire deux mètres de hauteur sur un mètre de largeur. A côté de ce gigantesque bâtiment, de verts palmiers s'élevaient et tentaient d'atteindre le toit du palais. A cela s'ajoutait le terrain, mais moins grand que la taille de la demeure, même si l'herbe verte recouvrant les jardins semblait s'étendre à perte de vue. Les bordures des parterres de fleurs dessinaient des courbes élégantes et les cailloux sur lesquels nous marchions et qui habillaient l'entrée principale étaient aussi blancs qu'un voile de mariée. Alors que je contemplais l'endroit, j'aperçus des jeunes filles qui nous épiaient depuis les fenêtres d'un pont fermé. J'espérais savoir un jour de qui il s'agissait. On nous fit traverser le jardin et on nous dirigea vers une salle gigantesque où des adultes vêtus de blouses blanches nous attendaient.

Nos convoyeuses nous conduisirent à l'intérieur et nous permirent de nous disperser. Elles échangèrent quelques mots avec nos futures professeurs et partirent. Des bancs et des chaises remplissaient la pièce de long en large, tout étant prêt pour accueillir les élèves, il ne manquait plus que ceux-ci pour la peupler. On nous invita à nous asseoir, ce que nous fîmes sans se faire prier. Nous nous regardâmes tous, ignorant la raison de notre présence. Je tremblais, attendant que quelqu'un prenne la parole.

— Bienvenue ! dit finalement un jeune homme âgé de pas plus d'une vingtaine d'années à l'apparence coquette. Vous êtes ici dans la noble enceinte du centre de notre patrie. Je sais que vous avez été enlevé brusquement à vos familles, cependant cette épreuve difficile n'a pour objectif que de rendre notre nation forte et disciplinée, sage et organisée. J'espère que vous passerez d'agréables moments ici, parmi nous.

Le discours de présentation terminé, je jetai un œil à mes compagnons d'infortune et distinguai sur leur visage une angoisse identique à celle qui m'habitait. Mais les cours devaient débiter.

CLASS s'avérait être l'acronyme de *Comprehension and Lessons of the Actual Social System* . L'expérience dura quatre semaines. Entre temps, on nous avait fourni des vêtements propres et de quoi se laver pour un moment. Je reconnus des produits comme ceux qu'utilisaient Félix et Alex. C'est ainsi qu'ils se les étaient procurés. Des chambres individuelles nous furent attribuées. En aucun cas nous ne devions être en contact avec nos camarades, probablement pour que chacun se fasse son opinion sur ce que nous vivions sans influence extérieure. Tous les jours j'assistais aux cours sans grande impatience ou appréhension. Sans étonnement, à la fin de la période d'apprentissage, mon échec retentissant m'apporta quelques ennuis. Tandis que les adhérents au programme furent emmenés dans l'aile où j'avais surpris ces filles nous épiant . On me reconduisit avec un autre garçon directement vers notre UNITÉ, sans contrition. Nous eûmes le droit de garder les affaires reçues précédemment.

Je retrouvais mes colocataires qui semblaient fiers de moi. Mon échec cuisant ne me permettant pas d'accéder aux autres faubourgs de la capitale, je dus me résoudre à vivre dans cette maison qui m'avait si agréablement accueilli.

La Faction Invisible

J'avais échoué lors de la CLASS et il me fallait reprendre ma vie en main. Ce mois de cours avait transformé mes camarades d'infortune en débonnaires. Chaque jour, je les observais disparaître pour se joindre à la cause du gouvernement. Sans doute étaient-ils trop désespérés pour se battre . Comme moi , on les avait enlevés à leur famille mais aucun d'eux n'avait eu la chance d'être sauvé par des âmes bienveillantes. J'appréciais

enfin ma situation, car je n'étais pas seul et je pouvais garder ma liberté d'esprit. L'abandonner aurait signifié trahir ma famille. À mon retour, mes amis m'accueillirent tel un héros ayant bravé tous les dangers et s'en étant sorti sans égratignures. Alex m'enlaça et me félicita d'avoir résisté. Quant à Félix, il se garda bien de me sauter au cou, trop fier. Nous nous installâmes tous trois autour de la table de la cuisine, tout excité de nos retrouvailles . Le plus enthousiaste des deux alla me chercher une tasse de thé, son cadeau de bienvenue. Ils me demandèrent de raconter mon séjour au palais.

J'avalai d'un trait mon verre et commençai mon récit.

— Quand je suis arrivé, j'ai d'abord vu la beauté des lieux ; une vraie splendeur ! J'ai observé du mieux que j'ai pu. Et puis j'ai vu des filles qui nous regardaient en riant du haut d'un bâtiment où je n'ai jamais eu accès.

— Seuls les adoptants peuvent y aller, renchérit Alex. Je plissai les yeux d'incompréhension et continuai. « On nous emmena dans une immense pièce . Les professeurs présents nous ont demandé de nous asseoir à une table. Je me suis mis au rang du milieu vers la gauche de façon à ne pas être trop vu et aussi pour ne pas paraître trop désintéressé. Il y avait un homme et une femme âgés de trente-cinq ans maximum. Ils se sont présentés et nous ont invités à les imiter. On y est passés chacun notre tour. Quand mon tour est venu, j'ai vainement tenté d'inspirer de la pitié en parlant des tristes événements de mon recensement. Les regards des autres sont devenus vides et ils se sont tous crispés à la mention de l'assassinat de ma grand-mère mais bon, ça n'a duré qu'un instant . Chacun avait une histoire à raconter aussi triste que celle de son voisin. Le premier jour a duré six heures je crois, avec deux pauses pour se dégourdir les jambes . D'ailleurs , les pauses permettaient de discuter avec les autres, c'était l'unique moment où on le pouvait. Ils nous donnaient des leçons d'histoire, de la préhistoire aux plus grandes guerres des peuples. Rien de bien particulier se dégagait de

ces informations. Le premier soir, je suis rentré dans ma chambre. Comme tout le monde je cherchais à lire pour passer le temps mais les seuls livres auxquels on avait accès ne parlaient que de l'époque d'avant la guerre ou du virus et de la chute démographique. Je me suis couché un peu frustré. Le lendemain au réveil, le petit déjeuner était à ma porte et un mot glissé avec indiquait « 8h : premier cours ». Je suis arrivé à 8h, mais étrangement, j'étais le dernier. Apparemment être à l'heure c'était déjà être en retard. C'est là que j'ai compris que le lavage de cerveau avait commencé. Ah, j'oubliais, je n'étais pas le dernier, un garçon est arrivé vingt minutes en retard je crois. Je me suis rassuré avec ça. »

— C'est celui qui est rentré ici avec toi ? demanda Félix.

— Oui. Je crois qu'il s'appelle Alpha, il était dans le premier groupe. Bref, le cours traitait de la répartition homme/femme dans la société avant et après la grande guerre. Si je me souviens bien, ils ont aussi parlé de la Reine comme du dernier espoir suite aux ravages du virus, que grâce à elle le monde avait été sauvé, que les États voisins lui devait tout, et cetera. Après ils ont parlé de la chute démographique, des problèmes d'approvisionnement, qu'il fallait tout faire pour les aider à reconstruire le pays, bla bla bla. Je n'ai même pas écouté le reste. La journée terminée, je suis rentré dans ma chambre et tout s'est passé comme la veille. En fait, pendant quatre semaines, je me suis levé, je suis allé en cours, je me suis ennuyé en pause, Heureusement je discutais avec Alpha et parfois on était sur la même longueur d'onde. Cela me faisait du bien de ne pas être seul. On était les deux parias. Le soir, je me couchais sans ouvrir un seul bouquin pour ne pas être pollué par leur idéologie. Et puis le dernier jour, elles sont venues me chercher et m'ont dit de récupérer mes affaires et dans l'après midi, j'étais renvoyé ici, avec Alpha.

— Tu as donc échappé au pire, déclara Alex.

— Comment ça ?

Mes deux amis se regardèrent, se demandant qui parlerait le premier. Ce fût Félix qui prit la parole :

— Lorsque tu adhères à la « cause », elles t'emmènent à ce que les domestiques du Palais nomment le *Pavillon des Femmes*.

— C'est là - bas que commence la « purification », dit Alex.

Il tremblait et commençait à s'agiter : il allait perdre le contrôle. Je l'imaginais déjà repartir dans la folie qu'il avait manifestée dans l'entrepôt, mais il se calma et reprit calmement.

— Pendant une semaine tu es seul avec trois jeunes filles qui prennent soin de toi et qui t'apprennent en échange à les respecter et à leur obéir. Tu es comme un familier entre leurs mains. On dit qu'elles sont les protégées de la Reine, ses filles spirituelles en somme. Ensuite, que tu aies vécu cinq jours de bonheur ou d'enfer, tu es conduit au laboratoire royal où de maudits docteurs effectuent toute une série de tests à ton insu, le plus important étant de savoir si tu es en bonne santé. Puis, on t'emmène dans une salle sombre, petite, peu confortable et on t'oblige à regarder pendant plus d'une heure des images sur les civilisations paternalistes et leurs désastres infligés à l'humanité ainsi que des films sur la condition des femmes à travers le temps. La dernière pellicule se concentre sur la période suivant la fin de la grande épidémie qui nous a presque tous décimés. Il rappelle que les femmes sont le poumon de l'humanité, et que si elles le désiraient, elles pourraient se passer de la majorité d'entre nous. « La plupart des hommes ayant disparu, il est du devoir des femmes de donner de nouveaux repères aux jeunes garçons. Le recensement permet ainsi d'élever leur sensibilité au monde qui les entoure et aux enjeux de ce nouveau monde. En nombre réduit, leur pouvoir de procréation est essentiel mais ils ne doivent pas oublier la place qui est la leur. Cependant,

jamais ils ne seront traités comme nous le fûmes. Leurs droits sont égaux et indivisibles des nôtres ». Les mots de cette voix off sont gravés dans ma tête.

— Mais tout ce qu'il dit là n'est pas suffisant pour retourner quelqu'un , so utint Félix. Je suppose que tu n'es pas dupe. Les sujets sont parfaitement conscients de ce qui leur arrive. Peut-être cela les ébranlent-t-ils un peu. Explique-lui un peu mieux, tu veux !

— Laisse-moi parler ! En effet, si cela échoue, elles fonctionnent à la peur. La peur de disparaître, de perdre toute utilité et de toute évidence , de n'être plus rien. Contrairement à ce que tu peux croire, beaucoup ont peur des UNITÉS . Il y en a très peu dans notre cas qui les préfère à la soumission. Et puis, quand tu es du bon côté, tu as quelques droits : celui de te marier et d'avoir des enfants, après en avoir bien sûr fait la demande à l'É tat.

Je compris que ma chance ne s'arrêtait pas à leur rencontre. Ils m'avaient également sauvé du reste. La partie cachée. Il me dit qu'aujourd'hui les mères avec des fils les envoyaient volontairement en classe dès leurs dix ans pour faire honneur à la famille. Ce qu'il m'avoua et qui me fit frémir était le fait que cette fameuse formation ou adoption, peu importe le nom qu'on lui donnait, durait six mois et qu'après, ils pouvaient rejoindre le monde extérieur. De parfaits agneaux. L'échec paraissait quasi nul, à peine un faible pourcentage d'entre nous parvenait à y échapper. Ceux qui ne se retrouvaient pas dans une UNITÉ se cachaient dans les faubourgs les plus pauvres de la capitale.

— Donc tous ceux qui rejettent la « cause » sont dans l'une des trois UNITÉS de la ville ?

— Pas vraiment, une partie d'entre eux finit par prendre part à des factions rebelles, parfois en ville. J'en ai fait partie moi-même avant d'être

arrêté. Et j'ai découvert que le gouvernement est parfaitement au courant de ces groupes de dissidents.

— Alors pourquoi les laisser prospérer ? m'exclamais-je, surpris.

— Parce qu'ils ne peuvent absolument rien faire, répondit-il.

Je restai stupéfait par ce que je venais d'entendre . Le véritable objectif du recensement, les méthodes employées, l'impuissance de la rébellion. Nous étions à la merci de l'ordre nouveau. Néanmoins, je ne voulais pas me laisser abattre par cette vérité. Je m'adressai à Alex.

— Qui es tu ?

Cette question soudaine les décontenança tous les deux . Je savais que le plus jeune tentait de cacher quelque chose mais j'ignorais que ce secret me dépasserait à ce point. Ils ne répondirent pas à mes imprécations. J'insistai pourtant mais rien n'y fit, et je n'avais aucun moyen de pression à ma disposition. Alors me vint une idée que je leur soumis, leur demandant si leur secret pourrait devenir mien si je réussissais. Ils haussèrent les épaules.

J'allais me coucher, exténué. Dans mon lit, j'en profitai pour réfléchir à la manière dont je débiterais ma quête afin d'atteindre mon objectif : découvrir l'identité de mon colocataire. Ce que j'ignorais à cette époque est qu'il reposait plus d'un secret dans cette demeure.

Pendant un an, j'eus le temps de faire connaissance avec la plupart des habitants de l'UNITÉ. Je me fis même quelques amis. Je m'habituai comme tous à la vie dans ce taudis, devenu notre refuge, notre maison. Parfois, je me surprénais à craindre sa disparition si une personne du gouvernement, prise par une quelconque lubie, avait décidé d'entreprendre sa destruction. Cependant, je n'en oubliais pas mon envie d'en sortir et de retrouver celle que j'aimais par-dessus tout. Chaque matin, mon petit - déjeuner pris et ma toilette terminée, je sortais, enthousiaste à l'idée de ce que je ferai de ma journée. Je commençais par les gens qui se trouvaient dans ma rue, je les

saluais et discutais de la pluie et du beau temps Nous semblions entretenir des relations amicales comme n'importe qui. Certains répondaient favorablement à l'initiative et d'autres m'envoyaient me faire voir, cependant la plupart étaient réceptifs à la démarche. J'arpentais mon UNITÉ, remontant progressivement vers le nord. Je découvrais avec surprise que nous étions plus privilégiés. Nous ne mourrions pas de faim, au contraire, et nous pouvions commercer comme on l'entendait entre nous. Les commerces étaient regroupés dans la « corporation des commerçants-artisans survivants ». Néanmoins, ils ne pouvaient fournir leur marchandise via le troc qu'aux résidents de l'UNITÉ A. Pourquoi juste celle-la ? J'en ignorais la raison, je savais seulement qu'ils recevaient leurs produits du gouvernement. Chaque lundi matin, un camion de l'armée s'arrêtait devant les portes de notre UNITÉ et les membres de la corporation allaient se ravitailler sous la surveillance des soldates. Une question se posa : pourquoi garder des ennemis du régime en vie, en leur fournissant le nécessaire pour vivre en sachant que certains se rebelleraient et mettraient en péril le projet de la Reine ? Je crois que même Félix et Alexandre l'ignoraient mais cette question avait sûrement dû leur traverser l'esprit. « Parce qu'elle n'est pas assez cruelle pour laisser crever tout le monde, bien que ça réglerait facilement son problème » supposai-je. Dans l'incapacité actuelle d'obtenir une réponse, je laissai ces interrogations de côté et continuai mon œuvre. Pendant douze mois je retrouvai Alpha au même coin de rue, qui comme à son habitude somnolait tranquillement sur une chaise devant le commerce de son cousin, un coiffeur Malien. Nous trouvions toujours des intérêts communs lors de nos discussions, jusqu'au jour où la conversation porta sur un sujet particulier.

— Tu fais un de ces boucans, je viens d'en entendre qui parlaient de toi. Qu'est - ce que tu essayes de faire ? Nous donner de faux espoirs ?

marmonna-t-il.

— Je pensais que toi tu aurais pensé autrement.

— Te fais pas de films, moi je prends ce qu'on me donne. Toi, tu proposes quoi ?

— Je sais pas vraiment, mais j'ai passé un accord avec Félix et Alexandre.

Il me servit un grand sourire. Mais sa curiosité fut piquée. Il ne répondit rien et préféra se rendormir. Lorsque j'avais commencé mes promenades, j'étais content de retrouver des hommes qui étaient à l'entrepôt avec nous, leur expérience des CLASS les avait également laissés incrédules. Ils faisaient partie du groupe emmené avant moi le premier jour vers l'UNITÉ. Je ne m'étais pas encore demandé ce qu'il était advenu des quatre garçons choisis spécifiquement par la Reine ; je pris conscience de cette négligence. Malgré cela, rien ne me perturba dans mon action. Tous les jours, j'errais dans les rues, cherchant de nouvelles personnes à convertir à mon allégresse. Et j'invitais tous ceux qui le désiraient à venir chez nous le 4 septembre 2090 en début de soirée, et participer à une sorte de fête des voisins. J'eus quelques réponses positives.

Le soir, je prévins mes colocataires que nous allions recevoir du monde.

— On a rien à boire, Louis ! s'exclama Félix

— Ne t'inquiète pas, le brasseur vient, ainsi que le boucher et le fromager. De bons gars !

Félix s'esclaffa de ma déclaration alors qu'Alex, bien moins confiant, préféra se terrer dans le silence. Cela faisait des siècles que cette bâtisse ne s'était ouverte à quiconque, excepté moi. Je le savais inquiet. Je souhaitais rassembler un maximum d'habitants afin de leur faire part d'un projet né durant cette année. Leurs yeux ne s'étaient pas un seul instant détachés de

ma personne, ils voulaient comprendre. Je m'éclaircis la gorge et je repris ma phrase.

— Je pense qu'il est temps d'arrêter. Nous ne sommes pas des esclaves, si j'ai appris une chose pendant mon séjour au palais, c'est qu'aucun de nous n'est venu au monde pour satisfaire les besoins des autres, chacun à sa valeur. Et si je devais un jour être au sommet de ce monde, il serait hors de question que je fasse subir cette torture à d'autres. Je ne suis qu'un homme .

Ma tirade terminée, ils restèrent muets, encore surpris de ma soudaine philosophie. Alex avait changé d'expression . A ce moment, sa beauté illuminait la pièce. Il s'approcha de moi et, arrivé à ma hauteur, il tendit le bras vers mon visage qu'il prit entre ses mains . E fflourant mes joues de ses doigts, il les embrassa avec force. Stupéfait, je le repoussai du mieux que je pu et m'éloignai aussitôt de lui.

— Non mais ça va pas, qu'est -c e qui te prend ?

— Ba h alors, Cendrillon, t'es amoureux ? s 'esclaffa Félix.

Alex passa la langue sur ses lèvres, satisfait, puis, ignorant nos réactions, se mit à sourire en dévoilant la parfaite dentition que la nature lui avait amoureusement offerte.

— Parfait ! Il chercha mon regard et plongea ses yeux dans les miens. Tu deviendras grand, tant de fougue et de témérité à ton âge, un leader.

— Tu es fou, je refusais de le croire jusqu'à maintenant mais tu es complètement fou...

Félix et moi nous le regardâmes tourner les talons et monter les escaliers pour rejoindre ses appartements. La porte de sa chambre claqua. Pendant ce court laps de temps, mon corps était resté immobile, figé, choqué. Je ne savais comment réagir, et si mon ami ne m'avait tiré de ma paralysie j'aurais probablement gardé cette posture indéfiniment. Il me secoua un grand coup en me criant aux oreilles des « Réveille - toi petit ».

Je me repris, mes invités m'attendaient. Je sortis de la maison, quelques hommes avaient répondu à l'invitation, mais j'eus le plaisir de voir arriver, attiré par le rassemblement, des dizaines d'entre eux. Ils se pressaient à notre porte, et leurs bavardages incessants produisaient un brouhaha assourdissant. Le sourire me revint. Mes pupilles brillaient de fierté ; je venais de réussir mon défi. Je me retournai et levai les yeux vers la fenêtre d'Alex. Il semblait qu'une de ses prédictions venait de se réaliser : « leader d'hommes ». Je me déridai et poussai un soupir de soulagement. Je n'avais rien à craindre d'un pauvre hère vivant sous le même toit que moi.

J'accueillis chaleureusement mes invités par un grand « Bonsoir ». Silence. Félix se posta derrière moi, qui m'étais mis debout sur une chaise prête à s'effondrer au moindre mouvement.

—Bonjour mes amis. D'abord je vous remercie d'être venu si nombreux. Si je vous ai réunis ici ce soir, c'est pour vous parler de nous, et de nos conditions de vie dans ce ghetto, ces conditions de vie inhumaine. Nous, car nous vivons ensemble et que nous devons apprendre l'entraide, puisque nous sommes tous ensemble dans cette galère. Et que personne ne vienne me contredire. Pour ce qui est de notre vie, vous la supportez tous les jours. On nous réduit à l'état de misère, on nous méprise, on nous piétine, et pourquoi ? Parce que nous sommes nés homme. Je ne cesserai de me battre tant que je n'aurai pas retrouvé mon statut d'être humain à part entière que je suis, bien avant d'appartenir à un sexe, où à une ethnie, où à une religion. Je haranguais la foule : Qui sommes-nous ? Sommes - nous des esclaves ? Non ! Ce ne seront pas les hommes contre les femmes ? Non, ce n'est pas mon désir, j'ai une petite sœur et je refuse de continuer à la faire souffrir en perpétuant un conflit millénaire. J'aimerais la voir vivre dans un monde sain et en paix avec lui-même. C'est pourquoi je veux vous parler d'une chose en particulier. Je fis une pause, augmentant ainsi le suspense. Je prenais un

plaisir fou à tenir tous ces gens entre mes mots. Une jouissance absolue. — J'ai eu l'occasion durant cette année de faire connaissance avec beaucoup d'entre vous, et d'entendre vos plaintes. Je sais que je suis jeune pour vous donner des conseils mais j'ai une annonce importante à faire qui pourrait alléger à tous notre fardeau, déclarais-je. Je réfléchis un long moment, laissant l'assistance dans l'incompréhension. « Enfin ! » lâchais-je en apercevant Nicolas dans la foule. Je m'éclaircis la voix.

— J'ai appris de source sûre que le fils de la Reine s'était enfui du programme de conversion et qu'il est en ce moment même membre d'une faction rebelle.

Le silence se fit. Je scrutai la réaction de chacun, certains restaient bouche bée devant l'information, mais pour la plupart cette affirmation était pure folie. Félix avait la bouche grande ouverte, le regard pantois. Après quelques instants, les visages commencèrent à se déridier. Je descendis de ma chaise et, me frayant un chemin parmi la multitude de gens réunis (qui harcelai ent mon sauveur pour avoir plus d'explications) , je le rejoignis et posai ma main sur son épaule droite.

— Je suis désolé, mais joue le jeu s'il - t e- plaît, lui murmurai-je à l'oreille. Je ne lui laissais pas le temps de réagir. J'attrapai son bras et le levai au-dessus de la foule.

— Le Prince travail avec le fils du Roi déchu Robert McAllen, qui se trouve à mes côtés et qui a réussi à infiltrer notre UNITÉ sans autorisation. Il est ici en mission officieuse.

Tandis que ma victime écarquillait les yeux, les autres demandèrent confirmation. Trop décontenancé, Nicolas acquiesça après quelques secondes de réticences, pressé par mon regard suppliant.

— Alors ça change tout, déclara une voix dans la foule. C'était Alpha. « Je suis avec toi camarade ».

Je souris, heureux d'apercevoir mon meilleur soutien. Il me fit un clin d'œil et s'en alla. Après avoir effectué avec difficulté le chemin inverse, en direction de la maison et traînant mon camarade par le bras, je rentrais à l'intérieur avec lui et m'excusai de l'avoir pris au dépourvu.

— Explique - toi !

J'hésitai.

— Le fils d'Aysun aurait échappé à la conversion d'après Félix.

— Pardon ?

— Je ne peux pas t'en dire plus, désolé.

Il ne dit mot et sembla réfléchir. Un long moment passa alors que j'entendais mon ami dehors tenter de contenir les réactions de l'assemblée.

Le Repaire

La réunion terminée et les invités rassasiés, chacun se remit sur le chemin de sa maison à près que chacun ait récupéré une part des restes du repas.

Éreinté, je m'affalai sur le divan, suivi d'Alex . Les deux autres prirent une chaise et s'installèrent de manière à nous faire face.

— Je vois que tu as réussi, dit Alex . Comme convenu, je te révèle mon secret que tu viens de crier sur tous les toits à l'instant.

Je le regardai d'abord sans comprendre. Puis, tout en repensant à mon discours, mon corps se mit à trembler. La vérité était sous mes yeux, elle se tenait là à me narguer tout ce temps. Et comme un imbécile je n'avais pas compris l'histoire de Félix.

— Que se passe - t-il ? s'impacienta Nicolas.

— J'ai dit ça sans savoir, j'ai pensé à l'histoire de Félix, c'était la meilleure idée me venant à l'esprit. Mon Dieu c'est toi ! murmurai-je

Mon cerveau travaillait à pleine vitesse. Une idée folle me vint à l'esprit. Maintenant que la vérité avait éclaté, il fallait s'atteler à détruire le pouvoir. Je soumis à tous le fond de ma pensée. Alex rit à gorge déployée.

— Jeune, insouciant ... mais stupide. Tu crois qu'il suffira de claquer des doigts et de révéler mon identité pour recruter des complices où même pour mener à bien cette folie ? J'ai beau t'apprécier, tu ne réfléchis pas vraiment avant de parler.

— Mais que se passe-t-il à la fin, pourquoi suis-je ici ? hurla Nicolas, que j'avais totalement oublié.

Félix, qui était entre-temps sorti de sa torpeur, interrompit la joute verbale. Il reconnaissait à chacun que son idée ne semblait pas vide de sens. Il comprenait mon envie de profiter de la nouvelle information pour se révolter mais il était tout à fait conscient de la situation de son ami et de son scepticisme. Nicolas ne tenait plus ; il se sentait totalement délaissé, invisible. Alors il coupa sans vergogne la parole à Félix.

— Si révolte il y a, il faut un lieu de réunion discret mais assez grand pour accueillir un maximum de personnes.

Nous le dévisageâmes, surpris de son intervention. Malgré le fait qu'ayant tous trois des pensées différentes sur le sujet, aucun de nous ne sut que répondre. Nos regards se perdaient dans la pièce, cherchant une réponse dont je pensais que ni moi ni personne ne possédait.

— Il existe un endroit, à l'extrémité nord de l'UNITE, affirma Alex, à la frontière de la grande avenue nous séparant du deuxième secteur.

— Comment le sais-tu ? Non, pourquoi personne n'est au courant ? demanda le principal intéressé par la réponse.

— Parce que je l'ai découvert dans les souterrains de la ville, lors de ma fuite. Mam ... Il bégayait. Ma mère m'a traqué durant des jours, elle ne m'a attrapé que lorsque j'ai décidé de quitter ce repaire. Je ne pouvais y

demeurer éternellement. C 'est d'ailleurs après m'avoir retrouvée qu'elle a fait installer des barbelés entre les secteurs de la cité.

Nous regardâmes tous Alex, abasourdi . Ce dernier ignora notre réaction et termina ce qu'il avait à dire. Nicolas commençait à comprendre toute la teneur de la conversation précédente car il se leva d'un bond et de rage invectiva Alexandre.

— C'est toi ? Il respira bruyamment. Sais-tu depuis combien d'années je rêve de me venger de cette femme ? Et j'ai son fils juste devant moi, à ma merci. Je ne sais ce qui me retient de te trancher la gorge, l à , maintenant.

— Peut-être parce que sans moi vous ne trouv erz jamais ce que vous cherchez, rétorquât-il en frappant du poing sur la table.

Je les observais en train de se lancer des piques assassines. Ma présence et celle de Félix dans cette scène n'avaient aucune utilité mais je refusais de les quitter d u regard , de peur que leur altercation ne se transforme en passage à l'acte.

— Et toi, qui es - tu, et qu'as - tu à offrir ? qu estionna Félix en s'adressant au nouvel arrivant.

— Comme a dit l'autre, je m'appelle Lincoln McAllen, je suis le dernier fils en vie du précédent Roi de ce pays.

Félix et Alex se tournèrent vers moi, réclamant des explications que je ne pouvais leur offrir car moi-même ignorai s cette information. J'avais simplement entendu Aysun prononcer son prénom devant la statue, et comme tout le monde je connaissais celui du Prince déchu. Jamais je n'aurai imaginé que mon mensonge de ce soir s'avérait être la vérité. Mais les explications devraient attendre, il fallait tout d'abord travailler ensemble et non nous entretuer , c ette guerre ayant déjà fait trop de victimes. Le fils trahi qui se retrouvait sous le même toit que le fils du traître, cela devait faire des étincelles.

Il nous fallut deux heures de débat nerveux pour nous mettre d'accord. Finalement, la décision fut de créer une faction rebelle invisible, avec deux atouts majeurs dans notre jeu. Lincoln demanda qu'on l'appelle Nicolas, le nouveau nom qu'il avait choisi.

Nous prîmes pour nom « la Confrérie » ; il s'adaptait très bien à notre désir de combat et d'égalité, nous étions tous côte à côte, à se soutenir l'un l'autre. Notre première action fut de faire passer le message dans l'UNITÉ B de l'implication du Prince à la cause commune. On leur fit passer le message qu'il préparait un plan pour affaiblir sa mère, la Reine, et que seul McAllen connaissait son identité.

Le 06 septembre, Alex nous conduisit, Félix, Nicolas et moi dans les souterrains du quartier via un passage secret connu uniquement de lui. Nous marchâmes un moment tête baissée, évitant de toucher les voûtes en croisées d'ogives qui suggéraient l'emplacement d'une ancienne église souterraine.

— Où sommes-nous ? demanda Nicolas.

— Sous le deuxième secteur, dans les galeries d'une l'église clandestine. Ce lieu a du servir de refuge pendant la guerre. Depuis, il est à l'abandon et sa vieillesse n'arrange rien. L'écho de sa voix se propageait dans tout l'édifice . — Évitez de faire trop de raffuts, notamment de crier, dit-il en s'adressant spécifiquement à Nicolas, qui se renfroigna.

— Dis -d onc je me sens rassuré d'un coup, rétorqua Félix.

Nous arrivâmes dans une immense salle. Une œuvre architecturale qui possédait une minuscule fenêtre incrustée au plafond, laissant passer les rayons du soleil qui se frayaient un chemin jusqu'au sol.

— L'étranger ne peut s'imaginer ce qui se cache sous ses pieds, remarqua Alex.

— C'est un peu triste d'avoir construit cette merveille cachée aux yeux du monde, dis-je. On dirait un sanctuaire oublié.

Nous traversâmes l'édifice pour nous retrouver dans un couloir étroit bâti de pierre et incrusté de plaques de marbre. Cet endroit respirait la grandeur . C elui qui l'avait imaginé désirait toucher le seigneur, même dans les profondeurs. À la sortie du corridor, nous arrivâmes dans une autre pièce, encore bien plus grande que la précédente mais totalement vide. Elle me donnait des frissons.

Notre route n'était pas terminée . N ous vîmes encore une salle, cette fois moins imposante, où étaient disposées quelques tables. Il s'agissait probablement du lieu où prêtres et fidèles se restauraient. Enfin, arrivé au bout du trajet, nous entrâmes dans une superbe pièce construite de pierres polies avec un plafond en arcade dont les arcs en plein c e ntre rehaussaient sa grandeur. J'aperçus au fond une grande porte en bois . Je demandai à Alex où elle menait mais il me répondit qu'elle ne faisait office que de décoration. Je ne cherchai pas en savoir plus. Je détournai donc mon regard de cette imposante décoration et observai une fois de plus les lieux. Les murs étaient ornementés d'immenses tableaux illustrant chaque quartier de la capitale, et sur le mur du fond dominait le chef d'œuvre du plus grand peintre du pays.

— C'est l'original, déclara notre guide. *Le lev er de soleil* par Soprano Ablaÿ. Il l'a peint en Irlande, au bord des falaises de Moher. Les rayons ensoleillés qui se reflètent sur la surface de la mer donnent de l'inspiration, ils donnent envie d'accomplir de grandes choses. La texture de la toile, la matière utilisée pour la recouvrir fluidifie toute l'image, on peut voir l'aube comme si on y était. Elle...

Alors qu'il continuait à décrire la peinture il s'en approchait, semblant avoir oublié notre présence. Il venait d'arrêter sa tirade, constatant qu'il

nous avait perdus depuis bien longtemps. Il se racla le fond de la gorge et s'excusa de s'être emporté sur un sujet sans importance. Cependant , cette scène particulière m'avait interpellé sur le personnage. Qui était -il en réalité ? Excepté le fils de notre plus grande ennemie bien sûr. Il nous invita à prendre place autour d'une des tables.

— Cet endroit nous appartient désormais, ce sera notre quartier général.

Installé confortablement dans ce lieu luxueux, j'en profitai pour demander à Nicolas dans quelles circonstances il s'était retrouvé dans l'UNITÉ A. Il maugréa, peu enclin à raconter ses péripéties. Mais je persistai et, grâce à l'empressement de mes autres compagnons, il finit par parler.

— Après nous avoir sortis de l'entrepôt pour nous emmener sur la grande place, je fus choisi par Aysun. Les trois autres garçons et moi, nous la suivîmes jusqu'à une villa qui se trouvait à quelques mètres du palais. Elle nous invita à entrer, comme nous hésitions, nous fûmes poussés à l'intérieur. On nous fit asseoir puis on nous servit un verre de lait. Je me rappelle très bien du regard qu'elle porta sur chacun de nous. Elle nous demanda nos noms, d'où nous venions, si nous avions encore de la famille. J'ai presque cru que cette femme s'intéressait à nos vies. Mais elle renvoya les trois autres et ne garda que moi. Je la connaissais, et elle me connaissait . On a eu une longue conversation. Privée ! ajouta -t -il, puis il fixa Alex :

— Ta mère m'a fait un certain nombre de propositions que j'ai toutes refusées, cela va sans dire. Elle me jeta dehors et dit à ses sous - fifres de se débarrasser de moi. À ce moment-là, je fus satisfait de l'avoir mise en colère, c'était ma première récompense.

— C'est tout ? s'exclama Félix, qui s'était fait étrangement discret jusque -là.

— Il n'y a rien de plus à ajouter, c'est tout ce que vous devez savoir.

—Tu as bien changé depuis la dernière fois, remarquai-je.

— Elle m'a rappelé qui j'étais réellement.

Nous restâmes silencieux, une fois de plus. Alex se leva, nous fîmes de même et nous prîmes le chemin du retour sans s'adresser un mot. Sorti des souterrains, chacun rejoignit sa chambre . Nicolas dû se contenter de se poser sur le canapé amoché du salon, que d'ailleurs je n'avais pas osé tester. Voilà comment se terminait notre journée, notre « Confrérie » partait d'un mauvais pied, mais il fallait au plus vite balayer ce problème qui nuirait à notre cause.

La Confrérie

Ce matin-là, je me réveillai et encore allongé, tendis ma main pour tirer les rideaux de ma chambre. Je laissais entrer les ardents rayons de soleils éclairant les tableaux de Turner accrochés aux murs. Je me levai et m'apprêtai à mettre un pantalon quand je bondis si fort que je crus faire exploser mon cœur. Alex se tenait devant moi. Assis sur une chaise, il me fixait de ses grands yeux bleus.

— Ça fait combien de temps que tu es là ?

— Assez pour savoir qu'absolument rien ne peut te réveiller.

— Qu'est - ce que tu as fait ?

Il sourit, se leva et sortit. Je devais m'attendre à tout avec ce curieux personnage, lunatique, impulsif et parfois dépressif. Imprévisible et mystérieux aussi.

Je m'habillai et descendis les escaliers pour me rendre dans la cuisine et profiter d'un petit-déjeuner que je savais minutieusement préparé par les soins d ' Alex. Depuis notre retour de l'église, il participait enfin aux tâches ménagères et s'était découvert une passion pour la cuisine. Il avait des côtés agréables.

Nicolas et Félix, installés à table, se disputaient le couteau de confiture tel des enfants. Quant à moi, toujours dernier levé, je n'aurai pas osé m'interposer pour leur faire remarquer la puérité de leur querelle, au contraire cela m'amusait. Chaque matin, je me sentais revivre. Nous prenions notre repas tous ensemble à l'image d'une famille heureuse, bien qu'il ne s'agissait que d'une façade. On avait chacun bien trop perdu depuis l'épidémie, et nous devions nous soutenir les uns les autres. C'est ce à quoi ressemblait notre colocation aux yeux des autres. Mais il y avait beaucoup plus. Nous formions la « Confrérie » qui agissait maintenant depuis deux mois. Nos conflits personnels réfrénés pour la cause commune, nous vivions dans l'unique objectif d'anéantir Aysun et son gouvernement et ainsi rétablir nos droits. J'aimais passer mon temps dans notre nouveau QG. Ses lieux si beaux et si calmes me permettaient de réfléchir à ma situation et méditer sur mes choix, sur ce que j'avais entrepris jusque-là et je me demandai si peut-être il aurait mieux valu me soumettre dans l'espoir de retrouver ma sœur. Malgré ces pensées, je ne regrettais pas un instant de m'être fait jeter du programme de réinsertion gouvernementale. « Si mon existence doit se résumer à me battre pour la liberté, alors qu'il en soit ainsi » me persuadai-je. En tant qu'administrateur principal de l'organisation, je lisais rapports sur rapports des membres de la Confrérie dépêchés sur le terrain. En deux mois, nous avons réussi à recruter dix-sept membres, et en trois ans, quatre-vingt-deux. Un nombre qui n'était pas exceptionnel, mais estimable. D'autant plus que les missions s'avéraient particulièrement dangereuses, que ce soit de la simple recherche d'informations au contact avec d'autres factions et aux missions de reconnaissance dans les quartiers nobles. Chaque membre devait se préparer à risquer sa vie car il fallait sortir clandestinement des UNITÉS. Parfois, nos membres participants aux CLASS se faufilaient dans le Palais. Parfois, les plus téméraires se

dissimulaient dans les bataillons de soldates, accoutrés d'un uniforme militaire confectionné par notre

« grand couturier », Alexandre. Une autre de ses nouvelles activités. Il me disait avoir appris aux côtés du seul couturier de notre UNITÉ quelques mois plus tôt quand je m'évertuais à faire connaissance avec les autres habitants. « Fallait bien que je m'occupe » m'expliqua-t-il. Mais le plus souvent, nous passions par le second passage secret, un long couloir qui menait sous une maison du deuxième secteur. Une auberge, tenue par une vieille femme sénile qui, comme nous étions habillés en femme, nous prenait pour des ivrognes cherchant les toilettes quand elles nous voyaient sortir de derrière le comptoir. La propriétaire était gentille et on avait réussi à en faire notre ami. Elle ne parlait pas beaucoup mais aimait écouter nos histoires, auxquelles elle ne réagissait que par des « o h » et des « ah ». Qu'elle nous croit ou pas n'avait aucune importance tant qu'on s'assurait que notre secret restait bien gardé. Enfin, je crois bien qu'elle oubliait à chaque fois qu'il y avait une porte cachée dans son auberge. Nous ne sortions qu'en fin de journée, à l'heure où les clientes partaient, et toutes, trop enivrées, ne nous remarquaient même pas. Nous n'étions que de passage. Ce passage nous permettait de nous déplacer plus facilement dans la ville. Nos espions se cachaient sous les camions de ravitaillement et les gardes n'imaginaient pas que des habitants des UNITÉS puissent se retrouver dans ce secteur, de ce fait elles ne vérifiaient pas les véhicules qui sortaient pour soit retourner sur la colline, soit se rendre à l'entrée de la ville, soit vers d'autres secteurs. Malgré tout, nous prenions soin de ne pas trop abuser de cette méthode au risque de nous voir démasquer. Et puis, c'était bien trop physique de rester accroché aussi longtemps sous un camion. Heureusement le deuxième secteur était le plus peuplé, de plus la chance nous souriait car beaucoup de soldates avaient leur famille qui y

vivait, nous permettant de recueillir un certain nombre d'informations sur ce qui se passait sur la colline.

Le 26 novembre 2093, une nouvelle mission ambitieuse fut échafaudée par Alex qui était également chef de division :

— Je crois qu'il s'agit de la plus hasardeuse qu'on n'a jamais effectuée.

— Pourquoi ? demandais-je.

— Il s'agit d'infiltrer le Palais Royal.

— On l'a déjà fait, remarqua Félix.

— Pas via les CLASS.

— Ah oui, et comment comptes-tu t'y prendre ?

— Avec ceci. Il sortit une insigne militaire de sa poche. Nous restâmes ainsi face à l'apparition de cet objet.

— Je l'ai volé avant de m'enfuir et je ne m'en sépare jamais. Il va trouver son utilité. Mais...

— Et c'est maintenant que tu nous en parles ? Nicolas se retenait de lui sauter au cou.

— Je n'ai jamais trouvé l'opportunité de m'en servir, je n'avais rien à ma disposition. Je ne pouvais pas faire prendre de risque à mon amie. Je n'avais pas d'uniforme, je n'avais rien, mais maintenant, je vous ai vous.

— De quel ami tu parles ?

— J'y viens. Pour mener à bien cette mission, il nous faut une femme.

Les hommes s'insurgèrent et un brouhaha s'éleva. Les femmes n'étaient pas admises car trop dangereuses. Comment être sûr de leur camp ? Non, une femme dans la Confrérie était un choix inenvisageable.

— Hors de question ! s'exclama l'un d'entre nous.

— Je savais que vous refuseriez, c'est pourquoi je l'ai amenée. Je vous présente mon amie.

Nous nous retournâmes et fîmes face à une femme pas très grande aux traits fatigués. Ses cheveux courts noirs entouraient son visage ce qui lui donnait une apparence juvénile et de loin, sa peau était presque aussi blanche que du marbre. Elle avait un grand front, des joues saillantes, des oreilles écartées, des lèvres gercées et le nez retroussé. Nicolas, jusque - là encore assis sur sa chaise par on ne sait quel miracle se leva de colère.

— Es - tu fou ? Amener une femme ici !

— Ce n'est pas vous qui vouliez apporter l'égalité ? La dénigrer n'est pas la meilleure des solutions dans ce cas.

— Ne déforme pas nos propos, rétorqua Nicolas, cela n'a rien à voir, elle pourrait nous dénoncer, nous trahir.

— Et vous ? Qui d'entre nous contre une meilleure vie hors des UNITÉS ne changerait pas de camp ?

Personne ne sut quoi répondre . Nous savions qu'il n'avait pas tort mais le problème ne résidait pas dans cette question mais dans la manière de l'aborder.

— Je n'ai rien contre elle, mais si elle nous ment elle serait en mesure d'aider l'objet que l'on souhaite détruire, dit Félix. Le sexisme n'a rien à voir là - dedans mais les femmes ont traversé tellement d'épreuves que je ne comprends pas comment l'une d'entre elles pourrait s'opposer à ce gouvernement qui les couvre de privilèges.

— Je les refuse si ce doit être au prix du sang. L'inconnue venait d'expliquer en une phrase la raison de sa présence parmi nous, ce qui m'ébranla profondément. — La plupart d'entre vous avez une mère ou une sœur qui vous aime et vous attend !

— Je suis désolé de vous l'avoir caché.

— Imbécile ! vociféra Nicolas, prêt à exploser.

Félix invita la jeune femme à s'approcher. Elle ne devait pas avoir plus d'une trentaine d'années. Elle dit s'appeler Akiko. Ses deux garçons avaient succombé au virus à quelques jours d'intervalles et il ne lui restait plus rien . Elle vivait dans l'indigence depuis la tragédie et Alex l'en avait sorti durant sa cavale à travers la ville. Reconnaisante, sa raison l'avait amenée à aider son bienfaiteur dans tout ce qu'il entreprendrait, en particulier s'il s'agissait de nuire à ce gouvernement de *luxure* , *autoritaire* et *dérangé* , *délirant*, *névrosé* , et *schizophrène* , d'après ses mots. Je l'invitai à rejoindre notre groupe et devenir le 83e membre missionné. Elle accepta avec joie.

— Je ne suis pas la seule à penser que ce gouvernement n'est bon pour personne.

— Que pensiez-vous du Roi McAllen ?

La question de Nicolas me laissa pantois . Quel rapport ?

— Je le détestais tout autant que je déteste Aysun. Ce n'est pas le sexe du politicien qui importe, mais sa politique. Elle nous scruta et s'adressa à nous quatre : — Vous ne croyez pas ?

Le rire de Nicolas fut si fort qu'il résonna dans toute la pièce.

Le soir venu, nous présentâmes la nouvelle recrue aux membres de l'organisation absents plus tôt et sans surprise, leur réaction fut similaire à la nôtre. Ils ne voyaient pas comment accepter une femme parmi eux, en particulier Alpha qui avait rejoint la Confrérie au début de sa création grâce à mon harcèlement sans borne. Il refusait de travailler avec des semblables l'ayant persécuté si souvent. « Inconcevable » répétait-il.

— Nous sommes tous semblables, hommes ou femmes, n'est - ce pas ce que nous recherchons, réunis dans ce lieu, risquant nos vies à l'extérieur ? Notre entreprise serait-elle vaine ? m'exclamai - je.

Un long silence s'installa. Personne n'osa rétorquer quoi que ce soit à cette question légitime et pleine de sens. Réellement, c'était le principe

d'avoir une femme dans nos rangs qui gênait. Alors je leur promis qu'elle serait placée sous surveillance constante. Les hommes commencèrent à discuter entre eux, essayant de peser le pour et le contre de ce bouleversement, ce qui créa un tumulte assez insupportable car le bruit se répercutait en écho dans toute la salle. Néanmoins je les laissai débattre, ce droit leur appartenait. Ils mirent du temps à se mettre d'accord mais ils en vinrent à la conclusion espérée. Akiko était acceptée comme consœur, mais serait exclue des réunions périodiques. Alex n'eut aucun mal à consentir à cette condition. Alors, chacun se leva et applaudit à chaude main la nouvelle alliée.

Pendant cinq jours complets nous mîmes au point notre stratégie d'infiltration. Akiko serait Hisa (d'après le nom de sa grand-mère paternelle), une femme ayant tout perdu cherchant à continuer de mener une vie honorable en rentrant au service de sa majesté. Elle aiderait à démanteler un complot visant la couronne et en échange, elle souhaiterait devenir sentinelle. La mission serait difficile. Le plus difficile n'allait pas être de mentir à l'interrogatoire qui déterminait l'allégeance des fidèles à la Reine mais de remplacer un membre de son entourage. Aysun connaissait chaque personne travaillant au Palais et afin de gagner sa confiance, la seule solution s'avérait de discréditer une de ses proches à travers ce complot monté de toutes pièces. À ce stade de désespoir, la fin justifiait les moyens. Je n'en étais pas fier.

Le 1er octobre, l'équipe se prépara à réaliser cette mission quasi suicidaire mais qui représentait tellement que nous préférions ne pas penser à son possible échec.

Akiko enfila des haillons pour paraître le plus misérable possible. Félix, Nicolas et moi l'embrassâmes pour lui souhaiter bonne chance, ce dont elle aurait sans nul doute besoin. Nous la regardâmes quitter les lieux qui

l'avaient vu se transformer en espionne. Alex se chargeait de l'accompagner jusqu'au Palais. Déguisé en militaire, il devait livrer Akiko aux sentinelles gardant le portail, les informant qu'elle avait un message important à faire passer à la Reine. Sa mission effectuée, il devait revenir nous faire part de la situation. C'était presque toujours Alex qui jouait le rôle d'une garde car son apparence le distinguait guère d'une jeune femme. Je croisai les doigts, non pas pour leur triomphe mais pour leur survie. Je partais déjà défaitiste. La matinée angoissante que je passai me fatigua au point qu'à 11h, je ne ressentis que l'envie d'aller piquer un somme. Je ne cessai de me mordiller les ongles en même temps que je consultais les rapports empilés sur mon bureau dans un coin de la pièce. Félix et Nicolas tentaient tant bien que mal d'entretenir des conversations calmes et sereines avec les membres de l'organisation qui revenaient faire part de leurs résultats.

La grande horloge sur le mur ouest de la salle sonna six heures . La grande porte qui nous séparait du couloir s'ouvrit : c'était Alex qui rentrait, seul. Je poussai un soupir de soulagement.

— Salut ! dit - il, visiblement satisfait.

— Raconte ! s'enquit Nicolas.

Il jeta un œil à tous ceux présents dans le QG et fit signe à tous de prendre un siège. Chacun s'exécuta. Il prit à son tour une chaise et s'installa face à l'assemblée. Je déchiffrai sur le visage de mon compagnon la joie et l'euphorie comme s'il s'agissait du plus beau jour de sa vie. Qu'avait-il bien pu se passer en haut ? Mon ami ressemblait à un enfant enthousiaste de raconter ses exploits à sa famille, il ne tenait plus en place.

—Mes camarades ! Après tant de souffrances nous approchons pas à pas de notre objectif , commença t-il avant de faire une pause et de poser la main sur son cœur de manière à se calmer.

— J'ai présenté Akiko, les mains attachées, devant les grilles du Palais. J'ai parlé du message, du complot et je l'ai laissé aux soins des sentinelles. L'une d'elles a sorti une vieille radio de sa poche et a appelé des renforts. Quelques minutes après, deux nouvelles gardes sont venues à notre rencontre. Elles semblaient tergiverser quant à la décision à prendre. J'ai eu peur qu'elles m'obligent à les accompagner et que le plan tombe à l'eau. J'ai beau avoir dérobé une insigne militaire, je ne peux pas non plus me faire passer pour un soldat. Même la nuit. Trop m'approcher d'elles et c'était terminé. J'ai dû faire la personne pressée. « Je n'ai pas le temps, je dois retourner à mon poste » leur ai-je dit avant de disparaître. Mais bon, j'ai été bien soulagé quand je les ai vues emmener Akiko et lui faire passer le portail. J'étais heureux. Et je suis revenu ici sans encombre !

Chacun applaudit le succès de la mission.

— Mais qu'as-tu fait entre la fin de la mission et ton retour au QG ?

Nicolas venait de poser une question pertinente. Ils étaient sortis dans la soirée par le second passage secret et avaient marché jusqu'au Palais, ce qui prenait environ trois heures à pied. Or, 6h du matin avait sonné avant qu'il franchisse la porte de la salle. Alex sembla un instant décontenancé, mais il se reprit et offrit un large sourire à son interlocuteur.

— C'est vrai. Utilisant l'autorité de mon insigne et de mon uniforme, j'ai collecté des informations auprès des habitants sur l'identité du personnel du Palais.

— En pleine nuit ? Pourquoi prendre ce risque ? fustigea Alpha, présent dans le groupe des auditeurs.

— Si nous connaissons l'identité de ces personnes, il sera d'autant plus facile de les calomnier. Nous avons un complot mais aucun nom à donner pour le moment.

— En pleine nuit ? répéta un autre. Moi je dis que t'es allé voir une autre « amie », un gars ! Notre mignonne petite garde aux cheveux longs est allée s'amuser dehors. Tu nous mentirais pas un peu ? Allez avoue !

— Qui sait.

L'assemblée s'esclaffa, ce qui eut pour résultat de détendre l'atmosphère. Mais Nicolas n'avait pas oublié sa question et il obtiendrait une réponse, tôt ou tard.

La journée se déroula plus sereinement. Le soir venu, chacun rentra chez soi plus léger. La tension entre Alex et Nicolas s'était entre-temps estompée pour laisser place à la complicité. Je n'ai jamais réussi à les comprendre, ennemis puis amis l'instant d'après. Je serai bien entré dans leur tête afin de découvrir ce qu'il s'y passait. Nous rentrâmes dans notre joyeux logis, exténués, et nous nous couchâmes sans manger. Je rêvais cette nuit là de ma chère petite sœur, qui écoutait la berceuse que notre mère nous chantait à l'heure du coucher, un son mystérieux et angélique de l'âge d'or aux sonorités à la fois soul et celtiques : *La fille sans nom* de Cécil Corbel et Faada Freddy . Me souvenir de ce moment apaisait mon âme.

Rapports

Nous n'eûmes pas de nouvelles de notre infiltrée pendant plus de deux semaines et chacun angoissait à l'idée de ce qui avait pu lui arriver. Mais la plus grande de nos inquiétudes portait sur son silence concernant notre existence. Nous craignions une trahison. Le soulagement arriva quand elle se montra au QG à l'improviste , dix-sept jours plus tard, le sourire aux lèvres. Ce soir-là, seuls étaient présents Alpha, Alex, moi et trois autres membres de l'organisation. Nous nous ruâmes vers elle, impatients de lire son histoire. Plus nous nous approchions et plus l'espace vital de notre

amie, qui se tenait debout, rétrécissait. Alors, agacée, elle se débarrassa de nous violemment et nous pria de la laisser écrire tranquillement son rapport. En attendant pour nous occuper, Alex proposa une partie de Président, un jeu de cartes aux règles simples. Le but est de se débarrasser le premier de toutes ses cartes. Le premier joueur pose une carte de son choix, le joueur suivant doit poser au-dessus une carte plus forte ou à valeur égale, et ainsi de suite jusqu'à ce que plus personne ne puisse poser de carte supérieure. La carte la plus forte est le 2. La dernière personne à avoir posé la carte la plus forte remporte la manche et peut commencer la manche suivante. Si une carte posée par un joueur est de couleur égale à la carte précédente, le joueur suivant doit soit poser une carte de la même couleur soit passer son tour. Si un joueur termine un carré (c'est à dire qu'il pose la quatrième couleur sur une suite de carte à couleur égale : par exemple trois valets sont posés à la suite et un joueur pose le quatrième), celui-ci remporte la manche. Le joueur qui commence une manche peut également poser deux ou trois cartes à condition qu'elles soient de couleurs égales, les joueurs suivants seront obligés de poser sur la pile le même nombre de cartes jusqu'à la fin de la manche, et celles ci devront être de même couleur (deux valets, deux rois etc...). Il est possible de remporter une manche simplement en posant un 2 sur la pile, mais si un joueur termine le jeu avec un 2, il perd automatiquement le jeu. Le gagnant devient Président, le second vice-président, le perdant devient troufion et celui d'avant vice-troufion. A la partie suivante, le troufion donne deux de ses meilleures cartes au Président et ce dernier donne au premier deux cartes de son choix. De même entre le vice-troufion et le vice-président à l'exception près qu'il ne s'agira que d'une seule carte. On peut jouer à ce jeu indéfiniment. D'ailleurs nous dûmes bien faire une dizaine de parties et ce n'est qu'au

bout d'une heure qu'Akiko nous remit son rapport, que je demandai à lire en premier . A près tout, c'était mon rôle.

Rapport 122, Akiko ; Mission « Palais »

Les sentinelles me firent entrer dans l'enceinte. Elles m'emmenèrent dans une pièce étrange totalement blanche du sol au plafond. Aucune couleur ne s'en dégageait. Cet endroit m'oppressait. Les gardes me dévisageaient tout en s'interrogeant sur ce qu'elles allaient faire de moi. Je demandai apeurée où je me trouvais. On me répondit que j'étais dans les sous-sols du Palais et que je n'en ressortirai que lorsque leur maîtresse en aurait décidé. Une femme en tenue de servante qui semblait être apparue de nulle part m'invita à prendre une chaise en attendant, Mon interlocutrice me présenta la chaise d'un air vicieux, comme si elle avait rêvé de ce moment depuis longtemps . J e l'imaginais se dire « Enfin un nouvel interrogatoire ». Peu rassurée, je m'assis et attendis. Entre temps, les trois gardiennes présentes s'étaient placées à chaque coin de la salle, au garde-à-vous , aussi inerte et raide que des statues tandis que celle qui avait pris la peine de me répondre se dirigeait vers un imposant bouton gris à proximité des deux énormes battants qui servaient de porte d'entrée. Elle appuya dessus mais rien ne sembla se passer, aucun signal, aucune sirène . C ependant je n'eus pas la force de me demander pourquoi, trop effrayée de ce qu'on allait faire de moi. Deux heures s'écoulèrent . U ne horloge quasi transparente sur le mur à ma gauche indiquait l'heure dans un silence atroce. L'aiguille qui faisait défiler les minutes me stressait à chaque seconde. A près cette attente interminable, les portes s'ouvrirent pour laisser apparaître ma geôlière, Aysun Kane en personne. À sa vue, je perdis mes moyens et ne sus comment réagir. Des gouttes de sueur perlaient sur mon front mais je n'osai les essuyer de peur qu'on les remarque. L'ennemie s'avança d'un pas nonchalant vers moi . E lle ordonna à l'une de ses subordonnées qui

l'accompagnait de lui ramener de quoi s'asseoir. Une fois l'objet de sa requête dans les mains, elle s'installa en face de moi et posa ses coudes sur la table en verre disposée au centre de la pièce, puis me fixa dans les yeux comme si elle cherchait à décrypter mes pensées les plus profondes, démasquer la supercherie. Elle me salua et me demanda si je la connaissais. Je répondis avec assurance qu'elle était Aysun Kane, Reine des Amériques et des Indes, et *primus inter pares* . Elle sembla ravie et m'interrogea sur mon identité. Je lui dis que j'habitais à Vancouver mais que j'avais déménagé dans la capitale avec ma famille quelques jours seulement avant le début de l'épidémie. Elle voulut savoir si j'avais perdu des proches, je lui répondis que oui, mon père, et que ma mère était morte dans mon enfance. Que j'avais tout perdu à cause des pillages et de la crise financière, comme beaucoup d'entre nous et que j'avais sombré dans la misère sans chercher à me relever. Elle semblait fascinée par mon récit et écoutait avec attention. Elle voulut connaître la raison de ma présence. Je lui affirmai qu'un complot se préparait, que j'avais entendu des clientes dans une auberge discuter de comment la renverser, et que celles-ci parlaient de sentinelles qui les soutenaient. Elle se retourna vers ses gardes et les remercia de m'avoir amené. Elle se tut afin de réfléchir puis, semblant hésiter, elle me fit une proposition que je ne pouvais refuser. Ma réponse fut rapide et brève, j'acceptai de l'aider et lui assurai qu'elle pouvait me faire confiance car c'était ma seule chance de survie. « Tes yeux brillent d'une rare lumière » m'a-t-elle dit. Finalement satisfaite, elle me tendit la main que je serrai pour conclure notre accord. Elle se leva et sortit de la salle. L'interrogatoire terminé, les gardes se rapprochèrent de moi le visage souriant, avant de se présenter. Elles semblaient être juste sorties de l'enfance. La grande brune aux traits amérindiens se nommait Marissa, la petite blonde, Julie, celle aux yeux bleus et aux cheveux d'ébène s'appelait Nää. Mon interlocutrice du

début, que je prenais pour une servante, était une jeune femme à la peau aussi clair qu'un linge, aux cheveux cuivrés, aux yeux noisette, au nez retroussé et aux lèvres pincées qui se prénommaient Gisèl. Cette dernière portait une robe noire et un chemisier blanc. Sa tenue semblant taillée dans un tissu d'une si belle qualité qu'elle ne devait être réservée qu'à peu de serviteurs. J'en déduisis qu'elle détenait une haute fonction au Palais, probablement une des gouvernantes supérieures du Palais. Mes observations terminées, ce fut à mon tour de leur donner mon faux nom. Les salutations accomplies, les quatre femmes m'invitèrent à les suivre, ce que je fis sans me faire prier, heureuse de quitter cette pièce sinistre. On me guida à travers un long couloir qui menait, étrangement, aux cuisines. Ensuite, notre itinéraire nous mena vers l'extérieur dans un petit jardin derrière le bâtiment. Nous contournâmes celui-ci pour nous retrouver cette fois dans le jardin principal faisant face à la ville. Elles semblaient vouloir me perdre dans ce labyrinthe, prenant de nombreux détours. J'observais le portail fermé qui empêchait quiconque d'entrer ou de sortir, telle une prison dorée. Mes accompagnatrices me conduisirent à l'intérieur du bâtiment principal du Palais. Je ne pourrais décrire la magnificence du hall d'entrée, il faudrait le voir pour comprendre le sentiment qui me traversa à ce moment, j'en pleurai presque tellement j'étais éblouie par les dorures, les décorations, les peintures, le marbre au sol, les lustres immenses en perles de verres. Le plus impressionnant je crois était l'escalier en double fer à cheval parfaitement exécutée, il n'avait rien à envier aux belles architectures des vieux châteaux que l'on peut admirer en photo dans les livres d'art.

Gisel m'affirma que mon entraînement serait dur et long et que je pouvais être remercié selon le bon vouloir de la Reine. Leurs recommandations terminées, elles s'en retournèrent vaquer à leurs occupations, me laissant seule dans ce vaste endroit, livrée à moi-même,

puisque personne ne semblait avoir reçu l'ordre de m'escorter vers un lieu pour me reposer. Il me fallut donc chercher un endroit où m'installer. Je montai à l'étage et ouvris toutes les portes qui se présentaient jusqu'à trouver l'objet de mon désir : un salon chaleureux, décoré de tapisseries couleur ambre avec au sol quelques plantes vertes dans le but d'y ajouter un côté exotique. Un bureau en bois de chêne style XIXème (je pense) où reposait une pile de documents, et derrière lui , un fauteuil de bureau en cuir rouge style du début de siècle (aucun doute) qui contrastait avec le reste. Au milieu de cette noble pièce, probablement destinée au travail intellectuel, trônait un superbe canapé en cuir noir pourvu d'accoudoirs en noyer foncé courbé en R, épousant la forme d'un bras. En penchant la tête, je pus apercevoir, gravé sur ceux-ci, de fines fleurs d'iris en feuilles d'or et sur leurs pieds de petites abeilles faites du même matériau. Un délice pour les yeux. Il m'était impossible de résister à l'envie de m'y allonger.

Aysun rentra soudainement, me surprenant dans cette position confortable que j'adoptais mais ne semblant aucunement se soucier de la personne qui osait disposer impudemment du divan, elle alla s'asseoir derrière le bureau. D'un bond, je me levai et, me tournant vers la propriétaire des lieux, je m'inclinai bien bas pour lui témoigner mon respect et présenter mes excuses. Ne voyant venir aucune réaction de sa part, je risquai mes yeux à l'observer, attendant en vain une réponse. La femme devant elle devait lui paraître bien effrontée de s'introduire sans permission dans ses locaux . A lors, comprenant l'erreur commise précédemment, l'impertinente que j'étais décida de se retirer sans un mot, laissant sa maîtresse en paix. Passé la porte, je me demandai ce que ce comportement m'apporterait dans le futur . Cependant, je fus interrompu dans mes réflexions par une vieille femme en tailleur noir qui venait me chercher, affolée. Elle s'appelait Agrippine et s'avérait être la gouvernante en cheffe

du Palais. Je me présentai et lui dit que j'en avais profité pour faire un tour des lieux, notamment que je m'étais rendu dans un des salons à l'étage que je lui montrai du doigt et que je conclus être le bureau d'Aysun. Elle devint livide. Elle s'offusqua de ma bêtise, et m'expliqua que cette pièce était le « sanctuaire » de la Reine, et que seul son fils pouvait y entrer. Je restai muette, perturbée par sa révélation qui me faisait comprendre toute ma maladresse. Pourtant, je ne l'interrogeai pas sur ce point, voulant éviter tout regain d'animosité de sa part. Il fallait laisser cette question en suspens, le temps de m'intégrer parmi elles. La curiosité étant un *vilain défaut*, trop en savoir à ce moment-là m'aurait desservi. Agrippine montra un rictus de satisfaction, ne craignant plus ma curiosité. Elle me fit signe de l'accompagner jusqu'au pavillon des femmes, là où je logerai tout au long de ma formation.

Deux semaines d'instructions passèrent sans que je ne recroise une seule fois la femme que j'avais offensée. Ayant brillamment réussi l'épreuve de fidélité, je fus intégrée en tant que domestique. Il fallait bien commencer quelque part. On testerait mes capacités et ma sincérité afin de décider si oui ou non je pourrai devenir sentinelle. Agrippine, s'occupait de former le personnel, tandis que Lucrèce, la Générale en chef, une vieille dame aux cheveux gris, aux yeux verrons, au teint pâle et au corps rabougri, s'occupait de la formation militaire, et les permissions étaient octroyées tous les dix-sept jours.

Ma lecture terminée, je passai le rapport à mes camarades. L'ayant tous lu, Alpha prit le premier la parole, non sans enthousiasme. Il demanda à Akiko de quelle manière elle comptait se rapprocher de la Reine afin de nous rapporter à profusion des informations sur l'ennemie. En particulier sur la raison qui faisait de son bureau son sanctuaire, et ce que son fils avait à voir là-dedans. L'intéressé haussa les épaules en signe d'ignorance ; il

paraissait mal à l'aise, n'importe qui aurait pu croire en le voyant qu'il souhaitait disparaître à cet instant précis. Je le fixai d'un air interrogatif, ne sachant quoi penser de son allure tourmentée. Personne n'ayant remarqué son état, j'abandonnai mes réflexions quant à l'étrange facilité de cette mission et les interpellai sur la suite à donner à celle-ci.

— Nous devons entrer dans le cercle privé de la reine, et tous les moyens sont bons pour y arriver.

— Tous les moyens ? insista Nicolas, heureux de cette déclaration. Oh, j'aimerais tant la brûler, comme ces sorcières de Salem, ce serait mon plus beau cadeau. Vous ne pouvez imaginer à quel point j'en rêve, j'en crève d'envie, j'aimerais la torturer d'une façon si obscène et vicieuse que cela rendrait la scène de son agonie voluptueuse.

Nicolas me terrifiait, nous terrifiait, lorsqu'il s'enfonçait dans ses délires quasi nécrophiles.

— Et puis avant de la carboniser vivante je...

— Assez ! s'écria Alex, ça suffit ! Peu importe ta haine pour cette femme, elle ne mérite pas la réalisation de ta folie.

— De quoi tu te mêles, vous voulez la déposer, je veux l'anéantir. Je crève d'impatience à l'idée de la voir réduite en cendres. Je ne serai satisfait que quand je la saurai tombée en enfer. Aucun de nous ne dit mot suite à cette confession, nous avions trop peur tandis qu'Alex tremblait d'effroi. Alpha se leva, furieux, et marcha vers la sortie avant de se retourner pour invectiver Akiko « Trouve comment approcher l'ennemi. Juste, trouve ! » Enfin, tournant les talons, il s'en alla. Félix et les autres le suivirent sans un bruit, et Nicolas, encore bouillant de rage, faisait partie de la petite troupe quittant la pièce. Ne restait qu'Alex, toujours incommodé, Akiko, le regard perdu dans le vide, essayant d'imaginer une façon d'atteindre sa cible, et moi, ne sachant que penser de tout cela.

Pendant trois mois, alors qu'Akiko risquait sa vie au palais, nous devions chacun nous occuper afin d'oublier notre angoisse perpétuelle. Jusqu'au jour où notre espionne revint avec une excellente nouvelle qui soulagea tout le monde : elle avait intégré la garde rapprochée de la Reine. Les membres de la Confrérie s'impatientsaient d'entendre son récit. Mais celui-ci nous fit prendre conscience qu'il n'y a jamais de véritable victoire lorsqu'elle implique de faire des sacrifices aussi grands, et je me demandai si chacun n'avait pas laissé dans cette opération une partie de son âme. Elle avait choisi Agrippine à sacrifier, Lucrece s'avérant intouchable. D'après ses rapports, Aysun et la gouvernante entretenaient des relations extrêmement tendues alors il fallait utiliser ce point faible pour gagner la confiance de la Reine. Agrippine fut donc accusée, à tort, de haute trahison et fut exécutée.

Je lus son rapport puis, par culpabilité peut-être ou pour me convaincre que nous avions fait le bon choix, je le brûlai.

Rapport 123, Akiko ; Missions « Palais »

Ce jour-là, ma décision fut prise. Je devais me débarrasser d'Agrippine dans l'espoir de prendre sa place. J'ai découvert récemment qu'Aysun haïssait cette femme. La raison ? Je l'ignore mais j'étais persuadé que sa disparition la soulagerait d'un poids.

Après moult tentatives, je réussis enfin à reproduire l'écriture de ma victime. Et comme prévu, j'écrivis une lettre à l'intention de l'organisation Incels considérée comme terroriste, stipulant qu'il devait venir renverser la Reine. Ensuite, je la remis à Stella, une garde royale, prétendant l'avoir trouvée cachée dans un des livres d'Agrippine. Mais je savais qu'il ne serait pas si aisé de faire accuser cette femme que tout le monde respectait et contre laquelle même Aysun n'avait aucun pouvoir. De plus, toutes savaient que la reine et la gouvernante ne s'appréciaient guère. Je devais convaincre le Palais qu'Aysun ne savait rien de ce qui se tramait. Une tâche difficile.

Mais Lucrèce, cette vieille femme dévouée à la Reine, se méfiait de la gouvernante. Je fis naître dans son esprit un doute quant à sa loyauté en lui faisant croire que lorsque j'étais retournée dans mon secteur lors de ma permission, j'avais aperçu Agrippine discutant avec d'étranges hommes semblant venir des UNITÉS. Je ne possédais aucune preuve mais ce n'était pas nécessaire, il suffit d'un soupçon. Le piège se refermait. Je demandai audience à la « Maison du Palais » chargée des affaires concernant le personnel. La reine et Agrippine y furent conviées, et après une brève discussion et à la lumière des preuves rapportées, Aysun prononça la sentence. L'accusée ne chercha pas à se défendre et n'invoqua aucun de ses droits. Ce qui me parut étrange. D'ailleurs à l'heure où j'écris ce rapport, j'ignore la raison de sa résignation. Elle décida juste de nous faire le récit de sa vie avant de se faire reconduire dans ses appartements (non pas en prison) où elle attendrait son exécution deux jours plus tard.

Voici la retranscription de son récit dans mes souvenirs. Il est possible que j'ai oublié quelques détails.

« Je suis née en 2055 à Londres, d'une mère canadienne et d'un père italien. Ma mère servait au Palais de Buckingham comme sa mère avant elle. Mon père, lui, y travaillait comme cuisinier. Depuis des générations, la famille de ma mère était au service de l'Angleterre et mon destin devait faire perdurer cette tradition. Pourtant, un événement inattendu vint bouleverser cette mécanique : mes parents, dont les talents avaient été reconnus outre Atlantique, reçurent un jour une proposition qu'ils ne pouvaient refuser. Ma mère deviendrait la gouvernante en chef du 24, promenade Sussex et mon père obtiendrait le poste de cuisinier en chef dans cette même résidence. Une telle fonction s'avérait inimaginable pour ces deux êtres sans particularité. Ils acceptèrent l'offre et après avoir réglé leurs dernières affaires et fait leurs adieux à leurs amis ils partirent pour le

Québec avec leur fille d ' un an dans les bras. Ma mère retrouvait la terre de son enfance, quittée vingt ans plus tôt avec ses parents, et mon père découvrait à nouveau un pays inconnu. Il avait émigré en Angleterre dès l'âge de quinze ans avec des rêves plein la tête, espérant travailler au P a lais après avoir terminé ses études de cuisine à Paris. Sa persévérance avait payé et il venait de réaliser bien plus que son rêve. Déjà à cette époque, le Canada , bien que toujours lié à la couronne Britannique, formait avec les autres pays d'Amérique l'Union des deux Amériques, l'organisation la plus puissante du monde occidental, à l'instar de la Confédération Indo-Chinoise. Grâce à leur nouveau salaire, ils purent s'offrir une villa sur la rive nord de la rivière des Outaouais, un luxe. Il y faisait bon vivre et j'eus une enfance presque idyllique où je ne manquai de rien et où ma mère m'instruisit au métier de gouvernante. Je savais que j'en deviendrais une, je voulais en devenir une et lui succéder. Ce qui arriva. Et quand on les invita à suivre le premier ministre dans sa nouvelle résidence, ils n'hésitèrent pas un seul instant. Je suis arrivée dans ce Pa lais à l'âge de quatorze ans (2069) et dès que j'en eus quinze je commençai en tant que simple servante à y travailler. Après la guerre, j'y suis restée. Mon père, tué au front, et ma mère, emportée par une rupture d'anévrisme, m'ont laissé leurs souhaits de continuer à servir dans cette résidence. Je fus promue gouvernante en cheffe par le Roi Robert et je le suis toujours (tant que je serai en vie). Peu m'importait la politique, les forces au pouvoir ou la nationalité de nos dirigeants. Je ne devais être que la gouvernante et je jouais parfaitement mon rôle. Et qu'il s'agisse du Roi Robert ou de la Reine Aysun, je n'ai pas mon mot à dire, je ne suis là que pour servir. Alors que l'on me condamne pour haute trahison n'a aucun sens, mais libre à vous d'y croire. Je suis simplement heureuse que mes parents ne soient plus en vie pour voir cette mascarade. Mon seul regret est que je n'ai pas d'enfants, donc personne à

qui transmettre mes souhaits. Il y avait des enfants qui riaient ici avant. La tradition de ma famille se terminera avec moi. Ce n'est pas une si mauvaise chose, nous en serons enfin libérés . »

On installa la guillotine dans la grande cour du palais se situant entre l'entrée et le Pavillon des Femmes. Elle apparut les mains libres et escortée par deux sentinelles. Elle monta d'elle-même les marches de l'échafaud et esquissa un léger sourire lorsque la lame s'abattit sur son cou. Les visages étaient sombres et les yeux d'Aysun brûlaient de rage, comme si malgré sa victoire face à Agrippine, elle avait tout de même perdu.

Ce que je venais de lire n'indiquait rien d'anormal bien qu'il eu t éveillé en moi quelques doutes sur le comportement d'Aysun. Malgré tout, chaque semaine j'attendais impatiemment les rapports qui permettaient à l'organisation rebelle de développer le plan parfait pour faire tomber le gouvernement en place. Tous les soirs, je descendais au QG éplucher les piles de documents traînant sur mon bureau pendant que mes associés se fatiguaient à trouver une faille dans le fonctionnement de l'administration royale, car nous souhaitions anéantir le Royaume d'Amérique administré d'une main d'airain par Aysun Kane. Pour ce faire, je devais me tuer à la tâche donc je lisais et relisais sans cesse ce que nos espions me rapportaient. C'est alors que je tombai sur une ancienne lettre écrite en français adressée à la Reine. Surpris de trouver dans mes papiers une telle chose dans la langue maternelle de ma mère, j'entrepris de déchiffrer les phrases pleines de ratures, comme si l'auteur cherchait inlassablement ses mots.

Aysun, ma Reine, ma mère bien - aimée.

L'infiltration s'est parfaitement déroulée, je me suis même surpris une fois à soutenir leur cause. Mais rassurez-vous car jamais je ne vous

trahirai. Je vous suis tout dévoué. L'honneur que l'on m'a offert ne pourra conduire à l'échec. Je ne souhaite pas perdre la confiance que vous avez mis en moi. L'avenir du monde en dépend et même si pour cela je dois vendre mon âme, nous survivrons puisque telle est ma mission. Je jouerai jusqu'au bout le rôle qui m'a été confié.

Votre présence me manque, vous avez tant pleuré lors de nos retrouvailles alors pourquoi me faire subir cette torture ? Ne suis-je pas votre enfant ? Dépêchez -v ous de me rappeler à vous. Pardonnez mon empressement, c'est le prix à payer afin de vous sauver, c'est le serment que moi j'ai fait.

Enzo.

Mon corps resta figé, déconcerté par ce que mes yeux venaient de lire . Je ne savais que faire , en parler ou rester muet ? Pourtant, il me fallait agir . La question s'avérait être : comment ?

Tandis que je me plongeais dans une intense réflexion, essayant de sortir de cette mauvaise passe, une idée démente me vint à l'esprit. Je me levai et sortis en courant du QG. À l'extérieur, je courais aussi vite que mes jambes et mon cœur pouvaient le supporter jusqu'à la maison que je partageais avec Alex, Nicolas et Félix. À l'intérieur de la bâtisse, je me ruais dans la cuisine, complètement déchaîné, tirant les tiroirs et renversant leurs contenus sur le sol . J e pouvais sentir le regard d'incompréhension de mes colocataires.

— Mais que fais -tu ? s'affola Félix.

— Je cherche un ... un dictaphone, quelque chose qui enregistre.

— On n'a pas ça ici, arrête de foutre le bordel dans cette pièce.

— Non, non j'ai vu, j'ai vu... j'étais tellement excité que je n'arrivais plus à faire une phrase correcte. Un portable, c'est ça, un portable Félix. Je l'attrapai par le col et le conjurai de trouver cet objet. Il me repoussa de toute sa force, m'envoyant me cogner contre la cheminée.

— Ça va bien oui, calme-toi !

En effet, je devais reprendre mes esprits pour tenter d'expliquer la raison de mon emportement. Je soufflai.

— La solution pour collecter de meilleures informations, je m'en veux de n'y avoir pas pensé plus tôt ! F aites - moi confiance.

— Est - ce que tu peux ordonner ta pensée s'il -t e - plaît, on ne te sui t pas, rétorqua Nicolas.

— Oui, pardon. Il faut poser ... je ne peux pas t'en parler ici. Nicolas, tu peux venir un instant, j'ai à te parler. C'est personnel.

Nicolas hésita. Je lui fis un signe insistant de la main de m'accompagner à l'extérieur. Il finit par s'exécuter , se demandant la raison de mon soudain changement d'attitude. Je n'avais jamais cherché à cacher quoique ce soit. Je fermai la porte d'entrée afin d'être à l'abri de leurs regards et lui murmurai mon idée à l'oreille.

— Un micro ? Es - tu fou ?

— Parle moins fort.

— Cette technologie n'est plus depuis l'épidémie, seuls les hauts dignitaires en possèdent un, ce qui ne fait pas beaucoup de monde.

— Je sais qui peut nous aider ! Alpha.

— Alpha ? Que vient-il faire dans cette histoire ?

— Je me souviens d'une fois où il m'a dit que son père travaillait dans les nouvelles technologies avant l'épidémie et qu'il lui avait tout appris. Il peut nous aider à fabriquer ce dont on a besoin, et je sais qu'il se fera une joie d'accepter. Mais n'en parle à personne, dis - toi que c'est pour protéger notre amie.

Il resta stoïque. Le pauvre garçon que j'étais attendait son approbation pour pouvoir courir chez son ami bricoleur. Il acquiesça sans grand

enthousiasme tout en me rappelant le plus important : convaincre notre infiltrée de risquer à ce point sa peau.

Comme prévu, Alpha accepta la proposition et me fabriqua l'objet dans les trois jours. Lorsque j'en informai Akiko, elle ne réfléchit pas longtemps , se disant prête à tout pour réussir la « révolution » qui s'était mise en marche.

Comme tous les soirs depuis une semaine, je m'installais à mon bureau et écoutais attentivement ce que je pouvais tirer du micro posé sur Akiko. Assis à mon bureau, en train d'éplucher les rapports comme à mon habitude, je fus interpellé par un fragment de conversation : « Tu sais que j'ai un fils ». C'était la voix d'Aysun. Fortement intrigué, je m'installai confortablement dans mon siège et commençai à écouter l'histoire. Aysun continuait de parler :

— Mais je ne pouvais atteindre mes objectifs avec un enfant dans les bras, comme les anciens dirigeants avant moi sur ce sujet, ma lâcheté était sans borne. Des années plus tard, après la guerre, j'ai souhaité le retrouver. J'espérais de toute mon âme qu'il ait survécu. Mon imagination me faisait perdre la tête en me faisant croire à la disparition de celui que j'avais abandonné, la chair de ma chair, le sang de mon sang. Trop craintive, je n'osais retourner au couvent où je l'avais laissé douze ans auparavant, à l'endroit même où je m'étais fait le serment d'aimer cet être quoiqu'il puisse devenir. Mon cœur, lâche, dû se résoudre à envoyer ma plus fidèle amie.

À son retour, avant de me présenter le résultat de sa mission, elle me raconta les quelques jours passés auprès des sœurs des orphelins.

Elle était arrivée au couvent, trempée par la pluie qui n'avait cessé de tomber durant toute la durée de son voyage, comme si les cordes du ciel venaient lui rappeler qu'un parent ne devait pas abandonner son enfant. Je

lui fis remarquer qu'elle avait toujours été très superstitieuse. Quelqu'un frappa à la porte.

—Tiens la voilà. Gisel, raconte lui ta visite au couvent. Essaie de te souvenir.

— Cela risque d'être un peu flou

— Ne t'en fais pas, tiens, nous n'avons qu'à reproduire notre conversation, ce sera amusant.

« — Comme vous voudrez. Quand j'ai frappé à la porte de l'établissement, une femme attifée d'une longue robe noire et d'un couvre - chef aussi blanc que pur est venu m'ouvrir. J'en conclus qu'il s'agissait de la mère supérieure. Nous nous sommes saluées puis, après m'être présentée, elle m'invita à entrer. Le lieu semblait à la fois grandiose et mystérieux. Nous avons marché un moment, longeant les immenses corridors pour arriver dans le réfectoire. Là, y mangeaient tous les enfants, tout du moins ceux qui restaient. Il n'y avait que des garçons. Ils étaient tous silencieux comme des tombes et je ne voyais aucun grain de joie dans leurs yeux, seulement le vide. Les sœurs présentent ainsi que mon accompagnatrice m'ont proposé de m'asseoir et de goûter aux mets préparés sur la table. Je ne pouvais refuser. Néanmoins, j'en profitais pour observer trois garçons dans l'espoir de reconnaître votre fils.

— Mais tu l'as trouvé, dis - moi je t'en prie que tu l'as trouvé ! J'étais très enthousiaste, tu t'imagines Hisa, j'allais retrouver mon fils.

—Le repas touchant à sa fin, je me suis fait conduire vers une petite annexe du couvent qui devait me servir de chambre. Aucune d'entre elles ne me paraissait suspicieuse, sûrement m'avaient-elles reconnu et n'attendaient que ma question. Cependant, je ne voulais pas accélérer les événements et effrayer les jeunes en enlevant l'un des leurs. Ce soir - là, je me suis juste couchée. Le lendemain ne fut pas beaucoup plus excitant,

mais je continuais d'observer. J'ai quelquefois cherché à discuter avec de jeunes résidents, malheureusement je me retrouvai avec des conversations ni longues, ni instructives, mais avec des oui ou non ou des formules de politesse trop ampoulées pour être sincères. Rien n'y faisait, on me fuyait. En vérité, je pense que je devais être la seule femme qu'ils voyaient depuis longtemps en dehors des sœurs. Ma présence perturbait leur monde habituel, plus qu'une étrangère je représentais ce qui se trouvait à l'extérieur de leurs murs de pierres et de marbres. Le soir venu, j'allais me coucher comme la veille. À 8h30 du matin je fus réveillée par une dispute se déroulant dans le couloir principal, là où la résonance était la plus forte. Deux des garçons se querellaient au sujet d'un objet particulier que l'un venait de voler à l'autre. Je me suis levée précipitamment pour voir de quoi il en retournait mais à peine arrivée au lieu - dit, la mère supérieure s'interposa et ordonna aux enfants de se rendre en salle de prière afin de demander le pardon au tout puissant pour ce combat puéril. Les enfants partis, je ne les revis qu'au repas du midi, assis face à face, se lançant des regards noirs. L'un des deux, un joli garçon aux cheveux blonds esquissait un sourire victorieux, quand au plus jeune, il le fusillait du regard et jetait parfois des coups d'œil au collier que portait son ennemi. Celui-ci qui, semblait-il, s'était fait dérober l'objet, bougeait ses lèvres et je pouvais y lire « je vais te tuer ». Un regard fou et des mots criminels sur un visage d'ange. Je me suis décidé, à ce moment-là, de poser à la mère supérieure la question qui me taraudait depuis mon arrivée .

— C'est exact, ce pendentif lui appartient, comme vous le savez déjà, me confirma t-elle.

Après le déjeuner, j'allai chercher l'enfant. Le chauffeur attendait déjà devant la porte d'entrée. Après avoir récupéré le collier auprès du voleur, je

lui faisais s amèrement regretter son geste. On ne blesse pas le fils de ma maîtresse.

— Tu es bien dure Gisèl, lui ai-je dit. Maintenant, où est -il , où est mon enfant ?

— Derrière cette porte, il attend. Il ne sait pas pourquoi il a été enlevé de sa maison. Tout ce qu'il a appris de moi est qu'une nouvelle vie s'offrait à lui. Qu'il pouvait la saisir ou finir ses jours avec les sœurs du couvent. »

— Et c'est là que Gisèl le fit entrer. Un ange aux cheveux de jais fit son apparition devant moi. Ses yeux bleus me fixaient profondément, cherchant à découvrir mon identité. Je tendis mes mains vers lui, il resta figé un instant avant de s'avancer. Gisèl quitta la pièce, nous laissant seul, en famille. Je me levai à mon tour de mon siège et me dirigeai vers mon fils pour réduire la distance qui nous séparait. Nous étions proches mais encore si loin, alors mes larmes se mirent à couler, et cédant à une émotion intense de joie, je le pris dans mes bras, le serrant aussi fort que possible. Pourtant il ne réagit pas, comme absent. Alors, je desserrai mon étreinte et vis son regard vide, sombre, quasi inexistant que je n'avais pas remarqué la première fois. Je voulais redonner vie aux yeux de cet être tant aimé. Je déposai un baiser doux et protecteur sur ses lèvres. Il parut reprendre des couleurs, tel un automate à qui il manquait un tour de clef. Heureuse d'obtenir une réaction, je me décidai à engager la conversation après l'avoir invité à prendre place sur un des canapés de la pièce. — Je sais que tu dois être quelque peu désorienté par cette soudaine situation, ai-je déclaré, mais tu n'as pas à avoir peur. Je suis là pour toi, ainsi que toutes les personnes qui m'entourent. Tu es le prince de ces lieux, et plus jamais on ne te blessera. Je le voyais qu'il observait la salle où nous nous trouvions dans tous ses recoins, le luxe de la pièce éblouissait sa vue mais il ne s'en étonna pas. Je lui demandai s'il m'avait entendu. Il sursauta comme réveillé d'une étrange

torpeur . Il posa ses sublimes yeux sur moi et me dévisagea, enfin. Peut-être reconnaissait-il des traits communs entre nous deux. Il répéta de sa douce voix « Je suis le prince en ces lieux ». Je devais rattraper le temps perdu avec mon fils et en faire mon héritier, au service de l'humanité et de l'État. — As-tu une idée de qui je suis ? l'ai-je interrogé. Il répondit d'une voix terne que les sœurs qui l'avait élevé le traitaient de fou et de pêcheur, qu'il était bien le fils de sa mère. Et voilà comment il termina sa réponse : « — Il y a encore quelques minutes j'étais tout excité de vous rencontrer, car j'ignorais votre identité. Gisèle m'a raconté plusieurs choses à votre sujet, et vous me paraissiez incroyable. Je me demandais ce qu'une personne telle que vous pouvez bien attendre de moi. La voiture, le chauffeur, l'édifice, tout indiquait qu'il s'agissait d'une haute personnalité. J'avais vu les garçons se faire emmener dans de simples quatre-quatre noirs, entassés les uns sur les autres. Mais on m'avancait une berline. Je tirais le meilleur numéro. Je pensais être maudit mais la roue tournait enfin pour moi. Mais dans ces escaliers que je montais pour vous voir, tout a changé. Je sais maintenant qui vous êtes. Qu'est-ce que cela vous a fait d'abandonner votre enfant à un sort si peu enviable ? ». Bien sûr, à cette question j'affirmai que c'était comme si je perdais une moitié de moi-même, mais qu'il se rassure quant aux sentiments que j'éprouvais envers lui. Je lui dis que je l'aimais. Je pouvais le ressentir au fond de mon âme, cet enfant était aussi froid que la glace. Mon ambition avait créé une bien triste créature. Pourtant, quoiqu'il advienne je devais l'aimer , tel était mon serment. Il demanda à sortir pour prendre l'air et remettre de l'ordre dans ses pensées. Je voulais qu'il me laisse son pendentif, il n'en aurait plus besoin, pourtant il refusa, prétextant que c'était tout ce qu'il possédait. Je ne sus quoi ajouter, néanmoins ma surprise fut de courte durée car je comprenais parfaitement la signification de ces mots. Le choix de rester ou de partir lui appartenait,

mais il semblait essentiel qu'il adhère à ma cause . Je venais de le sauver d'une vie misérable et je ne désirais sûrement pas le faire participer aux CLASS. Et comme tu le sais, risquer de perdre mon fils aurait affaibli mon pouvoir : comment tenir tout un peuple si je ne suis pas capable de retenir mon enfant ? »

— Mais pourquoi me raconter tout cela ? demanda notre espionne à Aysun.

Je n'entendais plus que le bruit de leur respiration. Puis Aysun se remit à parler.

— Bonjour Louis. As-tu bien enregistré cette petite conversation ? J'arrive.

Je bondis sur mes pieds et éteignis la station reliée au micro d'Akiko.

— Merde ! lançais - je.

Je rassemblai les documents compromettants qui se trouvaient sur mon bureau et me dépêchai d'en brûler le plus possible. Tandis que je tentai tant bien que mal de me débarrasser de la paperasse, Nicolas fit son apparition .

Il revenait d'un tour de récolte d'informations. Il me demanda pourquoi je m'évertuais à faire disparaître les preuves. Dans mon empressement, je n'eus pas le temps de lui expliquer en détail ma réaction, je pus simplement lui affirmer que les gardes d'Aysun allaient faire une descente et qu'elles anéantiraient la Confrérie.

— Cache - toi si tu ne veux pas te faire emmener, je prendrai toute la responsabilité de l'organisation, lui dis-je.

— Non ! Où est Félix ?

—Parti en mission avec Alex.

— Tu crois que je vais te laisser seul ? Pour qui tu me prends ! Il me sourit alors qu'il disait ces mots.

Il m'aida à brûler un maximum de papier. Puis l'instant redouté arriva. Un escadron d'une dizaine de femmes fit son entrée, suivi d'Aysun en personne.

Rupture

La femme imposante que nous avions vus le jour du recensement sur la grande place se tenait là, devant nous, droite et noble. Elle portait un tailleur noir ainsi que des chaussures à talons de teinte identique. À chaque circonstance sa tenue. Elle nous dévisagea et nous offrit un sourire satisfait. Pourtant, derrière cette façade de puissance, son regard traduisait de la pitié envers nous . Je crus qu'elle allait crier « Pourquoi êtes - vous encore là, fuyez ! » mais bien entendu elle n'en fit rien. Elle préféra ordonner à ses gardes de nous attacher les bras et de nous emmener à l'extérieur de cet endroit « emplit de mort et de tristesse », tels furent ses mots.

Les femmes s'exécutèrent sans traîner. Aucune ne prit la peine de fouiller les lieux car l'odeur de fumée prenant encore aux narines, toutes savaient qu'il n'y avait plus rien à en tirer. Nicolas et moi nous regardâmes puis, poussés par les soldats, nous franchîmes la porte menant au couloir principal et marchâmes jusqu'à atteindre l'extérieur. Il faisait nuit noire et le manque de lumière dans notre UNITE n'était pas compensé par la lueur de la lune. D'ailleurs, j'observai le ciel et ce soir-là et je n'y vis aucune étoile, comme si la fortune venait de nous abandonner. J'en fus affligé mais n'en fis pas part à mon ami. Nous traversâmes les quartiers vides. Je regardais la femme qui nous précédait de quelques mètres, celle à l'origine de nos malheurs. Sa démarche régulière et droite s'associait parfaitement bien avec sa personne ; elle ressemblait à un cygne noir prenant son envol. Après avoir passé le portail qui nous séparait de la civilisation, les sentinelles nous firent monter dans une grosse cylindrée noire qui nous emmena au Palais.

Arrivée à destination, nos gardiennes nous menèrent dans le bâtiment principal et nous firent monter les escaliers jusqu'au premier étage tandis qu'Aysun, restée à l'extérieur, se dirigeait derrière les jardins. Dans le couloir où nous nous trouvions, une des femmes ouvrit une des nombreuses portes présentes et nous exhorta à entrer dans la pièce qu'elle nous présentait. Il s'agissait d'un petit salon cosy pourvu de murs d'environ deux mètres de couleurs ambre, avec des fenêtres décorées de rideaux si fins qu'ils cachaient à peine la faible lueur du soir. Au centre de la pièce se trouvaient deux canapés de style XXe siècle et un divan de style victorien. Ce devait être la pièce décrite par Akiko. On nous détacha. Je fus soulagé d'enfin pouvoir dégourdir mes bras, je croyais qu'ils allaient tomber. Elles sortirent toutes et nous restâmes à deux dans ce chaleureux endroit. Nicolas s'assit, je l'imitai. Nous attendions en silence que quelqu'un entre et nous juge et nous condamne, quoiqu'un tribunal dans un lieu pareil semblait improbable. Pourquoi étions - nous là ?

Je ne saurais dire combien de temps passa quand enfin, la porte s'ouvrit. Aysun fit son apparition, vêtu d'une simple robe en lin grise et terne. Ses escarpins noirs étaient toujours à ses pieds.

— Bonsoir !

— Bonsoir, répondis-je, hésitant. Nicolas resta muet.

— N'as-tu pas de langue Lincoln ?

Silence.

Elle le fixait, attendant une réaction de sa part, quelle qu'elle fût. Mais rien ne vint. Elle finit par abandonner.

— Je ne vous jugerai pas. Je comprends les raisons qui vous ont poussé à agir ainsi, quoi que ça ait coûté la vie à une femme compétente, cela me désole. Bref, je tenterai de vous expliquer de la manière la moins complexe

possible les raisons qui m'ont amenée jusqu'ici, au statut de Reine de ce pays.

— Je m'en contrefiche, fulmina Nicolas.

— O h , et bien finalement tu parles ! Elle rit puis repris d'un ton sérieux. Je dois vous expliquer ce que nous faisons ici, ce que nous faisons pour sauver notre avenir.

Un long silence s'installa. Je me tournais vers mon camarade qui ne réagissait pas. Alors, souhaitant en savoir plus, je m'exprimai pour nous deux et lui affirmai que nous étions tout ouïs. « Bien », dit-elle. Puis, tout en me fixant, elle commença son explication.

«— Je cherche un remède au virus. Il sévit toujours dans certaines régions et mes scientifiques ignorent quand il réapparaîtra aussi violemment que la première fois. Aujourd'hui, j'ai plus que jamais besoin de toute l'aide possible afin d'atteindre cet objectif, notre avenir en dépend. » Elle avait sûrement omis quelques passages. Nicolas s'était redressé durant ce temps-là, finalement intéressé par ses dires. Il ne la lâchait plus des yeux alors qu'elle avait fermé les siens et reprenait son souffle. Elle paraissait libérée d'avoir enfin pu exprimer son projet à ses ennemis jurés. Le calme qu'elle arborait la rendait encore plus exceptionnelle. Qu'en était-il de mon voisin ? Le regard insistant qu'il posait sur Aysun m'effrayait quelque peu . J'ignorais ce qu'il avait en tête et ce qu'il aurait été capable de faire à cet instant. Il s'apprêtait à se lever quand deux individus firent leur entrée. J'écarquillai les yeux à la vue de Félix, accompagné d 'Alex qui me fixait avec insistance. Ils semblaient familiers des lieux.

Je me perdis dans mes réflexions , m'interrogeant sur la raison de sa présence mais je ne tergiversai pas trop, je connaissais la réponse. C'est à ce moment que je pris conscience que, trop pris par nos péripéties, nous en avions délaissé Akiko. Où se trouvait-elle alors que nous écoutions sans

bruit le récit de notre adversaire ? Probablement l'avait-on déjà exécutée. Je me sentais désolé pour elle et coupable de son malheur. Tandis que je pensais à notre amie disparue, Nicolas se dirigea d'un pas assuré vers Félix à qui il asséna un phénoménal coup de poing en pleine figure . La tête de la victime alla claquer contre un des murs de la pièce, le t a chant de sang ; il venait de lui casser le nez. La réaction fut rapide, Félix poussa un cri de douleur et lâcha quelques grossièretés au passage. Satisfait, l'enragé se tourna vers Alex et se préparait à lui faire subir le même sort quand Aysun, bien moins docile, le menaça.

— Touch e- le, et tu regretteras que l'on ne t' ait pas simplement cassé le nez !

Imaginant ce qu'elle pourrait lui faire, sa main se stoppa net. Il se contenta d e lancer un « traîtres » envers ses deux cibles.

Mon corps restait figé depuis l'entrée de mes deux anciens acolytes dans la pièce , j'avais perdu toute volonté. La confiance accordée était si vite piétinée, tout ce que nous avions entrepris jusque -l à n'était que pure absurdité. Je me souvins soudain du baiser qu'Alex m'avait donné un an et demi auparavant. Le baiser de Judas. Un pion sur un échiquier, voilà ce que je représentais pour lui, son « Parfait » de la première fois prenait tous ses sens. Ma fougue en effet était parfaite pour son plan machiavélique. Je me retrouvais piégé par ma propre ardeur . J e ne pouvais m'en prendre qu'à moi même, à ma naïveté.

— Alors , tout ça n'était que mensonge, murmurai-je, accablé.

— Rejoignez - nous, adhérez à notre cause ! s'exclama Aysun.

— Hors de question, répondit Nicolas.

— Quel choix avons-nous, lui fis je remarquer d'un air résigné.

— Lâche ! me réprimanda-t-il les larmes aux yeux.

Se rendant compte de son état, mon ami poussa les deux jeunes hommes qui le séparaient du couloir. Il sortit en courant. Je l'entendis dévaler les escaliers quatre à quatre et claquer la porte d'entrée. Je ne le revis que bien plus tard, dans de plus sombres circonstances.

Les trois personnes encore présentes dans la pièce me fixèrent d'un air interrogateur.

— Je refuse de trahir mes convictions, en quoi devenir votre allié me serait profitable ?

— Il est temps de remettre les choses à leur place, affirma Alex. Moi aussi je n'avais aucune raison de suivre ma mère, mais avec l'application de sa politique dans tous les pays, la conclusion de tout ce qu'elle a accompli me convient.

— C'est-à-dire ?

— Notre survie à tous.

J'imaginai Nicolas au QG en train de crier face à l'assemblée « on nous a trahis ! ». Mais je préfèrai oublier cet enragé et me concentrer sur ce qui se passait à cet instant dans cette pièce. Les regards s'entrecroisaient inlassablement dans un silence pesant, chacun espérant qu'un autre brise la glace, mais rien n'y faisait. Nous restâmes ainsi pendant de longues minutes jusqu'à ce qu' Aysun prenne la parole, lassée de cette sombre atmosphère.

— Il me faut des bras pour mener à terme ce projet, trouver les meilleurs biologistes du monde, trouver des fonds et je n'ai absolument pas le temps de combattre des factions rebelles, si je dois les écraser alors je le ferai. Le temps est contre nous, aide - moi !

— J'ai passé mon enfance dans un ridicule quartier, j'ai perdu toute ma famille et ma dignité par votre faute, et vous vous attendez à ce que je plonge tête baissée dans ce misérable piège ?

— Ça n'est pas un piège, détrompe - toi, je suis sincère dans mes propos. Mais tu as raison sur un point, la fin justifie les moyens. Je vois qu'il ne sera pas facile de te persuader de mes nobles intentions. Je ne cherche ni le pardon ni une quelconque rédemption, pas maintenant. J'aimerais simplement éviter la douleur à plus de familles à cause de ce satané virus. Si ce n'est pas nous qui prenons leur fils, ce sera lui. Le virus était une erreur... Allons faire un tour, je dois te montrer quelque chose.

Nous sortîmes du Palais. Aysun, avec deux de ses gardes, me conduisit hors de la ville dans un petit village reculé à vingt ou vingt - cinq kilomètres de là. Celui-ci semblait avoir été ravagé par le passage d'une terrible épidémie il y a peu de cela. Le virus continuait de détruire de nombreuses vies, huit ans après sa disparition de la capitale. J'observais ces femmes éplorées qui nous regardaient passer dans notre jeep noire. La mort rôdait toujours dans les alentours. Ses soldates à l'avant du véhicule et nous à l'arrière , nous dévisagions ces personnes anéanties jusqu'à la sortie du village. Je me fis la remarque assez surprenante qu'en fait, cet endroit ne se différenciait pas tellement des quartiers aisés de Memphis avec ses belles maisons en lambris blanc et leurs portails recouverts de feuilles d'or. Le virus n'épargnait personne, les riches comme les pauvres, dans les villes comme dans les campagnes. « Maintenant, imagine - toi en jeune garçon regardant agoniser sa famille sans rien pouvoir faire pour l'aider » me dit-elle suivit d'un regard assombri. Je pensai à Moïra et fus soulagé qu'elle soit née fille. Une question s'était logée dans ma tête, « Pourquoi moi, quelle aide pouvais-je bien apporter ? »

On me logea dans le « Pavillon des femmes ». Une rumeur, que Félix m'avait également racontée, circulait à leur sujet. Les filles qui y vivaient devaient tester la sincérité des garçons quant à leurs idées sur la gent féminine après un méthodique lavage de cerveau. Ce n'était pas une rumeur.

De plus, ces enfants se trouvaient être des orphelines recueillies par l'État et prises en charge afin de servir le royaume. L'intérieur entier du bâtiment était de style japonais avec portes en papier coulissantes et chambre unique contenant une armoire à vêtements et futon. J'entrai dans la mienne et me préparai à me coucher, exténué.

Cette nuit-là, je fis un rêve étrange impliquant ma sœur. Nous étions elle et moi assis sous un arbre. Ma tête posée contre le tronc, elle avait la sienne sur mon épaule et somnolait. Je l'imaginais ainsi aujourd'hui, le visage rond, les yeux en amande, les pommettes et les lèvres rosées. Je la voyais comme une éternelle petite fille, épargnée à jamais de la folie du monde. Elle semblait apaisée, heureuse d'être à mes côtés. Je dégageai ses longs cheveux auburn de son visage afin de la contempler. Je ne désirais rien d'autre à cet instant, simplement de rester auprès d'elle et la protéger jusqu'à la fin. Elle se réveilla et me fixa de ses grands yeux noisette. Elle esquissa un sourire que je lui rendis, suite à quoi elle passa ses bras autour de ma taille et me serra aussi fort que le put sa force. Je lui caressai la tête, lui promettant qu'elle pourrait toujours compter sur moi. Mais nos retrouvailles furent rapidement interrompues. Quelqu'un venait d'apparaître devant nous. Je levai mon regard vers lui et me vit. L'étranger n'en était pas un, il s'agissait de moi le jour de ma disparition. Mon sosie me fixa puis réclama ma sœur d'un ton agressif. Je refusai. De colère, il me força à lâcher Moïra qu'il attrapa par le bras avant de s'éloigner de moi. Elle pleurait et hurlait mon nom. Je ne pouvais accepter qu'on m'enlève mon précieux trésor. Tandis que je tendais la main afin de la récupérer, le ciel qui jusque-là était sans nuage s'assombrit et des éclairs se mirent à tomber dans la prairie où nous nous trouvions. Mais je ne reculai pas. « Rends - la moi ! » criais-je. Je ne sais combien de fois je lui fis cette requête. Pourtant, plus je le suppliais et plus ma sœur se déroba à moi, pire, elle ne pleurait plus. Elle se calma et finit

par se tenir à ses côtés de son plein gré, lui prenant même la main. « Que fais-tu Moïra, c'est moi ton frère ! » Je n'eus que cette réponse : « Si tu ne fais rien alors le virus deviendra mon frère, vous vous ressemblez tant, je ne fais pas la différence moi, va et fait ce que tu as à faire ». Je hurlai une dernière fois son nom et lui promis de revenir la sauver. L'arbre s'enflamma puis je me réveillai en sursaut.

La nuit m'avait porté conseil et, le matin, bien que toujours ennemi du pouvoir mais décidé par-dessus tout à éradiquer la mort et tenir ma promesse, je m'affairai à ma nouvelle mission avec trois autres filles ainsi qu'Alex et Félix. Elle consistait à recueillir les informations sur les tests effectués en laboratoires à travers le pays sur un remède au virus et mettre celle-ci sur papier. Je devais également rechercher des scientifiques prêts à nous aider dans ce laborieux travail. Rien de concluant, cependant je n'abandonnai pas, je ne le pouvais.

Durant cinq mois, Nicolas resta absent de nos vies. Seules les informations sur quelques incidents épars causés par de petits groupes de rebelles circulaient. Aysun s'en occupait sans grande difficulté mais elle ne supportait plus d'y perdre son précieux temps. Jusqu'au jour où une bombe artisanale explosa devant le portail du Palais, tuant les treize sentinelles de service. Aysun savait que l'attaque était l'œuvre de la Confrérie, seuls eux auraient pu aller aussi loin dans leurs actions. Elle devait faire aboutir son plan et éliminer définitivement cette hydre. Elle décréta une réunion d'urgence destinée à exterminer les gêneurs et me demanda de servir d'intermédiaire, « aucun refus acceptable » l'entendis-je spécifier, « pas de seconde chance ». Je me rendis donc dans leur repaire, dans mon ancien QG. Les présentations furent inutiles, chacun me connaissait et tous désiraient ma mort.

—Nicolas, j'ai à te parler ! clamaient-ils. Arrête tes activités et nous pourrions trouver un terrain d'entente.

— À ce que je vois, elle a envoyé son chien. Ta maîtresse ne peut-elle venir elle - même exposer ses conditions ? Aucun compromis avec les imposteurs, aucune trêve avec les criminels. Je crache sur sa proposition. Va lui dire !

— Elle viendra demain, réfléchit encore à ta décision. Elle s'est faite très précise, pas de seconde chance.

— T'es - tu déjà demandé pourquoi elle m'avait laissé partir ce jour -là ? Pourquoi elle a envoyé son propre fils fomenter une rébellion, hein ? Elle aime torturer les esprits, leur faire croire qu'ils ont une chance de s'en sortir. Mais c'est assez, je ne me rendrai pas, même si je dois y laisser ma peau. Elle a fait une grosse erreur ce jour-là, et elle va le regretter amèrement.

—Tu es complètement obsédé par cette femme, que s'est-il donc passé entre vous ? Tu n'as absolument aucune retenue, aucune mesure. Oublie -l a !

—Tu ne peux pas comprendre ce que je ressens de la savoir en vie, c'est une longue histoire entre elle et moi, une histoire qui ne te regarde pas alors casse - toi tu veux ? Je n'ai pas de conseil à recevoir de ta part.

Je jetai un œil à l'assemblée d'hommes derrière lui, essayant de scruter leurs réactions mais sans surprise, je ne vis dans leurs yeux qu'un sentiment empreint de colère et de mépris, alors je pris la décision de partir. Avant de passer la grande porte d'entrée, je me retournais une dernière fois pour espérer donner à une Akiko qui avait survécu par je ne sais quel miracle à sa mission, l'envie de me suivre et d'abandonner ce laborieux combat dans lequel nous l'avions entraîné . Pourtant , cela ne fit que raviver la flamme de la lutte en elle. Accablé par mon échec, je remontai à la surface les yeux embués de larmes. Le jour d'après serait difficile.

Aysun respectant toujours ses promesses . Le lendemain, je retrouvai Nicolas dans les souterrains, là où l'organisation avait pris ses quartiers. Il m'attendait, serein, assis à mon ancien bureau, Akiko à ses côtés. Ils formaient un couple parfait, obsédé par le même objectif, rien ne pouvait les détourner de ce but. Jamais ils ne tourneraient le dos à leurs convictions, quel qu'en fût le prix à payer. Les personnes de convictions sont bien les plus dangereuses. Je me tenais devant ces deux êtres perdus, aliénés par leurs propres idéaux. Alors que j'observais cette salle que je connaissais si bien, je pris toute la mesure de mes actes passés, de ce que j'avais enduré dans cet endroit sinistre pour satisfaire une ambition futile. Mes yeux firent le tour de l'imposante pièce puis vinrent à nouveau se poser sur Nicolas qui esquissait un sourire narquois, il me tourna le dos et tendit son bras vers l'obscurité qui lui faisait face. Je vis sortir de ce coin d'ombre des hommes munis de couteaux, de sabres et de haches. Je reconnus sans trop d'efforts mes anciens camarades. Cinquante étaient présents, seul Alpha manquait à l'appel. Effrayé par cette vision, je fis un pas en arrière. Depuis le début de notre aventure je m'étais toujours demandé si un jour nous en viendrions à nous battre au corps à corps, à verser le sang pour nous assurer la victoire. Plusieurs personnes avaient déjà payé de leur vie notre entêtement, mais combien devaient mourir encore? Je ne souhaitais pas créer un avenir pour ma sœur avec des cadavres à mes pieds, je n'en aurais retiré aucune fierté.

Nicolas s'avança vers moi, dépassa la troupe d'homme et s'arrêta de manière à ce que l'on se trouve à une distance d'environ deux mètres.

— Regarde, Louis, regarde-les prêts à se battre, prêts à mourir pour notre cause. Il se tut avant de haranguer ceux qui le suivaient. Qui sommes-nous ?

Et eux de répondre

— La Confrérie !

— Que faisons -n ous ?

— Nous nous battons.

— Quel est notre désir ?

— L'égalité !

— Quel est notre objectif aujourd'hui ?

— La victoire ! La victoire !

— Gloire à nous, bientôt ce sera notre tour, celui de devenir des héros !

Mettons à mort cette dictature.

Leur leader me dévisagea et il put voir mon épouvante face à cette horde qui hurlait leur cruelle envie de gagner. Et Akiko qui se joignait à eux, je la savais préparée à tout. J'éprouvais de la pitié à leur égard, j'aurais pu moi aussi me trouver de l'autre côté, à leur place, faisant face aux partisans d'Aysun.

Derrière mon dos s'étaient réunis, disciplinés et en rang, la garde royale, avec Alex à leurs côtés, décidés à leur faire payer cette trahison. Dans leurs mains, des armes bien plus sophistiquées que leurs adversaires : des armes automatiques, revolvers, mitraillettes, même si les plus extravagantes utilisaient des arcs et des flèches. Les deux groupes se faisaient face tel deux armées attendant avec impatience la mêlée. Quant à moi, la négociation se trouvait être ma meilleure arme. Je cherchai un moyen de calmer les esprits avant l'arrivée d'Aysun qui attendait dans le couloir. J'invitai donc Nicolas à me rejoindre pour une scène diplomatique au centre de la salle. En fait, c'est moi qui parcourus les deux mètres qui me séparaient de mon opposant. Il me tendit la main en signe d'accord. Je la pris et la serrai aussi fort que possible pour lui transmettre toute ma peur. Il me lâcha.

— Abandonne, le suppliais-je. Ne vois tu pas que vous n'avez aucune chance ?

— Pour qui me prends -tu ? Je ne me rends pas, je ne me défile pas, je ne suis pas un couard comme toi. Moi je me bats.

— Mais enfin , ouvre les yeux !

Son visage se ferma soudain, il ne paraissait plus si enthousiaste.

— J'ai les yeux grands ouverts. Et ce que je vois ce sont des soldats qui rêvent de mettre en pratique ce qu'elles ont appris. Ce n'est pas la mort qui nous terrifie, mais plutôt celle de nos idéaux. Grâce aux larmes et au sang que nous verserons, nous léguerons un monde juste et en paix aux générations futures. La dictature doit cesser ce soir, et si pour la tuer je dois supporter le poids de centaines de cadavres, alors qu'il en soit ainsi. Et si j'échoue, quelqu'un d'autre prendra ma place, et si cette personne échoue, une autre la remplacera. Cette femme souffrira tant, qu'elle regrettera d'avoir usurpé le pouvoir. Voilà ma réponse, Louis, à ta trahison.

Je restai interdit après avoir entendu ces mots, il me faisait douter. Cependant je savais qu'il ne se méprenait pas sur l'issue de ce combat. Je me mis à l'admirer et à le haïr car il représentait tout ce qu'inconsciemment je tentais de détruire à l'intérieur de moi. Je pris son visage entre mes mains comme Alex l'avait fait la première fois avec le mien, et l'embrassai de façon à ce qu'il sache que je voulais le voir vivre. Cet ami avec qui nous avions partagé tellement de choses, cet ami à qui j'offrais le baiser de Judas à mon tour. Affligé de mon piètre talent de négociateur, je reculai afin de m'éloigner le plus possible de lui et allai me réfugier dans mes rangs, redoutant l'arrivée d'Aysun. Elle entra, et à peine eut-elle jeté un regard dans la pièce qu'elle ordonna le début du massacre. Je ne pouvais plus rien pour eux. Je n'avais pas fait assez.

La Confrérie, dans un ultime élan collectif, se lança à l'assaut de son ennemi. Tandis qu'ils se ruaient vers elles, elles tirèrent et vidèrent toutes leurs munitions, faisant tomber ces braves comme des mouches. Les corps

s'empilaient mais les survivants ne s'étaient pas arrêtés, ils se jetèrent sur les gardes et les assaillirent du mieux qu'ils le pouvaient. Je voyais des couteaux se lever et s'abattre sur les membres des victimes qui hurlaient de douleur à lors qu'elles brisaient les cous, coupaient les membres et tout ce qui se trouvait à leur portée. Dans cette scène, je ne sus dire qui prenait le dessus ; la violence et la vitesse des coups, ainsi que le sang giclant de tous les côtés empêchait de distinguer quoi que ce soit. Je n'osais participer à la mêlée, un pacifiste tel que moi n'aurait pas fait long feu dans cette bataille. Je ne pouvais rien face à ces amazones pleines de fureur et ces mâles pleins d'agressivité. Les armes s'entrechoquaient, les balles fusaient et des fontaines de sang recouvraient le sol de l'édifice. Pourtant, j'eus l'impression que les effectifs de chaque parti ne diminuaient pas tant la violence des combats était rude . Puis , mon regard s'arrêta sur deux combattants en particulier . A près avoir pu observer la mère se déchaîner sur ses adversaires, je contemplai le fils tuer ses anciens alliés sans remords. La scène qui s'offrait à mes yeux accomplissait leur destin : Alex et Nicolas en duel à mort. Leur haine mutuelle se traduisait enfin dans ce combat. Le premier tenait une broadsword à la main alors que le second maniait un katana. Ils se battaient comme des enragés, cherchant à porter le coup fatal à l'autre. J'aurai aimé pouvoir les arrêter mais j'en étais incapable. Je savais qu'Alex s'était durement entraîné pour espérer vaincre Nicolas mais je redoutais le pire. Le combat fut des plus intense. Je vis un bras se lever et s'abattre alors qu'un autre transperçait un corps de son arme. Excepté moi, caché derrière une colonne, personne ne remarqua leur lutte. De ce fait, je fus le seul à le voir tomber.

— Non ! h urlai - je.

Aysun, surprise, se retourna vers la personne qui venait de pousser ce cri. Elle me vit en train de courir vers le champ de bataille, ignorant les obstacles (je survécus par chance). Me suivant du regard, elle pu observer ce fou qui se jetait au pied d'un corps gisant sur le sol. Elle ne comprit pas tout de suite ma réaction, trop occupée à éviter les coups mortels qu'on tentait de lui administrer. Je levai les yeux vers Nicolas qui avait lâché son arme et essuyait le sang de son ancien ami sur son pull. Il pleurait, de soulagement mais également de chagrin et de colère. Je discernai toutes les émotions qui s'entrechoquaient en lui, ce fut la seule fois où je le compris vraiment.

Le combat se termina, les corps cessèrent de recouvrir le carrelage. Aysun s'approcha de moi et m'écarta afin de voir pour qui je sanglotais. Elle me tira par le bras pour me faire reculer, mais je ne voulais pas lâcher le corps. Alors, elle m'attrapa par les épaules et m'envoya valser au loin. Je tombai avec fracas sur le sol glacé et teinté de rouge. Elle posa la tête de son fils contre sa poitrine et se mit à pousser un cri de douleur si puissant et empli de tristesse qu'il résonna dans tout l'édifice. L'église entière accueillait sa souffrance, et Dionysos venait de conclure sa tragique pièce. Enragée, la mère abandonna le cadavre de son enfant et se jeta sur son assassin. Encore choqué, Nicolas ne sus se défendre, c'est Akiko qui vint à sa rescousse, aidée des quelques survivants de leur groupe. Ils tirèrent leur chef vers eux alors qu'Aysun se traînait à ses pieds, lui arrachant la peau des jambes. Quant à ses gardes, aucune ne réagit, trop effrayée de subir le courroux de leur cheffe. Finalement, elle lâcha prise et Nicolas sortit de ses griffes. Un des hommes le porta, et suivit d'Akiko et de huit autres ils partirent en courant sans demander leur reste. Hors de sa portée, Aysun les laissa s'enfuir. Elle retourna à son fils et, tandis qu'elle lui fermait les paupières, elle versa sur lui toutes les larmes qui lui restait. « Enzo », murmurait-elle.

Elle se mit à fredonner une berceuse dans une langue inconnue, mais la mélodie était douce et lente. On pouvait ainsi admirer la beauté de sa voix et s'émouvoir pour elle. Je compris ce que représentait Alex pour cette femme, celui qu'elle appelait *la chair de sa chair, le sang de son sang*. Sans doute la seule personne qu'elle ait jamais aimée. La chanson terminée et ses yeux séchés, elle porta le cadavre dans ses bras, refusant une quelconque aide.

Nous la suivîmes jusqu'à l'extérieur. En chemin, je rencontrais Alpha qui sortait de derrière un pilier. Étonné de le voir, je lui demandais la raison de sa présence et pourquoi il n'avait pas participé à la bataille. « Pour mourir ? » me répondit-il. J'admirai sa clairvoyance, cependant son comportement me frustra quelque peu, quoi que je ne valais pas mieux. Je décidai donc de ne pas le juger et préfèrai le convier au cortège funèbre. Il accepta. Des voitures qui nous attendaient dehors nous ramenèrent au Palais. Aysun descendit de la berline bleue qui la transportait. Alex dans les bras, elle se dirigea vers l'entrée principale où quelqu'un vint lui ouvrir. Le visage de la domestique qui tenait la porte s'assombrit lorsqu'elle les vit, j'entendis un « maître » d'un ton désolé. Elle lui proposa de prendre l'adolescent mais essuya un refus brutal. Aysun ignora l'aide qu'on lui offrait et s'engouffra dans le hall du bâtiment.

Et Resurrexit

Trois jours plus tard, à l'aube, les cloches de la grande chapelle du palais retentirent. J'en conclus qu'elles annonçaient l'heure des funérailles pour mon ami. Une cérémonie allait commencer. Installé depuis deux mois dans le Pavillon des femmes, je sortais de mon lit, réveillé par ce son porteur de mauvaises nouvelles. J'entendis des gens courir dans le couloir ainsi que des

portes se claquer dans la précipitation. J'ouvris la mienne et vis l'agitation qui se déroulait sous mes yeux. De vieilles femmes s'affairaient à tenir les lieux propres tandis que les adolescentes du pavillon se paraient de leurs plus belles tenues de deuil. Les gens de toutes les résidences devaient y assister. Même les habitants de la ville devraient prier pour l'âme d'Alexandre. Je m'attelai à l'habillage. Je cherchais dans ma commode une tenue classique. Je trouvais un costume ainsi que des chaussures noires que j'enfilais en vitesse. Je sortis de ma chambre et m'infiltrai dans la procession profane du couloir. A l'extérieur, nous nous dirigeâmes vers les jardins où attendait déjà une centaine d'employés, certains en noir, d'autres en blanc. La signification des couleurs était différente selon les pays, mais Aysun se fichait bien de ça, tant qu'elle pouvait y voir du respect. Le groupe enfin au complet se rendit lentement en direction de la chapelle. Je n'y avais jamais pénétré, bien qu'elle soit à proximité de mon pavillon. Superbe édifice de dix mètres de haut construit de pierres blanches, immense, il m'inspirait le plus grand bien de ses architectes. Surmontée d'une coupole de briques rouges pourvue d'une imposante croix chrétienne recouverte de feuille d'or, la chapelle faisait concurrence aux plus belles créations artistiques de la renaissance italienne, Brunelleschi semblait être passé par là. Malheureusement il ne s'agissait que du premier coup d'œil, car seule la façade était fastueuse, le reste n'était que fioritures. Les hauts-reliefs étaient à peine dissociables des bas-reliefs, les attributs des saints sur les statues sur le fronton de la porte en chêne de l'entrée ne correspondaient pas à leur propriétaire, les abeilles pour Saint Denis et la tête décapitée de ce dernier pour Saint Jérôme, alors que le lion de celui-ci revenait à Sainte-Anne. Ma connaissance sur ce sujet me venait de mon père, probablement son unique lègue et de mon éducation religieuse à l'école de la cité. Nous pénétrâmes dans le monument à la gloire de Dieu. J'émis cependant quelques doutes

quant au destinataire de cette œuvre, en raison de son manque de cohérence. Je supposai qu'il ne servait qu'à glorifier la puissance de la propriétaire des lieux. Pourtant, la cérémonie n'était en rien une mascarade. Comme je le pressentais, à l'intérieur, peu de logique dans la décoration, même si la hauteur en imposait, la longueur de la nef ne devait pas dépasser trente mètres, nous pouvions à peine tous rentrer. Je distinguai (je m'étais mis sur la pointe des pieds) un cercueil en frêne massif coloré azur. La finesse de l'objet pour rappeler l'attachement à l'être cher en signe de respect, et la couleur pour sa pureté, le bleu symbolisant la virginité de la vierge. Le moment était émouvant. Au bout de la file, je ne pus assister assis à la messe donnée par un prêtre en bure blanche, mais je pus entendre les sermons du clerc : « Le jeune garçon qui nous a quittés hier soir, aimé de sa famille et de son peuple, repose au côté de Dieu ce matin ». Je riais intérieurement suite à ces paroles, je ne fus pas fier de me moquer de l'hommage que rendait cet abbé à mon vieil ami, mais je n'en pouvais plus. « Toi, Alexandre, fils de notre reine Aysun Kane et de Robert McAllen, nous te disons adieu ». Je cessai de rire me demandant si j'avais bien entendu. Tout comme Nicolas, le sang des McAllen coulait dans les veines d'Alexandre. J'en eus le souffle coupé. Et elle balançait cette information aussi facilement, sans retenue, pendant les funérailles de son fils. Audacieux, périlleux, cynique et inconvenant. Après l'avoir insulté en silence, je pris conscience de toute l'horreur de la scène de la veille, comme Caïn et Abel, un homme avait tué son frère. Sans doute ne s'était-elle pas imaginé qu'Alex se ferait tuer lors de l'altercation, surestimant ses capacités de soldat. Ce qui signifiait qu'elle souhaitait voir mourir Nicolas et que jamais son enfant ne puisse découvrir la vérité. Une question me brûlait les lèvres en cet instant : quel monstre ferait subir ce supplice à sa famille ?

Je ne vis personne réagir à cette annonce, comme s'ils se trouvaient tous sous hypnose, ou simplement leur cerveau avait filtré l'information dans le but de la détruire. Je savais une chose, seule Aysun connaissait toute la vérité. Il me fallait lui parler une fois la cérémonie achevée. Je devais élucider l'affaire, mon avenir en dépendait puisque je lui avais accordé ma confiance (en tout cas, une partie de celle-ci). Je ne pouvais continuer d'avancer dans l'ignorance et je refusais définitivement mon rôle de pion sur l'échiquier de son ambition. Cela me fit repenser à mes anciens amis, ceux qui m'avaient dupé. Je n'avais pas croisé Félix depuis le jour où il était parti avec une division de garde neutraliser les autres factions rebelles de la capitale, comme bras armé du gouvernement. Peut-être avait-il été tué dans une bataille, en tout cas il interpréta à la perfection ses scènes dans cette pièce de théâtre, il méritait de remporter la palme du meilleur acteur. Six années à jouer un guignol ne s'improvisait pas. Quant à Alpha, il me quitta la veille devant le portail du Palais et s'évanouit dans les rues de la ville. Chacun d'entre nous partis de son côté, je me retrouvais seul, et la Confrérie n'était plus qu'un lointain souvenir. À la fin des funérailles, toujours la tête au-dessus de la foule à renfort d'énormes douleurs aux orteils, j'aperçus Aysun qui semblait refuser de bouger de son siège, ce qui ne fut pas le cas des invités. Il était trop tard pour moi quand je les vis se diriger en marée vers la sortie. Les gens qui me tournaient le dos juste avant avaient réalisé un volte-face et s'apprêtaient à me pousser plus encore à l'extérieur. Mais je me débattais dans cette foule étouffante, je me faisais bousculer et même insulter, moi qui marchais en contresens afin de rentrer dans l'édifice qu'ils paraissaient si pressés de quitter. Pas un ne m'adressa un regard. Enfin dans l'espace sacré, je repris mon souffle, ce qui eut pour effet de surprendre la femme à qui je voulais parler. Elle se retourna et je pus voir ses yeux embués de larmes qu'elle se dépêcha d'essuyer avec un mouchoir en tissu

blanc, sur lequel je déchiffrais des caractères brodés d'or. Il s'agissait d'initiales : C & E & E . Je me demandais ce qu'elles pouvaient signifier.

— Que veux tu ? m'interpella Aysun, sans aucun doute contrarié qu'on l'ai dérangée dans son recueillement. Ayant perdu toute mon assurance, aucun son ne sortit de ma bouche.

—Eh bien, ne reste pas planté là comme un benêt, approche et dis - moi ce que tu veux ! insista cette femme à la voix emplie de chagrin.

Je m'approchai donc. Je traversai la nef jusqu'à elle. Arrivé à sa hauteur, je m'arrêtai et la scrutai longuement. La personne que je connaissais semblait s'effacer pour laisser place à une sensibilité qu'encore jamais je n'avais rencontrée. Son visage noyé dans les larmes lui rendait son humanité, quiconque ne pouvait penser en l'observant qu'elle représentait la froideur et la puissance incarnée. Malgré tout, Aysun se dévoilait, et cette douleur qu'elle ressentait restituait toute la beauté qui devait lui appartenir jadis. On aurait dit un ange pleureur. Après avoir contemplé cette image céleste, je pensai un instant à risquer de poser ma main sur son épaule afin de la consoler, puis je me ravisai, persuadé qu'un pauvre garçon tel que moi n'était pas à même de remplir cette tâche. Comme je ne cherchai pas à m'imposer plus que nécessaire, je décidai de m'en aller.

— Où vas - tu ? prononça la mère éplorée que j'avais quittés.

— Je ne voulais pas vous déranger dans votre deuil.

— Tu as dû voir les lettres je suppose.

— Oui. Elle sortit une fois de plus son mouchoir et le fixa d'un air mélancolique.

— À qui appartiennent ces initiales ?

Elle esqua un mince sourire, comme satisfaite que je pose cette question.

— Ma famille, mon passé. Et cet affreux bout de tissu est tout ce qui m'en reste.

Je fus touché par ses paroles, la femme que nous redoutions tous semblait avoir traversé de terribles épreuves et les grands événements de ces deux dernières décennies s'avéraient avoir bouleversé sa vie. Je retournai auprès d'elle et m'assis à ses côtés pour la prendre dans mes bras. Ne pouvant deviner sa réaction, mes mains se mirent à trembler. Cependant je fus plus surpris qu'effrayé. Elle s'effondra sur moi et se mit à pleurer jusqu'à en perdre le souffle. Pendant une poignée de minutes, je pris soin de cette femme que j'avais, avec la Confrérie, tenté tant de fois d'anéantir, et elle se trouvait là, s'abandonnant à la faiblesse. Il y a encore quelques mois je l'aurais sûrement tuée mais à cet instant, je m'en sentais incapable. Puis, elle se reprit, essuyant une nouvelle fois ses larmes et se tourna vers moi. Ses traits venaient de changer sous mes yeux, redevenant ceux d'un individu fier et confiant. Et la première question fut posée :

— Que veux-tu ?

Je toussai pour éclaircir ma voix avant de parler, bien que je fusse toujours sous le choc de son changement soudain de comportement.

— Si je suis ici c'est parce que je voudrais comprendre ce que vous avez fait.

— Exprime mieux ta pensée.

— Pourquoi avoir révélé aujourd'hui l'identité du père d'Alexandre ? Pourquoi ne pas lui avoir dit, pourquoi tant de cruauté ? Je m'emportai. Pourquoi personne n'a réagit, pourquoi s'être montrée si sévère envers lui si vous l'aimiez tellement ? Pourquoi l'avoir caché à Nicolas ? Ou Lincoln ? Peu importe, il n'aurait sûrement pas tué son propre frère. Pourquoi ?

— Ça fait beaucoup de questions. Calme-toi, ensuite nous parlerons.

En effet, je brûlais de colère et il ne faisait pas de doute qu'elle le voyait ; j'avais chaud et je devais probablement déjà être rouge. Conscient de mon état, j'inspirai une grande bouffée d'air de manière à faire baisser les battements de mon cœur, puis j'expirai bruyamment en cherchant à reprendre le contrôle de mon corps.

— Bien, maintenant nous pouvons discuter, dit-elle.

— Je veux la vérité.

— Tu obtiendras ce que je te donnerai.

Je fis une moue de désappointement. Aysun commença à répondre à mes questions une par une d'un ton serein :

— Je voulais qu'ils sachent enfin qui était mon fils, surtout les diplomates de passage. Même dans la mort j'espère qu'il aura entendu ma révélation, quoi de mieux que son propre enterrement pour satisfaire ces deux objectifs. Excepté ceux dont je viens de te parler, le personnel complet du palais connaissait la vérité, ils ne sortent pas d'ici et n'ont plus de famille à qui envoyer des nouvelles, pour ce qui est des filles du Pavillon des femmes, elles ne se préoccupent pas de Robert. Je suis leur Reine. Et Alexandre était intouchable, personne n'aurait osé faire de quelconque commentaire à ce sujet, il suffisait d'ignorer. Tu veux savoir pourquoi je n'ai rien dit à Lincoln ? Parce que je n'aurai pu assumer cette situation, ce duel fratricide, bien qu'il ait finalement eu lieu. Lincoln est perdu, même si je lui avais dit la vérité, il n'aurait pas hésité une seconde à tuer son frère, trop envoûté par la rage qu'il nourrit à mon égard depuis des années. Je ne souhaitais pas qu'Alexandre découvre que l'homme qui cherchait à le tuer se trouvait être de son sang, je lui ai simplement épargné cette douleur.

— C'est de l'auto persuasion, vous regrettez tellement votre choix que vous cherchez à vous convaincre que vous avez protégé Alex . C'est de l'hypocrisie ... Vous me faites pitié.

Elle ne rétorqua pas à cette affirmation, acceptant la véracité de mes propos. Elle préféra garder le silence. Dégoûté, je me levai et me dépêchai de sortir de cet endroit supposé béni mais qui accueillait en son sein une personne aussi cruelle. Je n'osai même pas faire un dernier salut à Alex, de peur qu'il ne se réveille et me juge. Mon séjour au P alais devait se terminer au plus vite. Plus rien ne me retenait. Mais Aysun m'appela, debout dans l'allée de la chapelle alors que je me trouvais au pas de la grande porte, prêt à partir définitivement.

— Attends, me supplia-t-elle. Je continuai mon chemin. — Je t'en prie, reste.

Je m'arrêtais, et toujours lui tournant le dos, je répliquai :

— Je n'ai aucune raison de le faire.

— Alors je vais t'en trouver une. Sois mon sauveur, expie mes fautes.

— Pourquoi le ferais - je ?

— Parce que tu as toi aussi besoin de quelqu'un, et tu veux te sentir utile, participer à une cause. Et toi aussi tu cherches à te repentir de tes actes . Aider une personne sera ta mission.

— Ce n'est pas à nous de choisir notre pénitence ! C'est vous qui m'avez séparé de ma famille, ripostai-je en lui faisant face . Je ne reverrai sans doute plus ma mère, ni ma sœur.

— Je sais que je ne pourrais ni te rendre ta famille, ni la remplacer, mais veux-tu bien me laisser une chance d'en faire partie ? Je peux jouer ce rôle.

Je ne sus que répondre à cette déclaration. Offrir à cette femme qui avait condamné son fils l'opportunité d'être à nouveau une mère ; ma mère. Je crus être en pleine hallucination mais j'allais me réveiller, tout du moins je m'en persuadais. Rien. Mon corps semblait figé dans la glace. Comment pourrais-je devenir un nouveau fils, une nouvelle personne à détruire ? Ou bien n'était-ce qu'une lubie passagère ? Je n'arrivais pas à lire dans son

esprit. Je réfléchis à toute allure, mes idées s'entremêlaient, ne sachant où se diriger mais l'une d'elles éclipsa les autres. J'aimais travailler au Palais, j'aimais la tranquillité et la prospérité. Je n'imaginais pas retomber dans la misère, plus maintenant. Je voulais approuver sa requête, embrasser sa folie, le jeune homme que j'étais y gagnerait beaucoup. Elle disait vrai, je ne supportais plus cette existence précaire et obscure, le monde extérieur me rendait coupable de méfaits dont j'avais honte. Sa solution apparaissait comme ma seule voie de rédemption et l'unique façon de tenir ma promesse.

— J'accepte de rester, seulement en tant qu'invité. Mais soyez sûr que cela ne fera pas disparaître la haine que j'éprouve envers vous. Cette fois, nous étions dans le même navire, prêt à rejoindre la terre ferme si nous réussissions ou à sombrer en cas d'échec. Nos péchés ne formeraient qu'une seule entité.

CHAPITRE 3

Le Poème de Moros

Le Carrosse

Il pleuvait des cordes sans discontinuer depuis la veille. Je fis mes bagages, enfilai mon manteau, me rendis une dernière fois au réfectoire faire mes adieux puis à la chapelle pour une dernière prière. Seule la mère supérieure m'accompagna jusqu'à la sortie. Celle qui m'avait accueilli bébé me renvoyait adolescent. Une berline noire m'attendait. D'après l'insigne sur la calandre du véhicule, il s'agissait d'une Maserati. Une marque de luxe très prisée d'avant-guerre par les plus importantes personnalités du pays. Qu'un tel objet me transporte me remplissait d'excitation et aussi d'interrogations. En quel honneur un misérable devait jouir de cette chance ? La mère supérieure ne semblait pas surprise, bien au contraire. Elle poussa un soupir las, me tendit ma valise et, sans un mot, referma les portes derrière moi. Je restai planté là, comme un imbécile. Je me sentais abandonné une nouvelle fois et mon cœur se serra à l'idée que je ne reviendrai sans doute plus jamais dans ce couvent. J'étais trempé et j'avais froid, mais mon corps refusait de bouger, mes jambes ne me portaient presque plus et je me serai écroulé si cette femme ne m'avait rattrapé. Je rassemblai le reste de mes forces afin de retenir mes larmes. Le chauffeur vint récupérer mes affaires et les rangea dans le coffre . Il ouvrit la portière arrière, lui se remit au volant et elle monta côté passager. Je me relevai difficilement puis, d'un pas lourd, je m'installai dans cette voiture qui me conduirait vers mon destin. Le siège, incroyablement confortable et la chaleur de l'habitacle m'aidèrent à reprendre des couleurs. Le temps était exécrable mais peu m'importait car enfin, je découvrais les terres dont parlaient mes livres et

que je ne voyais qu'en songes. Mon nez collé à la fenêtre, je m'émerveillais du paysage. Mon sourire candide amusa notre chauffeur. Sa réaction me décida à entamer la conversation. Je voulais connaître son nom, son âge, ce qu'il aimait, ce qu'il détestait, ce qui le faisait rire ou lui faisait peur, s'il chantait, s'il écrivait, s'il avait des enfants, des frères, des sœurs, où il vivait. Je voulais tout savoir. Je n'eus droit qu'à cette phrase en retour.

— Pardonnez - moi jeune maître, mais je préfère rester concentré sur la route lorsque je conduis sous des torrents de pluies pareils. Pourquoi n'engageriez-vous pas la conversation avec Gisèle ?

Sa voisine lui lança un regard accusateur, se sentant trahi. Je fis mine de l'ignorer et m'adressai à elle.

— Gisèle, c'est ça ? Je me raclai la gorge pour prendre un ton plus grave mais je commençais juste à muer. Ma voix s'éleva soudain vers les aigües ce qui les fit éclater de rire.

— Cela faisait longtemps que je n'avais pas ri ainsi, merci jeune maître. Vexé, je boudai et restai muet. .

— Excusez-moi jeune maître. Allez y, posez votre question?

—Hum, et bien ... Déjà qui êtes - vous, quelles relations entretenez-vous avec moi ? Pourquoi m'appellez - vous « jeune maître » ? Qui suis-je ?

L'euphorie des deux adultes disparut, et l'atmosphère s'assombrit en même temps que la météo.

— C'est une longue histoire ... Je n'ai pas pour rôle de vous la raconter. Cependant, je peux vous raconter mon histoire et comment je me suis retrouvé avec vous dans cette Maserati aujourd'hui.

— Je vous écoute.

Elle commença son récit.

Gisèl

«— J’ai grandi dans un orphelinat, à Saint Cloud. C’est en France, près de Paris. Le domaine de Saint Cloud, ancienne résidence royale transformée en musée au siècle dernier, fut réquisitionné par la mairie de la ville afin d’y accueillir les jeunes infortunés de la capitale. Presque plus aucun visiteur ne venait au château et le musée dépérissait depuis plusieurs décennies. Alors, on trouva une autre utilité à cette belle bâtisse de la Renaissance. L’endroit était assez grand pour loger tout ce petit monde et chacun s’y sentait bien. L’environnement était agréable et nous profitions des immenses jardins pour nous balader et nous amuser. Je suis arrivé au château en 2062 à l’âge de huit ans. Mes mères perdirent la vie dans un incendie criminel organisé par un conservateur fanatique qui n’acceptait pas leur mode vie, même à cette époque. Le « Grand Équilibre » n’empêchait pas ce genre de haine, au contraire, certains ne supportaient pas de vivre dans ce nouveau monde. L’assassin, âgé d’une quarantaine d’années, fut condamné à trente-cinq ans de prison. La plupart des gens se satisfirent de ce verdict, et retournèrent à leurs occupations. Mais moi j’avais perdu mes parents et je me retrouvais seule. La justice décida de m’envoyer dans le plus grand orphelinat de la ville en attendant que quelqu’un daigne m’adopter. J’y passai dix ans jusqu’à ma majorité. Le lendemain de mon anniversaire, on me mit à la porte. Je n’emportai que quelques habits dans un sac tout neuf fourni par des bénévoles, quelques billets et trois adresses où je pourrai me rendre pour commencer ma vie d’adulte. La première adresse indiquait le prieuré Sainte Bathilde qui aidait les jeunes démunis comme moi à trouver du travail ou un logement. La deuxième indiquait la préfecture où je devrais récupérer mes pièces d’identité demandées par l’orphelinat le mois précédant mon départ. La troisième adresse indiquait l’université où je pourrai étudier. Nous étions très bien instruits au château et chaque orphelin

qui partait réussissait son baccalauréat. Ils nous seraient indispensables pour ne pas sombrer dans la misère et nous en étions conscients. Je me rendis à ces trois adresses et respectai à la lettre les recommandations que l'on me donnait. Je choisis des études de droit ; je n'avais pas oublié la prestance du juge ce jour-là quand il prononça la sentence du meurtrier de mes parents. Je vécus neuf mois au prieuré puis je décidai de prendre un appartement en ville. Grâce à une camarade de classe, j'avais trouvé un petit boulot de serveuse dans un restaurant. Je pouvais enfin subvenir à mes besoins. Mon logement n'était pas grand mais avec une excellente situation. Proche de mon travail et des transports, je mettais à peine quinze minutes pour me rendre à la fac. Il me convenait parfaitement. La routine s'invita dans ma vie, « métro, boulot, dodo » , une expression intemporelle souvent employée par les gens. Je ne me plaignais pas, je pensais continuer ainsi des années durant. Passé mon diplôme, cet idéal s'évanouit rapidement, effacé par le début de la guerre. 1939 fut décisive. Je perdus mon travail et à la suite, mon logement. L'université ferma ses portes et les domaines religieux étaient pris d'assaut par les invalides qui ne pouvaient se rendre au combat. Je ne voulais pas me rendre au combat. Je devais à tout prix éviter la conscription ou un job dans une usine d'armement pour participer à l'effort de guerre. Les grandes puissances occidentales avaient déclaré la guerre à la Confédération Indo-Chinoise et les bombes tombèrent rapidement sur l'Asie . La soudaineté avec laquelle les pays engagèrent les hostilités nous fit croire à une guerre localisée en Orient. Nous avions tort. Avant la fermeture des frontières, je pris une décision radicale. Je retournai au refuge où j'avais pris mes quartiers, je remplis mon sac, couru à la banque, retirai toutes mes économies, appelai un taxi et me rendit à l'aéroport. J'achetai un billet direction Montréal.

Je débarquai presque sans un sou dans cette ville inconnue, livrée à moi-même. Je devais rapidement m'y accoutumer, trouver un travail et un endroit où dormir. Montréal faisait partie des rares villes de la planète épargnée par les combats, comme protégée par des barrières invisibles qui la préservaient, elle et ses habitants. Le lendemain de mon arrivée, le trafic aérien fut interrompu. La chance m'accompagnait jusque-là. J'échappai à l'armée, à la mort. Je n'ai jamais eu de sursaut patriotique pour mon pays et je n'imaginais pas un seul instant mourir pour lui. Certains diront que j'ai abandonné mon pays, que j'en ai trahi, que je devrais avoir honte. Mais mort, il n'y a plus rien à célébrer, pas même la fierté d'un tel sacrifice car je n'avais ni famille ni amis proches pour m'honorer. Hors de question de donner ma vie pour des politiciens qui s'affrontaient par soldats interposés. Je ne deviendrais pas un pion sur un échiquier dont j'ignorais les règles. Après avoir erré plus d'un an dans Montréal, je me rendis en avril 2077, dans une abbaye en bordure de ville, l'Abbaye Sainte-Marie. C'est là que je la vis pour la première fois, dans la chapelle. Une femme priant ardemment, à genoux devant l'autel, les doigts entrelacés à s'en abîmer les mains et le regard tourné vers le Christ. Je ne cherchai pas à entendre ses prières mais contrairement à la coutume, elle parlait d'une voix distincte.

« Pardonnez cet enfant à naître, ne le punissez pas pour les péchés de sa mère. Je lui offre cette religion à laquelle je ne crois pas, afin qu'il puisse au moins compter sur un ami, un allié dans les moments difficiles. Donnez-lui la foi. Donnez-lui la force d'avancer en mon absence et protégez-le du mal. Amen ». Elle se signa, se leva et descendit l'allée en passant devant moi sans me voir. Je la regardai. Non, en fait je la contemplai. En effet, elle était grosse de plusieurs mois, néanmoins son état n'affectait en rien son allure. Droite et confiante, elle avançait d'un pas assuré, prête à attaquer le monde en dehors de ces murs. Je fus subjuguée par cette personne. Je la

suivis à une certaine distance et l'observai de loin. Elle se dirigeait vers la sortie. J'accélérai la cadence de mes pas, décidée à la rattraper et à lui adresser la parole, mais un moine m'arrêta dans mon élan.

— Bonjour, jeune fille. Que faites-vous ici ? m'apostropha-t-il.

Je fis volte - face et lui répondis, confuse, que je venais de Montréal, que j'avais fui la France et que je cherchais un endroit où dormir.

— Une autre réfugiée, dit-il. Vous êtes la bienvenue. Suivez - moi

— Merci.

Je jetai un œil derrière moi mais la femme avait disparu . J'espérai la revoir un jour.

Vivre à l'abbaye s'avéra très agréable. Les offices n'étaient pas obligatoires, il fallait juste être à l'heure aux repas et respecter le silence des lieux. De plus, en tant que réfugiée d'une zone à haut risque, mon séjour n'avait pas de date d'expiration. Tout du moins pendant toute la durée du conflit. J'obtins enfin un emploi, comme personnel de service dans un des plus grands hôtels de la ville, et je voyais défiler des clients prestigieux chaque semaine. J'appris que certains d'entre eux étaient responsables des horreurs qui se passaient sur mon continent d'origine, et parfois je croisais leurs ennemis. L'hôtel se targuait d'ouvrir ses portes à tous, sans se soucier de la nationalité. Il s'autoproclamait zone neutre. Alors des rencontres sous haute sécurité s'y déroulaient, et il n'est pas impossible que dans certaines pièces se jouait le sort du monde.

Je n'y prêtai guère attention et continuai mon travail sans me préoccuper des ces questions d'État. Même après l'armistice un mois plus tard, je continuai ma routine. Excepté que je louai maintenant un studio à quelques kilomètres de l'hôtel. L'abbaye ne me convenait plus, je désirai un cocon rien qu'à moi.

Enfin, je la revis. Elle descendit au Bonaventure avec un ancien général de l'armée Canadienne. Je me souvenais de lui. Il m'avait fait forte impression la première fois dans son uniforme militaire arborant des dizaines de médailles mais surtout, il s'était ridiculisé devant ses supérieurs dans le hall après avoir fait un esclandre. Insistant grossièrement pour qu'on lui laisse l'opportunité de poursuivre un dénommé « Camaël ». Mais en ce jour de printemps 2078, il vint accompagné d'une élégante jeune femme tout de noir vêtue. Elle portait une perruque courte châtain et des lunettes de soleil mais je l'ai reconnu, la femme de Sainte-Marie était toujours aussi resplendissante. Elle ne me vit pas. Ils prirent l'ascenseur jusqu'au dernier étage et ne quittèrent les lieux que le lendemain matin, séparément. Je soupçonnais un adultère. À ma grande surprise, un mois plus tard, je le vis à la télévision pour son couronnement. Depuis un an je rêvais de découvrir le visage de notre nouveau dirigeant alors que je l'avais déjà eu sous les yeux. Montréal était une ville qui avait survécu aux bombardements et qui conservait son avancée technologique. Après la guerre, elle ne perdit pas ce qu'elle possédait déjà mais elle ne gagna rien non plus, à l'inverse de plusieurs pays d'Afrique et d'Asie qui investirent massivement dans les nanotechnologies pour vite oublier l'horreur des conflits armés. Le reste de l'Occident lui, revenait un siècle en arrière. Terminé internet, les portables, les réseaux sociaux. Les dirigeants les avaient coupés du reste du monde, seul subsistaient la radio et la télévision où ne perduraient qu'une chaîne d'information et deux chaînes de divertissement. Montréal était une île de modernité, piégée d'un côté par l'Amérique et de l'autre par l'océan. Et cet homme, Robert McAllen, en était l'administrateur. Et je devrais m'incliner devant lui à son prochain séjour chez nous. Les images défilaient sur l'écran et une femme vint à ses côtés, on la présenta comme son épouse. Il ne s'agissait pas, comme je m'en doutais, de celle que je connaissais. Je

me demandai ce qu'elle devenait depuis ce jour, ce qu'elle avait traversé. Car en Amérique, l'armistice mit fin au progrès apporté par le « Grand Équilibre », et les droits des femmes reculèrent de deux siècles. Montréal, encore épargné, plaignait ses voisins en silence, priant pour que le mal ne se propage pas jusqu'à elle. Cette ville semblait être bénie du ciel, car dix ans plus tard, elle résista assez bien au virus.

C'est en me rendant à Memphis, durant un jour de congé que je revis mais cette fois j'eus droit à plus qu'un regard vers elle. Nous lisions attentivement le menu d'un restaurant quand, je crois, intriguée par mon hésitation, elle s'adressa à moi.

— Vous aussi vous ne savez pas quoi choisir ? Je vous comprends, tout paraît si succulent. Il me faut constamment un temps fou pour me décider.

Je lui répondis d'un signe de tête, n'ayant pas pris conscience de qui me parlait. Elle ria et je levai les yeux pour savoir qui se moquait de moi. Je rougis d'embarras. Puis, rassemblant mon courage, lui dit ces quelques mots qui initièrent les préludes d'une longue relation :

— Pardon ... Oui, j'ai du mal à me décider. Que me conseillez - vous ?

— Vous êtes seule, n'est-ce pas ? Une femme ne peut se promener seul dans ce pays. N'avez - vous pas remarqué tous ces yeux qui vous dévisagent depuis un moment ? Enfin bon, il n'y a que les étrangers qui se comportent ainsi, bien qu'ils n'y en aient plus tellement, haha !

— Vous aussi vous êtes seule, rétorquais-je.

— Vous voyez cet insigne ? C'est mon droit de circuler librement.

— Oh !

— Venez, entrons, je vous invite. Comment vous appelez - vous ?

— Gisèle.

— Enchantée Gisèle.

Nous prîmes notre déjeuner ensemble, sous les regards outrés du personnel et des clients masculins. Elle m'enjoignit à les ignorer, comme elle, et que je finirai par m'y habituer. Nous discutâmes tout au long du repas, sans jamais laisser un silence, telles deux amies intimes. Nous étions destinées. Je lui racontai les différentes fois où je l'avais aperçue. Cela l'amusa, elle ne s'offusqua pas lorsque je lui avouai avoir entendu sa prière ou l'avoir surpris à l'hôtel avec le Roi. Elle me faisait confiance et me livra plus de secrets. En une conversation, nous liâmes nos vies l'une à l'autre. Pourtant, la sérénité m'envahissait à chacune de ses paroles. Je les buvais sans me rendre compte de leur dangerosité. Si l'une de nous parlait, c'était la mort assurée. Nous nous quittâmes allègres, ravi es de s'être croisées et s'être livrées. Je promis de revenir le mois suivant dans la capitale pour un autre déjeuner. Elle accepta et me donna rendez-vous dans un café perdu dans ce qu'elle appelait le « troisième secteur », là où personne ne la connaissait car tous les hauts dignitaires savaient mais tous se taisaient. Sa situation était un secret de polichinelle. Cependant, la seule à savoir pour l'enfant c'était moi.

Nos rendez-vous devinrent réguliers. Ne supportant plus ces allers et retours, je quittai Montréal et déménageai à Memphis. Mes collègues me prirent pour une folle. Aucune femme sensée ne serait partie de son propre gré émigrer de l'autre côté. Je ne me justifiai pas et laissai simplement ma lettre de démission à l'accueil de l'hôtel le jour de mon départ. Je m'installai dans le premier secteur grâce à l'aide de ma nouvelle amie. Je n'eus pas à fournir de document m'associant à un quelconque homme. Les gens m'appelaient l' *ovni de Montréal* . Ils étaient tous curieux mais quand ils voyaient l'insigne brandi e par mon amie ils ne posaient plus de questions. Le nouveau régime était affreusement autoritaire et on le craignait jusque dans sa vie privée. Mon amie et ses idées représentaient

tout pour moi, je n'avais qu'elles. Sa vision des choses me séduisait , j'approuvais ses projets d'émancipation et son désir de ne plus voir ses semblables souffrir, de ne plus voir leurs corps et leurs esprits asservis . Et je l'aimais, d'un amour inconditionnel qui renforçait ma fidélité face à tous les obstacles. Je devenais sa confidente, celle en qui elle accordait toute sa confiance. Elle me confia des tâches cruciales nécessaires à son ascension. Cette grande entreprise se prépara à l'oral, pas de lettres, pas de documents, pas de preuves. J'agissais de concert avec une vieille militaire, Lucrèce, dans la quête de recrues qui nous soutiendraient sans faillir. On les formait pendant de longs mois puis on les envoyait à travers tout le pays pour répandre nos idées. On consacra une décennie à ce projet avant de voir les résultats de nos efforts. Comme elle le voulait. Il fallait que les préparatifs soient achevés dans ce laps de temps. Je n'en connaissais pas la raison mais j'obéissais, persuadée que sa vision nous aiderait à changer cette nation. Mes espoirs se confirmèrent violemment avec les ravages du virus. C'était le signal.

Je redoutais cette femme en même temps que je l'admirais. J'ai consenti à trop de choses pour elle, j'ai couvert trop de méfaits et fermé les yeux sur trop d'incidents pour faire marche arrière. Je ne le regrette pas, et je suis prête à continuer. C'est pour ça que je suis ici aujourd'hui, avec toi. Nous sommes arrivés. »

La Rencontre

Son histoire m'avait fasciné et je trépignais d'impatience à l'idée de rencontrer cette personne. Je me demandais ce qu'elle désirait de moi, un orphelin. Le chauffeur m'ouvrit la portière. Je posai un pied à l'extérieur et relevai la tête. Je n'avais jamais rien vu d'aussi grandiose, excepté dans mes

livres. J'emboîtai le pas de Gisèl et pénétrai dans un hall imposant, paré de dorures sur les murs et les plafonds et d'un escalier en double fer-à-cheval en marbre blanc. Au fond, deux grandes portes fenêtres de style français. J'empruntai les marches à ma gauche.

— C'est magnifique, dis-je, extasié par tant de beauté.

— Bienvenue chez vous ! s'exclama un cortège d'individu en uniforme noir et blanc sortant en fil indienne de sous l'escalier.

Je stoppai mon ascension et me tournai vers eux. Ils me faisaient face, parfaitement alignés, le dos à la porte d'entrée. Ils s'inclinèrent à l'unisson et réitérèrent leur étrange phrase d'accueil. Mes pensées s'assombrirent.

— Où suis-je ? Qui est la personne que je m'apprête à rencontrer ?

Aucun d'eux ne répondit, ils restaient le buste baissé semblant espérer que quelqu'un d'autre prenne la parole.

— Mais enfin relevez la tête et répondez - moi ! hurlais-je.

— Vous êtes au Palais, dit enfin Gisèl. Et celle que vous vous apprêtez à voir est votre mère. Aysun Kane.

Je restai interloqué, les yeux hagards et le corps figé. On dut me soutenir pour m'aider à monter les marches. Gisèl entra d'abord, me laissant sur le pas de la porte, ahuri. Elle m'appela un peu plus tard et m'invita à entrer. Je ne réagis même pas quand je la vis. Seule sa question me réveilla.

Elles et Lui

Elle n'était pas si merveilleuse, elle était simplement humaine. Elle fit tout son possible dans l'espoir de rattraper les années perdues, nous étions presque toujours ensemble. Les repas, les sorties, les voyages, même les réunions politiques : j'étais là, avec elle. On apprenait doucement à se connaître, à s'apprécier, à s'aimer. À la fin du mois, nous étions devenu s

aussi proches qu'une mère et un fils pouvaient l'être. Je me sentais enfin à ma place, celle qui me revenait. Les gouvernantes m'apprirent comment m'exprimer et comment me comporter. Je finis par m'habituer aux révérences du personnel à mon égard, après tout ils s'adressaient à un Prince. Ma naissance m'avait soustrait au recensement mais j'acceptai cette mission qui m'y envoyait. Je voulais lui être utile et la rendre fière. Cette mère tant désirée.

Le P alais garda secrets les informations sur mon apparence physique. Le personnel avait appris à se taire, trop effrayé par leur maîtresse. Aysun souhaitait contrôler du mieux possible les naissances et pour ce faire, elle misa sur ce que l'administration royale appelait « la permission conjugale ». La contraception masculine, déjà démocratisée avant la guerre, fut imposée et les femmes qui désiraient des enfants devaient demander la permission à la gouverneure de leur région pour procréer. Et chez les nobles, les conjoints étaient triés sur le volet en fonction de leur degré de fidélité au pouvoir en place. Les anciens soutiens des McAllen ayant survécu au virus et à la purge des dignitaires se trouvaient tout en bas de la liste. Ce statut ne leur autorisait qu'un seul enfant par famille, et les parents ne pouvaient pas avoir le même statut. Ainsi, on attribuait à un membre d'une famille de rang cinq (le plus bas) un conjoint de rang un ou deux. L'enfant serait ainsi élevé dans un environnement plus favorable à servir la couronne, les plus hauts rangs possédant bien entendu un plus grand pouvoir. À cela s'ajoutait une règle non négociable : que la mère soit de rang supérieur. Ces contraintes strictes devaient amener, à long terme, à la disparition définitive des lignées réfractaires. Cette solution s'avérait préférable aux massacres de centaines de personnes qui auraient soulevé d'extrêmes critiques de la part des autres nations et aurait fragilisé la Reine. C'est dans ce contexte que l'on me présenta Nerghüi. Une adolescente de quatorze ans issue d'une

famille de rang un , évidemment. On ne destinerait pas une personne de rang inférieur au Prince. D'origine Mongol, ses grands-parents émigrèrent au Canada au milieu du siècle pour des raisons politiques. On était plus libres en Amérique à l'époque. Ses parents avaient obtenu leur titre de noblesse par Aysun suite à leur grand soutien durant son coup d'État. Immensément riches grâce au négoce de la soie (leur société datait du XIXème siècle), un produit très prisé des entreprises de textile américaines, ils soudoyèrent à grands frais un nombre important de haut gradés de l'armée afin qu'ils prennent des « vacances » le jour J. La famille de Nerghüi vouait une haine viscérale à Robert McAllen qui s'évertuait à détruire leur commerce. Il ne supportait pas qu'on brave son autorité en pratiquant des échanges commerciaux avec des pays qu'ils jugeaient trop matriarcaux comme le Rwanda, la Guinée, la Finlande, la Norvège, la Thaïlande ou la Mongolie. L'héritière de cette famille étudiait les bases de la médecine via le programme spécial mis en place par Aysun dans les établissements privés du pays. Moi, j'avais une préceptrice. Je n'ai jamais connu l'école comme les autres enfants.

C'était un mariage arrangé inhabituel car on avait choisi une épouse pour un homme, l'inverse était devenu la norme. Mais ma fiancée ne parut pas attristée de cette nouvelle. En fait, elle m'écrivait souvent et se réjouissait de m'avoir pour futur mari. Je devais lui rendre la pareille. Notre première rencontre se passa le 9 août 2088, jour de la Saint-Amour. À cette occasion, un banquet avec les familles les mieux gardées fut organisé. La Reine voulait à tout prix me présenter et annoncer à tous mes fiançailles, et surtout la personne qui serait l'heureuse élue. L'événement se déroula assez solennellement.

Les domestiques me réveillèrent à 8h du matin. Depuis ma sortie du couvent, j'avais pris la mauvaise habitude de me lever vers 10h. Je

chérissais mon lit princier dans ma chambre princière. La chambre faisait cinq ou six fois la taille de celle d'avant. Les tapisseries étaient vieillotées et tapes à l'œil mais je ne m'en souciais pas. Il y avait deux grandes fenêtres à la française, une cheminée en pierre surmontée d'un miroir, et des plafonds blancs se suspendaient trois lustres à pampilles en cristal. Et, accolés perpendiculairement au mur à droite de la porte, un lit double à la duchesse avec un ciel de lit fin aux tons bleu roi. Je dormais dans cette pièce et la quitter chaque jour me peinait. Ce matin - là , je me pressai de me préparer et de me rendre dans la salle à manger pour le petit-déjeuner. Ma mère m'attendait déjà, elle qui commençait ses journées dès l'aurore. Des mets succulents trônaient sur la table. Je pris un croissant, deux tartines de confitures, un œuf et une tranche de jambon, et j'accompagnai le tout d'un verre de lait et de jus de pomme frais, comme d'habitude. Pendant que je dégustais le tout avec plaisir, ma mère me rappela le programme du jour. À 9h30, l'essayage de mon costume de cérémonie, à 11h la relecture de mon texte de présentation avec mon précepteur, à 12h15 le repas du midi, et enfin , à 14h, je devrais accueillir ma fiancée au Palais.

14h arriva bien trop vite. Je tremblais, anxieux. J'avais les mains moites et je remuais dans tous les sens.

— Calmez -v ous, jeune maître, tout se passera bien, faites - moi confiance, tenta de me rassurer Gisèle, une mèche de sa longue chevelure rousse et frisée entortillée autour de son index. Ce tic trahissait son anxiété.

— Oui, oui, merci.

Je pris une grande inspiration, ce qui m'apaisa un instant, jusqu'à l'arrivée de sa voiture qui accentua mon stress. « Calme -t oi » me répétais-je, « tu peux le faire, respire, respire ». Les grilles s'ouvrirent et laissèrent entrer le véhicule qui se gara près de l'entrée du Palais. Son chauffeur lui ouvrit la porte et elle déposa gracieusement ses pieds sur le sol. Ses jambes

se dévoilèrent à mes yeux, puis ses mains qu'elle tenait le long de son corps, son buste, son cou et son visage enfin. Elle portait une robe mi-longue satinée de couleur rosée, enjolivée d'un boléro blanc à manches courtes en dentelles d'époque victorienne. Elle se montra ravie de me voir car elle afficha un adorable sourire quand nos regards se croisèrent. Elle paraissait bien plus sereine que moi.

— Bonjour , dit-elle tout en faisant la révérence. Je m'appelle Nerghüi Satheen.

— Enchanté, je suis Enzo Kane. J'espère que votre trajet fût agréable.

— Très agréable, merci. Elle remit une mèche rebelle derrière son oreille. Et bien ?

— Oh, euh, oui, pardon. Par ici. Je lui fis signe d'entrer après avoir donné l'ordre à une domestique d'ouvrir les portes.

Elle ne réagit pas à la décoration des lieux et laissa ses affaires à Agrippine, notre gouvernante qui m'appréciait peu. Je rejoignis ma promise et lui proposai de faire le tour du domaine. Elle accepta, enthousiaste.

— Je suis heureuse d'apprendre à vous connaître !

— Moi aussi, beaucoup, très content ... Je veux dire, je suis également heureux de pouvoir discuter avec vous.

— Haha, ne soyez pas si sévère, détendez-vous ! J'ai une idée, tutoyons - nous. Qu'en penses-tu?

— S'il vous ... te plaît, oui. Je me sens moins crispé tout à coup, regarde ! Et je dégourdis mes membres un par un en mouvements disgracieux.

— Haha. Tu me fais rire, je sens que l'on va bien s'entendre. Sortons !

Nous venions juste d'entrer dans le hall mais nous décidâmes de faire demi-tour. Dehors, elle m'attrapa par le bras et courut vers les jardins, espérant semer les gardes.

— Ne nous suivez pas ! ordonna-t-elle.

Je me laissai entraîner par cette jeune fille, en adoration devant sa fougue et sa simplicité. Les deux enfants les plus riches et puissants du pays échappaient à la surveillance de leur escorte pour se promener en tête à tête dans les jardins royaux.

En passant sous le pont du pavillon des femmes et en traversant l'orangerie à l'aile Sud, on atteignait le labyrinthe végétal du domaine. Et quelque part dans ce labyrinthe se trouvait un charmant kiosque en fer forgé paré de roses et de lilas. Il avait probablement été préparé par les filles du pavillon qui y avait installé une petite table blanche et ronde en métal, avec pour motif sur sa surface un soleil, et deux chaises également blanches en métal sans ornement particulier. Sur la table nous attendaient deux verres de limonade. Elle s'assit et me pria de faire de même. Elle commença à boire. Je l'imitai. Elle engagea la conversation.

— Parle - moi un peu de toi Enzo. Qui es -t u ?

— Je ne suis que le fils de la Reine ... En vérité je ne suis personne. Je ne suis qu'un garçon de onze ans. Bientôt onze ans.

— Tu es bien plus que ça. On a tous une histoire à raconter. Elle reprit une gorgée. Parle - moi de toi.

J'accédai à sa requête un peu à contrecœur. Pourtant , je n'omis rien dans mon récit. Je ne lui cachai rien. Je ne voulais pas qu'elle avance à l'aveugle dans notre relation, et c e serait ensuite à son tour de me parler d'elle.

Le sauvetage

J'ai passé mon enfance au couvent des Filles de la Charité Divine Sainte Mathilde situé dans un village à quelques kilomètres de Memphis, élevé par des religieuses et entouré de dizaines de garçons orphelins ou

abandonnés comme moi. J'ai suivi au mieux les règles de Saint-Augustin pendant toutes ces années mais je ne me sentais pas à ma place dans la religion. Je suis né après la guerre, je n'ai donc pas connu ce que les visiteuses venant se retirer quelques jours au couvent appelaient le « Grand Équilibre ». Moi et mes camarades ne comprenions pas pourquoi ces dames nous regardaient avec aversion, ni pourquoi elles critiquaient ouvertement les sœurs qui les accueillaient gracieusement. Elles venaient prier Dieu dans un monastère, le dernier lieu pour condamner les choix de ses semblables et pourtant, ce n'est que bien plus tard que je compris que ces femmes ne venaient pas prier ou se ressourcer mais échapper à leur mari et à leurs responsabilités familiales et conjugales. Voilà pourquoi elles nous dévisageaient d'un air féroce et suppliaient les religieuses de se débarrasser de nous. Ce n'était pas une pensée très chrétienne mais grâce à ma mère, je pris conscience de leur situation.

Les religieuses, elles, m'adoraient (du moins les premières années). À chaque arrivée, les bébés étaient choyés par les sœurs. Personne n'aurait pu mieux prendre soin d'enfants abandonnés. Elles les baptisaient d'abord puis les installaient dans de jolis berceaux en bois, tous dans la même pièce. Elles prenaient à cœur leur rôle de mère de substitution, et cela avec un réel plaisir. Elles faisaient le tour du couvent avec les bébés dans leur bras et les emmenaient aux offices quotidiens. Il y avait constamment un bambin près de nous. Je me disais que j'avais également profité de leur chaleur et de leur amour. Je les voyais agir ainsi à chaque nouvelle arrivée, alors j'en étais persuadé. Quand on grandissait, fini les bras des religieuses, nous devions nous contenter de leurs mains frêles mais rugueuses pour nous rendre à l'office, aux repas ou à nos leçons. J'adorais par-dessus tout les leçons d'écriture, en particulier les heures d'apprentissage à l'enluminure de manuscrits. Nous commencions ces cours dès nos cinq ans. Nous suivons

de nombreux autres cours mais je n'étais assidu qu'à celui - là. Les autres me trouvaient étrange déjà à cet âge. Je me divertissais seul le plus souvent dans la bibliothèque, à lire ou à m'entraîner à l'enluminure. Les heures défilaient ainsi, tandis que les autres enfants jouaient ensemble dans la cour après les repas. Je ne ressentais pas le besoin de me rapprocher d'eux, ils ne m'intéressaient pas. Je préférais me plonger dans mes livres et me cultiver toujours plus. Je découvrais tellement de choses incroyables d'avant la guerre. Nous sortions peu avec les sœurs et, lorsque c'était le cas, nous restions dans un périmètre proche du monastère. Nous ne connaissions presque rien du monde extérieur, nous n'étions que des enfants et cela ne nous préoccupait guère. Mais je voulais savoir, alors les manuels d'histoire m'instruisaient, rien ne l'interdisait. J'appris qu'avant la grande guerre, le monde s'était transformé grâce au « Grand Équilibre » initié par le Rwanda, un petit pays au centre de l'Afrique dont j'ignorais l'existence. C'était fascinant. L'histoire humaine s'avérait fascinante, à la fois belle et effrayante, pleine d'intelligence et de stupidité, douce et cruelle. Pendant des années je me suis délecté de ces ouvrages qui parlaient de nos ancêtres. Pourtant, un sujet réapparaissait inlassablement : le genre. Des millénaires d'oppression patriarcale sur la gent féminine à travers le monde conduisirent ces dernières à revendiquer leurs droits et leurs libertés, dans des prises de paroles et des actions plus ou moins pacifiques. Et elles furent enfin entendues. D'abord en Afrique, ce qui mena à la création de l'Union Africaine, puis en Asie du Sud-Est et enfin sur toute la planète. Cependant, les guerres ne cessèrent pas plus, les inégalités de richesse ne disparurent pas non plus. Je ne comprenais pas leur véritable objectif : souhaitaient-elles devenir des hommes comme les autres ? Où être respectées en tant que femme ? Ma jeunesse et ma naïveté m'empêchaient d'y voir plus clair. Cela faisait cinq ans que je dévorais les livres du monastère et il y en avait

encore tant à lire. Toujours un bouquin à la main, je levais rarement les yeux vers le ciel et encore moins vers les autres, et quand je ne lisais pas je m'amusais à jouer les personnages de mes pièces de théâtres préférés. Le soir, après le repas, je ne me rendais pas dans le patio pour admirer les étoiles, cela m'aurait fait trop souffrir de m'émerveiller devant la splendeur de l'univers sans pouvoir l'atteindre. Je le connaissais grâce à mes lectures, mais je supportais mal d'en être privé, alors je l'admirais. J'allais plutôt m'enfermer dans ma chambre, exiguë mais elle me suffisait. Nous n'avions pas le choix de nous y accoutumer. Je vivais bien ainsi, bien que je n'eusse pas d'amis. Mes seules interlocutrices étaient les sœurs du couvent. Cependant plus je grandissais, plus j'abordais des sujets qui les dépassaient. Je finis par arrêter de converser avec quiconque. Je me parlais à moi-même ce qui n'arrangea pas l'avis que les autres garçons se faisaient de moi. Quand on me croisait dans les couloirs, soit on m'évitait ou soit on me souriait mais rien de plus ne se passait. À l'exception d'une seule personne, chacun reprenait le cours de sa vie comme si l'autre n'existait pas. Comme si je n'existais pas. Parmi eux, depuis bientôt dix ans se promenait un fantôme . Malgré mon drôle de comportement, les religieuses continuaient de prendre soin de moi et ne faisaient aucune distinction entre leurs protégés. Et pourtant , t out changea avec l'apparition du virus.

Le couvent, retiré du monde, nous protégeait de l'épidémie mais pour combien de temps ? Les religieuses se barricadèrent avec nous. Nous ne survécûmes qu'avec notre jardin et notre ferme qui pouvait heureusement nourrir tous les résidents. Ce fut une période difficile où chacun dû donner de sa personne. Il me fallut abandonner mes livres un temps afin de ne me consacrer qu'à la communauté. Cependant , cet événement ne me rapprocha pas plus de mes camarades.

Notre confinement terminé, nous apprîmes, grâce à des colporteuses, l'état du pays. Un bouleversement sans précédent avait eu lieu et nous semblions être les rares garçons survivants de la région. Nous pensions avoir surmonté définitivement cette épreuve, à tort. Le virus continuait de tuer et une autre épreuve, tout aussi cruelle, se trouvait devant nous : le recensement mis en place par la nouvelle dirigeante, Aysun Kane. Je me souviens qu'à la mention de son nom, les sœurs se pétrifièrent soudain puis, comme un seul corps, elles tournèrent toutes leurs regards vers moi et me dévisagèrent d'un air de dégoût. L'une d'elles, celle qui m'aimait le plus, qui me défendait sans défatiguer, qui me tenait compagnie par envie alors que je ne demandais rien, qui m'enlaçait à la sortie des offices, celle que j'appréciais le plus, s'écroula de tout son corps et se mit à pleurer de douleur. On nous l'avait présentée quatre ans auparavant. Une femme de vingt-huit ans, enthousiaste, déjà mère et qui souhaitait racheter ses péchés en se consacrant à Dieu et aux autres. Au début je l'ignorai, une religieuse de plus ou de moins n'aurait pas d'impact sur ma vie, et pourtant elle s'était entichée de moi, de mon esprit, et me suivait partout, ce qui m'agaçait. Le temps fit son œuvre et finit par m'habituer à sa présence sans jamais la réclamer mais son aura agrémentait mes journées d'ondes positives. Alors lorsqu'elle tomba, mon réflexe fut de m'approcher d'elle pour la consoler à mon tour et lui rendre la pareille. Elle eut un geste de recul, comme effrayée par moi. La main qui venait de me repousser trembla. Elle tenta de se calmer, en vain. La mère supérieure la conduisit dans sa chambre et nous ne la revîmes plus jusqu'au lendemain matin.

J'étais perdu, rien de tout ceci ne se trouvait dans mes livres. Quelle était la signification de leurs regards ? Les garçons se mirent également à me fixer, même la colporteuse. J'eus l'impression que le monde entier se

tournait vers moi et me jugeait pour une faute dont j'ignorais la teneur. Ils semblaient tous me dire « ton crime est ta propre existence ».

La mère supérieure, de retour, me délivra de ce cauchemar :

— Tous à l'intérieur , c'est l'heure des vêpres, aujourd'hui vous y êtes tous conviés. Il est temps de prier.

Tandis qu'ils quittaient le jardin et se rendaient à la chapelle, je restai planté là, tel un pauvre hère à qui l'on venait de tout dérober, jusqu'à son âme. La voix puissante de la mère supérieure me sortit de ma torpeur.

Arrivée à la chapelle, je me signai et restai m'asseoir au fond. La discrétion que je m'efforçais de garder me fut enlevée rapidement.

— Enzo, mon enfant, vient prier auprès de moi aujourd'hui, me dit la mère supérieure. Approche, n'ai pas peur. Tu as dû être choqué par sœur Haneul, mais ne t'en fais pas pour elle, elle se porte bien. Approche. Je ne pouvais refuser son appel. Je descendis la nef jusqu'au prie-dieu devant l'autel et m'agenouillai. — Prions mes enfants ! lança-t-elle à l'assistance. Puis, en s'adressant à moi : — Tu devrais prier plus fort, pour ton salut et celui de ta famille, tu en auras besoin.

Je ne comprenais pas. Encore et toujours, je ne comprenais pas. N'étais - je pas le plus instruit de cette communauté ? N'avais - j e pas passé des années à consulter les livres de la bibliothèque, à en apprendre plus sur l'extérieur, sur notre nation ? N'étais - je pas le plus intelligent ? Je devenais fou. On me prenait pour un fou depuis tellement longtemps qu'il aurait mieux val u que j'en sois un. J'en deviendrai un si nécessaire.

L'office terminé, on se mit à table. Le sentiment que je ressentais me paraissait nouveau sans vraiment l'être. Un sentiment d'abandon féroce . On ne m'ignorait plus maintenant, au contraire, je devenais le centre d'attention. Le fantôme se transformait enfin en être humain mais à quel prix. Tous commencèrent à me mépriser, même les sœurs, mais la seule

personne dont je redoutais la réaction était Haneul. Je prenais conscience de mon attachement pour elle à cet instant. Le lendemain midi, à l'heure du repas, nous applaudîmes son retour parmi nous. Je cherchai son regard. Elle se détourna de moi, en rougissant de honte. Elle semblait désolée. Je n'insistai pas et demandai à quitter la table, prétextant un mal de ventre. On ne refusa pas ma requête. Alors que je partais, ils s'assirent tous, soulagés. Je me mis à courir dans le couloir, pour la première fois, et allai me réfugier dans ma chambre. Je claquai la porte si violemment que le bruit se répandit en écho dans tout l'édifice, puis je tombai sur mon lit, en larmes. Je pleurai la nuit entière, à m'en abîmer les yeux. Ce n'est qu'au matin que je repris mes esprits. Je devrais apprendre à survivre dans cet environnement hostile. Je me levai et me rendis au réfectoire que j'avais fui la veille en triste état. Personne n'était présent, or cela n'arrivait jamais. Je m'assis néanmoins. Personne ne vint. Étonné, je décidai de me rendre à la chapelle, peut-être s'y étaient-ils réunis exceptionnellement. Personne. Je fis le tour du couvent. Personne. Je me rendis dans le patio. Toujours personne mais j'entendis des voix, elles venaient de l'extérieur. Je me dirigeai vers le portail d'entrée, tournai la poignée en fer et mis un pied à l'extérieur. Ils étaient tous là, les sœurs dos au mur et les garçons en ligne, immobiles face à des femmes en uniformes militaires se tenant devant d'imposantes jeeps noires. Elles me virent.

— Toi, quel est ton nom ? aboya leur cheffe.

— Enzo, qui êtes-vous ?

— Ton nom de famille ?

— Je l'ignore. C'est un orphelinat ici. Mais qui êtes-vous et que faites-vous ici ?

— C'est moi qui pose les questions. Elle n'avait pas apprécié ma remarque

— Quel âge as-tu ?

— Neuf ans, pourquoi ?

Une d'elle, sans doute sa subordonnée lui murmura quelque chose à l'oreille.

— As-tu déjà vu du lapis lazuli ?

— Et bien ... Ah ! Vous parlez de cette pierre précieuse d'un bleu outremer ? Oui, j'en ai déjà vu, je...

—C'est assez ! me coupa sœur Haneul, faites ce que vous avez à faire et partez.

La militaire ne répondit pas. Elle demanda à la mère supérieure de lui fournir une liste des enfants avec leur noms et leurs âges. Elle s'exécuta et, le papier en main, elle énuméra le noms de sept d'entre nous, les plus âgés. Ils tremblaient de peur car ils ignoraient ce qui les attendait. La cheffe donna l'ordre à ses subordonnées de les embarquer dans le véhicule. Les garçons tentèrent de se défendre, ils hurlaient à s'en briser la voix, s'accrochant aux bras de leurs amis qui refusaient de les laisser partir. Les plus petits pleuraient d'effroi et les sœurs suppliaient à genoux d'épargner leurs enfants. Un coup de feu retentit.

— Aucun ne mourra s'ils se tiennent sages !

La peur de leurs armes ramena le calme. Nous étions terrifiés par ces individus en noir qui enlevaient des enfants sans raison valable.

C'était le premier jour du recensement. J'avais été épargné, je devenais le garçon le plus âgé de la communauté.

Les militaires et nos amis disparus au loin, nous rentrâmes dans le monastère, abattus. Une fois de plus, on me dévisagea. Ce fut différent cette fois car je ressentis de la haine émaner d'eux.

— Elles ont emmené les plus vieux, les plus de dix ans, pourquoi t'ont-elles épargné ? se lamenta Carl, bientôt dix ans. Es-tu maudit ?

— Non, non je ... je l'ignore .

— Qu'est - ce que tu sais hein ? Tu passes ta vie le nez dans tes bouquins mais en fin de compte, tu sais rien ! C'est toi qu'elles auraient dû prendre. Ce n'est pas Dieu que tu pries, mais le diable.

— Et c'est quoi cette histoire de lapis quelque chose ? ajouta Roman. Tu as déjà vu cette pierre en vrai, en dehors de tes bouquins. Et pourquoi vous l'avez empêché de parler, sœur Haneul ?

— Ça ne vous regarde pas, maintenant retournons à l'intérieur. Il est temps de prier pour eux, qu'ils ne leur arrivent rien.

Ils s'exécutèrent sans protester, à part prier ils ne pouvaient rien faire d'autre. Je ne me rendis pas à la chapelle. On m'avait désigné coupable, à quoi bon aller à la messe.

Le couvent reprit le cours normal de sa vie, rouvrant ses portes à quelques visiteuses privilégiées. C'est ainsi que j'appris, en écoutant les conversations de couloirs alors que les autres jouaient pour oublier, ce qui attendait les garçons du pays recensés par l'administration royale. Cela ne m'horrifiait guère, pour une fois je comprenais la démarche, sans forcément l'approuver mais je gardai cela pour moi. Un mois s'écoula ainsi et , le jour des dix ans de Carl, elles vinrent le chercher. Nous étions en février et la neige recouvrait les jardins du monastère. En mars, Roman fêterait ses dix ans et il était terrifié à l'idée d'être emmené à la capitale. Malheureusement il ne pouvait qu'attendre, impuissant, son heure. Roman fut bien recensé le jour de son anniversaire, comme si elles voulaient intensifier leur désespoir en transformant un jour de joie en cauchemar. Mon tour aurait dû venir bien avant et contrairement aux autres, j'étais plutôt impatient de quitter cet endroit. Pourtant, personne ne vint frapper à la porte pour moi. Tandis que les autres garçons disparaissaient un à un, moi j'étais toujours là. Ils finirent tous - à raison - par me maudire. De simple

humain, je devenais le pire des pécheurs. Il arrivait aux religieuses de se méfier de moi, pire, d'être effrayées par mes seules paroles. Avais-je un tel pouvoir sur elles ? La plus touchée par ce mal s'avéra être Haneul. Elle cachait un secret, un secret qu'elle devait garder à tout prix. J'entendis des choses parfois qui ne faisaient aucun sens et qui m'angoissaient chaque jour un peu plus. Je voulais maintenant savoir d'où je venais, si mon ascendance avait un quelconque rapport avec ce que je subissais depuis quelque temps. « C'est bien son fils, je comprends mieux son comportement, voilà pourquoi il n'a pas d'amis. Qu'est-ce qu'elle attend pour venir le chercher ? » disait l'une. « Telle mère, tel fils, un pécheur, que Dieu leur vienne en aide » répondait l'autre en se signant.

Les mois défilaient et je perdais espoir d'être un jour emmené. Jusqu'à ce jour d'automne. Enfin, quelqu'un vint me chercher. Sa venue fut une délivrance. Elle arriva dans la soirée et ne resta qu'une nuit au monastère, elle semblait chercher quelqu'un mais elle ignorait qui. L'histoire du pendentif qu'Ange m'avait dérobé, par vengeance peut-être, me permit d'en finir définitivement avec cet endroit. Elle m'emmena loin du couvent, des femmes qui m'avaient élevé, des enfants avec qui j'avais grandi, loin de mon enfance et de ceux qui m'avaient aimé puis haï. Une nouvelle vie commençait pour moi. »

Nerghüi termina sa boisson.

— C'était une très belle histoire. Je comprends mieux pourquoi tu me disais n'être personne. Je ne suis pas plus quelqu'un que toi. « Mon grand-père, en arrivant en Amérique, s'est choisi un patronyme occidental car en Mongolie, les noms de famille sont un peu compliqués. Mais surtout, il désirait un nom qui reflète qui nous sommes. C'est pour ça que je me nomme Satheen. Un mot dérivé de satin. Tu avoueras que ce n'est pas très subtil. Je n'ai pas eu une enfance difficile, bien que j'ai vécu comme toi,

coupée du monde extérieur. J'ai grandi dans le luxe et l'opulence. Mon sexe n'a jamais eu d'influence sur mon éducation. D'ailleurs, mes parents refusaient les règles stupides du Roi. Je crois que peu de gens approuvaient l'idéologie du gouvernement mais qui s'insurgeait risquait la mort. Notre richesse et nos connexions nous en préservaient, mais il fut très dur de continuer à commercer avec l'étranger depuis le Canada. Les frontières fermées, nous ne pouvions fuir. Nous dûmes prendre notre mal en patience et économiser au maximum. Cet argent servirait de grands projets à l'avenir. Mes parents étaient des visionnaires. Un jour, une jeune femme vint frapper à la porte de notre demeure. Nous ignorions qu'elle apporterait un vent nouveau pour la nation. Sa « maîtresse » projetait de renverser le gouvernement et elle sollicitait notre aide. La vie reprit dans la maison, père et mère reprenaient des couleurs. Ils misèrent leur fortune sur cette femme qu'ils connaissaient à peine. Je crois que ce qui les a décidés, c'est moi. Il voulait une meilleure vie pour leur fille. Depuis ma naissance je vivais enfermé dans notre domaine, je ne sortais jamais. Trop dangereux. Je n'avais pas d'amis non plus. J'occupais mes journées à lire, à faire des origamis, à fabriquer des objets avec des morceaux de bois, à réparer ce que je pouvais réparer avec ce que j'avais. Et quand ma mère ramena à la maison des ouvrages de sciences, je me mis à recréer les expériences qui y étaient décrites. Je passais de la physique à la biologie, de la chimie à la médecine, en passant par les mathématiques. A ton âge, j'étais devenu un génie des sciences. Alors lorsque je pus enfin sortir de chez moi et aller à l'école, mes parents m'inscrivirent dans ce programme spécial fondé par Aysun pour les enfants qui se destinent à la science, afin de sauver l'humanité de ce virus qui le dévore. Mon père ne fait heureusement pas partie de ces individus perdus à cause de cette satanée épidémie. Certes cela a aidé les femmes à bénéficier de la place qu'elles réclamaient depuis des

lustres, mais à quel prix. Cette pandémie tombait à point nommé et si j'étais une adversaire de la Reine, je la tiendrais responsable de la propagation de cette maladie. Mais même pour le plus grand de ses détracteurs, cela n'aurait aucun sens, n'est ce pas? Personne ne serait assez fou et criminel pour oser empoisonner la terre entière et souhaiter ce carnage. Enfin je l'espère. Tu ne finis pas ton verre? »

Sa réaction me surprit. Elle était si insouciante et en même temps tellement mature. Ses actes et son discours ne concordaient pas. Il était 15h30. Nous restâmes sous le kiosque de longues minutes encore, à discuter de nous. J'appris qu'elle rêvait de devenir une virologue reconnue de ses pairs à l'international, dans le but d'anéantir définitivement le virus qui continuait de tuer dans certaines régions de la planète. Elle ne supportait pas son impuissance et ne désirait que mettre son savoir au service des autres. La force avec laquelle elle défendait ses convictions fit battre mon cœur. Moi je n'avais pas de rêve, pas d'objectif. A part plaire à ma mère.

— Je ne te juge pas Enzo, si tel est ton désir alors accomplis-le. Aide ta mère dans son entreprise. En tant que fiancée et tant qu'amie je te soutiendrai.

— Nous ne sommes pas encore fiancés, nous n'officialisons que ce soir.

— Tu ne veux pas de moi? Elle prit un air vexé.

— Non, ce n'est pas ce que j'ai voulu dire.

— Ne sois embarrassé par tes paroles, dit-elle dans un éclat de rire. Je plaisante.

— Ha. J'ai fini mon verre. On rentre?

— Je te suis.

Nous retournâmes d'un pas léger vers le Palais, nous perdant dans le labyrinthe plusieurs fois avant de trouver la sortie. Cela nous amusa. Il était finalement 18h lorsque nous vîmes les gardes. Ils se jetèrent sur nous.

— Vous êtes enfin de retour ! Dépêchez vous, vous devez vous préparer pour le banquet de ce soir.

— Calmez vous donc. Nous serons à l'heure. Puis se tournant vers moi.

— Merci pour cet après-midi, j'ai beaucoup apprécié nos conversations. C'était très instructif. A plus tard.

Elle déposa un doux baiser sur ma main et tourna les talons pour se rendre dans ces appartements. Elle et son escorte logeraient dans l'aile Sud du Palais, juste au-dessus de la salle de cérémonie.

Je retournais dans ma chambre me reposer un peu et mettre de l'ordre dans mes pensées. Gisèl vint me rappeler que je devais faire ma toilette. Tout était déjà prêt, je n'avais plus qu'à me laver et à enfiler la tenue qu'on m'avait donnée . Il s'agissait d'un simple costume bordeaux trois pièces de cérémonie en lin. 20h sonna. J'étais bizarrement serein. Mon après-midi parfait me rendait tout à fait guilleret, et j'avais hâte de revoir mon amie. Arrivée devant la porte de la salle, je rajustai une dernière fois mon costume puis demandai au domestique de m'annoncer. J'entrai dans la pièce et tous les regards se tournèrent vers moi. La pression s'avéra insupportable et je cru bien faillir si ma mère était venue me sauver.

— Mon fils, enfin! Mon dieu ce que tu es beau. Voici mon fils, Enzo !

Et tous me saluèrent. J'inclinai de temps en temps la tête en guise de réponse avec un sourire gêné. J'aurais aimé me faire tout petit. Le supplice dura un court instant car Nerghüi fit son apparition. Elle resplendissait ce soir-là dans sa robe taille empire en satin et mousseline couleur pêche à manche courte, qui tombait jusqu'à ses chevilles, et qui dévoilait de ravissantes sandales blanches à lanières fines croisées. Je l'observais tant et si bien que je ne remarquai pas ses parents s'approcher de moi pour me faire la révérence. C'est sa voix qui me rappela à la réalité.

— Enzo, je te présente mes parents.

— Nos salutations, votre altesse.

— Oui, bien sûr , euh, je vous remercie.

— Nous prions pour que nos familles s’entendent à merveille, ajouta son père.

— Je l’espère aussi, dis-je d’un ton hésitant.

— Maman, papa, j’aime beaucoup ce garçon, j’ai hâte d’officialiser nos fiançailles.

— Nous aussi ma chérie, nous aussi, répondit sa mère.

— S’il vous plaît, chers convives, je vous invite à passer à table, déclara la Reine.

C’était l’heure de ma présentation. Je m’installai derrière le pupitre. Je m’éclaircis la gorge et lu le papier devant moi d’une voix chancelante.

« Bonjour à tous. Je m’appelle Enzo Kane et je me réjouis de vous voir tous réunis ce soir pour célébrer mes fiançailles avec l’héritière de la famille Satheen, Nerghüi. Comme vous pouvez le voir, je ne suis qu’un enfant d’à peine 11 ans et je connais peu de choses au monde des adultes, mais soyez assuré que je mettrai toutes mes faibles capacités à l’ouvrage afin d’aider ma mère dans la réalisation du futur qu’elle entrevoit. Et j’espère vous voir à nos côtés dans cette mission. Je tiens à tous vous remercier de votre soutien. Merci à Nerghüi de me soutenir et d’accepter de se lier à moi. Je veux être une bonne personne pour elle et pour le monde. Voilà, merci de m’avoir écouté.»

Ils applaudirent à l’unisson, par respect. Ma mère se leva et prit ma place.

— Comme vous le savez tous, nous avons organisé ce banquet pour une occasion très spéciale. Viens Nerghüi. Ce soir, ces deux enfants officialisent leur future union. Vous recevrez un faire part dans six ans pour le mariage !

Cette dernière déclaration amusa l’assemblée qui ria de bon cœur. Le casting était international. Les convives se constituaient en majorité de

femmes, beaucoup d'ambassadrices de nations alliées. Elles y côtoyaient des cheffes d'entreprises, des ministres ou encore des têtes couronnées. On comptait quelques hommes, la plupart leurs époux, mais aussi un Roi, deux secrétaires d'États et trois PDG de grandes entreprises de textile. La soirée m'épuisait. Je m'éclipsai un moment à l'extérieur. Je me dirigeai vers l'église quand Nerghüi me rattrapa. Je la vis s'élancer vers moi avec difficulté, les pieds s'empêtrant dans sa robe.

— Attends-moi ! Elle s'arrêta devant moi, essoufflée. Pourquoi ai-je choisi cette robe? Haha. Je voulais être jolie pour toi je crois bien.

Je rougis.

— Tu m'accompagnes? Je vais à l'église.

— Tu es croyant?

— Et bien, j'aime me ressourcer là bas.

— *Let's go !*

Je souris. Je lui pris la main et l'entraînai dans l'édifice religieux. Nous nous assîmes au fond de la nef, et tandis que je priais le seigneur pour m'aider à supporter la suite de mon voyage, elle posa sa tête sur mon épaule et s'assoupit. Mon cœur se mit à battre à tout rompre. Je la fixai de longues secondes, cela me parut une éternité. Puis je tournai une nouvelle fois mes yeux vers le Christ et réitérai ma prière, plus ardemment encore. J'aurais souhaité que cet instant dure infiniment, et comme dans les romans d'amour que je lisais parfois au couvent, je me rêvais en prince charmant. Ce genre de littérature à l'eau de rose avait été banni du royaume de ma mère, elle ne les supportait pas et en avait fait brûler tellement. Elle n'approuvait pas les autodafés car ils tuaient notre héritage, disait-elle. Mais apparemment cette pensée ne s'appliquait pas à ce genre de roman. Cela m'attrista quand je le découvris. De ce fait je ne lui avouai jamais que j'aimais ces œuvres. Je les gardais pour moi et m'imaginais être le héros de l'un d'entre eux. Alors je

profitai de ce que je vivais, assis sur cette chaise en bois, au fond de cette église, dans ce palais. J'étais presque aussi âgé que Roméo. J'espérais juste ne pas finir comme lui, six pieds sous terre dans la fleur de l'âge.

Gisèl vint nous chercher, la soirée terminée, pour nous sommer de retourner dans nos appartements respectifs. Arrivée sous le porche de la porte principale de l'aile sud, je baisai la main de ma fiancée en lui souhaitant bonne nuit. Elle sourit et rentra à l'intérieur. Les invités étaient tous logés au Palais après la cérémonie et ils avaient tous quitté la scène. Je rentrai à mon tour, sans croiser personne excepté le personnel qui semblait ne jamais dormir. Enfin dans ma chambre, je me déshabillai en vitesse et m'affalai sur mon lit, prêt à rêver de cette journée.

Le lendemain matin, elle était déjà partie, sans un mot d'adieu. Je ne devais la revoir qu'à mon anniversaire, soit quatre mois plus tard. Je me languissais d'elle, et seules les lettres que nous nous écrivions me réconfortaient un peu pendant son absence.

Retrouvailles

Enfin l'hiver se présenta et avec lui mon anniversaire qui marquerait nos retrouvailles. Car elle m'avait informé qu'elle viendrait pour fêter mes 11 ans. Je ne tenais plus en place et donnai une quantité d'ordres aux domestiques afin que tout soit parfait. En plus de sa présence, un autre cadeau m'attendait. Juste descendue de voiture, elle vint m'embrasser et me dit qu'elle resterait un mois au Palais. Je pleurai de joie à cette nouvelle. J'aurai enfin une amie avec qui parler.

Ma mère était partie pour un périple diplomatique de trois mois à travers le monde, et je m'ennuyais à mourir sans elle. Puisque je ne pouvais accéder au Pavillon des femmes, j'occupais mes journées à lire comme

avant, dans la bibliothèque ou dans les jardins. Je ne sortais pas en ville, on me l'interdisait. J'ignorais pourquoi je ne devais pas montrer mon visage, mais je faisais confiance aux décisions de la Reine. Je savais qu'il y avait une bonne raison à cela donc je ne contestai pas cette pénible situation. Nerghüi se révéla comme un rayon de soleil dans mon insipide existence. A mon arrivée, la majorité du personnel se réjouissait de voir un enfant « normal » au Palais. Julie, Nää et Marissa, les trois petites filles que ma mère avait adoptées ne semblaient pas réjouir le personnel, au contraire elles leur faisaient peur. Elles pensaient que moi j'y apporterai plus de vie, mais mon attitude introvertie les fit rapidement déchanter. Alors elles ne rechignèrent pas ce jour-là quand je courus dans tous les sens leur donner mes instructions pour ma fête d'anniversaire. Je les voyais accomplir leur tâche avec gaieté pour la première fois depuis longtemps, et le Palais reprenait des couleurs. Je regrettais ne pas pouvoir inviter les filles de ce pavillon « interdit » à fêter cette occasion avec moi. D'ailleurs, moi, mon escorte, les domestiques, les invités et tout autre individu n'avaient accès qu'à certains endroits du Palais. Un en particulier était proscrit et seule une autorisation signée de la Reine permettait de s'y rendre. Mais la réciprocité s'appliquait pour ceux qui habitaient là-bas. A vrai dire, Aysun évitait soigneusement de répondre à toutes mes questions sur ce sujet. Des rumeurs couraient sur ce qu'il s'y passait mais rien ne pouvait les confirmer ou les infirmer. Après plusieurs tentatives, j'abandonnai mon enquête et me résignai à ne jamais découvrir la vérité, pour le moment. Je remarquai néanmoins de nouvelles têtes chez les gardes. Je gardai mes soupçons et préférerai ne plus y penser.

Le vent d'hiver nous irritait le visage et nous faisait claquer des dents. Je l'invitai à aller se réchauffer dans le salon du deuxième étage avec vue sur la capitale. Elle donna son manteau et nous montâmes les escaliers quatre à quatre pour arrivée tout haletant dans cette pièce qui détonnait avec le reste.

Le salon était très moderne. Au centre de la pièce, une table basse hexagonale en verre trempée enserrée de deux canapés d'angles en cuir blanc sans accoudoir. Sur les murs peints en gris clair s'éparpillaient de petits miroirs de forme triangulaire, et du plafond se suspendait un gigantesque plafonnier en argent à cinq cercles lumineux. Et les trois grandes baies vitrées du mur Est laissaient passer la lumière du soleil, éclairant ainsi l'entièreté des lieux. Nous nous assîmes l'un en face de l'autre et tournâmes nos regards vers l'extérieur, observant la ville. Le Palais était bâti sur les hauteurs et de là ou se dévoilait à nous l'immensité de Memphis, la grande inconnue que nous gouvernerions sans doute un jour. Mon attention dévia vers Nerghüi. Elle s'allongea sur le divan et ferma les yeux.

— Tu n'as jamais quitté la colline n'est-ce pas? Tu ne sais rien de l'extérieur

— A part le couvent où j'ai grandi, c'est vrai, je ne connais que cet endroit.

— Je t'envie un peu parfois, le fait d'être ignorant des horreurs de ce monde. Rester aveugle de ce qui se passe sous tes fenêtres, sans en avoir fait le choix. Elle ouvrit les yeux qu'elle fixa vers le plafond. Je me demande ce que tu ferais pour garder le pouvoir au nom de la justice et sous le prétexte de la survie de l'humanité. Tu n'es encore qu'un enfant, tu ne peux pas comprendre.

— Je ne suis pas si naïf, je sais qu'on me cache des choses. C'est pour ça que je continue de m'instruire grâce...

— Tu crois sincèrement que les livres t'apprendront ce que tu veux savoir?

— En tout cas, ils m'aident à en savoir plus sur l'histoire, la géographie, les sciences, la sociologie et....

— Les livres ne sont que des livres ! Sa mâchoire se crispa et le ton de sa voix se fit plus sec. Tu vis dans un cocon tissé par des mensonges. Et c'est indécent de ta part d'affirmer que tu connais le monde parce que tu as lu des mots écrits il y a des années, voir des siècles par des inconnus. Tu vis à travers des théories abstraites. J'étais comme toi avant, mais la pratique m'a prouvé que j'avais tort. On ne se nourrit pas que de livres. Pour ces gens, en bas, ce n'est pas Durkheim ou Newton qui vont leur donner à manger.

— Je ne suis pas stupide ! m'exclamais-je, blessé par ses paroles. Je dois encore apprendre, je ne suis qu'au début de ma vie, comme tu le disais je ne suis qu'un enfant mais ne prends pas pour un imbécile.

— Je ne te prends pas pour un imbécile, juste pour un garçon de 11 ans. Je ne te condamne pas. Mais ton âge n'excuse pas ton indifférence. Tu ne demandes pas, tu ne veux pas savoir?

— Bien sûr que si, mais on ne me répond pas. « C'est pour te protéger », voilà ce à quoi j'ai droit.

— Alors tu as abandonné ? Elle s'était calmée. Elle se releva et me dévisagea d'un air bienveillant. — Si tu veux que l'on te dise la vérité tu dois d'abord te faire respecter. On doit voir que tu es prêt, qu'on peut compter sur toi.

— On me respecte.

— Tu le penses vraiment?

— Je suis un prince non?

— Ce n'est pas suffisant. Et je ne parle pas de ce genre de respect.

— Dis moi !

— Le respect, comme l'amour, ça se mérite. Un simple statut ne te l'offrira jamais. Tu ne peux pas savoir ce qui se passe dans les endroits interdits du Palais ? Soit. Mais dans ce cas intéresse toi à ce qui se passe dehors, intéresse toi à ton peuple.

— Comment faire, la Reine m’interdit de sortir et les dignitaires que je croise dans les couloirs me saluent mais ne m’adressent pas la parole. Je suis jeune mais très intelligent, et je comprenais très bien les conversations des réunions auxquelles j’ai déjà assisté.

— Tu n’es...

— Je ne suis qu’un gamin pour eux, le fils caché de la Reine. Je ne suis pas digne d’eux. Je me souviens maintenant, je l’ai vu dans leurs regards lors de la cérémonie de fiançailles.

— C’est un bon début. Elle se tut un instant. Nous pouvons commencer. Écoute moi attentivement. La Reine, Aysun a mit en place un système de recensement dès sa prise de pouvoir.

— Oui je connais le recensement?

— Laisse-moi finir. Le véritable objectif est d’enlever les jeunes garçons à leur famille pour les faire participer à des sortes de classes qui les instruisent sur l’histoire de notre nation. Je n’ai pas tous les détails mais je sais que ceux qui « échouent » à ce programme ne sont pas ramenés à leur famille mais sont emmenés dans des unités spéciales situées dans les bas fonds de la ville. Et ils restent jusqu’à ce qu’ils deviennent un peu plus « docile ». Et si non, et bien... Quant aux éternels réfractaires...Aucune information, sans doute tous. Elle mima un couteau tranchant sa gorge.

— Où veux-tu en venir? Tu croyais que j’ignorais l’existence des CLASS et des unités?

— Que...Enfin...Tu étais au courant?

— Bien sûr. J’ai parlé des garçons du couvent à ma mère et lui ai demandé ce qu’ils devenaient. Elle m’a tout raconté.

— Mais alors quand tu disais vouloir en savoir plus...

— Je ne parlais que du pavillon interdit et des filles qui y vivent. Le Pavillon des femmes.

— Le pavillon des femmes?

— Il semble que j'en sache plus que tu ne le crois. Mais pourquoi fais tu cette tête, tu as mal quelque part?

— Non, non. Son visage s'assombrissait davantage. Elle souffla puis sembla reprendre des couleurs. Ce n'est rien, ne t'inquiète pas. Je voulais simplement te dire que si tu veux que l'on te respecte, tu dois demander à la Reine de limiter ces recensements.

— Pourquoi?

— Et bien, parce que...Elle semblait gênée. Parce qu'il risque de ne pas avoir assez de place pour prendre tous ces enfants en charge. Peut-être faudrait-il les prévenir de leur futur recensement, pour qu'ils puissent s'y préparer. Ainsi les parents seraient plus enclins à les laisser partir. Je crois.

— Ce n'est pas une mauvaise idée, d'ailleurs cela pourrait même les encourager à les envoyer de leur plein gré. Merci Nerghüi, on est sur la même longueur d'onde. J'espère que toi aussi tu approuves la vision de ma mère

— Euh oui, bien sûr. dit-elle d'une voix faible. Elle regarda sa montre. Mon D ieu, j'avais oublié que mon père revenait de Mexico aujourd'hui, son train sera bientôt là.

— Mais tu devais rester pour la soirée, dis-je, attristé.

— Je sais, je suis vraiment désolé. Je ne pourrai pas non plus rester ce mois-ci. Je suis désolée. Joyeux anniversaire !

Elle s'apprêtait à partir mais je la retins par le bras et la suppliai de rester au moins jusqu'à minuit, à défaut de rester plus longtemps. Elle tenta de se dégager mais je refusai de lâcher et insistai grossièrement. Je crus un instant lui faire peur, mais je dus me tromper car elle finit par accepter. Ravi, je l'entraînai dans la salle à manger où nous attendait fruits et gâteaux délicieux. Je lui parlai sans m'arrêter mais elle ne m'écoutait que d'une

oreille car elle sursautait à chaque fois que je l'interpellais. Elle se forçait à sourire, je le voyais bien, mais j'étais heureux et c'est ce qui importait. Elle apprendrait aussi au fil du temps à être heureuse avec moi. Minuit sonna. Elle me fit ses adieux et se dirigea précipitamment vers la sortie.

La semaine suivante, ma mère revint avec deux très mauvaises nouvelles qui altérèrent quelques jours notre relation. Les Satheen retournaient en Mongolie et abandonnaient leur titre de noblesse, et surtout ils rompaient les fiançailles. Cela ne faisait aucun sens, ni pour elle, ni pour moi. Aysun me tint pour responsable, du moins au début. Puis je finis par lui raconter mon entrevue avec Nerghüi le jour de mon anniversaire, et son attitude à mon égard se transforma. Elle me pardonna et me confia une mission d'importance capitale, m'avouant la fierté que je lui procurais. J'avais perdu mon amie mais j'avais gagné le respect et l'amour inconditionnel de ma mère. C'est tout ce qui importait.

« Quand tu auras accompli cette tâche, tu choisiras qui tu veux » me promit-elle.

Confiance

« Je vais te donner une mission qui déterminera l'avenir du royaume ». Ce fut les premiers mots de ma mère lorsqu'elle vint me réveiller ce matin de janvier. Elle me pressa de la rejoindre dans son salon privé pour que nous puissions discuter de la suite des événements. Je ne me fis pas prier, sautai de mon lit, enfilai une robe de chambre et la suivis à l'étage.

— Assieds toi. Écoute bien ce que je vais te dire. Elle s'éclaircit la gorge. J'ai posté des espions dans les UNITÉS car je dois savoir ce qu'il s'y passe sans y envoyer mes gardes. Je dois contrôler les mouvements de rébellions avant qu'ils ne menacent mon pouvoir. Tu comprends ?

— Oui je comprends. Vous voulez que j'étouffe ces rébellions ?

— Non, surtout pas. Je veux que tu en bâtisses une et que tu la nourrisses. Je veux que tu prennes part à la plus grande rébellion des UNITÉS. Je veux qu'il y ait un tas de garçons qui décident de la rejoindre.

— Pourquoi ? Je pensais qu'elles vous menaçaient.

— Mettrais - tu mes paroles en doute ?

— Non, bien sûr que non. Et dans quel but souhaitez vous créer une rébellion ?

— Tu le sauras en temps voulu. Mais elle sauvera la couronne, que tu hériteras quand j'aurai disparu. C'est pourquoi tu dois la protéger, et ce faisant tu sauveras notre famille. Je refuse de prendre le risque d'un retour en arrière. Elle se leva. Tu as rendez-vous à l'instant avec ton maître d'armes, tu dois apprendre à te défendre.

— J'ai combien de temps pour me préparer à cette mission ?

— Un mois. Profite du Palais. Tu peux partir. Oh et je te présenterai ton acolyte, il s'appelle Félix, il est déjà sur le terrain..

Je quittai le salon, perplexe quant à ses véritables intentions mais je croyais en elle et lui obéirais. Ma mission en tête, je ne pensai plus à m'amuser, je voulais être prêt. Je descendis dans les quartiers du personnel, m'adressais à la gouvernante en cheffe et lui demandai d'aller quérir le maître d'armes. Il vivait dans le bâtiment destiné aux cavalières de la garde royale situé derrière les écuries. Je n'eus pas à attendre longtemps avant de le voir se présenter essoufflé devant moi, sous le porche de l'entrée principale du Palais.

— Je vous attendais.

— Pardonnez moi, jeune maître.

— J'espère que vos enseignements seront plus impressionnants que votre ponctualité.

— Oui, jeune maître.

Je prenais un certain plaisir à taquiner le personnel du Palais. Personne n'avait jamais été à mon service avant mon arrivée dans ces lieux et je me délectais de voir leur visage pâlir de crainte à chacune de mes paroles. Je lui ordonnai de me conduire jusqu'au dojo à proximité du labyrinthe de fleurs, pour que nous puissions commencer les leçons d'escrime et de tir.

J'étais incroyablement mauvais et je sentis qu'il commençait à perdre patience bien qu'il faisait tout pour le cacher. Tous les jours durant quatre semaines je m'entraînai au combat. Entre temps je répétais mon rôle de jeune recensé avec Félix, mon complice, un adolescent de 14 ans qui avait juré fidélité à ma mère quelques années auparavant. Je serai un enfant traumatisé par les actions du pouvoir, devenu presque fou à cause de la peur que m'inspirait la Reine. Je n'approuvais pas tellement le personnage mais je me pliai aux exigences de la mission. Le 6 février, ma mère vint m'annoncer la grande nouvelle. Je rencontrai un autre complice, Alpha, le cousin de Félix.

La mission se déroulait avec une perfection étonnante, j'avais rencontré un garçon qui nourrissait une véritable haine pour Aysun et lui avait raconté mon histoire imaginée par Félix. Et lorsque je fus recensé avec d'autres enfants, tout continuait de se passer à merveille, même mieux que prévu car nous n'eûmes même pas besoin d'entraîner les autres jeunes à se réunir en groupe rebelle, le nouveau s'en chargea pour nous. Il était très enthousiaste. Mon cœur se mit à battre pour ce garçon aux yeux rêveurs, au sourire éclatant et aux idées farfelues. Il se prénommait Louis et vivait avec Félix et moi. Nous l'avions accueilli dès le premier jour car il semblait déterminé à ne pas céder au pouvoir. Il ne pensait qu'à sa famille et à son désir de revoir sa petite sœur. Lorsque tout ceci commença je ne m'imaginais pas devoir rester si longtemps l à- bas. Certes je retournais parfois au Palais afin de

faire mes rapports à ma mère mais je devais aussitôt retourner dans mon UNITÉ pour ne pas éveiller les soupçons. Je racontais que je prenais des cours de couture à l'autre bout de notre quartier; personne ne serait allé vérifier. J'avais réellement appris à coudre durant mon mois de formation au Palais afin de pouvoir confectionner des uniformes, et j'étais très doué.

C'était une mission de longue haleine. Heureusement, Louis me distrayait, je ne me lassais pas de lui, et plus les années passaient et moins je résistais à l'envie de lui avouer la vérité. Sa présence me procurait une bouffée d'air frais, loin de mes devoirs, et au moins lui ne cherchait pas à faire souffrir ma mère comme notre autre acolyte, Nicolas, que je haïssais. Quand il découvrit notre machination, je fus comme soulagé car enfin je n'aurai plus à lui mentir. Je pouvais le regarder sans honte. Je ressentais pour lui les mêmes sentiments que pour Nerghuï et je priais pour que l'histoire soit différente. Elle m'avait abandonné car elle ne voyait pas le même avenir que moi, or chaque jour depuis la révélation je priais pour que Louis accepte cette vision. Je voulais que nous avancions dans la même direction. Ce fut le cas. Ma joie fut-elle que j'étais prêt à tout pour le convaincre de s'investir corps et âme dans notre cause, quitte à prendre tous les risques et lui prouver que nous étions dans le vrai. Nicolas devait être anéanti. Je devais l'affronter, mon entraînement à l'épée serait suffisant pour le faire plier. « Prenons la broadsword, elle le fera reculer » pensai-je.

Je sortis du dojo, Louis m'attendait, le dos contre le mur et les bras croisés. Je faillis faire tomber l'épée. Le soleil se couchait et son visage sur lequel les derniers rayons du soleil se posaient semblait briller de mille feux. Je restai figé. Il s'approcha de moi et me secoua, cherchant à me faire sortir de ma torpeur mais je ne pouvais réagir, car plus il me touchait et moins mon corps me répondait. Il finit enfin par capituler et lâcha un soupir

de dépit. Je me repris et lui affirmai que j'irai au QG avec Aysun détruire la Confrérie. Il posa ses yeux sur mon arme.

— Tu comptes utiliser ça ?

— Oui.

— Es - tu stupide ? On parle de Nicolas qui a passé des nuits entières à s'entraîner au combat. Tu l'as vu faire. As-tu perdu la tête.

— Je sais me battre, j'ai eu un très bon maître d'armes.

— Pourquoi tiens-tu tant à risquer ta vie pour...

— C'est ma mère! C'est ma mission de l'aider à accomplir son rêve.

— Son rêve ? Tu en connais à peine la teneur. Tu ignores l'avenir qu'elle réserve à l'humanité quand on aura trouvé un moyen d'éradiquer le virus. Et puis tu as tort, sa mission serait plutôt de te protéger toi, son fils.

— Je sais qu'elle veut soutenir les femmes du monde entier, celles d'ici et celles encore asservies. Je comprends ses raisons et je les accepte. Tu es ici pour protéger ta sœur et je ne te juge pas. Moi je dois prouver à ma mère que je suis dévoué à ma mission.

— Tu n'as rien à prouver, à qui que ce soit.

— Mais toi...Tu n'es pas encore totalement convaincu, je veux te montrer qu'il est digne que l'on prenne des risques pour le réaliser.

Il soupira une nouvelle fois. Il se tourna vers l'horizon, m'attrapa par la main et enjoignit à l'imiter, à admirer le coucher de soleil. Je souris tandis que je continuai à lui tenir la main.

— Comment imagines-tu ton avenir Alexandre ? Oublie Aysun un instant et pense à toi. Comment te vois tu dans dix ans ?

Sa question me surprit car je n'y avais jamais vraiment réfléchi, je ne vivais que pour accomplir la vision de ma mère. Ma réflexion sembla durer une éternité car quand je répondis enfin la nuit était tombée. Mais il n'avait pas lâché ma main et cela me rendit heureux.

— Mon avenir je l’imagine à vos côtés. J’espère pouvoir rire, manger , voyager avec vous, maman, Félix, Alpha...toi. Je veux voir un monde meilleur où nous pourrions vivre en paix, où le virus aura enfin disparu et où nous serons heureux. Dans dix ans, haha, je ne sais pas, j’espère simplement être en vie.

— Hmm, et bien garde bien ça en tête. Quand toute cette histoire avec la Confrérie sera terminée, je te ferai visiter Memphis. Je n’arrive toujours pas à croire que tu ne sois jamais sortie. Nous irons déguster une glace. Tu demanderas de l’argent à ta mère. Allons-y, il est l’heure.

Je crois bien que je rougis à ces mots. Je visiterais enfin la capitale auprès de Louis. Je m’en réjouissais déjà. « Vivement que cette histoire se termine!
»

CHAPITRE 4

Le Repos de Nyx

Bonheur

Comme je refusais de récupérer le titre d’Alexandre comme « fils de », Aysun m’en créa un, exclusif, celui de pupille royale. Ce titre me donnait accès à tous les privilèges de l’élite. J’entrais dans un monde jusque-là inconnu. J’oubliai mon passé et profitai de trois années de bonheur, baignant dans le luxe, l’ostentation et le loisir. Je l’accompagnai à chacune de ses réunions, ici ou ailleurs. Je fis ainsi le tour du monde. Je découvris des paysages grandioses, des peuples que je pensais disparus, des individus exceptionnels vivants en symbiose avec la nature. Mais je fus aussi confronté à la misère et la douleur. Je vis la tristesse et la mort, car la

grande épidémie n'avait épargné personne. Ceux qui souffraient déjà ne cessaient de souffrir encore et toujours comme si la fatalité s'accrochait à eux. J'ai pleuré pour ces gens, j'ai prié pour ces gens moi qui ne croyais en rien, j'ai donné à ces gens et je les ai aidés, pour eux ou pour moi je ne saurai le dire mais ils me faisaient me sentir vivant, pour la première fois depuis longtemps. Alors à chaque voyage d'Aysun je lui demandais de m'emmener. J'étais le prince de ce monde puisqu'elle en était la reine et rien ne pouvait faire obstacle à nos caprices.

Dans chaque métropole de chaque région, je découvrais un quartier destiné à la luxure, où les hommes offraient leurs corps et où les femmes payaient pour les obtenir. Le message était clair : faire plaisir aux femmes, asservir les hommes. Pour faire simple, toutes n'étaient pas des épouses et elles n'avaient aucune obligation à en être. Si l'une d'elles se trouvait célibataire, elle savait où aller. Le monde inversé dans lequel nous vivions pressait les mâles à se chercher une femme afin de ne pas finir dans un de ces quartiers. Malgré tout, les gouvernements de ces pays espéraient que les femmes aient au moins trois enfants, afin de garantir notre survie. Peut-être était-ce la solution à nos problèmes, après tout, ces villes que je visitais semblaient apaisées. Mais Aysun s'y refusait, elle n'aimait pas ça, d'ailleurs les lois étaient très strictes en Amérique. En définitive, le plus puissant pays du monde faisait exception sur ce sujet. Les femmes ne seraient plus des *ventres*, et si l'humanité venait à disparaître en conséquence de ce choix alors il en serait ainsi.

Malgré mon nouveau statut, je refusai de joindre ma famille, justement à cause de cette nouvelle vie que je bâtissais sur les cendres d'un ami. Et de toute façon je n'étais pas prêt à les revoir. Pendant trois ans nous avons vécu ainsi, et chaque soir je retrouvais ma mère adoptive dans son bureau où je

m'allongeais sur le divan un livre à la main. Je lisais tandis qu'elle écrivait je ne sais quoi sur des feuillets en papier de riz directement importés de Chine. Quand je lui demandais pourquoi elle paraissait tant absorbée par ces écrits elle me répondait inlassablement la même chose « quand il sera terminé il t'appartiendra, tu pourras le lire si tu le désires, mais tu devras être le seul », à quoi j'ajoutais « un chef-d'œuvre destiné à rester secret » et elle finissait par avouer qu'elle aurait souhaité l'offrir à son fils. Puis je me replongeais dans ma lecture et ne lui parlais plus jusqu'au dîner. Celui-ci était chaleureux dans une pièce glaciale car nous étions tous deux seuls et assis autour d'une gigantesque table ovale dans une énorme salle, mais je m'arrangeais pour m'asseoir à ses côtés et non en face comme le voulait la bienséance. Je me souviens avoir ri à chaudes larmes durant ces repas que nous partagions, je me souviens aussi de nos disputes sur des sujets communs tels la musique ou la littérature, je me souviens m'être endormi près d'elle quand mon corps était exténué de nos voyages. Je me souviens de tous ces moments que j'ai passés avec elle au lieu de les passer avec Maxence et Moïra

« Guerre et Paix »

En mai 2098 je quittai le palais, ému d'abandonner la femme qui m'avait pris sous son aile protectrice. Malgré notre funeste passé commun, je ne pouvais continuer à la haïr. Surtout avoir concédé à ma requête de limiter les recensements. Cela m'avait pris toutes ces années pour enfin obtenir cette décision. Aujourd'hui je lui tenais lieu de fils depuis le décès du sien, et elle ne me refusait plus grand chose, même si cela ne faisait pas partie du « plan ». Quant à moi je lui concédais le statut de mère. Je possédais quelque chose qu'elle désirait, l'innocence et la fougue de mes jeunes

années. Nous réparions mutuellement nos blessures. Et purifié de mes péchés à l'époque de la Confrérie, je ne m'étais jamais autant senti bien et autant amusé depuis des lustres. J'avais vécu trop longtemps loin de la lumière. Ayant les meilleures intentions envers moi, elle n'exigea pas de ma personne d'infiltrer à mon tour une faction rebelle, ne voulant plus refaire la même erreur, ne plus perdre un être cher.

Alors le jour de mon départ, mon âme se déchira entre l'envie de rester près d'elle et celui de reprendre ma vie en main. Néanmoins je savais que je ne serai plus seul, que l'on veillerait sur moi. Je pris la route sans jeter un regard derrière moi, d'ailleurs j'avais souhaité que personne ne m'accompagne jusqu'au portail, il fallait me laisser partir sans tenter de me retenir. Aysun l'accepta parfaitement, et avant de lui dire adieu je l'avais embrassé délicatement sur les deux joues afin de lui montrer ma gratitude et mon amour.

Les grilles franchies, je traînai ma valise sur les pavés et descendis l'artère principale reliant le palais à la grande place. Finalement je me retrouvai à mon point de départ, mais dans une autre situation, plus rien du pauvre garçon recensé de la campagne ne subsistait et je respirais la sérénité. Je sentis la fraîcheur du printemps traversant la ville effleurer chaque partie de mon corps. Enfin, je redécouvris le lieu qui m'avait vu naître, je déambulais dans les rues tout en essayant de reconnaître des bâtiments ou des gens. Cette population me semblait à la fois étrangère et familière, ayant vécu mon enfance à ses côtés, nous l'avions abandonné quand ma mère s'était enfuie avec ma sœur et moi. Je préfèrai effacer ces moments de ma mémoire. Ce que je réussis à faire sans mal. Seul un souvenir restait gravé en moi, un seul, qui symbolisait le lien que j'entretenais avec la ville. Léca. Son visage en larmes hantait toujours mon esprit, la honte de la promesse que j'avais rompu me suivrait jusqu'à la fin,

tel devait être mon fardeau. Ces pensées me traversant je décidai de me rendre à mon ancienne école. Là où tout avait commencé. Je marchai bien une heure dans les méandres du secteur de mon enfance avant de la trouver. Je fus surpris d'y voir des enfants s'amuser dans la cour, l'établissement avait fermé ses portes après l'épidémie, pourtant je voyais ces garçons et ces filles courir et rigoler. Je m'imaginai à leur place, de l'autre côté du grillage, en train de jouer à chat avec mes camarades et essayant de toucher les différents participants. J'esquissai un sourire, repensant à ces instants de récréation où nous pouvions nous évader, oublier nos problèmes. Étouffant mon rêve éveillé j'entrepris de quitter les lieux, mais je stoppai net ma marche quand je vis inscrit sur une plaque en laiton « Aux enfants et au personnel scolaire décédés dans cette école lors de la grande épidémie, l'année 2087 de notre Seigneur ». Je pris conscience qu'une page de l'histoire avait été tournée, alors je tournai à mon tour les talons et m'éloignai le plus loin possible de ce bâtiment ; de mon enfance.

Je me promenai un moment, puis j'allai me poser sur un banc situé à proximité d'une modeste fontaine et m'endormis.

Je fus réveillé par une sensation désagréable sur ma jambe droite, j'ouvris les yeux et me remis en position assise précipitamment. Un homme vêtu de noir avec son visage caché par un capuchon vert essayait de me chatouiller avec de l'herbe à chat. Je le repoussai en lui faisant remarquer son comportement inconvenant. Il s'esclaffa tellement fort que je crus qu'il allait se rouler par terre. Je pus découvrir ses deux rangées de dents blanches ainsi que le fond de sa gorge. Il me perturbait. Je me levai lorsque l'étrange individu me retint par le bras et m e força à me rasseoir.

— Mais lâchez moi ! criais-je .

— Tu ne me reconnais pas ? C'est moi. Il se découvrit la tête.

— Alpha ?

— En personne.

— Mais enfin où éta is- tu passé tout ce temps ? Et quel est donc cet accoutrement ?

Il prit place sur le banc et me dévisagea, il me fit une accolade amicale, bien heureux de me revoir, puis il sortit de son veston un couteau pourvu d'un manche en bois d ' amboine décoré de minuscules abeilles, il s'agissait de celui de Félix, la veille de la bataille sanglante du souterrain. Stupéfait par ce qu'il me montrait je lui demandai où il avait trouvé cet objet. Il hésita avant de me répondre, alors j'insistai grossièrement. Il finit par me dire qu'il l'avait ramassé sur le sol ensanglanté de la grande salle juste après le combat.

— Qu'est ce que tu racontes ? Félix n'était pas là.

— Ce couteau n'appartenait pas à Félix mais à Alexandre.

Je ne comprenais absolument rien à ce qu'il racontait, la folie devait le prendre parfois. J'essayai d'ignorer sa remarque et lui posai une autre question.

— Pourquoi l'as tu gardé ?

— Oh je ne l'ai pas fait. Il se tut un instant. Aysun me l'a confié en signe de confiance.

Ça y' est, il était fou, ses dires n'avaient aucun sens.

— Je crois que la capitale t'as tourné la tête ! dis-je en riant.

Il ne rétorqua pas. Son visage, qui pendant la conversation semblait sombre, redevint lumineux. Il me fit remarquer gaiement mon nouveau vocabulaire « tu parles comme un petit prince maintenant, fini le garçon de la cambrousse qui courait dans tous les sens. Je pensais pas te trouver ici, t'as déserté le palais ? Tu profites bien de ton blason ! ». J'acquiesçai à ses paroles sans donner plus de détails. Je discernais bien que derrière ce

masque d'euphorie se cachait quelque chose d'important, mais je préfèrai ne pas y penser de peur d'apprendre une fois de plus une terrible vérité.

La nuit approchait à grand pas et je ne savais toujours pas où dormir, j'osai quérir de l'aide auprès de mon ancien ami. Il accepta ma requête avec joie comme s'il semblait soulagé de me retrouver. Nous quittâmes notre banc et il me conduisit jusqu'au deuxième secteur. Mon blason royal en main je pouvais me déplacer à mon gré dans toute la capitale. Je dirais aux sentinelles qu'il m'accompagnait, bien que résident actuel de ce secteur, il fallait un droit d'entrée. Passé l'enceinte, il m'emmena dans une auberge que je connaissais bien. Elle se nommait « Guerre et Paix » et elle portait bien son nom car à l'intérieur s'y trouvait la seconde entrée de notre ancien QG, aujourd'hui déserté. Je m'en étonnai.

— L'aubergiste adore Tolstoï. Tiens, ça me fait penser qu'elle est devenue fan le jour où la Confrérie a été démantelée, comme si elle s'y attendait. Il aperçut une jeune femme derrière le bar, sans doute la nouvelle propriétaire, qu'il héla. — Euriel !

Elle reconnut son ami et lui rendit son accueil d'une façon particulière.

— Arrêtes de faire ça veux tu, abruti !

— Moi aussi je t'adore.

Il m'invita à m'asseoir à une table pendant qu'il irait régler nos affaires et commander à boire à sa « chère et tendre ». Je le regardai se diriger vers le comptoir pour aller harceler cette pauvre fille à la peau dorée qui ressemblait, sa couleur exceptée, à une nymphe sortie tout droit d'un tableau de Godward. Elle devait avoir environ mon âge, pas très grande elle possédait une allure droite et noble qui la rendait à la fois gracieuse et intimidante. Sur son visage rond, des yeux marron en amande rehaussés par d'épais sourcils, et un regard vif qui lui donnait parfois cet air viril. Elle avait des cheveux noirs qui tombaient en fines boucles sur ses épaules

carrées, le nez nubien, les pommettes saillantes et la bouche pulpeuse et bien dessinée. Elle débordait de vitalité. Sa beauté faisait sans aucun doute concurrence à celle d'Aysun.

Je la dévisageai encore quand Alpha revint à notre table m'apporter un verre de cidre, alors qu'il s'était pris un octobre rouge. Je le réprimandai du regard, à quoi il répondit par un simple mouvement d'épaule avant de me faire remarquer mon âge, « trop jeune » me dit-il. Je plongeai mon nez dans mon verre et ignorai ces mots. Euriel riait de notre dispute en même temps qu'elle essuyait des coupes de champagnes, je le su car à ce moment précis j'avais levé les yeux dans sa direction dans l'espoir de l'admirer un peu plus longtemps.

— Elle te plaît ? m'interrogea mon compagnon.

Je toussai, je crus bien m'étouffer.

— Quoi ? Non, je...non, répondis-je gêné.

— Tant mieux, car je refuse de voir ma sœur prise entre deux feux.

— Ta sœur ?

— Jures moi que tu n'en tomberas pas amoureux.

Je lui promis de ne jamais l'approcher, tout en ne la quittant pas des yeux. Une irréaliste apparition. Encore une fois je briserai une promesse, j'en étais persuadé. Comment renoncer à ses passions quand un ange frappe à votre porte ?

Satisfait, il finit d'un trait son verre et après avoir attendu que je termine le mien, il me guida à l'étage pour me montrer ma chambre. La pièce où je déposai mes affaires ne brillait pas par sa taille mais elle avait l'avantage d'être propre. Alpha me dit que je pouvais m'installer confortablement, puis il partit, fermant la porte derrière lui. Une fenêtre, un lit, une table, voilà mon logis, il me rappelait notre maison dans l'UNITÉ A, ce qui me fit tressaillir. Repenser à cette époque me donnait des sueurs froides. Louis

devait disparaître sous une autre identité. Je réfléchissais à un nouveau nom mais rien ne me venait à l'esprit, j'abandonnai, je bénéficiai du temps nécessaire pour changer de patronyme. Je me mis à déballer mes affaires quand j'aperçus, tombé de mon sac, le carnet offert par Aysun la veille de mon envol vers Memphis. Je l'avais observé le remplir à chaque fois que je me rendais dans son bureau, et elle me disait « sois patient, c'est une surprise ». Ce jour là elle me le remit, satisfaite de son travail, avant de me glisser à l'oreille « Brûle le lorsque tu l'auras lu », je ne comprenais pas la raison pour laquelle elle avait passé tant de temps à le remplir s'il s'agissait de s'en débarrasser après lecture. Mais je ne me sentais pas encore prêt à l'ouvrir.

On frappa à la porte.

— Entrez !

Euriel se tenait sur le seuil, un plateau de nourriture dans les mains. Elle le déposa à terre, avant de s'incliner et sortir. Pendant toutes ces actions je ne cessai de la fixer – je dus l'effrayer – je suivis des yeux ses genoux se plier jusqu'au sol, ses mains frêles et ses doigts fins déposer l'objet sur la surface plane. Puis son corps se relever, sa tête se baisser en signe de respect, enfin ses pieds nus reculer en petits pas telle une geisha, car elle exécutait avec une infinie grâce les gestes grossiers du quotidien. Alors qu'elle se retournait je vis à sa cheville gauche la marque d'une vieille cicatrice, et me demandai où cette envoûtante Vénus avait bien pu l'obtenir. Remis de son départ, une idée me vint à l'esprit. Je la rappelai, déjà je rompais ma promesse. J'avais tenu vingt minutes.

— Euriel, attendez !

— Vous désirez ? demanda t-elle d'une voix d'alto, douce et mélodieuse.

— Heu ! Je cherchai mes mots, décontenancé par sa présence. Pourriez vous me trouver un nom ? Elle eut un air interrogatif car elle ne saisissait

pas le sens de mes paroles. Je veux dire par là que j'ai abandonné mon nom de naissance, pour plusieurs raisons qu'il serait impossible de vous expliquer. Bref, il m'en faut un nouveau.

Elle fronça les sourcils comme plongée en pleine réflexion, mon dieu ce qu'elle était belle, j'aurai pu rester à la regarder pendant une éternité, telle une photo figée dans le temps. Je sursautai quand elle reprit la parole.

— Je ne sais pas ce qui pourrait vous convenir, je ne vous connais pas.

— Tout ce qui vient de vous me conviendra, lâchais-je maladroitement.

Pas le moins du monde perturbée par mes propos, elle continua.

— Pourquoi vous rebaptiser ? Je n'en vois pas l'intérêt. Si je puis me permettre, vous devriez plutôt accepter votre identité, embrasser qui vous êtes sans honte et porter le nom donné par vos parents avec fierté, sur ce. Elle sortit et ferma la porte derrière elle.

Je ne sus que penser de cette entrevue. J'attrapai le plateau - repas qui attendait sur le parquet de ma chambre. Je m'installai à la petite table apposée à un mur de la pièce et commençai à manger. A la première bouchée, mon palais ne supportait déjà plus la nourriture. Ce qu'elle m'avait préparé était tout simplement immangeable. Désolé, j'abandonnai donc mon assiette, ne buvant que le verre d'eau. Mon estomac criant famine, j'allai tout de même me coucher, cherchant à tomber dans les bras de Morphée.

Un cri strident me réveilla. Pensant reconnaître la voix d'Euriel, je me levai en vitesse et descendis les escaliers précipitamment, je crus bien me rompre le cou. Je déboulai torse nu dans la salle principale de l'auberge, là où tout le monde pouvait me voir. Voulant découvrir la raison de ce cri et son propriétaire, je ne me rendis pas tout de suite compte de la tenue que j'arborais, jusqu'à ce que la femme que je cherchais du regard explose de rire, entraînant ainsi les clientes à la suivre dans son hilarité. Je me regardai et compris la cause de cette agitation. Je remontai dans ma chambre aussi

rapidement que j'en étais descendu sans me faire prier, embarrassé. Quelques instants plus tard, je revins dans la pièce que j'avais quittés , honteux, en tentant du mieux que possible d'éviter les regards moqueurs de la clientèle. Je me dirigeai sans traîner le pas vers le comptoir de façon à me trouver dos à eux. Je saluai Euriel et lui demandai une tasse de café. L'angoisse de faire subir l'horreur de la veille à mon palais me reprit. Elle me servit. Je tentais de me calmer et posai mes lèvres au bord de la tasse, en tout cas la boisson avait une bonne odeur, mais le goût. Je me lançai et bu une gorgée. Le café s'avérait délicieux, ce qui me laissa perplexe quant à mon repas de la soirée, que d'ailleurs j'avais pris soin de jeter pendant la nuit dans la poubelle de l'établissement alors que tout le monde dormait. Content d'avaler quelque chose, je ne pris pas la peine de déguster le breuvage. Je reposai l'objet sur le bar puis interpellai la jeune fille pour m'enquérir de son frère.

— Mon frère ? Je n'ai pas de frère ?

— Comment ça, et Alpha, ce n'est pas...

Je me tus et commençai à rire nerveusement. Lui aussi m'avait menti, il voulait savoir jusqu'à quel point je lui faisais confiance, et inversement avec l'histoire de la promesse. Finalement, aucun de nous paraissait être digne de l'autre. Plus j'y pensais et plus je riaais, je ne sus m'arrêter que lorsque mon hôte me pinça la joue.

— Cessez de pouffer comme un idiot !

Je gémis de douleur.

— Ça fait mal, lui fis-je remarquer. Mais c'est efficace.

— Je n'ai pas de frère, même s'il prend soin de moi comme s'il l'était. Vous avez été bien naïf pour y croire. Est ce qu'on se ressemble lui et moi, franchement ?

— Non, vous êtes bien trop belle pour être sa sœur.

Je venais encore de parler sans réfléchir, c'était sur cette fois elle allait fuir. Pourtant elle m'offrit son plus beau sourire. Elle rit à gorge déployée et sa voix se faisait de plus en plus grave à chaque éclat de rire.

— Mais la requête qu'il vous a faite est réelle, je refuse d'être mêlée à vos histoires. Repris d'un ton sérieux. Sommes-nous bien d'accord ? Je restai silencieux. — Nous sommes d'accord ?

— Nous sommes d'accord, finis-je par répondre.

Elle m'offrit une autre tasse de thé et retourna à son travail comme si l'épisode n'avait jamais eu lieu. Béat, je m'apprêtais à retourner dans mes appartements, je la hélai juste une dernière fois pour savoir où se trouvait Alpha.

— Il dort. Elle sortit des bouteilles de différents cocktails déjà préparés. Vous voyez ces bouteilles, à 9h elles sont pleines et à 12h il n'en reste plus une goutte. Si aucune n'est entamée, cela signifie que l'alcoolique que j'héberge dort encore. Ça fait trois ans maintenant. Je l'écoutai discourir sur mon ami, peiné d'apprendre cette vérité sur un homme que je croyais sain de corps. Pour ce qui était de son esprit, il m'avait toujours paru un peu fou. Je l'observai reposer les objets de son malheur sur une étagère les yeux pleins de fureur. Je me détournai d'elle et remontai dans ma chambre.

Assis sur mon lit, je réfléchis à la manière de me sortir de l'impasse dans laquelle je me trouvais, je ne pouvais pas passer ma vie dans cette auberge. Je m'allongeai et songeai à un plan, mais rien ne prenait place à l'intérieur de ma tête. J'en fus frustré. Je ne devais pas finir comme Alpha, à manger, boire et dormir. Démoralisé, je me levai et guidai mes jambes en direction de la table au coin de la pièce, j'y avais déposé le carnet de notes d'Aysun, je le saisis et caressai la couverture en cuir marron. Les mémoires de ma mère de substitution en main, je fis le chemin inverse vers mon lit et m'assis

confortablement le dos appuyé contre le mur. Je pris une grande inspiration puis j'ouvris et commençai ma lecture.

Riche

Je comprenais enfin beaucoup de choses : la politique de ma mère, la froideur de ses décisions, le recensement, Robert, Alexandre, la destruction des factions rebelles, Félix, les UNITES, moi. Les pièces du puzzle se rassemblaient petit à petit.

Après avoir tout découvert, je me savais intouchable, je pouvais donc faire ce qu'il me plaisait et profiter de la vie. Pourtant, je voulais qu'elle ait un sens, un but.

Je retournerais dans l'UNITÉ A et monterais une entreprise, j'ignorais encore quel genre, mais j'étais prêt à racheter tout le quartier si nécessaire. « Vie ta vie » m'avait-elle prié un jour. Plutôt deux fois qu'une. En tant que privilégié, il se serait avéré indécent de ne pas jouir de ce statut. Je laisserais ma fierté et mes valeurs de côté, comme j'avais si bien réussi pendant trois longues années.

En attendant je voulais passer du temps avec Euriel, en ces moments elle représentait beaucoup pour moi. Bien sûr elle n'était pas Moïra mais sa présence remplissait un vide dans mon cœur, et je voulais la protéger.

Pendant quatre mois nous vécûmes une relation précieuse. Elle me tenait compagnie chaque soir. Nous bavardions ou nous lisions silencieusement allongés sur mon lit, le plus souvent sa tête reposant sur mes genoux. Je souhaitais que le matin ne se lève jamais pour que nous puissions continuer cette vie d'insouciance et d'amour naissant. Le rêve éveillé dans lequel nous vivions finit par me faire haïr l'aurore. Deux jours de décembre en particulier restèrent gravés dans ma mémoire. Une escapade à Montréal,

veille d'une triste décision. Je voulais lui montrer la ville de naissance de Maxence, celle où elle avait passé ses jeunes années auprès de ses parents et de sa tante Margareth. Ma mère venait d'un milieu bourgeois, et grâce à sa tante elle eut la chance, très rare, de rencontrer les plus grands personnages de son époque. Maxence n'a jamais vraiment aimé se vanter de son ascendance. Avoir pour tante l'épouse du Premier Ministre Canadien s'avérait être plus un fardeau qu'une bénédiction. Sa famille était constamment sujette à critiques et à jalousies, et c'est pour cela que mes grands-parents avaient décidé de s'enfuir à la campagne. Mon père venait également d'une famille puissante, cependant après la guerre ils avaient, tout comme les Aelters, subi la purge et avaient absolument tout perdu. Leur patrimoine, leurs privilèges et leur pouvoir, ne leur restait plus que leur descendance. Ces malheurs sans doute firent naître le caractère nonchalant de Théodore et la résignation de Maxence. Je ne voulais plus penser à cette époque amer.

Le matin de ce fameux jour, je proposai à Euriel de partir à l'aventure dans un lieu inconnu, ce qui la rendit enthousiaste. Impatiente, elle ne prit même pas la peine de préparer ses affaires, elle se contenta d'un sac à dos contenant le strict minimum. Après tout, ce serait bref. Elle ferma l'auberge et nous partîmes finalement vers notre destination sans jeter un regard en arrière, car seul s'évader importait à ce moment. Euriel passa le pas de la porte, je la suivis de près et, tels deux amants en fuite, nous prîmes le chemin de la gare. Les hauts dignitaires et leur famille uniquement pouvaient se targuer de prendre le train. Je n'eus aucun mal à acheter nos places pour Montréal. Trois heures de trajet passèrent et je voyais les yeux de ma compagne briller face à tant de nouveauté. Comme elle, la grande majorité des jeunes du pays n'avaient jamais utilisé de moyen de transport aussi sophistiqué. Devant ses yeux s'ouvrait un autre monde, celui des

anciens, que chacun semblait avoir oublié depuis la fin de la guerre. Je n'osai l'interrompre dans sa contemplation et préfèrai observer son visage de déesse se refléter sur les fenêtres du wagon.

Nous descendîmes du train un peu fatigué du trajet et quittâmes la gare. Sur le chemin qui nous conduisait à notre hôtel, Euriel se montrait de plus en plus excitée, comme transportée par la beauté de ce nouveau paysage, elle qui m'avait dit n'avoir jamais quitté Memphis. Je la regardai attraper les feuilles d'érables qui tombaient des arbres comme l'aurait fait une enfant. Et je ne pouvais m'empêcher de sourire à chacun de ses éclats de rire. Je ne voulais plus penser à rien et simplement passer du temps avec elle. « Qu'elle enthousiasme , lui criais-je, on dirait une sirène qui rencontre la terre pour la première fois. Celle-ci ne va pas se dérober ! ». Elle cessa ses enfantillages et me dévisagea avant de répondre tendrement : « Notre monde pourrait disparaître du jour au lendemain, je veux profiter de ces instants comme s'ils étaient les derniers. Qui sait ce qui adviendra demain ! Peut-être ne voudras tu plus de moi ». Et elle termina sa phrase par un simple rire enjoué. Je la regardai une fois de plus s'éloigner en courant. Mais alors que je la suivais paisiblement à une distance d'au moins vingt mètres, elle s'arrêta et resta immobile durant de longues minutes, les yeux rivés au ciel. Ne souhaitant pas la déranger dans sa contemplation, je stoppai également ma route et l'imitai, mes yeux cherchant les quelques nuages qui passaient. Je baissai enfin mon regard vers elle. Elle s'était retournée vers moi. J'esquissai un sourire quand je la vis mettre ses deux mains autour de sa bouche et prononcer quelques mots que je ne pus entendre. Je me rapprochai doucement. Alors elle recommença, je n'entendais toujours rien. « Stop », me cria-t-elle. Elle bougea les lèvres mais je n'entendais toujours rien. Mais je compris dans ses yeux le message qu'elle désirait m'adresser. Méritais-je d'être heureux ? Moi ?

Sa confession faite, je la rejoignis et nous nous rendîmes ensemble à l'hôtel. Les bâtiments de cette ville me firent oublier que je me trouvais dans un pays victime des bombardements de la guerre. Memphis, toujours en reconstruction, ne pouvait rivaliser avec la grandeur et la beauté de Montréal, qui bénéficia d'une chance inouïe. Tout était intact. Pas même une égratignure sur les façades des monuments. Aucune autre ville américaine n'avait eu ce destin. Notre chambre se trouvait dans un immeuble d'habitation bâti au début du XXème siècle. Il s'agissait d'un édifice victorien de cinq étages. Grand-mère était férue d'architecture et elle m'avait fait avaler presque toute sa bibliothèque sur le sujet. La façade de l'hôtel symétrique possédait sur ses deux extrémités une tour ronde coiffée d'une tourelle. Le rez-de-chaussée quant à lui possédait une véranda enveloppante. Tout ce bâtiment arborait une couleur d'un rouge éclatant, comme polie par les ans. Un lieu sophistiqué pour y accueillir celle que j'aimais.

Après nous être présenté à la réception, la gouvernante générale elle-même nous mena vers nos appartements. L'intérieur respirait le luxe et l'opulence. Rien à envier au Palais Royale de Memphis. Les murs tapissés de papier peint vinyle aux motifs baroques et à la couleur jaune sable offraient un aspect rustique à l'ensemble. S'y ajoutait sur le mur principal une tenture représentant le couronnement d'Aysun. D'ailleurs cela déplut à ma compagne, mais la magnificence de la pièce lui fit rapidement oublier cette étoffe. Les meubles étaient tous d'époque, et une imposante armoire Louis XIV quatre portes en acajou trônait au fond du salon. Le reste de la suite était tout autant époustouflant et Euriel s'égayait à chaque pièce visitée. Enfin, la visite terminée, je m'installai sur un des nombreux fauteuils en cuir du grand salon et invitai mon amie à m'imiter. Elle s'assit sur l'accoudoir à ma droite et m'embrassa passionnément. Je me levai et me

dirigeai vers notre chambre à coucher, mais elle ne me suivit pas. Elle resta immobile, le regard fuyant. Je ne l'avais jamais vu ainsi et je voulu lui demander la raison de sa peine mais elle refusa de répondre. Repoussant la main que je lui tendais, elle s'adressa à moi en ces mots : « Je t'aime ». Je me figeai, l'air stupide. Je l'aimais aussi mais je n'avais jamais prononcé ces mots à haute voix. Je pris et une grande inspiration, me préparant à lui répondre mais elle me coupa dans mon élan.

— On m' a chargé d'une mission...Je ne suis pas celle que tu crois.

— De quoi parles-tu ? demandai-je, perplexe. Quel genre de mission?

— Demain. Elle soupira. Je te révélerai tout demain.

Je n'insistai pas mais fus envahi par une terrible angoisse qui ne me lâcha pas de la nuit.

Le lendemain, nous quittâmes l'hôtel pour une promenade le long du vieux port. A chacune de nos pauses, elle semblait hésiter à entamer la conversation. Je ne la forçai pas, elle parlerait lorsqu'elle serait prête. Je la suivis dans un restaurant qui lui donnait envie. Là, nous y dégustâmes des mets délicieux, bien au-dessus de ses moyens. En réalité, Montréal demeurerait le dernier bastion de la bourgeoisie qui avait réussi à fuir le régime patriarcal post-guerre, et les notables proches du pouvoir pouvaient s'y rendre en toute tranquillité et profiter d'un luxe disparu. Son repas englouti, elle m'entraîna vers la vieille ville, de là nous longeâmes les remparts où la vue sur Montréal était imprenable. Je suivais ma compagne à travers la cité, ravie de découvrir ces lieux magiques. Comme je connaissais déjà les environs, grâce aux voyages entrepris avec Aysun, je profitai non pas des paysages, mais d'Euriel, qui malgré son anxiété cherchait du mieux possible à passer un agréable moment. A mes yeux elle ressemblait à un nouveau - né à qui le monde se dévoile. Voir un sourire sur son visage, voilà la seule chose que je désirais.

La soirée se termina au bord du lac aux Castors où des dizaines d'artistes tentaient de se faire un peu d'argent. Euriel s'allongea sur l'herbe et observa un long moment le ciel sans dire un mot. Je m'allongeai à ses côtés et me mis à contempler, comme elle, la voûte céleste.

— Pourquoi penses-tu que cette cité a été épargnée par la royauté ? Ni destruction, ni recensement, s'interrogea-t-elle soudain. Enfin elle parlait. Décontenancé par sa question, je restai silencieux, ne sachant si je devais lui parler de mes suppositions. — Je n'ai jamais profité d'un endroit aussi beau de toute mon existence, reprit-elle. Je suppose que pour toi ce n'est qu'une simple ville parmi toutes les autres.

— C'est vrai que j'ai beaucoup voyagé et que j'ai vu les plus beaux édifices encore debout construits par l'homme, et j'ai vu des paysages grandioses comme seule la nature peut en produire. Mais, malgré tout ce que j'ai traversé, rien n'est plus agréable qu'être dans mon pays.

Elle ne réagit pas à ces mots et ferma les yeux. Puis elle s'assit et se mit à pleurer à chaudes larmes. Je me relevai à mon tour et la pris dans mes bras.

— Quoi qu'il se passe je ne t'abandonnerai jamais, sois en sûr, lui dis-je.

— Comment peux-tu dire ça, tu ignores ce que je vais te révéler. Elle se dégagea.

— Parce que je te connais.

— Justement non. C'est tout le problème, tu ne me connais pas. Tu ne t'imagines même pas ce que tu vas découvrir.

— Alors dis le moi, apprends moi. Qui es tu ?

— Je t'ai dit mon nom, je t'ai parlé de mes origines, de mon père

— Oui...Tu veux dire que tu as menti ? Tu n'es pas sino-ghanéenne ? Ça n'a aucune importance si...

— Non, ce n'est pas ça, mes parents sont vraiment...Peu importe, je m'égare. Non la vérité c'est que je me suis servi de toi, comme je l'ai fait

avec Alpha. Je ne comprenais pas. Je la dévisageais d'un air ahuri. — Je cherche quelqu'un que je dois protéger de la Reine. Je dois tout apprendre sur elle.

— Attends ! Qu'est ce que tu racontes ?

— Je suis désolée. Ça fait longtemps que j'hésite à t'en parler. Mais je ne pouvais plus garder le secret car je tiens à toi.

— Pourquoi me le révéler maintenant ?

— Parce que je suis tombée amoureuse de toi et que c'est trop dur de continuer à te mentir. Tout comme le fait que le nom que ma mère m'a donné n'est pas Euriel mais Tao.

— Tao ?

— J'ignore ce qui te choque le plus ?

— Ce qui me choque, comme tu dis, ce qui me blesse c'est que tu ne m'aies pas fait confiance, que tu m'aies utilisé contre ma mère. Que tu pensais me dissimuler tes objectifs et espérer être avec moi. Jusqu'où étais-tu prête à m'insulter ?

— Je suis désolée, je ne voulais pas te l'apprendre dans ces circonstances mais je ne supportais plus de te voir m'idolâtrer alors que je ne le mérite pas.

— Tu as raison, tu ne le mérites pas !

Je me levai et fis les cent pas, cherchant désespérément à trouver une explication à quelque chose qui n'en avait pas. Euriel, mon seul bonheur, ma seule joie, la femme que j'aimais s'avérait ne pas être ce qu'elle prétendait être. Elle avait raison, jamais je ne me serais imaginé telle révélation. J'étais prêt à exploser de rage mais je me retins.

— Qu'est ce qui s'est passé ?

— Après l'assa...la mort de ma mère, j'ai embrassé qui j'étais réellement. Ma mère n'était pas très ouverte d'esprit mais elle m'a encouragé dans ces derniers instants à devenir celle que j'étais, même si je sais qu'elle m'a accepté dans le seul but de sauver ma peau. Aysun DOIT ignorer l'existence d'Euriel...Elle recherche Tao. C'est compliqué à expliquer, mais j'ai une mission à accomplir, et pour ça, aussi ridicule que ça puisse te paraître, je ne dois pas m'éloigner d'elle. Je suis à la fois la proie et le chasseur. Je ne peux t'en dire plus.

— Tu as raison, je ne veux pas en savoir plus, je me sentirais coupable auprès d'Aysun. C'est pas vrai, j'y crois pas, pourquoi êtes vous tous liés à cette femme. Mon meilleur ami était même son fils. Qu'est ce qui cloche chez moi. Je me tins la tête.

— Rien ne cloche chez toi ! Tu es juste malchanceux

— Malchanceux ? Tu te fiches de moi ! C'est bien pire. J'ai fini par remplacer son propre fils auprès d'elle. Qui oserait faire ça à un ami ? Qu'est ce qui me prend de me plaindre à toi, c'est toi qui accrois une fois de plus ma souffrance.

— Alexandre, c'était son nom je crois. Il te le pardonnera, il t'aimait sincèrement.

— De quoi parles-tu? Tu connaissais Alexandre ?

— Alpha m'en a parlé, mais tu l'ignoraes apparemment. Il se confiait à Alpha sur les sentiments qu'il éprouvait pour toi mais qu'il se refusait à

laisser transparaître afin de mener à bien sa mission.

— Il ne m'en a jamais parlé, il...

— Il avait sans doute peur que tu rejettes ses sentiments. Il était le fils de celle que tu détestais à l'époque, mais regarde toi aujourd'hui l.

— Je ne suis qu'un imbécile. Je n'ai rien vu, tout comme je me suis fait berné par toi.

Elle se leva et m'enlaça. Je suis désolée, vraiment désolée? répéta-t-elle.

— Lâche-moi ! Je la repoussai violemment.

Elle baissa les yeux puis s'écroula. Je regardai cette personne que j'avais aimé passionnément pendant des mois sangloter sans que je n'ai le courage de la consoler. Je reculai, honteux. Honteux de ne pouvoir prendre soin d'elle.

Je rentrai à l'hôtel, seul. Il était 22h passé et je venais d'abandonner mon amie dans un immense parc. Je voulais réfléchir. Je me prenais la tête dans les mains comme quelqu'un assailli d'innombrables pensées. Je voulais réfléchir à ce que je devais faire, mais c'était inutile, il n'y avait pas à tergiverser. La seule question que je devais me poser était si je l'aimais. J'étais prêt la veille encore à lui offrir mon cœur et mon corps. Qu'est ce qui avait vraiment changé? Euriel restait Euriel, quel que soient ses projets. Je n'étais pas obligé de choisir entre elles, je pouvais avoir les deux. Présente, je la voulais à mes côtés, absente je pensais constamment à elle. Avant notre départ, j'avais pris une décision radicale qui bouleverserait notre vie, une décision prise sans lui en faire part. Une décision qui nous séparerait. Ce voyage à Montréal était notre dernier rendez-vous mais surtout l'ultime témoignage de notre relation. Montréal devait être l'empreinte de notre amour. Et je jetterai tout ça pour ça? Avant le pire, le meilleur doit advenir. Alors je me répétais « Est ce que tu

l'aimes? Est ce que tu la désires? Pourrais tu continuer d'avancer sans lui avouer? » J'en vins à cette conclusion : si tu la veux, alors va la chercher.

Je sortis de l'hôtel et couru rejoindre Euriel, espérant la trouver là où je l'avais laissée. Je priai le ciel en chemin pour qu'elle me pardonne ma lâcheté. J'arrivai, complètement essoufflé, devant les grilles du parc. Mes yeux cherchaient désespérément son visage. J'interrogeai les passants pour savoir s'ils n'avaient pas vu une jeune métisse vêtue d'un long manteau blanc et d'un pantalon bordeaux. Enfin quelqu'un m'indiqua le Nord. Je le remerciai et me remis à courir dans cette direction. Euriel se dirigeait vers la gare. J'accélérai, effrayé à l'idée de la rater et de la laisser retourner à Memphis le cœur brisé. Je courrai à en perdre haleine mais je la rattrapai finalement sur le Pont de l'Armistice nouvellement construit.

— Attends, criais-je. Elle se retourna. — Attends-moi, j'arrive. Je pressai le pas. Arrivée à sa hauteur, je ne stoppai pas ma course et la pris dans mes bras. Excuse-moi d'avoir tant tardé. Je sais qu'il est tard.
— Oui, il est minuit passé, dit-elle d'une voix tremblante, les mains agrippées à mon pull. Je t'ai attendu.

— Merci. Je désserrai l'étreinte et la dévisageai. Merci d'avoir attendu. Ne pleure pas. Je suis désolée. J'y ai bien réfléchi et peu m'importe qui tu es, ce que tu fais, je... Je ne suis personne, j'ignore ce que tu as traversé. Tu es tout ce que j'ai aujourd'hui. Je fais le serment de ne jamais révéler ton secret à qui que ce soit. Que je meure si je mens. Lève les yeux, regarde moi. Je voulais te le dire pendant notre séjour, c'est ce qui était prévu. Quel imbécile je fais! Écoute bien. Tu hoches la tête? Haha. On dirait une enfant. Voilà je préfère voir ton sourire. J'ai compris en rentrant seul à l'hôtel que ton absence m'affectait t , que l'image de ton visage en larme me tourmentait et que mes actions me...J'ai eu honte. J'ai cherché à trouver une raison de te rejeter mais...Montréal devait...Doit être le lieu où je t'avoue ce

que je ressens pour toi depuis notre première rencontre. Je t'ai désiré à la seconde où je t'ai vu, et je t'ai aimé dès nos premières rencontres nocturnes. Cette relation ne peut pas se finir ainsi. Impossible. Moi aussi. Moi aussi je t'aime. Je riais nerveusement.

Elle approcha son visage du mien et doucement, déposa un baiser sur mes lèvres. Je lui rendis au centuple, avant de lui redire à quel point je l'aimais. Nous fîmes le chemin du retour main dans la main, riant gaiement, tels deux adolescents lors d'un premier rendez-vous galant. Nous retrouvâmes notre chambre d'hôtel et notre lit. Le reste du voyage se déroula sans accroc. Nous avons joui intensément de ces jours passés dans cette magnifique ville et nous nous sommes aimés passionnément. Nos nuits furent aussi belles que nos jours et je voulais rester pour toujours à ses côtés et oublier Memphis, ville de tous nos malheurs. Mais je m'interdisais de revenir sur ma décision, je ne pouvais abandonner les oubliés de cette nation, je devais les aider à vivre, quel qu'en fût la manière. Des garçons des UNITÉS maintenant démantelées se trouvaient sans ressource, sans compétences, livrés à eux-mêmes. Ils avaient rejeté la main tendue par la Reine, et Aysun refusait catégoriquement de faire preuve de pitié envers quiconque s'opposerait à elle. Quelqu'un devrait s'occuper d'eux. Bien que l'idée de revenir m'exécrait, mon devoir m'imposait de remplir ce rôle.

Le voyage du retour fut mélancolique. Nous savions que nous ne reverrions jamais Montréal. Et que notre escapade ne serait qu'une parenthèse dans notre vie, peut-être qu'un rêve.

Misérable

Le 10 décembre, à 11h du matin, je me dressai devant les murs de mon quartier d'accueil, il y avait neuf ans de cela. J'entrepris de le traverser pour

voir ce qu'il restait à en tirer. Pas grand-chose, la plupart des bâtisses s'effondraient déjà depuis des années sans que personne ne s'en soucie, les rues semblaient plus boueuses qu'à ma première venue, et les quelques habitants encore présents faisaient peur à voir. S'il y avait des classes chez les indigents, ceux-ci en constituaient la plus basse. Enfin j'arrivai devant mon ancienne maison dans laquelle j'avais passé auprès de mes amis des moments de joie et de tristesse, sans doute les plus marquants de mon existence. Des frissons me parcoururent le corps. Comme toujours, y penser me donnait le vertige, mais cette fois-ci je pris sur moi. Je poussai la porte qui tombait en ruine et posai un pied à l'intérieur. Rien n'avait bougé, comme si nous étions partis la veille, seules la poussière et les toiles d'araignées trahissaient la longueur du temps passé loin de cette maison. En voyant les lieux inchangés, je pris la décision de transformer l'UNITÉ A pour en faire l'endroit le plus en vogue de la capitale, afin de faire oublier l'horreur que certains d'entre nous y avaient vécu. Tourner la page de ces recensements enfin abolis au début de l'année. Dix ans de cette politique avaient transformé le pays et instauré dans l'esprit du peuple la peur de ce pouvoir royal prêt à tout. J'avais certes insisté en faveur de l'abolition mais au fond de moi je savais qu'Aysun n'y avait consenti que parce qu'elle n'en voyait plus l'utilité. Son projet ayant abouti.

Une dernière question se posait sur MON projet : comment en faire un lieu important alors que sa situation ne le permettait pas ? Plusieurs solutions s'offraient à moi et de toutes je n'en retins qu'une, pas la plus enviable mais la plus rentable comme j'avais pu l'observer à l'étranger. D'ailleurs Aysun m'avait une fois donné son accord, bien que réticente. Le manque d'hommes devait jouer en ma faveur. Je ferai de cet endroit le palace du luxe et du délassement. Le quartier des plaisirs.

De retour à l'auberge, je me précipitai au bar espérant y voir mes bienfaiteurs afin de leur faire part de mes plans. Sans surprise et extrêmement satisfait de la présence d'Alpha au comptoir je l'abordai sans retenue, le brusquant quelque peu. Il venait de sortir de son lit et commençait juste à boire sa première gorgée d'alcool matinal. J'inclinai la tête en signe de respect en direction d'Euriel qui me rendit ma politesse, puis continua son activité sans prêter attention à mon comportement, ce qui heurta mes sentiments et ébranla mon enthousiasme. J'essayai de feindre l'indifférence sans grand succès car je ne trouvais pas la force de détourner les yeux de ma bien-aimée. Je baissai les paupières, cherchant à maîtriser mes émotions, enfin je me calmai et pu dire au buveur à ma droite et à sa sœur de substitution la raison de mon retour soudain. Je leur exposai les faits qui me poussaient à monter cette entreprise lucrative à souhait. Mon développement terminé, j'attendis leur réponse, le sourire aux lèvres, tout en jetant subrepticement des coups d'œil à Euriel. Elle dit sans réserve sa désapprobation. Il ne restait plus qu'à mon compagnon de répondre. Il détacha ses doigts du verre qu'il tenait en main depuis mon arrivée, puis il se tourna enfin vers moi et me fixa d'un air sceptique voir courroucé. « Comment pouvais-je lui proposer une telle chose ? » semblait-il dire . J'en rougis de dépit.

— Ça t'irrite ?

— En effet.

— Peut être est-ce l'alcool qui agit, dessaoule et je reviendrai te voir. Je quittai ma chaise mais il me retint par le bras.

— Ce n'est pas l'alcool, j'ai très bien écouté, cependant je le conteste ardemment ! Il m'adressa un regard qui condamnait mon idée avant même de l'avoir testée.

— Lâche-moi ! m'indignai-je de son manque de considération envers mes aspirations.

Refusant d'accéder à ma requête et offusqué, je repoussai violemment sa main accrochée à mon bras, mais une autre poigne de fer vint m'attraper. Alors, furieux, je criai contre lui une nouvelle fois. Mon esclandre attira tous les regards vers nous, les clientes de l'établissement, trop heureuses d'assister à un spectacle gratuit, ne détachaient pas leurs yeux de notre trio. Alpha, embarrassé, me laissa finalement partir. Libéré, je montai dans ma chambre, décidé à faire mes bagages. Ne jamais confier son ambition à quelqu'un qui la freinerait. Je savais qu'aucun d'eux n'acclamerait l'initiative mais je pensais qu'ils m'auraient soutenue dans cette démarche. Tel un enragé, je rassemblai mes affaires et les jetai en vrac dans un sac. Je ne me reconnaissais plus, pourtant je comprenais leur réaction et discernais clairement la raison de ce refus, je l'avais deviné bien avant de rentrer leur annoncer la nouvelle. Mais niant cette possibilité j'étais revenu euphorique de mon expédition. Me rendant compte de cette réalité et surtout de mon égoïsme, je lâchai les choses que je tenais en main et tombai les deux genoux à terre, à la fois honteux et anéanti.

La porte s'ouvrit, je reconnus les jambes fermes et hâlées d'Euriel, je levai la tête pour atteindre son regard. Le premier fut accusateur, le deuxième fut salvateur, le dernier fut aimant. Elle se pencha vers cet imbécile agenouillé sur le sol et qui lui faisait face, elle l'enlaça puis, l'embrassade terminée, l'attrapa par ses épaules solides et carrées et lui signifia le degré d'importance que son choix impliquait et qu'il ne pourrait plus revenir en arrière.

— Si tu décides de partir réaliser ton projet abject, indigne de toi et des habitants de cette ville, avilissant les hommes comme les femmes, alors tu

ne seras rien de plus qu'un proxénète répétant les erreurs de ses aïeux. Le souhaites tu toujours ?

—Tu me parles de cette ville, mais elle se meurt, la population ne vivait qu'enfermée dans ses secteurs. Malgré l'annihilation de la Confrérie et la fin du recensement la situation ne s'est pas améliorée. Le peuple ne sait plus comment s'organiser, cela fait vingt ans qu'il a perdu sa liberté. Et Aysun ignore ce peuple, qu'elle abhorre. Je...Je ne le fais pas pour moi. Ayant retrouvé mes esprits, j'argumentai. Tu sais, l'acte charnel fait partie de nous, si cela peut aider certains à oublier leurs problèmes...Elle me regardait d'un air horrifié. J'offrirai aux indigents un toit et de quoi vivre. Je sais que ça peut être difficile à comprendre mais c'est la seule solution que j'ai trouvée afin d'aider ma mère. Il n'y a pas de meilleur moyen pour contrôler le peuple. Et puis je l'ai vu fonctionner dans d'autres pays. Même les plus réticentes ne s'en plaindront pas. Il n'y a plus assez d'hommes pour elles de toute façon, elles y trouveront donc leur compte.

— Et moi ? lança-t-elle profondément attristé. Ne suis je qu'un simple objet de plaisir que tu utilises à ton bon vouloir ?

— Non bien sûr que non. Je t'aime. Je ne te demande pas non plus de m'accompagner, simplement de me soutenir dans ce projet .

Elle me dévisagea, pensive.

—Pourtant ce que nous faisons ne diverge aucunement de ce que tu viens de décrire. Quand je viens te voir, je ne souhaite qu'oublier mon horrible journée.

— Alors JE devrais me sentir blessé, répondis je, étrangement plus détendu qu'au début. A moins que tu ne fasses qu'appliquer mes paroles...Ce que tu fais en ce moment même.

Elle était en train de déboutonner ma chemise, qu'elle finit par arracher, agacée par le temps qu'il fallait pour me déshabiller, puis elle se pencha vers

moi pour un baiser langoureux. Elle respirait la sensualité et je pouvais sentir son corps entier brûler de passion à cet instant. J'étais piégé.

Le lendemain matin je me réveillai et embrassai celle qui dormait à mes côtés. Je sortis du lit et me rhabillai. Alors que je m'apprêtais à descendre, Euriel m'interpella avant de scruter ma réaction, comme si elle voulait s'assurer que la nuit m'avait ouvert les yeux sur la folie que je cherchais à entreprendre.

—Tu m'abandonnes ?

— Je te ramène quelque chose ? lui demandais-je, déçu de la savoir réveillée.

— Tu n'as pas changé d'avis n'est ce pas ? Je fis un signe de tête qui allait dans ce sens. Alors c'était la dernière fois.

Elle se retourna vers le mur, tandis que je me dirigeai vers la porte. Je l'entendis sangloter, assez faiblement pour éviter que je ne la remarque, mais je la connaissais trop bien, son envie de discrétion la rendait encore plus audible. Je quittai la chambre en silence pour la laisser pleurer, seule.

Dans la grande salle de l'auberge, je m'installai comme à mon habitude au bar, oubliant que la propriétaire qui faisait également office de barmaid dormait en haut, dans mon lit. Je dus me résigner à me servir moi même, mais je ne connaissais pas l'emplacement des bols, où le fonctionnement de la machine à café, toute ma vie on m'avait dispensé de passer derrière une cuisine, alors un comptoir. Dans mon enfance il s'agissait de Maxence, dans mon adolescence mes colocataires, puis les domestiques du Palais. Désorienté par ce nouvel environnement, je tentai comme je pouvais de me débrouiller, puisque personne ne viendrait m'aider, et surtout pas Alpha qui devait probablement être en train de dégriser de la soirée. Après quelques minutes de recherche laborieuse, je dénichai les tasses et les petites cuillères, mais abandonnai le café, de toute manière je ne saurais pas

comment utiliser l'appareil censé le préparer. J'optai donc pour du lait froid, au moins je savais où le trouver. Tandis que je buvais mon breuvage, mon amante me rejoignit, suivie de son « frère » qui s'avancait les yeux encore mi-clos. Nous étions dimanche et il n'y avait aucun client pour voir la froideur que je vouais à l'égard de mon ancien ami. Euriel vint m'embrasser et prit ma place derrière le bar. Elle nous prépara le café, omettant volontairement d'offrir à Alpha son cocktail quotidien. Il fallait discuter, et avoir les idées claires s'avérait primordial.

— Je désire toujours accomplir ce projet, m'adressai-je à mon voisin. Il prit un air désinvolte. — Tu viendras avec moi ?

— Mon avis importe peu car aujourd'hui je dois te suivre quel que soient tes décisions, bonnes ou mauvaises. J'ai fait une promesse, et je tiens mes promesses. Ce qui n'est pas ton cas.

— Quoi ? s'exclama Euriel. Comment ça tu dois le suivre, tu n'as rien dit.

— Je ne voulais pas te rendre la vie plus difficile, tu as assez de problèmes avec moi. Et même si j'ai toujours été contre votre relation, je n'étais pas en mesure de te l'interdire. Te révéler la vérité t'aurait blessé et je redoutais que tu finisses par me haïr ou bien pire, le haïr. Ne me regarde pas comme ça je t'en prie, ce garçon est la meilleure chose qui te soit jamais arrivée, le détester t'aurait détruit. Ne t'énerve pas s'il te plaît.

— Parce que tu crois que tout m'avouer maintenant changera la donne, tu n'as fait que retarder l'échéance. Oui tu as raison, je vous hais tous les deux, à cause de vos choix, de votre égoïsme et de vos mensonges, mais je ne renierai pas l'amour que j'éprouve pour toi ou pour lui. Mais oui là je suis folle de rage et je ne sais pas ce qui me retient de vous éclater !

Les esprits s'échauffaient, je ne préfèrai rien rétorquer et demeurai dans mon mutisme, même si j'ignorai à quelle promesse il faisait référence. Nous nous séparâmes en pleine discorde.

Trois jours passèrent sans qu'aucun de nous ne s'adresse la parole, jusqu'à ce qu' Euriel nous annonce que si nous devions partir elle fermerait l'auberge, elle n'y aurait plus grand chose à garder, juste de la rancœur. Bien sûr Alpha ou moi ne pouvions nous opposer à cette décision, n'ayant ni de droit sur l'établissement ni sur elle.

Ce fut le 15 décembre 2098, mes bagages ainsi que ceux de mon futur associé attendaient devant la porte d'entrée, ils ne restaient qu'aux déserteurs de dire adieu à notre hôte. J'allais l'embrasser tendrement, et lui dis à quel point je l'aimais, quoiqu'elle pût penser de moi. « Qu'est ce que l'amour si tu n'es pas à mes côtés. » rétorqua t-il. Je m'éloignai d'elle, livide. Puis ce fut au tour d'Alpha de faire ses adieux. Lorsque nous passâmes le pas de la porte, je n'osai me retourner de peur d'entendre les mots glissés plus tôt résonner dans ma tête. Nous partîmes, persuadés que je ne la reverrai plus jamais.

Je lançais mon , qui réussit à merveille, et de là où j'étais je pouvais rendre service à la Reine. Mes antikaires, mes garçons dont je prenais soin et qui faisaient tourner mon commerce agissaient également comme de remarquables espions, puisqu'ils devaient me rapporter absolument tout ce qu'ils entendaient. Et les informations intéressantes arrivaient jusqu'au Palais. Les clientes affluaient, j'avais en effet recruté de beaux jeunes hommes, d'anciens récalcitrants au régime sans le sous, et des indigents ayant fui leur campagne dans l'espoir de se faire embaucher en ville. Mais tous avaient dû subir les CLASS, certains avaient même été réintégrés dans la société suite à leur succès mais ne trouvaient pas d'emploi raisonnable pour les aider à survivre. Ici ils étaient chez eux, nourris et logés, et ils gagnaient de belles sommes. Ma présence dans le quartier se révélait indispensable, et mon charme fou ainsi que mes performances attiraient une bonne partie des femmes des beaux quartiers de la capitale et même de

l'extérieur, telles les diplomates ou les commerciales de passage à Memphis. J'avais réussi mon pari, au prix d'énormes sacrifices.

Deux années passèrent dans la richesse et la débauche. J'étais indépendant, libre et fougueux, cherchant à chaque relation d'oublier un peu plus Euriel, en vain. Encore et toujours, ses dernières paroles retentissaient dans mon esprit et j'étais condamné à les entendre toute ma vie. De plus, cette existence m'empêchait définitivement de renouer un quelconque lien avec ma famille, dont le sort me restait inconnu. J'avais dû abandonner l'amour de ma vie, et mon meilleur associé me haïssait car il avait dû, lui aussi, laisser Euriel derrière afin d'honorer un serment dont j'ignorais la teneur. Alors ce soir-là, comme tous les autres soirs, je ne m'attendais pas à recevoir de visite particulière. Jamais je n'aurais imaginé revoir cette personne chère à mon cœur. Jusqu'à ce qu'elle frappe à ma porte.

PARTIE II

CHAPITRE 1

La Disparition de Métis

La Capitale

J'avais trois ans le jour où elles sont venues chercher mon frère. Je me souviens du regard de douleur qu'il me lança juste avant de s'évanouir. Je n'oublierai jamais cet anniversaire. Mon grand-père se lamentait sur le corps de son épouse, et ma mère suppliait de toute son âme de laisser son fils tranquille, qu'elle ferait tout ce qu'on lui demanderait en retour. Rien n'y fit. Je les ai regardés emmener Louis pour ne plus reparaître. Ma mère s'effondra complètement, alors que je pleurais la perte d'un être cher.

Les deux membres restants de ma famille m'élevèrent dans la tradition ancienne, emplie de tolérance et d'égalité. Mon grand-père m'apprit tout ce que je devais savoir sur la vie, ses joies et ses peines. Quant à ma mère elle m'apprit les secrets de la civilisation, les gens, la ville, les lois, le gouvernement, la Reine. Et tout ce que je savais sur le régime je le tenais des colporteuses et de la propagande sur les ondes radios. Les rumeurs, les vérités qu'elle entendait au sujet de la maîtresse du pays la faisait frémir au

plus profond de sa chair, comme si elle ressentait les blessures de son fils disparu.

Le jour de mes 15 ans, je demandai à ma mère de l'accompagner en ville, pour son « expédition » mensuelle qui consistait à se ravitailler. Sans que j'en fusse surprise, elle refusa, une énième fois. Frustrée et en colère, j'allais m'enfermer dans ma chambre. Pour occuper mes journées je prenais l'habitude de composer de courts morceaux de musique au violon, un instrument qu'affectionnait tout particulièrement ma grand-mère, en fait l'objet lui appartenait. Il dégageait une sonorité incroyable qui m'emportait à chaque note que je jouais. Grand-père me l'avait offert le jour de mes 7 ans, en souvenir d'elle, il souhaitait une fois de plus entendre le son de l'instrument résonner dans la maisonnée. Mais plus je l'utilisais et plus sa tristesse grandissait et je ne savais la différencier de la mélancolie. Alors que j'apprenais toutes ces années à me servir du violon de mon aïeule, je rêvais de pouvoir transmettre à mon tour quelque chose en héritage.

Le jour de mes 15 ans je me devais d'honorer la mémoire de mon frère en composant pour lui le plus beaux des morceaux. Je me mis au travail, sans oublier que lorsque Maxence rentrerait j'irai lui faire part de ma déception.

Mon œuvre terminée et ma mère toujours absente, je décidai d'aller me promener dans la campagne environnante, car prendre l'air permettait de me détendre. J'invitai mon grand-père à m'accompagner, mais il refusa, prétextant avoir à préparer le dîner. Une excuse pour éviter de sortir, comme s'il se punissait de la mort de sa femme en s'éloignant des plus simples plaisirs de la vie, et cela depuis des années. Néanmoins, je n'insistai pas et après avoir enfilé mon manteau, je franchis le pas de la porte sans me retourner. Il faisait froid et je sentis sur mes joues les rafales de vent frais qui les brûlaient. La neige à mes pieds, je n'avais nullement l'intention de rentrer à l'intérieur, je devais humer l'air pur qui m'était offert. Tandis que

j'avancais doucement à travers le paysage enneigé, je fredonnais la berceuse que Maxence chantait pour moi chaque soir, encore à mon âge. Sa voix frêle et cristalline m'emplissait d'émotions diverses mais était toujours destinée aux êtres chers perdus.

J'arrêtais mon avancée lorsque j'aperçus au loin un enfant s'amusant à faire un bonhomme de neige. Je fus surprise de rencontrer un garçon si près de chez moi, où même hors de la ville, ils étaient censés avoir tous été recensé. Je m'approchai de lui à pas de loup pour ne pas l'effrayer, comme à l'affût d'une proie. Il me vit arriver, et surpris, laissa tomber la boule de neige qu'il tenait. Je stoppai net, de peur de le faire fuir.

— Bonjour ! lançais- je, à cinq mètres de lui. Il resta muet. Je tentai de me rapprocher, je finis par distinguer un peu mieux son apparence, il ne devait pas avoir plus de dix ans. « Il sera bientôt recensé » pensai-je. —Qui es tu ? Je ne t'ai jamais vu ici ?

Toujours aucune réponse. Je fis quelques pas de plus et me retrouvai finalement à sa hauteur. Il mesurait à vue d'œil 1m40, il avait de grands yeux noirs et des cheveux blancs aussi brillants que les flocons sur le sol. Jusque là je pensais qu'il s'agissait de ces derniers recouvrant sa tête, mais il était réellement pourvu de cheveux chenus. Pourtant cette teinte lui donnait un air plus âgé. Peut être cette confusion me conduisit un peu plus tôt à le confondre avec un jeune homme.

— Comment tu t'appelles ? lui demandais je, gentiment.

— T'es qui la vieille ?

« La vieille ? » pour qui se prenait-il ce petit malotru, je crus rêver. J'eus envie de lui coller ma main à la figure pour lui faire comprendre le respect qu'il devait à ses aînés, mais je me retins, ne connaissant son identité. Qui sait de qui il pouvait être le fils ou le protégé ?

— On dit *Bonjour* pour commencer, et puisque tu es le plus jeune, répond d'abord à ma question et ensuite je répondrai à la tienne.

Il afficha une moue de mécontentement. Mais il restait là, face à moi, ne s'enfuyant pas à la vue d'une inconnue.

— Raphaël. Je m'appelle Raphaël.

Étrangement, juste après m'avoir donné son nom, il prit ses jambes à son cou sans prendre le temps d'apprendre le mien, comme s'il venait d'apercevoir un monstre dans mon dos. Je ne cherchai pas à le retenir, je souris et me félicitai de cette rencontre. « Raphaël » c'est joli, pensai-je , Puisque ce nom est porté par l'un des trois archanges et par un grand artiste, je m'imaginai qu'il deviendrait grand lui aussi.

Durant le mois de février de cette année-là , je retrouvais quotidiennement le garçon au même endroit. Nous apprîmes à nous connaître, bien que je ne sus jamais où il vivait et avec qui, mais peu importait , je m'étais enfin fait un ami. Trop d'années de solitude me suivait. Il me fallait mettre un terme à cette existence de mélancolie et de cloître. Toujours à prier pour que cela cesse, mais prier ne résolvait rien, ça ne conduisait qu'à une attente encore plus longue qu'elle ne l'était déjà. Maxence ne s'opposait pas à ma nouvelle vie, au contraire elle s'en réjouissait, mais je ne comprenais pas pourquoi elle refusait de me laisser l'accompagner, elle savait que rien ne me rendrait plus heureuse. Je me surprénais à raconter au petit Raphaël mes sentiments et mes déceptions, et il écoutait sans un mot. Je parlais beaucoup, en remerciement je lui écrivis un menuet que j'intitulai « Brise » en hommage aux moments passés ensemble tel un doux vent frais effleurant ma vie, rendant mon âme plus légère. Je tombai amoureuse de ces moments, de son amitié, de son calme, de son esprit d'écoute, de ses cheveux blancs dont il était pourvu, et quand il parlait, de sa voix fluette et de ses yeux qui brillaient à chaque mot qu'il

prononçait. Il me rappelait mon frère. Et j'aimais ça. Puis un jour de février, il ne vint plus à nos rendez-vous. Sa disparition me détruisit comme celle de Louis avait détruit ma mère, et pendant une semaine je restai enfermée dans ma chambre, pleurant à chaudes larmes, destinée à perdre une fois de plus quelqu'un à qui je tenais.

Malgré toutes ces années passées, malgré ces péripéties, nous vivions dans le calme et la prospérité de la campagne, coupés des horreurs du monde urbain. Mais je n'étais toujours jamais allé en ville. Ma mère m'interdisait quoi qu'il en soit de m'éloigner trop loin du domicile, et comme à chaque fois que j'insistais pour l'accompagner j'essuyais un violent refus. Mais je voulais voir la capitale. Les seules choses que nous savions du monde extérieur provenaient de ma mère et des colporteuses qui faisaient le tour des villages pour annoncer les nouvelles, comme cela se faisait il y a plus de quatre siècles. Les informations telles que ma famille les connaissaient n'existaient plus, après la grande épidémie toutes les diffusions s'arrêtèrent, la plupart des journalistes ayant disparu à cause du virus, les chaînes de télévisions cessèrent d'émettre, pour ne plus jamais revenir. Le monde en crise tentait de se reconstruire et la télévision devenait la dernière des préoccupations. Alors pour passer le temps chacun de nous reprenait les loisirs de nos lointains ancêtres et les jeux de société refirent leur apparition.

Cette année 2101, je décidai de quitter la maison. Le 14 du mois de juillet je me préparai à partir. Tous deux durent s'y résoudre, ils ne pouvaient m'enfermer dans cette vieille bâtisse pour toujours.

La veille de mon départ tant attendu, je fis un étrange rêve. Je me trouvais dans une immense salle vide décorée de statues d'argent représentant les dieux et les déesses de la mythologie grecque, et devant celles-ci, posée sur le sol, des couronnes d'or. Mais le plancher était

recouvert de sang, des gouttes qui tombaient du plafond et qui commençaient lentement à inonder la pièce. Le plafond pourtant était aussi jaune et resplendissant que le soleil. Je me tenais là, au milieu de cette gigantesque salle, quand une voix de femme se fit entendre « mon oraison funèbre aujourd'hui; à nouveau renaîsse mon âme », puis une autre qui scandait, suivit d'un écho « impératrice, impératrice, impératrice ». Je me réveillai en sursaut, transpirante et perturbée, rien de ceci ne me rassurait, et le mot « impératrice » résonnait encore dans ma tête. Tandis que je me remémorai ma nuit, l'heure des adieux approchait. Mes bagages prêts devant l'entrée, il ne me restait plus qu'à dire un dernier au revoir avant de commencer la longue marche vers la ville pour retourner dans la cité qui m'avait vu naître. Je refusais que ma mère m'accompagne, alors avant de partir, Maxence me donna un bijou à remettre à Louis si je venais à le retrouver. « Promets moi » me dit-elle, j'acquiesçai sans poser de question. Je l'embrassai et pris la route. Tout au long de mon voyage je ne rencontrai personne. Seules des carcasses de véhicules jonchant le sol et les ruines d'habitations recouvertes peu à peu par la végétation me tinrent compagnie. J'enjambai ces débris puis continuai mon chemin à travers les bois et les champs. Au bout d'une demi-journée de marche, exténuée, j'arrivai enfin devant le portail principal de Memphis. Je dus montrer patte blanche et prouver que je n'étais qu'un simple sujet de Sa Majesté venue chercher du travail en ville. Les gardes fouillèrent ma valise et me remirent une carte de résident à montrer à chaque contrôle militaire. Je passai les portes et vis d'interminables grillages de fer qui conduisaient je ne sais où. Emprisonnées par ceux-ci se dressaient, un peu difformes, les premières maisons de Memphis, dont les façades penchées tendaient à se rejoindre via les toits. En levant les yeux au ciel je ne distinguais plus qu'un filet bleu qui passait entre les chaumières. Je déglutis en pensant que mon frère vivait

peut-être dans ce triste endroit. Je pressai le pas et déambulai dans les rues de la cité à la recherche d'un endroit où dormir. Après une heure je trouvais une auberge nommée « Hachiman ». Je poussai la porte de l'établissement. Une femme mûre de forte corpulence se tenait derrière un comptoir de bar servant également d'accueil. Ses longs cheveux d'ébène descendaient le long de son dos et une frange parfaitement bien coupée couvrait ses yeux bridés. Les clientes buvant et discutant, je m'avançai vers l'aubergiste tout en évitant leur regard. Je la saluai et lui demandai si elle avait une chambre de libre pour le soir.

— A quel nom ?

— Moïra VanAude. Comme me l'avait recommandé ma mère, je n'utilisai pas son nom. Mais à la mention de mon prénom, ses yeux semblèrent briller de surprise, ce fut rapide mais je l'avais vu. Elle se reprit aussitôt et alla me chercher une clé accrochée sur une planche collée au mur.

— Chambre 23.

Je pris l'objet et m'apprêtai à monter les escaliers quand je revins sur ma décision, je retournai voir la femme :

— Sauriez-vous où je peux trouver du travail ?

Elle hésita à répondre, puis je vis son visage s'éclairer :

— En fait j'ai besoin d'une serveuse, je ne m'en sors plus avec tous ces gens qui viennent ici pensant y trouver du réconfort en se saoulant comme des ivrognes.

— Je prendrai ce qu'on me donne, dis – je , enthousiaste.

—Très bien, tu commences demain à la première heure, 5 de l'heure.

— Merci ! Si je puis me permettre, que signifie « Hachiman »? lui demandais-je sans trop réfléchir.

— *Yawata no kami* , dieu shinto de la guerre et protecteur de mon peuple.
C'est le « Dieu aux huit banderoles »

— Oh !...Pardonnez mon impertinence, mais pourquoi l'avoir nommé ainsi ?

— Je l'ai fait après son rachat, à l'origine cet endroit s'appelait « Guerre et Paix ». Son ancienne propriétaire me l'a vendu pour une bouchée de pain, désirant s'en débarrasser au plus vite. Alors « Hachiman » me paraissait adapté en hommage à sa vie antérieure, et je souhaite également honorer mes racines.

Je la remerciai chaleureusement d'avoir bien voulu répondre à mes questions. Je tournai les talons pour rejoindre ma chambre. Ma journée se terminait assez bien.

Le lendemain je me levai tôt afin d'être prête et commencer sans encombre mon premier emploi. Après m'être préparée je descendis les escaliers quatre à quatre et me présentai excitée à ma patronne, qui me sourit en me voyant arriver

— Tu sembles en pleine forme, c'est parfait.

— Je ne veux pas vous faire regretter de m'avoir embauchée, madame.

— Tu peux m'appeler Akiko.

J'acquiesçai puis me mis directement au travail. Ma principale tâche était de servir à boire aux clientes, puisque presque qu'aucune d'entre elles ne venait pour manger. Elles cherchaient à noyer leurs problèmes dans l'alcool, et elles étaient nombreuses. Toute la société se rencontrait, les riches comme les miséreuses, les hommes comme les femmes. De toute la capitale peut-être était-ce l'unique lieu où, quoi que l'on fût importait peu. Le soir, après mes heures, je prenais l'habitude de sortir en ville, finir ma visite et chaque fois je découvrais un nouvel endroit, parfois un beau quartier résidentiel abritant de magnifiques villas en briques rouges, parfois

un quartier insalubre où vivaient de pauvres hères abandonnés par le gouvernement, mon ancienne maison se trouvait dans l'un d'entre eux, dans ces champs de désolation ; la richesse des quartiers principaux à proximité du palais présidentiel paraissait indécente face à la misère qui frappait ceux situés au sud. Mes escapades quotidiennes me conduisaient toujours sur la colline, non loin du Palais dans lequel je voulais désespérément entrer pour voir le monstre qui s'y cachait, mais des sentinelles en protégeaient l'accès. A chaque fois que je tentais de traverser la colline pour atteindre ses grilles, je me faisais refouler, car je n'avais aucun droit d'accès jusque là. Alors je rentrais à l'auberge encore plus déçue et en colère que la fois précédente. J'allais m'affaler sur mon lit, réfléchissant à une idée pour y arriver.

Ce f u t une journée de travail comme toutes les autres, je servais des clientes devenues ivrognes à chaque jour qui passait. Nous allions fermer l'établissement, les chambres étant pleines et nous ne pouvions plus accueillir personne, cela ne s'était produit qu'une fois depuis mon premier jour, trois semaines auparavant. Je m'en allais fermer la porte quand un homme assez grand couvert d'un manteau noir la franchit, il frotta ses pieds sales sur le paillason et salua la maîtresse des lieux sans m'adresser un regard.

— Monsieur, nous sommes fermées, veuillez revenir demain, dis-je vexée et énervée.

Il se retourna vers moi et me dévisagea de la tête aux pieds, il s'approcha et m'attrapa par le bras, il mit une main derrière ma nuque et tira mon visage vers lui. Nous étions si proches l'un de l'autre que je rougis, gênée, ne sachant plus comment réagir. C'était un homme d'une vingtaine d'années, brun aux yeux noisette, une figure fine et une peau arborant une barbe de trois jours, il ressemblait à un adolescent ayant grandi trop vite, ses lèvres roses et parfaitement courbées me donnait envie d'y goûter. Il plongea ses

yeux dans les miens, comme s'il y cherchait quelqu'un, puis il sourit et me relâcha, j'eus l'impression qu'il avait trouvé cette personne.

— Laisse la tranquille Nicolas !

Je fus surprise de savoir que tous les deux se connaissaient.

— Bonsoir vieille amie. Elle ne sembla pas très satisfaite de se surnom. Je vois que tu as une nouvelle recrue.

— J'ai pensé à toi.

Je ne comprenais pas ce qu'elle avait voulu dire par là, et je souhaitais ne jamais le savoir. L'étranger qu'elle appelait Nicolas posa une fois de plus son regard sur moi.

— Comment t'appelles tu ?

Je refusai de répondre à cet individu sans aucune manière, mais je dus m'y résoudre à cause de ma patronne qui insistait à son tour.

— Moïra.

— Bonsoir Moïra ... Un verre de rhum Akiko ! commanda t-il joyeusement.

Il jeta un coup d'œil vers moi qui s'était réfugiée derrière le comptoir, voulant éviter ses familiarités. L'aubergiste, ayant compris ma réaction (exagérée), me dit de ne pas m'inquiéter, que des bons garçons tels que lui ne couraient pas les rues, et qu'elle le connaissait depuis plusieurs années déjà, assez pour lui faire confiance.

— Comment l'avez-vous connu ?

— C'est une longue histoire.

Elle se tut et se dépêcha d'aller le servir pour éviter ma question. Elle s'assit à table avec lui et ils se mirent à discuter.

Il vint chaque soir et cela pendant une semaine, il cherchait, je crois, à rassembler des informations, et tous les soirs, ils discutaient à table et malgré tous mes efforts je ne distinguais aucun mot de leurs conversations.

Je me contentais de finir mon service et de monter dans ma chambre, remplir d'esthétique t a ches noires mon journal quotidien.

Mais un soir, alors qu'il venait de vider une petite bouteille de soju, cet alcool de riz coréen je crois, le rituel prit une autre tournure, j'avais réussi à saisir quelques fragments de ce qu'ils se disaient : « sentinelles, réunion, palais, Louis ». « Louis » j'en étais persuadé, je l'avais entendu. Un verre se brisa sur le sol, tombé par ma faute car trop surprise de découvrir le nom de mon frère dans la bouche de cet individu. Ils se retournèrent.

— Il ne faut pas écouter les conversations qui ne nous concernent pas.

— Pardonnez moi mais vous avez prononcé le nom d'une personne qu'y m'est proche : Louis. Certes, je suppose qu'il n'y a pas qu'un seul homme portant ce nom dans cette ville, mais je veux être sûr.

Akiko fit un signe de la tête à Nicolas, qui écarquilla les yeux.

— Rappelle moi ton nom, me pressa-t-il.

— Moïra, Moïra VanAude, répondis-je après un moment d'hésitation.

— C'est pas vrai, je n'avais donc pas rêvé. Tu as gardé ce nom apparemment contrairement à lui. Il me disait que l'entendre le rendait malade.

— Vous savez où il est ?

Je m'étais entre-temps rapprochée d'eux. J'attendais une réponse positive.

— Je suis désolé mais je ne peux te dévoiler cette information, et crois moi tu ne veux pas savoir.

Mon visage se décomposa, la colère commença à monter en moi. J'eus envie d'étriper cet homme qui refusait de me donner ce que j'espérais depuis presque quinze ans, des nouvelles de mon frère. Je voulais lui arracher sa jolie gorge, taillader son visage d'ange, découper ses membres et les éparpiller façon puzzle. Pour chasser cette envie, je pris une grande inspiration et me calmai.

— Alors comment le connaissez vous ? insistai-je.

Akiko m'invita à m'asseoir à table et à prendre mes aises, car la nuit allait être longue.

Traître

«— J'espère que tu es bien installée, Moïra. Je vais te raconter ce que je sais de ton frère. Je fus recensé deux ans après la grande épidémie, et ni mon père ni mes frères n'avaient survécu. Avec tous les autres garçons recensés nous fûmes emmenés dans un entrepôt où nous passâmes la nuit. Le lendemain on nous conduisit sur la place principale pour y rencontrer la Reine, Aysun. Elle me choisit ainsi que trois autres adolescents et envoya ceux restant dans ce qu'on appelait les UNITÉS, caché derrière des murs dans le sud de la ville. La Reine nous reçut tous les quatre dans ses appartements, elle tenta de nous expliquer l'intérêt de tous ces recensements, que c'était pour protéger le monde des ravages du virus mais je n'en crus pas un mot. Après la tentative de persuasion elle nous renvoya rejoindre les autres dans les UNITÉS, en nous disant d'attendre pour la première CLASS. Je passerai les détails sur cette partie, ça n'a aucun intérêt pour toi. Après celle-ci, ayant échoué au test, je me retrouvai une fois de plus dans cet endroit misérable. C'est là que je finis par faire la connaissance de Louis. Lui aussi avait échoué au test comme ses deux compagnons, plus âgés que lui, Félix et Alex. Nous fîmes ménage à quatre dans leur petite maison délabrée. Le luxe comparé à ce que l'on pouvait trouver là bas. Nous devînmes amis, et pendant des années nous fûmes même les meilleurs amis, mais... . Il fit une pause, bu une gorgée de rhum, toussa et recommença son récit. J'avais des affaires personnelles à régler

avec cette femme depuis longtemps et Louis le savait, il savait ce que cela représentait pour moi, mais il m'a trahi. Je l'emmerde! »

— Si tu es là pour insulter mon frère !

— Tais toi et écoute jusqu'à la fin ? s'énerva t-il. « Il m'a dit qu'il comprenait la politique du gouvernement mais qu'il n'adhérait simplement pas aux méthodes. Il y a dix ans, il m'empêcha de réaliser mon plus grand souhait, ce pour quoi je m'étais battu durant tellement de temps. Je ne lui ai jamais pardonné. »

Il termina son verre en une fois et se leva, prêt à partir, je le retins.

— Attendez ! Vous me dites que Louis est un traître ? Je n'en crois pas un mot.

— Crois ce que tu veux.

— Mais savez vous au moins où il est ? Dites le moi je vous en prie.

— Tu veux savoir ? Il se mit à éclater de rire. Il se calma puis reprit. Va voir dans l'ancienne UNITÉ A, il y est, s'enrichissant de sa nouvelle activité.

Il se leva et quitta l'auberge. Je n'osai pas le retenir. Je m'effondrai sur la table, sanglotant. Akiko vint me reconforter.

— Que vais-je dire à ma mère si c'est la vérité, si Louis a trahi ses amis pour celle que nous haïssons? Ça n'a aucun sens. Est ce qu'elle va lui pardonner ça?

— Tu sais, une mère pardonne si facilement ses enfants.

— Vous avez des enfants ?

— Oui, deux garçons. Mort tous les deux à cause de ce satané virus. Ils étaient ma vie. Et cette femme qui insulte leur mémoire en enlevant des enfants à leur famille. Elle est un monstre, n'oublie jamais ça. Ton frère a fait ce qui lui semblait juste, même s'il s'est perdu en chemin. Mais

Nicolas a raison, elle doit être détruite même si cela doit prendre des décennies.

Je levai mon visage et scrutai ses yeux, ils brûlaient de colère, ils étaient le miroir de sa haine envers le pouvoir. Pourtant mon âme détestait aussi cette personne à cause de ce qu'elle m'avait enlevé, et j'étais prête à agir en conséquence.

— J'aimerais tellement m'opposer à elle..

— Oh mais tu le peux, me dit-elle d'une voix douce et rassurante, il te suffit de nous rejoindre, le groupe de rebelles de Nicolas.

— Je ne veux pas dépendre de cet individu !

— Tu n'as pas tellement le choix si tu veux réussir, il faut savoir faire des compromis parfois mon enfant, et puis, pense à la récompense.

Nous nous regardâmes un long moment en silence, sans bouger. Je cherchai une autre solution pour atteindre mon objectif mais je n'en trouvai aucune. Je soupirai et finis par me résoudre à la triste vérité, j'avais besoin de cet homme.

— Que dois je faire ?

Elle sourit et m'enlaça.

La Nouvelle Confrérie

8h du matin, le 2 août 2102, je me préparai à entrer dans une organisation hostile au gouvernement en place, une faction rebelle cachée dans les faubourgs du deuxième secteur. Une faction dont le siège se situait sous l'auberge, desservie par un passage secret. Akiko me conduisit dans le labyrinthe que constituaient les couloirs commençant sous son établissement et qui continuait bien loin dans la ville, elle m'expliqua que l'ancienne propriétaire des lieux lui avait confié son existence mais qu'elle

n'avait jamais osé descendre les premières marches. Tous ces jours où je travaillais chez elle, aucun indice d'une telle chose ne s'était manifestée pour la simple et bonne raison que les opérations se déroulaient en pleine nuit, lors de mon plus profond sommeil. Nous déambulâmes dans les sous-sols, jusqu'à arriver devant une porte en acier recouverte de petites gravures représentant le blason de la confrérie : sur fond noir, deux rapières blanches croisées vers le haut transperçant chacune une feuille d'érable rouge en partie brûlée. Mon guide frappa trois coups à la porte et prononça son nom, un jeune garçon d'environ mon âge vint nous ouvrir. Il nous laissa entrer et ne se priva pas de me dévisager. Le repaire se trouvait dans une ancienne église souterraine. L'endroit, un peu sinistre, s'avérait être taillé dans la roche. Quelle ironie qu'un lieu comme celui-ci soit devenu le lieu de réunion d'un groupe de rebelles. Qui a dit que la religion ne possédait qu'une forme ? Tous les révoltés présents me regardèrent, il voulait connaître l'identité de la nouvelle recrue. LA recrue. Il y avait quelques femmes dans la bande d'insoumis. Elles furent les premières à venir m'adresser la parole.

— Bonjour, moi c'est Drizia. C'était une grande rousse aux yeux bruns, ses taches de rousseurs lui donnaient un air espiègle, mais son côté fatal me donnait des frissons.

— Moi c'est Sylwia. Sa beauté me frappa, elle avait une peau couleur café et des yeux noirs magnifiques, elle me sourit, enchantée de me voir.

Je fis également la connaissance de Bérengère, Qui Yue, Tori, Vilda, Delina, Choï Mi Na et de cinq autres filles. Il devait y avoir tout au plus une vingtaine de membres, une quantité bien mince pour défaire un gouvernement. Toutes les filles étaient là pour la même raison que moi, mais une seule ne participait que pour Nicolas : Drizia. Envoûtée par le charisme de celui-ci, dont j'eus la chance ou le malheur d'être la victime.

Puis sa voix se fit entendre : — Bonjour mes amis, bonjour à toi Moïra.

Il me lança un regard complice, je rougis et l'insultai de crâneur en moi-même. Je ne pus m'empêcher d'observer la réaction de Drizia, je le regrettai aussitôt. Ses yeux emplis de jalousie me firent peur. A peine arrivée, je venais de me faire une ennemie, et pas des moindres. Je détournai le regard de cet effrayant personnage et me concentrai sur le discours de Nicolas.

— « Mes frères, je voudrais tout d'abord vous remercier d'être présents ce soir à mes côtés. J'ai conscience de la difficulté pour chacun d'entre vous de faire partie de la résistance, et je vous en suis extrêmement reconnaissant. Rien n'est plus compliqué pour un homme aujourd'hui de choisir son destin, de se laisser guider par ses émotions, par ses envies. Mais les épreuves que nous avons traversées nous ont permis d'avancer et surtout nous ont donné la volonté de mener un combat juste et pacifique pour l'égalité. Je comprendrai parfaitement que certains dans cette salle expriment leurs doutes quant à la mission entreprise depuis maintenant six années sur ce sujet, et je ne les blâmerai pas, au contraire je les écouterai et accueillerai leurs remarques avec joie. Car même leader de cette confrérie, je refuse de devenir un despote, je tremble à l'idée de me transformer en ce que je tente de détruire. Alors mes frères, joignez vous à moi, dans ce combat, et vous verrez, nous vaincrons... Mes amis, voici venu l'heure du conseil traditionnel où tous réunis nous débattons sur les missions annuelles et où nous concédons le pouvoir collectif dans les mains d'un chef, destiné à représenter chacun des membres de la Confrérie. Je tiens à vous dire, avant de délibérer, qu'en tant que fondateur, mon aptitude à mener est plus aisée, non pas que je souhaite m'imposer en tant que leader indispensable, mais je dois vous faire remarquer que votre choix déterminera toutes les décisions qui seront prises au long de l'année qui vient. Une erreur de jugement et c'est toute l'organisation qui vole en éclat. Or celle ci a été bâtie sur du sang

et des souffrances, j'espère que vous honorerez ces sacrifices, car l'idée qu'elle transporte est belle... La beauté, voilà une chose importante et indissociable de l'existence humaine. Elle se trouve au plus profond de la souffrance, elle est les innombrables peines, les blessures. Elle vie à travers nous, dans notre esprit. La beauté c'est tout ce qui ne se définit pas , elle se trouve au-delà de nos pensées et de nos envies....Je fais cette digression afin de vous dire que la vie est précieuse, et magnifique, mais y renoncer au nom du bien de tous la rend exceptionnelle. Ces personnes que vous sauverez en la sacrifiant ne seront ni vos pères, ni vos , ni vos fils, ils seront plus que cela : une seule et même famille humaine. Ma famille est morte avec l'apparition du virus, comme je n'en doute pas, ce fut le cas pour beaucoup de vos proches. Mes frères adorés moururent ainsi, et le chagrin emporta ma mère. Mon père aussi subit la maladie, mais ce fut l'opportunisme et la noirceur d'une femme qui le tua, en le trahissant si honteusement que Robert Ford se serait senti gêné envers Jesse. Alors je veux venger leur mort tout comme vous qui voulez faire honneur aux êtres chers décédés, abandonnés dans cette période de crise. Nous devons faire en sorte que ces affreux événements ne se reproduisent jamais, et pour cela il faut que nous soyons unies, aussi unies que les cinq doigts d'une main refermée en un poing solide. Vous êtes l'avenir de cette ville et vous donnerez exemple au reste du pays et du monde. Nous sommes des combattants, pas des couards, reprenons le pouvoir !...Maintenant mes amis, je voudrais vous présenter quelques nouvelles recrues : voici juste en face de moi Moïra, jolie jeune fille arrivant de la campagne, à sa droite Sigi, mère dévouée de Memphis, et derrière ces deux sublimes femmes, Bari et Jason, les jumeaux fougueux que j'ai sauvé de l'enfer post-recensement, mendiant dans les rues. Applaudissez les bien fort ! Je vous remercie de

vosre attention et m'excuse d'avoir monopolisé une partie de vosre temps. Désormais l'heure est venue de décider. Merci. »

Ils applaudirent tous comme si leur vie en dépendait, puis ils se séparèrent pour vaquer à leurs occupations respectives et pour discuter de leur vote à venir, soit une formalité. J'étais persuadé que cet orateur serait réélu à la majorité, il ne leur avait pas vraiment laissé le choix « en tant que fondateur », quelle audace ! Mais ce « reprenons le pouvoir » sonnait plus comme un plaidoyer à la gent masculine, qu'un véritable geste d'égalité, ce qui me déplaisait fortement. Tandis que je réfléchissais à une autre interprétation de son discours, le principal intéressé se dirigea vers moi et m'apostropha sans une excuse concernant l'incident de l'auberge.

— Je suis content que tu sois venu.

— Je ne suis pas là pour toi, pas après la dernière fois. Tu n'as même pas pris la peine de t'excuser.

— Pourquoi le devrais je, je n'ai rien à me reprocher.

Je restai bouche bée, excédée, je voulais partir, mais il me retint par le bras.

— Reste encore un peu, s'il te plaît...Je m'excuse, ça te va ?

Je le fixai, irritée.

— Ça fera l'affaire.

— Merci encore d'être venu, dit -il en esquissant un sourire.

Je m'en allai, n'osant pas me retourner, de peur de croiser le regard puissant de Nicolas et celui, assassin, de Drizia. Je sortis avec Akiko qui me raccompagna. Nous restâmes muettes durant le trajet du retour, repensant chacune à notre soirée.

Je me couchai et m'endormis en un battement de cils tant la fatigue me tenait. Cette nuit-là je fis encore cet étrange rêve , et je pouvais une fois de plus entendre comme un écho dans ma tête le mot « impératrice ». Je n'en

comprenais pas le sens. Le matin à mon réveil, à cause du sommeil agité que j'avais eu, je décidai de ne pas aller travailler, je prévins Akiko en lui disant qu'il me fallait du temps pour réfléchir par rapport à ce qu'il s'était passé la veille. Elle ne me posa pas plus de questions et accepta, non surprise de ma requête. Je sortis donc m'aérer l'esprit dans les rues de la ville. Je marchai un long moment jusqu'à arriver à la colline, de là où j'étais j'apercevais le toit du palais caché derrière les villas. Je voulus m'approcher mais comme prévu je fus refoulée par les sentinelles. Je fis demi - tour et entrepris de visiter les lieux de ces fameuses UNITÉS, peut-être y croiserai-je mon frère comme Nicolas me l'avait affirmé. Ne connaissant pas le chemin pour m'y rendre je demandai mon chemin à un passant. L'homme à qui je tentai de m'adresser devint livide et tandis que je m'apprêtais à lui poser ma question, il s'inclina un instant devant moi. Sa réaction me décontenança mais je repris rapidement mes esprits et lui demandai la direction de l'UNITÉ A.

— Si je puis me permettre, ce n'est pas un endroit pour vous, jeune madame.

— Pourquoi ?

— Ce que l'on y fait ne mérite pas que l'on en parle. Je vous dirais simplement de faire attention. Nos aïeux nommaient ces lieux « quartiers de plaisirs ».

Après m'avoir donné cet avertissement qui ne me rassura pas le moins du monde, il s'inclina à nouveau puis partit à grandes enjambées sans se retourner. Je m'imaginai ce qu'il pouvait bien se passer dans cet endroit, et des idées saugrenues me venaient à l'esprit en même temps que je suivais les indications de l'homme pour atteindre le lieu recherché. Je trouvai enfin l'entrée mais il ne m'inspirait rien de particulier. Certes ses maisons s'avéraient insalubres mais je le savais déjà, j'étais passé tout près à mon

arrivée. Entouré de grillage de fer comme tous les autres et gardé par deux sentinelles, il ne se différenciail pas tellement de ses voisins. Je montrai ma carte de résident à une des gardes qui hésita avant de me laisser entrer. J'avais 16 ans mais j'en paraissais beaucoup moins. Après plusieurs minutes, elle accepta et m'ouvrit la porte en fer. Une porte qui détonnait pour le coup avec les autres secteurs. Elle semblait être les restes d'un immense mur. Je franchis le portail et descendis la ruelle principale. Des indigents faisaient la manche devant des baraquements presque en ruines et espéraient que je leur laisse une pièce. Je les ignorai malgré moi et continuai à avancer dans ce taudis qui bizarrement possédait de magnifiques rues pavées. Je n'étais pas au bout de mes surprises. Quelques mètres plus loin je vis une voiture assez luxueuse, puis deux, puis trois. Je compris que la vie se passait à l'extrémité du secteur. Les maisons commençaient à se faire moins vétustes et les lieux devenaient plus colorés. Mon regard se posa sur des jeunes hommes au visage et au corps d'Apollon qui me fixaient depuis quelques instants déjà. Je pressai le pas, repensant au conseil qui m'avait été offert. Ce qui me déconcerta le plus était le nombre de femmes qui se baladaient entre les maisons, pourtant il me semblait qu'aucune d'entre nous ne vivait là. Que s'était-il passé pour expliquer un tel changement ?

A mon regard innocent se dévoilait une vue à la fois chaleureuse et malsaine. La ruelle où je me trouvais était illuminée de dizaines de lanternes pendues à des poteaux espacés en intervalle régulier et qui dégageaient une lumière ocre rouge, tandis que sur les murs se reflétaient les ombres des gens. De hauteur hétérogène, les bicoques habillant les rues étaient collées les unes aux autres, les empêchant de s'effondrer sur elles-mêmes. Quant aux façades, l'entrée de l'une paraissait entretenue et attrayante tandis que l'autre ne jouissait que de vieilles briques rouges

effritées devant lesquelles de jeunes hommes quasi dénudés racolaient la clientèle féminine et argentée. Pour les hommes, seuls les plus fortunés semblaient être admis, mais presque aucun d'entre eux ne pouvaient financièrement se permettre de se rendre à un tel endroit pour s'acheter ce genre de service « défendu ». Les garçons, qu'apparemment elles nommaient *Antikaires*, criaient des noms de femmes, et d'autres chantaient dans des langues étrangères afin de paraître plus exotique. Certains récitaient d'étranges poèmes sortis tout droit de leur imagination, contant de braves marins revenus de voyage et cherchant un peu de réconfort dans les bras d'une belle sirène. Je les écoutai s'abandonner à leurs rituels ingrats tout en déambulant dans les ruelles sombres et sales de ce quartier. Les gens se retournaient lors de mon passage comme si j'étais une jeune fille perdue parmi elles. Aucun des garçons ne semblait se plaindre du métier peu gratifiant qu'il faisait. Au détour d'un établissement je m'hasardai à demander à l'un deux s'ils ne voulaient pas s'enfuir, il me répondit que logé et nourri tel qu'il l'était, il ne trouverait pas mieux en dehors de ces murs, vendre son corps était une profession comme une autre. Déconcertée par sa réponse, je continuai bien malgré moi ma route, jetant des coups d'œil furtifs aux bâtisses, évitant par dessus tout de me faire aborder, trop attristée par ces lieux sordides. Et toujours les maisons ne payaient pas de mines ; rénovées en hâte, sur leurs murs les fils électriques se frayaient un chemin jusqu'à la maison suivante, interminablement.

Je franchis le pas d'une de ces maisons. Un individu d'une trentaine d'années à la peau d'ébène vint m'accueillir.

— Bonjour, quel service désirez vous ?

— Je ne suis pas là pour recevoir un quelconque service, je cherche quelqu'un.

— Et qui cela peut-il bien-être ? me demanda t-il d'une voix espiègle. Un amant disparu ? Haha ! Dis donc vous me paraissez bien jeune, on vous a laissé entrer ?

— Ça ne vous regarde pas ! Savez-vous où je peux trouver Louis Aelters ?.

Le visage de l'homme s'assombrit soudain, il me dévisagea assez violemment avant de m'interroger.

— Ça dépend de qui le demande ?

— Dites lui juste que Moïra l'attend

— Tsst. Je vais voir ce que je peux faire.

Il me claqua la porte au nez. Je restai planté là telle une dangereuse étrangère qu'il ne fallait en aucun cas inviter à entrer. J'attendis une dizaine de minutes avant que l'on m'ouvre à nouveau. Un jeune homme aussi jeune que Nicolas me faisait face, il devait faire un mètre quatre vingt, il avait les yeux bleus gris et de longs cheveux bruns ondulés tombant sur ses épaules, je distinguai une cicatrice sur son coup, mais qui n'altérerait en rien la pureté de sa peau nubile et bien trop pâle. Aucune tâche, aucune rougeur, aucune imperfection, il semblait l'entretenir comme si sa vie en dépendait. Pourtant, malgré son apparence pubère, ses yeux trahissaient l'image qu'il souhaitait donner de lui. Il avait vécu. Les événements malheureux qu'il avait traversés se lisaient dans son regard et j'éprouvai de la peine pour lui. La manière dont il me fixait me mit mal à l'aise, j'eus l'impression qu'il venait de voir un fantôme. Il me fit entrer et m'invita à le suivre. Nous montâmes les escaliers, suivis de l'homme qui m'avait ouvert. Nous nous dirigeâmes vers une des nombreuses chambres du lotissement, l'espace qu'elle renfermait ainsi que la décoration la rendait plus qu'agréable. Il me dit de prendre un siège et de m'installer confortablement. Lui et son acolyte firent de même.

— Alors comme cela tu recherches Louis Aelters, le loup de *Aurum Road* ?

— Le loup d’Au...quoi? C'est son nom ici?

— Oui, dans ce quartier. Un chef de meute qui lorsqu'il tient sa proie ne la laisse pas s'échapper.

— Un surnom très ambitieux, un peu orgueilleux

— C'est aussi ce que je pense, répliqua le jeune homme. Il sortit une cigarette de sa poche, qu'il alluma avec le briquet de son ami. Pourquoi veux- tu le voir ?

— Affaire personnelle, dites moi simplement où il se trouve et je m'en irai.

— Peut-être que je n'ai pas envie de te laisser partir, Moïra.

Nous restâmes tous trois muets à nous scruter sans bouger. Mon interlocuteur s'amusait à souffler des ronds de fumée dans l'air. L'ambiance qui se dégageait de la pièce ne me rassurait pas. Je brisai le silence en annonçant mon départ et m'apprêtai à me lever.

— Ne bouge pas ! Il tendit sa cigarette à son acolyte qui la fuma.

Je pris peur et eu un mouvement de recul .

— Si vous me retenez, je crie.

Ils s'esclaffèrent tous les deux, le plus âgé s'en tenait presque les côtes de rire.

— Personne ne t'entendra, et dans le cas contraire personne ne pensera que tu es en danger, si tu vois ce que je veux dire. Allez, assieds toi maintenant. S'il te plaît.

Sachant pertinemment qu'ils avaient raison, je me rassis, tremblante. C'est là que le jeune homme se leva et s'approcha de moi, il me prit la main et manipula mes doigts, aussi doucement qu'une caresse, puis il les embrassa. La chaleur de ses lèvres me fit frémir, non pas comme un baiser donné par

un amant mais donné par un ami. Je me laissai faire, ne sachant comment réagir. Des frissons parcouraient tout mon corps, je sentais un lien entre lui et moi mais je n'osais me l'avouer. Enfin il murmura de façon presque inaudible mon nom. J'écartai ma main.

— Mon Dieu ce que tu m'as manqué, dit-il en plongeant ses yeux dans les miens.

— Louis ?

Il leva son visage vers moi, un léger sourire sur ses lèvres, il semblait si fragile, l'homme effrayant à la cigarette avait disparu. Je le pris dans mes bras et le serrai aussi fort que possible, pour ne pas le perdre à nouveau. Ce frère que je retrouvais.

Après s'être remis de nos retrouvailles, j'en profitai pour lui remettre le présent de notre mère, un superbe pendentif doré en forme d'épée sur lequel était gravé en français sur l'une des faces le mot « constance » et sur l'autre un superbe lys, la fleur préférée de Maxence. Après avoir attaché le collier autour de son cou, nous nous racontâmes chacun notre histoire. Parfois je discernai dans sa voix qu'il omettait certains passages mais je n'insistai pas. Il me dit ce qui était arrivé aux UNITES.

— C'est toi qui en as fait un lieu si abject ? Mais que t'as donc fait subir cette femme ?

— Ne blâme pas Aysun. C'est inutile

— Tu la soutiens ? Nicolas avait raison.

— Nicolas ? Tu l'as rencontré ?

— Oui

— Ne t'approche pas de lui, il est dangereux.

— Tu oses me donner des ordres, après quinze ans d'absence ? La Reine t'as réellement retourné le cerveau. Tu as perdu la tête, mon pauvre frère. As

tu oublié ce qu'elle nous a fait subir, à maman ? Et grand-mère, l'as tu oublié elle aussi ?

— Non, bien sûr que non, mais tu dois comprendre que...

Un grand bruit provenant du rez-de-chaussée nous interrompit. Nous descendîmes en hâte de l'étage pour connaître la raison de ce tapage. Des clientes se battaient et leur altercation gênait la rue, ce qui compromettait les affaires. Louis jeta un œil vers moi et me fit signe de partir avant que la situation ne dégénère, j'acquiesçai et me dirigeai vers la sortie quand une des deux femmes concernée par la bagarre m'interpella :

— Hé toi, d'où tu sors ? T'étais avec le patron. T'es qui ? Je t'ai jamais vu.

A ces mots, l'autre en oublia de se battre et eut également une réaction féroce envers moi.

— Ça fait des années que j'attends qu'il accepte mes demandes, mais elles échouent toujours. Je crus qu'elle allait se mettre à pleurer, sa voix se faisait de plus en plus haineuse. — Tu crois que parce que t'es nouvelle, tu peux tout te permettre. Elle s'adressa à Louis. Qui est cette fille ? Pourquoi tu te refuses à moi ?

Elle devenait incontrôlable, alors que la première semblait prête à me sauter à la gorge (l'alcool ne devait sûrement pas y être pour rien) l'acolyte de mon frère s'interposa, et lui demanda de reculer. Elle refusa, et la deuxième la rejoignit, tout aussi remontée.

— Ça suffit ! cria le propriétaire des lieux. Sortez mesdames.

Les clientes présentes assistaient à la scène comme à un spectacle. Des sourires amusés se dessinaient sur leurs lèvres. Les deux perturbatrices furent misent dehors par mon sauveur sans condition. Louis s'excusa auprès de tout le monde pour l'épisode qui venait de se dérouler et les invita à reprendre leurs activités sans inquiétude. Il vint vers moi.

— Je suis désolé que tu aies assisté à ça.

— Alors voilà ton travail. Qu'est ce que le monde à fait de nous, pauvres femmes ?

Il ne répondit rien à cette remarque et m'embrassa

— Reviens me voir, petite sœur.

Je sortis de l'établissement, encore heurtée dans mes croyances et mes espoirs. Ma mère n'avait pas menti.

Je me dépêchai de quitter cet endroit que je jugeais sordide et retournai en vitesse à l'auberge. Je me servai un verre de rhum sans faire attention aux étrangères assises aux tables, de toute manière je savais qu'aucune d'elles ne remarquait les entrées et sorties qui se faisaient, trop occupés à picoler. Après m'être éclaircie l'esprit grâce à l'alcool (les mauvaises habitudes ne viennent pas sans aide), j'appelai Akiko. Elle apparut de sous le comptoir, elle était en train de ranger la vaisselle quand j'ai déboulé derrière le bar, je ne l'avais même pas remarqué du fait de mon état second.

— Qu'est ce qu'il y a ?

— Je dois te parler, c'est très important. Je pense avoir trouvé la réponse que je cherchais.

— Tout d'abord, monte, vu ta tête on en parlera après mon service.

Je ne me fis pas prier. J'allai me coucher et m'endormis aussitôt. Le soir venu, je rejoignis ma patronne en bas et m'assis à une table. Je la conviai à me rejoindre. Elle m'offrit un grand verre d'eau glacé.

— Bois, ça te fera du bien, et ensuite on parlera.

Je consentis à suivre son conseil. J'entamai la conversation en racontant ma journée, sans omettre de parler de mon frère. Surprise, elle me demanda ce que j'avais ressenti. Je lui dis sans hésitation ma stupeur et mon dégoût de ce qu'il était advenu de lui et que je n'osais en parler à ma mère dans mes lettres, mais aussi ma joie de l'avoir retrouvé et l'amour non tari que

j'entretenais à son égard. J'en arrivai donc à la conclusion de mon récit et le pourquoi de cette discussion.

— Suis je toujours la bienvenue dans la Confrérie ?

— Ce sont tes péripéties d'aujourd'hui qui t'ont décidé ? Je ne répondis pas. Je me contentai de reposer ma question. — Bien sûr, tu seras toujours la bienvenue.

— Parfait, ajoutai-je. Je commence quand ?

Nouvelle Recrue

« Tu commences ce soir ». Akiko me prit par le coude et m'emmena vers les souterrains, au QG de l'organisation. Nicolas nous attendait radieux, un grand sourire aux lèvres. Mon accompagnatrice me poussa vers lui qui m'accueillit à bras ouverts, comme s'il savait que tôt o u tard je les rejoindrais, il semblait si bien me connaître. A ses côtés se tenaient Qui Yue et Drizia. La première me fit un clin d'œil, heureuse de gagner une nouvelle amie, tandis que la seconde - je m'y attendais - n'eut qu'un regard de mépris envers moi, contrariée de voir une nouvelle fille dans le cercle d'adeptes de l'homme qu'elle admirait.

Celui-ci m'invita à me mettre à l'aise et m'offrit un siège dans sa petite assemblée. En rond, nous pouvions ainsi tous nous voir, ce qui nous évita de nous lever afin de nous présenter. J'appris que Drizia avait rejoint la confrérie depuis sa résurrection par Nicolas, quant à Vilda cela faisait quatre ans qu'elle était là, enfin je découvris qu'Akiko l'avait toujours connu, et en tant que membre originel, elle avait aidé son ami à reconstruire la résistance après sa destruction par Aysun. Écoutant attentivement leurs histoires, j'en vins à penser que la mienne ne cachait rien d'exceptionnelle. Vint mon tour de parler, je leur racontai le recensement de mon frère, mon

arrivée dans la ville et mon envie de participer à la chute de ce pouvoir qui m'avait tout pris. Lorsque je me tus, je vis le visage de Drizia s'assombrir, je crus lui avoir volé quelque chose d'important, comme l'intérêt de Nicolas envers elle. Depuis mon entrée dans la Confrérie, j'étais devenu le centre de toutes les intentions, non pas à cause de mon statut de nouvelle mais en raison de mon lien avec Louis, et apparemment la mention de ce nom la fit également réagir. Les membres de l'organisation semblaient tous le connaître tellement bien. Cependant au vu de l'expression de Drizia je ne me risquai pas à poser cette question. Notre leader se leva pour se diriger vers une haute porte en bois qui semblait indestructible, il la poussa sans effort et se retourna vers nous afin qu'on le suive. Drizia fut bien entendu la première à lui emboîter le pas, ensuite Akiko, Sylwia et moi. Sortie de la salle, je ne cherchai pas refermer la structure en bois qui se trouvait maintenant derrière moi car je me sentais incapable de faire bouger ses deux gigantesques battants. Nous nous retrouvâmes dans une pièce encore plus grande que la précédente, où trônait en son centre une superbe table, elle aussi fabriquée en bois de chêne. Cet arbre devait sûrement représenter quelque chose d'important pour le décorateur des lieux. Il s'agissait d'une pièce construite en pierres polies, pourvu d'un plafond en arcade et d'un carrelage blanchâtre taché de rouge, telle des traces de sang ancrées dans le sol. Sur les murs, d'immenses tableaux représentant la capitale et qui rehaussaient la magnificence du lieu. Pourtant le mur Est apparaissait étrangement vide, une œuvre avait dû y être décrochée. Notre chef nous exhorta à prendre place. Nous obéîmes. Je me retrouvais, la chance me délaissant un peu plus chaque jour, en face de Drizia. Je tentai tant bien que mal d'ignorer son regard dédaigneux, une chose plus difficile à faire qu'il n'y paraissait.

— Je vous ai toutes les quatre réunies ce soir, pour une nouvelle mission très périlleuse.

— De quelle genre ? questionna Sylwia.

— De genre suicidaire.

Je regardai les filles, aucune d'elle ne réagit à la mention de ce mot plus qu'inquiétant, comme habituée.

— Es tu s û r de toi ? demanda Akiko

— Non. Mais c'est notre seule chance.

Il se tourna vers moi et les autres l'imitèrent

— Quoi ? m'affolai-je.

— On va tous périr, se lamenta Drizia.

— Soit un peu positive pour une fois dans ta vie, jeune fille, s'exclama Akiko. Tu ne sais pas ce que ça représente pour nous. Cela fait des mois que nous nous préparons et elle est ce qu'il nous manquait. Elle est une chance de succès extraordinaire. C'est presque un miracle. Je refuse d'échouer et je peux te l'assurer, j'en ai déjà douloureusement fait les frais.

— Simplement parce qu'il s'agit de sa sœur vous pensez qu'elles la laisseront entrer. Mais c'est voué à l'échec, avec ou sans elle.

— Qu'est ce que tu fais là alors ?

— Ça suffit ! s'écria Nicolas. J'en ai assez de vos querelles habituelles. Taisez vous, toutes les deux.

Je le vis pour la première fois s'énervé, cette expression le rendait néanmoins charmant, je pouvais lire sur son visage son agacement, ses sourcils qui se fronçaient, ses lèvres qui tremblaient, ses joues qui rougissaient. Dans sa colère, il apparaissait aussi beau que l' *Homme au gant* de Titien. Cette vision évanouit, je repris mes esprits et, angoissée, je leur demandai de quoi cette conversation retournait, en quoi la pauvre fille que j'étais aurait pu leur venir en aide. Je fus stupéfaite de leur réponse.

Moïra VanAude se trouvait être la clef de tout pour atteindre Aysun, car son frère s'avérait être le protégé de cette dernière. Un nouveau fils. Je compris que par conséquent mon statut de « sœur de » me rendai s intouchable et me rendai s plus aisée la tâche que l'on me confierait : entrer dans le cercle de confiance de la Reine.

— C'est pour cela qu'il nous faut ton entière collaboration, ajouta Nicolas. Je te laisse le temps d'y réfléchir. Il se tourna vers les trois autres. Quant à vous, vous serez ses « suivantes », ses amis, peu m'importe, tant que vous la protégez. Drizia ne parut pas très enthousiaste, cependant elle n'osa répliquer une nouvelle fois et surtout décevoir son chef. Chacune acquiesça sans dire un mot. —Voilà qui est réglé.

La réunion terminée nous quittâmes le QG pour retourner chacune à nos occupations personnelles, ainsi je voulus m'en aller écrire quelques paroles dans un carnet qui ne me quittait pas depuis mon départ de la maison familiale, mais Nicolas me demanda de rester dans la pièce avec lui, pour discuter en privé. J'en fus flattée mais je n'osai accepter craignant Drizia, qui sous ses airs de douce jeune fille, m'effrayait réellement. Afin de faire taire mon hésitation, il pressa tout le monde de sortir sans poser de questions. C'était un ordre. Nous nous sommes donc retrouvés seuls dans cette grande salle, et Nicolas, encore assis à sa place d'où il n'avait absolument pas bougé, me dévora du regard. Je baissai les yeux de peur de rencontrer les siens et de ne pouvoir m'en détacher. Le silence régnait depuis quelques minutes déjà lorsqu'il lança de sa voix grave.

— Pourquoi restes tu planté là ? Approche j'ai à te parler.

Je rougis à ces mots, ce qu'il ne manqua sûrement pas de voir car j'entendis un faible rire sortir de sa gorge. J'obéis à sa demande et me dirigeai vers lui si lentement qu'il en fût agacé. Il réitéra donc sa requête mais de manière plus insistante. Alors je ne pus qu' accélérer le pas. Arrivée

à sa hauteur, il m'attrapa le bras et me força à m'asseoir sur la chaise à côté de lui.

— Bien. Tu es prête pour cette mission périlleuse ?

Je me sentis revigorée.

— Oui, j'accomplirai cette tâche sans hésitation quels que soient les risques.

— Abrutie ! Si tu te fais prendre ou si tu meurs, comment ferons nous ? Tu devrais avoir plus peur que ça...Que crains tu vraiment ?

— Je crains de décevoir tout le monde. Je ne veux pas être un fardeau, j'en ai assez de vivre dans l'inaction, je veux me battre pour ce que je pense être juste et...

Il ne me laissa pas finir. Il déposa sur mes lèvres un baiser passionné. Je ne sus combien de temps celui-ci dura, mais lorsqu'il se recula il plongea ses yeux dans les miens puis me sourit, avant d'avouer qu'il souhaitait me voir revenir vivante et aussi belle que je l'étais à cet instant. C'est alors qu'il se leva et sans un regard vers la pauvre fille qui se trouvait sur sa chaise encore en état de choc, il s'en alla. Je me remis difficilement de l'épisode romantique, finalement je me levai à mon tour et courus à l'auberge pour rejoindre au plus vite ma chambre dont je fermai la porte à clef. Je me jetai sur le lit et me mis à effleurer mes lèvres avec mes doigts telle une enfant découvrant les premiers émois amoureux. Il s'agissait il est vrai de mon premier baiser mais je ressentais de la colère d'avoir été trompée puisque j'en étais persuadée, l'amour n'avait rien à voir là-dedans.

Le lendemain je me réveillai encore fatiguée, n'ayant quasiment pas fermé l'œil de la nuit, trop angoissée par ce qui m'attendait ce jour-là. Je me lavai et m'habillai rapidement puis je descendis rejoindre Akiko en bas. Mon petit déjeuner déjà préparé, je n'eus qu'à l'engloutir. (Cette journée reste gravée dans ma mémoire comme celle où tout a commencé.) Ayant

fini de manger, je pris une grande inspiration puis passai derrière le comptoir, ouvris la porte et m'engouffrai dans les couloirs sombres menant à notre QG. Nicolas, Drizia, Sylwia, Amar et Octave étaient là pour m'accueillir, seules les personnes impliquées suffisaient car plus le cercle s'avérait restreint et plus une mission s'avérait fructueuse. Je m'assis avec eux autour de la grande table de chêne et écoutai ce qu'ils avaient à me dire.

Première Mission

« Une voiture, deux uniformes, deux tenues de bals ». Nicolas énumérait les choses nécessaires à la réussite de cette mission d'infiltration. « Pas le droit à l'erreur » nous rappela-t-il. En effet, il s'agissait de notre seule et unique chance de mettre un terme à la vie de notre grande ennemie. Une faute n'était pas envisageable. Nous peaufinâmes les derniers détails de cette mission pendant peut-être deux mois. Le temps filait trop vite, et avant que je puisse même m'en rendre compte, nous avions atteint l'objectif fixé et nous étions prêts à passer à l'action. Durant cette courte période, Nicolas en avait profité pour se rapprocher ostensiblement de moi. Il s'amusait à flirter sans gêne à la vue de tous, ce qui laissait chacun indifférent, excepté une d'entre nous. Je voyais tous les jours Drizia se retenir de s'attaquer à ma personne, je la sentais lutter au plus profond d'elle pour garder son sang froid. Ce que j'ignorais à ce moment, était que les sentiments vengeurs qu'elle nourrissait à mon égard allaient bouleverser ma vie plus tôt que je ne le pensais.

Une de ces journées habituelles où l'organisation se trouvait au QG afin de préparer la mission, Nicolas vint travailler à mes côtés, il tint une attitude correcte durant les dix premières minutes, puis comme contrôlé par une envie irrésistible, il m'attrapa par le bras et m'embrassa à pleine bouche,

ignorant nos compagnons qui nous entouraient. Voulait-il leur faire comprendre à cet instant que je lui appartenais ? Je n'en sus jamais la raison, mais mon éternelle rivale aboya de rage, « salope » l'entendis-je me hurler. Me dégageant de mon assaillant je lui répliquai qu'elle ferait mieux de s'atteler à son travail plutôt que de s'occuper du comportement des autres. Elle lâcha les documents qu'elle tenait et se dirigea vers moi, furieuse, prête à frapper. Nicolas s'interposa et n'hésita pas une seconde à la gifler. « Tiens toi bien, nous ne sommes pas dans une cour de récréation. Je m'intéresse à qui je veux ». Probablement m'avait-il embrassé pour enfin donner une leçon à celle qui se languissait de lui depuis des années. Il semblait avoir tout brisé en elle. Drizia resta figée comme si les deux minutes précédentes elle espérait encore tenter sa chance avec lui. Cette rude réaction de l'homme qu'elle aimait, pour qui elle s'était dévouée corps et âme venait de l'anéantir, et j'éprouvais de la peine pour cette pauvre fille qui ne voulut jamais imaginer un seul instant que cet homme avait eu l'audace d'en désirer une autre. Elle venait de perdre aux jeux de l'amour. Je pouvais sentir dans son regard tout le mépris et toute la haine qu'elle avait accumulés envers moi durant ces longs mois. Mais son avis m'importait peu car je désirais trois choses : détruire Aysun, renouer avec Louis et aimer Nicolas. Des cibles partagées entre l'amour et la haine, je ne pouvais faire mieux. Pourtant rien ne m'avait prédisposé à vivre cette aventure. Je n'avais rejoint la ville que dans l'espoir de retrouver mon frère et la Confrérie m'était jusqu'alors inconnue. Le hasard, après ma déception avec Louis, m'offrit une nouvelle raison de vivre. Je ne m'en plaignais pas. Tandis que je repensais aux événements qui m'avaient amené ici, Drizia continuait de me fixer inlassablement, ce qui finit par me mettre mal à l'aise. N'y tenant plus, je proposai de partir sur le lieu de la mission, ce qui surprit Nicolas. Il

n'était pas habitué à ce que je prenne des initiatives, cependant il fut ravi et ordonna à tout le monde de m'obéir.

Chacun dans la tenue et le rôle qui lui était assigné, nous avançames jusqu'à l'entrée du secteur où deux sentinelles surveillaient les portes. Pour sortir sans encombres, le jeune Thomas, maître du combat, administra un rapide coup à la nuque des deux femmes pour les endormir. Ensuite, deux de nos membres prirent leurs places, afin que personne ne se doute de rien. Ils nous ouvrirent le passage, et nous montâmes à pied vers la colline où une ribambelle de voitures de luxe faisaient la queue pour pénétrer dans l'enceinte du Palais. C'est là que nous attendaient notre véhicule et son chauffeur envoyés par notre informateur. Un informateur, grâce à qui nous avons obtenu les cartons d'invitation. L'escroquerie devait fonctionner à merveille, nous passâmes le portail ultra sécurisé sans encombre puis chacun se mit à son poste. Nicolas, resté aux commandes à l'arrière au QG, supervisait nos faits et gestes, Amar et moi jouions les invités, Drizia et Sylwia, les gardes. Postée à l'arrière du bâtiment, près des jardins, personne ne remarquait leur présence. Le gala commença. Nous pénétrâmes dans le hall du Palais et on nous escorta jusque dans la salle de réception. Une galerie longue de plus de cinquante mètres, large d'environ dix mètres et haute d'au moins autant. Ses murs étaient couverts de dorures et les douze imposantes baies vitrées laissaient entrer la lumière des jardins, illuminés pour l'occasion. Sur le carrelage en grès d'ivoire se reflétaient les six lustres en cristal aux prismes ciselés et aux pendants scintillants. Et sur le plafond à caissons étaient peints les épisodes les plus marquants de la légende des Amazones, un peu modifiés, leur octroyant toujours la victoire sur leurs ennemis. Nous admirions tous deux l'endroit. Les invités, nombreux, ne se préoccupaient guère de cette splendeur, y semblant habitués. Il nous fallait nous fondre parmi eux et ne pas attirer l'attention. Nous prîmes une coupe

de champagne et allâmes engager la conversation avec une couple de business women venue d'Argentine. La grande sociabilité d'Amar nous servait au mieux, tandis que je les écoutais d'une oreille distraite. Amar me rappela à lui par une tape sur l'épaule. Nous devions lancer la suite de l'opération. Il s'agissait de trouver la maîtresse des lieux et se présenter à elle, Amar incarnant mon guide, mon protecteur, celui qui m'avait aidé depuis mon arrivée à Memphis et grâce à qui je me trouvais ici. Nous cherchâmes Aysun, en vain. Chaque invité nous répondait la même chose, « elle n'aime pas se montrer ». Eux n'étaient présents que pour créer des relations, ce gala n'ayant été organisé que dans le but de rapprocher les alliés du gouvernement entre eux. Après deux heures infructueuses, je décidai d'aller prendre l'air. J'expliquai la situation à Nicolas. Je me rendis discrètement vers la position de Drizia pour lui demander si elle avait aperçu la Reine. Drizia, toute agitée, se rapprocha de moi et s'apprêta à parler quand elle se ravisa.

— Quoi ? lui demandai-je agacée.

— J'en ai assez, dit -elle. Tu entends Nicolas ? J'en ai assez, j'arrête tout.

— Ça va pas t'es malade, qu'est ce qui te prend ? m'exclamais-je

—Débrouille toi sans moi, j'en ai assez...J'en ai assez de devoir subir ta naïveté, ton égoïsme, ton orgueil jour après jour. Ton nom ne te rend pas plus spéciale qu'une autre. Tu es la sœur d'un traître, alors pourquoi, pourquoi toi ? Débrouille toi sans moi je rentre au QG. Sans moi, il verra que la mission ne peut aboutir. Elle tremblait de rage.

— Tu serais prête à gâcher des mois de travail par pure jalousie ? Et la raison de vivre de la Confrérie ? Tu n'as jamais été impliquée, tout ce qui t'as jamais intéressé c'est Nicolas, et tu penses qu'il va t'accueillir à bras ouverts après ta trahison ? Tu te fais des idées ma pauvre, mais vas-y, ton aide ne m'est pas nécessaire de toute façon. Et tu n'es là que par obligation

n'est-ce pas ? Mais attend je te raccompagne je ne voudrais pas manquer de te voir congédier par celui que tu aimes tant.

Elle me fusilla du regard, excédée.

— Si je ne peux l'avoir, il est hors de question que je te le laisse.

Elle s'éloigna du bâtiment d'où la fête battait son plein. Je la rattrapai par le bras.

— Es-tu folle, tu veux te faire tuer ?

— Moïra que se passe t-il ? hurlait Nicolas dans nos oreillettes. Restez en position, vous allez tout foutre en l'air.

— Elle souhaite avorter cette mission. Qu'est ce qu'on fait maintenant ?

— Drizia te rends tu comptes des risques que tu nous fais prendre ?

— Tant mieux.

— Elle est notre carte maîtresse.

— Cette gamine n'est pas irremplaçable ! Qu'est ce qui te plaît chez elle ?

— Elle n'est pas toi, égoïste et puérile.

Elle se tue, choquée, cette sentence venait de la transpercer comme un couteau dans le cœur. Je la plaignais de devoir faire face à la rudesse de notre chef mais je ne pouvais m'empêcher de me réjouir de sa situation, ce dont je n'étais pas fière.

— Veux tu que je continue ? ajouta t-il.

— Non, c'est assez. J'ai enfin compris qui tu étais réellement après tout ce temps. Amuse toi bien avec cette fille mais tu regretteras un jour de l'avoir choisi.

— Dégage alors. Et ne t'avise pas de vendre nos secrets je n'aurai aucun mal à te trouver et à te tuer.

— Évidemment ! Je ne m'abaisserai pas aussi bas.

Elle arracha son micro et son oreillette qu'elle écrasa sur le sol puis me lança un regard misérable mais aussi emplis de haine, et s'éloigna. Alors que

je décidai de la laisser s'en aller, Nicolas me fit une requête difficile à accepter mais dont la survie de notre organisation dépendait. Je la suivis donc jusqu'à l'avant du bâtiment puis, caché dans l'ombre, je la regardai se diriger vers l'entrée du palais, un de ses couteaux à la main, prête à fondre sur les sentinelles. Cela aurait pu sembler téméraire pour n'importe qui d'autre mais je connaissais les facultés de combat de Drizia, l'ayant vu s'entraîner avec plusieurs de nos membres dans une des salles du QG. Elle n'avait jamais perdu, pas une seule fois, et elle se permettait même parfois de les combattre tous à la fois. Pourtant, bien que j'admirais ces capacités et n'aurais rien demandé d'autre que la voir se débarrasser de mes ennemis, je dus me résoudre à exécuter les ordres de notre chef. Soulevant ma robe, je courus vers Drizia en hurlant aux sentinelles de prendre garde à elle. Surprise et complètement paniquée qu'elle était, j'en profitai pour me jeter sur elle et la désarmer. Je lui bloquai les bras mais elle ne se débattit même pas. Le choc l'en empêchait. Heureusement car je n'aurai pas fait long feu dans le cas contraire. Tandis que les sentinelles venaient vers nous, je me dépêchai d'accomplir ma tâche. « Je suis désolée », murmurai-je les larmes aux yeux avant de lui faire ingurgiter de force les 200 milligrammes de cyanure que nous possédions tous avec nous en cas d'arrestation. Je la relâchai et m'éloignai d'elle tandis qu'elle se mit à cracher du fond de sa gorge d'importantes quantités de sang. Ses deux mains autour de sa bouche, elle tentait en vain d'arrêter le flux. Puis sentant sa fin arriver elle me lança un regard de dégoût et murmura quelques mots avant de s'éteindre « tu paieras pour tes crimes ». Enfin les sentinelles me rejoignirent, et alors qu'une me tenait en joue avec son fusil une autre fit le tour du corps de Drizia.

— Que s'est-il passé ? Et que fais tu ici ?

— Pardonnez moi, je...je voulais juste voir...et bien, euh. Je suis une des invités, je suis juste sortis prendre l'air ! Je...et puis j'ai vu cette fille avec un couteau qui se dirigeait vers vous, je ne savais pas quoi faire. J'avais peur que...et j'ai pensé que les gardes du palais sont importantes pour la Reine, alors....Alors j'ai couru vers elle sans trop savoir ce que je faisais mais, mais, mais quand j'ai tenté de l'empêcher de...Elle a comme croqué quelque chose et elle s'est mise à cracher du sang, je... je n'ai pas trop compris. Qu'est ce qu'il s'est passé ? Est ce qu'elle est morte ?

— Vous dites être tombé par hasard sur cette femme ?

— Oui, oui...Mais euh, pourquoi vous n'avez pas tiré ? Je veux dire vous auriez pu, enfin je crois ? Vous en avez le droit ? Enfin je ne veux pas vous...Enfin, je suis désolé !

— On vous aur ait probablement tué. Mais merci Madame...

— VanAude

— Madame VanAude. Nous vous remercions de votre acte, vous avez fait preuve de beaucoup de courage. Veuillez nous suivre, la Reine aime s'occuper des affaires de rébellion. Vous lui raconterez, mais faites en sorte de parler d'une voix plus claire, et plus sereine, si ce que vous dites est vrai il ne vous arrivera rien. Soyez sans crainte.

— Je...Oui. Je jubilai malgré mon crime, car enfin j'obtenais mon entrevue.

— Tu peux baisser ton arme Emmanuelle, va rejoindre les autres à l'entrée, je m'en occupe.

— Bien Madame !

Elle me conduisit vers les jardins. Je passai là où je me tenais encore quelques minutes auparavant avec Drizia, et les images de notre altercation s'imposèrent à mon esprit. Je ne pus retenir mes larmes, ce qui intrigua ma guide. Elle s'enquit de mon état. Je lui répondis que la mort de cette pauvre

filles m'avait traumatisé. Elle souffla un simple « Ha » et reprit la route. Arrivée dans le sous-sol d'un des bâtiments, je me retrouvai face à deux grandes portes en métal. Sur chacune d'elles se trouvait une serrure. La garde y introduisit les clefs respectives qu'elle tourna jusqu'à les déverrouiller, puis elle poussa sans trop de mal les battants qui découvrirent une immense pièce totalement blanche. S'y trouvaient une table et deux chaises. Elle me fit asseoir sur celle qui faisait face à la porte et me dit d'attendre. Elle sortit un instant puis revint et se posa contre un mur, le fusil lui servant d'accoudoir. Une demi-heure passa, comme l'indiquait une imposante horloge. Les portes avaient entre-temps été refermées et quand je les entendis s'ouvrir un frisson me traversa. Aysun fit son apparition.

Elle s'installa en face à moi, me sourit et me demanda comme l'avait fait sa sentinelle, d'expliquer les circonstances de l'événement qui m'amenait ici. A cette question je repensai aux mots de Nicolas concernant Drizia : « ne la laisse pas s'enfuir, elle nous dévoilerait, tu dois la faire taire. Notre avenir en dépend, c'est un sacrifice nécessaire. Tu n'en porteras pas seul le poids, je te soutiendrai et personne dans le groupe ne connaîtra jamais la vérité. Fais ce qui est juste, je compte sur toi. Tu es mon dernier espoir ! »

— Alors jeune fille, insista-t-elle, impatiente.

Je pris une grande inspiration et lui racontai l'histoire. Mon récit terminé, elle ne dit mot. Elle me fixa longuement, peut-être cherchait-elle la faille dans mon discours. Toute ma vie j'avais espéré un moment avec cette femme, le monstre à cause de qui ma famille vivait dans la tristesse et le monde dans la crainte. Et pourtant je ne ressentis rien à son égard. Mon cœur venait d'être vidé de sa substance avec ce crime commis de sang-froid trente minutes auparavant. La Confrérie et les retrouvailles avec mon frère avaient déjà ouvert une brèche d'où mes émotions semblaient s'être enfuies. En cet instant, je ne désirais plus qu'une chose, réussir la mission qui

consistait à me rapprocher de la Reine. Je fermai les yeux et repensai à toutes les épreuves traversées depuis mon arrivée à Memphis, et j'avais tout à gagner. Je rouvris les yeux.

— M'autoriseriez-vous à vous servir et servir l'État ?

— Tu me plais beaucoup jeune fille. En effet, de nouveaux visages donneraient un peu de fraîcheur à cet endroit. Tu pourrais devenir gardes, puisque tu as sauvé mes gardes et risqué ta vie pour cela, des individus comme toi sont les bienvenues. Tu mériterais même une récompense mais j'ignore si je peux te faire confiance, rien n'est moins sûr. Tu étais à la réception, mais je ne te connais pas. Qui es tu ?

— Pardonnez mon insolence, ma Reine...Je m'appelle Moïra.

— Moïra ? Et ton nom de famille ?

— Aelters

Elle leva les sourcils, alors que je crus voir un sourire s'esquisser sur le visage de la garde derrière elle.

— Oh, je vois. Louis se porte bien ? Ça fait longtemps que je ne l'ai vu.

— Oui, il va bien

— Bien, bien. (silence). Enchanté, Moïra Aelters, bienvenue parmi nous

— C'est tout ?

— Tu t'attendais à plus ?

— Non. Je vous remercie infiniment, déclarai-je presque trop enthousiaste à mon goût en me levant et en m'inclinant.

— Julie te montrera le chemin de tes nouveaux appartements. Je t'autorise à repasser chez toi afin de préparer tes affaires. Je te donne une journée.

Sur ce elle s'en alla me laissant seule avec la femme aux longs cheveux bruns qui était restée sans bouger contre le mur tel un soldat de plomb. Elle me fit signe de la suivre et me dicta quelques règles de vie ainsi que les

jours de permission, qui s'avérait n'intervenir qu'une fois tous les dix-sept jours et cela pour une seule journée. Je lui fis remarquer que c'était peu à quoi elle répondit que la plupart des gardes n'avaient plus de famille et que pour celles ci et pour les autres, travailler pour sa majesté les comblait suffisamment.

Mes appartements se trouvaient dans un immense bâtiment relié à la résidence principale de la Reine par une longue passerelle en pierre de style renaissance italienne. On l'appelait le Pavillon des Femmes. Je découvris ma future chambre de style japonais avec une armoire, un bureau, une lampe et un futon. Le strict nécessaire. Les repas se déroulaient au réfectoire à l'étage inférieur et tout au fond de notre couloir se trouvait la salle de bains commune. Une immense pièce avec des douches à l'italienne séparées par une simple paroi sur une dizaine de mètres. Et dans la pièce voisine un magnifique bain commun décoré de plantes, de petits arbrisseaux et avec en guise de plafond une superbe voûte en pierre comme les romains savaient si bien les faire. Le bain était alimenté par cinq statues de sirènes nordiques tenant une corne d'abondance crachant de l'eau brûlante en discontinue. Ce lieu reflétait la richesse et la grandeur du Palais et n'avait rien à envier aux autres édifices.

La visite terminée, elle me raccompagna à la salle de bal où je retrouvais Amar qui était mort d'inquiétude. Je l'attrapai par la main et l'amenai dehors où m'attendait Julie. Je la remerciai et jetais un rapide coup d'œil vers la salle de bal où tous ignoraient ce qui venait de se dérouler dans la cour. Pas même mes camarades. Je priai afin que tout se passe bien pour eux. Ils ne devaient qu'explorer les lieux et chercher de quoi compromettre la Reine, ou n'importe quoi que nous pourrions utiliser comme levier contre elle. En pensant à leur mission, je m'en voulus de n'avoir pas insisté auprès de mon frère pour connaître les détails de son histoire.

Sur le chemin du retour, des doutes m'envahirent quant à la confiance de la Reine à mon égard. Je trouvais étrange qu'elle n'ait pas posé plus de questions sur mon frère. J'avais beau y réfléchir, rien ne me permettait de comprendre sa réaction.. Nicolas m'attendait au QG. Il m'enlaça et je me blottis dans ses bras. Je me mis à lui exposer d'une voix douloureuse les événements de la soirée, sans l'informer de mes doutes. Il m'assura que tout irait bien et que je pouvais retourner au Palais sans me soucier de mes camarades. Qu'il leur fournirait une explication raisonnable.

Je fis mes bagages, sortis du secteur avant même que mes amis infiltrés ne reviennent. J'informai les sentinelles qui avaient repris leur poste que je devais me rendre au Palais dans l'heure. Elles ne semblaient pas se souvenir d'avoir été attaquées. Après un appel radio, une voiture me reconduisit sur place. Depuis les grilles du Palais, Julie m'accompagna jusqu'à ma chambre et me souhaita bonne chance pour les jours à venir.

Deuxième mission

Après trois mois passés comme garde royale, j'étais entrée dans le cercle privée d'Aysun grâce à mon zèle et ma loyauté, et elle me faisait confiance, j'en déduisis que Louis ne lui avait rien révélé de nos projets. Depuis un moment je la suivais dans tous ses déplacements et lui tenais lieu de lectrice comme elle me l'avait demandé. Sa vue n'étant plus si bonne, lire la fatiguait, alors je lui lisais tout : les lettres, les livres ainsi que les documents officiels comme officieux. Je croyais lui être devenue indispensable mais je me fourvoyais car son but était tout autre, bien plus grand. D'ailleurs à chaque gala à caractère diplomatique je développais des doutes supplémentaires sur ses intentions car elle me présentait à tous les gens important de ce monde, d'abord comme sa protectrice, puis comme sa

lectrice jusqu'à me transformer au fur et à mesure en sa pupille. Je ne m'en plaignais pas puisque je voyais en cela une marque exagérée de sa confiance et de son amour à mon égard et je ne pouvais désirer mieux. Dans les derniers mois avant que ma mission ne prenne fin prématurément, elle se mit à m'offrir des robes et des bijoux, à m'inviter à des opéras et des ballets, elle me procura même la clef de son salon personnel, là où elle n'autorisait aucune d'entre nous à entrer. Mais cette femme que je haïssais m'avais accordé les clefs de son refuge, comme si elle m'ouvrait son cœur. Un jour que nous revenions d'un énième gala de charité, je décidai d'ouvrir son cadeau : la pièce était splendide, quoique petite comparée au reste du palais ; les tapisseries couleur ambre éclairées par une lampe en forme de Lys, posée sur un bureau en bois de chêne de style XIXème, rendaient l'endroit éblouissant. Au centre du salon se trouvait un canapé en cuir exceptionnel d'une beauté inégalée, qui ressemblait plus à une œuvre d'art qu'à un objet destiné à s'y asseoir. Je repris mes esprits et commençai à tirer les tiroirs et ouvrir les portes des meubles dans l'espoir de trouver quelque chose qui la discréditeraient où simplement assez pour la faire chanter et obtenir de quelconques confessions qui la ruinerait. Mais rien, absolument rien. Tout ce qu'elle possédait était d'une blancheur immaculée comme si quelqu'un avait tout nettoyé au peigne fin, attendant ma visite. Une fois de plus je m'en retournerais au QG les mains vides. Car certes, Moïra s'était infiltrée mais depuis plus de dix mois les résultats infructueux de la mission nous décourageait. Cependant il fallait continuer, et chaque jour auprès d'Aysun, je tentai de lui soutirer des informations, en vain.

Ce soir d'août, je retrouvai Nicolas au QG. Il m'attendait, seul, dans l'obscurité :

— Je suis fatiguée, lui dis-je, j'en ai assez, cette mission ne mène nulle part.

— Un peu de patience, nous serons bientôt récompensés.

— Comment peux tu en être si sûr ? La dernière fois, quand je suis entrée dans sa pièce personnelle et que je n'ai rien trouvé j'ai compris que tout ce qu'elle faisait pour moi n'était qu'une façade, elle ne m'a jamais vraiment fait confiance.

Il s'approcha de moi et m'enlaça avant de m'embrasser. « Crois mois » me souffla-t-il à l'oreille. Exténuée, je ne répliquai pas, n'en possédant pas la force. Je me laissai faire une fois de plus quand il me porta dans ses bras et m'emmena dans l'ancienne chapelle annexée à la salle principale, aménagée depuis en chambre à coucher pour moi lorsque je devais revenir du palais. Il me déposa délicatement sur le lit et entreprit de me déshabiller lentement, testant ma patience. Mais pour la première fois je ne tins plus, j'en avais besoin. Je pris son visage dans mes mains et lui vola un baiser passionné, puis m'accrochant à lui je me pressai d'enlever ses vêtements. Surpris, il se laissa faire jusqu'à nous retrouver tous deux dans le plus simple appareil alors que je continuais à l'embrasser.

Je me sentais forte à ses côtés et je ne voulais pas repartir au palais, pas cette fois. Conscient de mes réticences à cet instant, il s'enquit de mes émotions envers Aysun. Finalement je restai vague dans mes réponses ne sachant vraiment ce que je ressentais, alors il voulut savoir autre chose, plus évident.

— Quels livres lui lis-tu ?

— Il y en a tellement je ne saurai dire.

— Quel est son préféré ?

— Un livre pour enfants je crois *Au détour d'un conte* d'Hana Yang. Il raconte le voyage initiatique d'un jeune garçon pour trouver sa place parmi les siens. Elle m'a dit un jour que l'auteure était sa meilleure amie, elle serait morte rapidement après la grande guerre. Ça l'a détruite.

— Il semblerait que notre chère Reine ait encore des secrets à cacher, je n'ai jamais entendu parler d'une Hana Yang.

— Comment le pourrais tu ? Tu connais à peine la vie privée Aysun.

— Oui c'est vrai, haha !

— Je crois que nous avons ce livre, j'aimerais t'en lire un passage.

Il ne s'y opposa pas. Je le trouvai et commençai ma lecture :

« Alors que les esprits s'enflammaient, Aurore, ayant perdu tout intérêt pour l'histoire se détourna du petit groupe qu'ils formaient, attirée par une lumière douce et claire au lointain. Elle se leva et se dirigea vers les rayons bleus qui semblaient l'appeler, et plus elle s'en rapprochait et plus ceux-ci l'éblouissaient. Puis, sans même s'en rendre compte elle l'avait traversée, et là où elle se trouvait, le jour avait laissé place à la nuit. Devant elle, un lac aussi noir que les ténèbres reflétait divinement sur ses eaux l'image d'une lune rouge et pleine. Pourtant, aussi fantasmagorique que fût cette vision nocturne, la jeune fille se mit à trembler de peur car, voulant revenir sur ses pas afin de rejoindre son frère et Ombelin elle ne vit, à la place de Neo-Venezia, qu'une prairie s'étendant à perte de vue. Seule et effrayée elle entendit au loin le son d'une voix fluette, puis le silence. Elle trembla davantage.

— Qui es tu ? émit la voix, plus audible.

— Où êtes vous ? cria Aurore.

— Derrière toi.

La téméraire se retourna lentement, effrayée de ce qu'elle pourrait voir, mais devant elle se tenait une jeune fille d'une quinzaine d'années, aux cheveux et aux yeux noirs, aux joues roses et aux lèvres délicates, son visage aussi frais que la rosée du matin aurait pu en faire pâlir une fleur. Aurore esquissa un sourire à la vue de cette enfant et lui demanda, soulagée, son nom. L'inconnue la scruta, intriguée, avant de répondre.

— Je suis Kaguya, et toi ?

— Je m'appelle Aurore.

— Aurore, tel le soleil matinal offrant aux plantes, aux animaux et aux hommes les premiers rayons de la journée, à l'heure où les premières gouttes d'eau viennent arroser l'herbe verte des vergers et où chaque être vivant se réveille d'un long sommeil sombre ou fabuleux. Tu portes le nom de l'espoir, enfant !

« L'inconnue du lac », comme se plaisait à le penser notre héroïne, semblait aussi extravagante que toutes les personnes jusque-là rencontrées dans ce monde, mais celle-ci était plus qu'instruite et savait utiliser les mots. Admiratrice de tant de beauté, elle fut gênée d'avoir brisé par sa présence ce sublime espace. Néanmoins Kaguya l'avait vexée.

— Enfant ? Tu ne dois pas être plus âgée que moi.

— Ne te fis pas aux apparences ici, la mienne ne reflète pas le nombre d'années que j'ai passées sur cette terre, je suis telle une tige de bambou, ancienne et solide, ne ployant qu'au gré du vent.

Aurore connaissait cette histoire, elle chercha ce conte dans sa mémoire parmi tous les livres qu'elle avait un jour ouverts. Enfin elle se souvint.

— Kaguya, Princesse Kaguya ! Bien sûr, je connais toutes les plus grandes légendes du monde entier et des autres mondes. La vôtre est une mes préférées.

Son interlocutrice fut touchée de cet intérêt qu'une étrangère lui portait, elle invita celle-ci à la suivre à travers les hautes herbes jusqu'à une vieille maison japonaise en bois puis la pria d'entrer. »

— Pourquoi avoir choisi ce passage ?

— Deux jeunes filles perdues qui se rencontrent, une qui a vécu et une qui cherche à vivre. Peut-être y vois-je un message.

— Hum, intéressant. Okay, il est temps de repartir, habille toi. La soudaine froideur de Nicolas me désorienta, je ne savais quoi penser de son comportement mais je ne pouvais que l'aimer malgré son rude caractère. J'en étais folle amoureuse et cela je devais le payer un jour.

Je passai le portail du Palais sans crainte, assurée d'avoir rempli toutes les formalités me permettant de sortir. Mais Aysun m'avait prévu un accueil peu chaleureux. J'avançai vers mes appartements quand en un instant je me retrouvai au milieu de la cour, encerclée par les gardes du palais. Elles étaient là avec leurs armes prêtes à m'abattre, je sentis mon heure arriver et je priai pour que mon frère ne le découvre jamais. Je dégainai mon sabre, décidée à mourir pour la cause et me préparai à me battre quand une voix tonitruante se fit entendre.

— Ça suffit, écarterez vous, laissez là !

Je plissai les yeux afin de voir dans la pénombre qui parlait. Une silhouette émergea de l'obscurité et s'approcha d'un pas lent vers moi, les gardes s'écartant sur son passage. Enfin je la vis, son corps élancé, ses cheveux et ses yeux noirs perçant la nuit. Aysun Kane. Elle sourit.

Hésitation

« — Emmenez la ! »

Une des gardes se jeta sur moi et m'obligea à lâcher mon arme. Elles exécutèrent sans attendre les ordres de leur cheffe en m'attachant les mains derrière le dos. On me banda les yeux puis nous marchâmes quelques minutes, il me semblait que nous étions descendus sous terre à cause de l'air qui se faisait de plus en plus froid et de nos pas qui résonnaient plus fort. Enfin on me libéra la vue. Nous nous trouvions dans cette pièce immaculée où j'avais rencontré Aysun pour la première fois. Après m'avoir détaché on

m'ordonna de m'asseoir et d'attendre la Reine. L'une des gardes frappa des mains et une musique se joua, une vieille chanson d'avant guerre que ma mère écoutait de temps en temps, *Thousand eyes* de Of Monsters and Men. Je dus attendre une heure environ car j'écoutai l'album entier.

Finalement celle que nous espérions fit son entrée, vêtue d'un costume turquoise, et de chaussures noires.

Elle se mit à déclamer :

Là où les anges se lèvent et où les démons s'enfuient

Il avance sans douleur Laissant derrière lui des traces de son bonheur.

Inconscient de ses fautes et de ses méfaits Je lui pardonne ses péchés.

Mais quand viendra l'hiver je me lèverai Et détruirai ses ardeurs d'homme accompli,

Et lui fendrait le cœur Au crépuscule de sa vie

Un silence s'installa.

— Qu'en penses tu Moïra ? C'est moi qui l'ai écrit.

Je ne savais quoi répondre même si ma vie en dépendait sûrement. Je choisis la neutralité en affirmant que c'était très poétique. Bien sûr elle me fit remarquer qu'il s'agissait d'un poème donc tel était son but. Alors elle insista.

— Je ne sais pas. Il est beau mais incompréhensible. Qui est ce « il » ? Il y a des références trop lointaines pour qu'une personne peu instruite les entende.

— Mais je vois que tu as compris sa signification. Et bien je laisserai à chacun le soin d'interpréter ce poème. Dans cette salle je juge personnellement mes ennemis, j'y abuse de mon pouvoir car je suis la maîtresse absolue en ces lieux! A la fin de cette entrevue je déciderai de ton

sort. Tu n'es pas la première à visiter ces lieux, une jeune femme du nom d'Akiko a tenté d'infiltrer mon cercle de proches via une organisation antigouvernementale, mais elle n'était pas taillée pour la tâche que je m'apprête à te confier. Ta famille m'est précieuse. J'ai connu ta mère, j'ai recueilli ton frère et je vais t'offrir une chose que tu n'aurais jamais pu espérer. C'est ma pénitence. J'ai commis un grand péché envers Maxence, je l'ai volé et j'ai détruit tout ce en quoi elle croyait. J'ai commis un crime et de cela je ne pourrais me racheter, mais je peux au moins m'excuser envers mon ancienne amie. C'est encore plus difficile avec le décès de ta grand-mère, crois moi, c'était un malheureux accident...

— Un malheureux accident ? Comment osez-vous ! Vous n'avez fait que mentir et maintenant vous espérez le pardon ?

Elle parut surprise de mon soudain changement de comportement, mes traits jusque là sereins s'assombrir et je ne pris plus la peine de lui témoigner du respect. Pourtant elle en paraissait ravie. « Tu m'as convaincu » me dit-elle. Nous faisant toujours face dans cette pièce blanche, elle sortit de sa poche une montre à gousset dorée vieille d'un siècle, avec gravé sur une des faces du boîtier extérieur une représentation de la déesse Némésis. Elle me la tendit tout en me fixant du regard.

— Cet objet t'appartiendra un jour. Il représente mes efforts et mes sacrifices. Je n'ai personne à qui léguer mon héritage. Elle me parut désespérée. — Je veux que tu me succèdes .

— Que je vous succède ? Je ne comprends pas

— Je veux que tu me succèdes sur le trône.

— Quoi ? Pourquoi moi ?

— Réfléchis-y et donne moi ta réponse dans un mois, ici. Quelle qu'elle soit je l'accepterai et ne te pourchasserai plus.

J'étais totalement perdue. Ses paroles n'avaient aucun sens. J'insistai pour en savoir plus, mais elle m'ignora, préférant se tourner vers ses gardes et leur ordonna de me raccompagner à l'extérieur du palais.

Je marchais, hagard, me dirigeant vers le secteur 2. Je pris la décision de tout de même retourner au QG, bien qu'Aysun ait dû les informer de mon arrestation. Une pensée me vint à l'esprit : toute ma vie devait donc me mener à ce jour, en cet instant. Pouvais-je échapper à mon destin?

OceanofPDF.com

CHAPITRE 2

L'éloge de Tisiphone

Grace

Je me souviens lorsqu'elle est arrivée chez nous. Ma mère l'avait rapidement accueilli comme un membre de notre famille. Ma mère était une femme généreuse et naïve, persuadée de trouver en chacun de la bonté à partager. Cette bonté devait la perdre un jour. J'aimais ma mère d'un amour fou, je ne m'imaginais pas la voir disparaître de ma vie car je la croyais éternelle.

C'était une femme assez petite arborant de longs cheveux blonds qui lui descendaient jusqu'au bassin. Elle avait de grands yeux bleus, topaze, et à chaque fois qu'elle fixait une personne, celle-ci ne pouvait s'empêcher de les admirer. Tous se sentaient faillir devant tant de bonté et de beauté réunie en un seul être. Néanmoins, malgré toute cette bienveillance, elle n'en restait pas moins autoritaire pour élever ses enfants. Son unique raison de vivre était d'assurer l'avenir de sa progéniture. Je n'ai jamais pu comprendre son abnégation face à mon père, mais sa force face aux menaces qui pouvaient nuire à moi ou à mes deux grands frères m'inspirait du respect. Très intelligente, elle connaissait les astuces indispensables pour survivre dans le grand monde. Après tout, elle la reine, tout du moins l'épouse du Roi. Il lui

fallait tenir son rang et respecter scrupuleusement les différents protocoles qui s'imposaient à elle. Il n'y avait pas meilleure ambassadrice pour notre pays, elle possédait un don pour plaire aux gens et sa simple présence apaisait déjà une atmosphère.

Jamais elle ne se plaignait de sa condition, même si je la voyais parfois s'écrouler dans les bras de notre vieux majordome Marcel, exténuée par les voyages, les dîners, les galas. Tout comme ma mère, Marcel avait servi notre maison depuis des décennies, il avait toujours été là, dans l'ombre, fidèle au poste en toutes circonstances. La maxime des McAllen devait être « oublier de soi est mère de toutes les vertus », sinon pourquoi se sacrifier autant.

J'étais déterminé à ne pas la décevoir, et j'entreprendrai tout pour ne pas dévier de cet objectif. Mais malgré cette promesse je ne suis pas devenu le fils que j'aurais aimé être. Même si elle est partie trop tôt. Finalement ni mes frères ni moi ne pouvons la protéger ni rester à ses côtés. Je dois avouer qu'elle a toujours été mon unique soutien. Le soir avant d'aller me coucher, je me reposais sur ses épaules frêles recouvertes d'un linge de soie rosé en guise de haut de pyjama. Quand elle n'était pas auprès de ses enfants ou de son mari, elle portait des vêtements simples et confortables, loin de toutes les parures requises lors des événements officiels. C'est comme ça que je l'aimais le plus. J'aimais ma mère de tout mon être, elle était mon monde.

Elle nous avait tout donné à mes frères et moi, elle nous avait donné sa vie. Elle s'était offerte corps et âme à notre famille, alors le comportement de mon père me dépassa. Je n'expliquais pas comment il osait ramener une autre femme chez nous, une inconnue, personne. Ma mère l'accueillit, joyeuse comme à son habitude, mais je devinai dans son regard une douleur immense, preuve de cette humiliation. Je ne pourrais dire à quel point

j'adorais ma mère, cette femme qui possédait un nom lui convenant à merveille : Grace.

Alors lorsqu'elle arriva, sachant ma mère incapable de déceler le mal chez les autres, je devais la protéger de sa gentillesse. Cependant par égard pour elle, j'acceptai Aysun comme maîtresse officielle de mon père. Mais elle ne représentait rien, et je la haïssais.

La nouvelle venue esquissa un large sourire en passant le pas de la porte, j'ignorais si elle se réjouissait de son privilège ou du chaos qu'elle apportait avec elle. Ou si elle était tout simplement heureuse d'avoir, semblait-il, trouver l'amour et une famille. Je lui dis poliment bonjour avant de me détourner d'elle et de monter dans ma chambre. Mes frères pourtant se prirent aux jeux, ils riaient et lui tournaient autour, s'intéressant à elle. C'était inconcevable qu'ils l'acceptent si facilement, selon moi ils ne faisaient que jouer avec cette femme et essayer de mieux la connaître pour mieux s'en moquer. J'en étais persuadé, ils s'amusaient.

A 19h sonna l'heure du souper et je descendis de mes appartements afin de me rendre dans la salle à manger habituelle située à gauche du hall d'entrée. Tous les soirs nous mangions en famille dans cet ancien salon de réception. Mais pour la première fois personne ne s'y trouvait, pas même notre majordome ni le personnel de service. J'en fus offusqué et me mis à déambuler dans les salles avoisinantes à la recherche des résidents du Palais. Enfin après plusieurs minutes, l'une des domestiques vint me trouver. Elle venait me dire que notre famille allait manger dans la galerie des Amazones, initialement réservée aux invités de marque lors de monstrueux dîners. Cette pièce grandiose décorée de dorures tout le long des murs brillait de mille feux et était faite pour accueillir plus de 500 personnes, alors qui voulait-il impressionner ce soir, sa maîtresse ? Je n'en crus pas mes yeux en arrivant sur les lieux, tous me dévisagèrent en se

demandant la raison de mon retard. « N'as tu pas été prévenu que nous venions ici ce soir ? invectiva mon père, courroucé. N'as tu pas écouté tout à l'heure ? ». Puisque je ne répondis rien et que Aysun venait de prendre ma défense d'un air artificiel (je le pensai), il se tut et m'ignora. Il ne me parla plus de la soirée.

Je désirai m'enfuir mais mon respect pour ma mère m'en empêcha. Je m'assis à côté de Christopher qui n'avait que trois ans de plus que moi, à sa droite se tenait Ian, notre aîné qui déshabillait Aysun de ses yeux bleu ciel, comme fasciné. L'adolescence apparemment lui montait à la tête et son regard me révélait qu'il désirait la partager avec mon père. Que lui trouvaient-ils tous à la fin ? C'en était trop. Je ne pris pas la peine de commencer mon entrée qui venait d'être apportée et me levai, furieux. Un à un, je les fixais, surtout ma mère qui était restée silencieuse depuis le début de cette mascarade. Je quittai la table. Je traversai le jardin qui séparait les deux ailes et rejoignis mes appartements à toute vitesse. Ma déception s'avérait totale, j'avais l'impression d'avoir été trahi par toute ma famille et en particulier par ma mère.

New Born

Aysun s'était indécemment habituée à notre demeure (je m'en souviens trop bien), elle avait pris ses aises et se considérait chez elle, oubliant presque la présence de la maîtresse légitime des lieux, Grace. Je m'arrangeais la plupart du temps pour ne pas croiser cette indésirable mais je ne pouvais l'éviter aux repas, la voyant se délecter de la place qu'elle occupait auprès de mon père.

Nous nous adressions à peine la parole, et cela me convenait, bien qu'étant inactive son seul rôle aurait été de s'occuper de ses beaux-enfants.

Mais même mes frères, qui semblaient l'aimer, elle les ignorait totalement. Cette vie dura environ quatre ans. Elle s'était déjà mise à la politique, tout du moins elle suivait mon père dans ses déplacements (toujours en retrait) en tant qu'assistante et apprenait les rouages du pouvoir.

Le 10 janvier 2087 le virus commença à décimer une partie de la population. Deux mois plus tard, mon père mourait, infecté, et Aysun se substitua à lui dans ce qui restait du gouvernement. Puis ce fut au tour de ma mère de mourir un mois après. Puis Aysun ce jour-là, chercha à nous éliminer mes frères et moi. Nous dûment fuir du Palais et nous réfugier dans les souterrains de la ville avec d'autres malheureux. Elle n'eut pas à terminer sa chasse puisque Christopher et Ian moururent cinq jours plus tard. Le surlendemain, deux garçons et moi étions les uniques survivants de notre cachette. En l'espace de trois mois j'avais tout perdu, ma maison, ma famille, mon peuple, ma vie.

Je m'enfuis vers la campagne, désirant rejoindre les États-Unis où vivaient mes grands-parents maternels. Là-bas je pensais être en sécurité, car bien qu'elle fut à la tête du continent, chaque région possédait encore ses lois. Je courus pendant des semaines, me cachant sans cesse. Malgré mon jeune âge (je n'avais que 11 ans) je réussis à survivre grâce à mes rencontres au fil de mon périple. Certaines jeunes femmes m'aidaient quand d'autres voulaient terminer le travail commencé par le virus. Je dormais dans la rue le plus souvent et je mangeais ce que j'y trouvais. Je me liai d'amitié furtive avec d'autres garçons et je voyageai avec des groupes d'hommes qui prenaient soin des plus jeunes. Et enfin j'arrivai à la frontière américaine. Mais je ne devais pas aller plus loin.

Périple

Tout d'abord je dois revenir sur mon périple et sur ce que j'ai vécu. Tant de gens avaient fui avec la prise de pouvoir d'Aysun à peine dix jours auparavant. Et le virus avait déjà éliminé près du quart des hommes et des garçons du pays.

Un soir, caché sous un manteau noir parmi un groupe de jeunes gens cherchant à fuir le despotisme d'Aysun , je quittai Memphis. Après avoir déambulé dans les ruelles sombres d'un secteur au sud de la capitale, après avoir échappé aux sentinelles du nouveau régime, après avoir perdu des compagnons de fuite en chemin, nous arrivâmes mon groupe et moi près des portes de la ville. Il nous fallait nous évader de cette immense prison. Nous profitâmes d'un instant d'inattention des gardes occupées à arrêter un autre groupe de fuyard pour tenter notre chance. Heureux d'avoir pu s'échapper, nous pensions avec peine à ceux qui avaient échoué. Nous marchâmes un long moment afin de s'éloigner au plus vite de Memphis et nous mettre en sécurité. Toute cette expédition avait duré une nuit entière. C'est à l'aurore qu'enfin je levai les yeux vers le ciel. Je pouvais respirer, j'eus le sentiment de retrouver ma liberté. Il m'avait fallu quatre ans pour briser les chaînes que je m'étais imposées. Bien que j e fusse encore trop jeune pour être tenu responsable de mes mésaventures j'avais conscience que j'aurai pu, que j'aurai dû m'extirper plus tôt de ma situation. Je me persuadai, afin de préserver ma santé d'esprit, que j'avais dû protéger ma mère de sa rivale toutes ces années.

Notre petite tribu de fugitifs s'était arrêtée dans un village qui ne devait pas compter plus de trois cents âmes avant l'épidémie. Ce village fantôme où les habitants semblaient avoir disparu du jour au lendemain nous accueillerait une journée et une nuit. L'après -midi se déroula dans le silence. La soirée, tous installés dans le salon d'une grande demeure, les langues se délièrent. Tandis que les anciens (la plupart fonctionnaires du

gouvernement) cherchaient de quoi se nourrir, les autres se mirent à faire connaissance. Nous devions bien nous lier d'une manière ou d'une autre pour continuer notre périple sans douter de nos intentions respectives. Il fallait apprendre à se faire confiance. A l'époque je n'y voyais que de banales conversations entre compagnons d'infortune, or tout avait un sens.

Je n'osai m'imposer, après tout je n'étais qu'un enfant. Mais pas le plus jeune. Il y avait un petit de 6 ans qui s'appelait Lévi, il avait vu mourir toute sa famille, même sa mère qui s'était suicidée après le décès soudain de trois de ses fils et de son mari. En s'ôtant la vie, elle avait abandonné son dernier enfant, considérant qu'il mourrait à son tour. Mais Lévi survécut, pour son malheur. Il était venu spontanément vers moi me raconter son histoire pendant que nos aînés discutaient entre eux. Puisque j'avais décidé de ne pas intervenir dans leurs conversations, j'écoutais ce que me disait ce petit garçon qui semblait chercher un grand frère en ma personne. En fait je n'écoutais pas vraiment. Je ne voulais pas me souvenir de mes frères.

Une bonne odeur de pizza provenant de la cuisine vint perturber les échanges. Les plus âgés avaient trouvé de quoi subvenir à nos besoins pour environ quatre jours. Les propriétaires étaient partis en hâte sans rien emporter, essayant de fuir la mort. Nous ignorions leurs identités mais nous bénissions ce qu'ils avaient laissé derrière eux. Nous fîmes un festin ce soir là et je passai une nuit agréable, emplie de doux rêves. Le matin, nous nous réveillâmes en pleine forme, prêts à reprendre la route avec un grand nombre de vivres. J'aurai préféré rester mais cela s'avérait inenvisageable, on nous retrouverait vite. D'ailleurs je trouvai étrange que personne ne nous avait encore stoppés dans notre fuite. Dans tous les cas, s'installer ici n'était pas notre objectif. Nous visions comme destination, les États-Unis.

Nous reprîmes tous la route vers le sud. Lévi s'accrocha à moi sans me demander mon avis, il ne concevait pas le fait que je puisse le rejeter, j'étais

son dernier espoir. Finalement, agacé les premiers kilomètres, je ne lâchai pas non plus et finis par m'attacher à lui. Il devint mon principal interlocuteur durant toute cette journée de marche. Le soir nous nous arrê tâmes au bord du lac que nous longions depuis un moment. Pas très loin, un autre groupe de fuyards nous observait. Deux anciens, autoproclamés leaders, allèrent se présenter, prudents. Nous étions sur nos gardes, dans ce monde de persécution nous ne pouvions faire confiance trop facilement aux étrangers. Une dizaine de minutes s'écoulèrent quand nos chefs revinrent accompagnés de l'autre groupe. Ils n'étaient que cinq et avaient la mine fatiguée, las de courir. Les prenant en pitié, la majorité d'entre nous les accueillir chaleureusement. Parmi eux se trouvait un bel adolescent, aux traits fins mais au regard vide. Pour moi, il ne vivait plus vraiment, il ne faisait qu'exister et se laissait porter par ses camarades. Il me dit plus tard qu'avant notre rencontre, il n'attendait plus rien de la vie, qu'elle lui avait tout pris et qu'il se souciait guère de ce qui pouvait lui arriver. Il marchait seulement car son oncle, qui menait son groupe, l'empêchait d'en finir. Ce garçon, qui deviendrait mon ami, mon confident, avait 14 ans et se nommait Séraphin. Tout au long du voyage, les autres nous appelaient - Levi, lui et moi - « le trio magnifique ». Cela m'amusait, pas Séraphin. Je me moquais d'ailleurs de son côté trop sérieux, toujours dramatique. Je lui enjoignais régulièrement à se détendre, bien que notre situation ne s'y prêtait pas. Mais je considérais la décontraction comme nécessaire à notre santé mentale.

Suite à cette rencontre fortuite ce jour-là, nous voyageâmes tous ensemble pendant deux semaines, nous partageant les vivres et chassant le gibier de la forêt. Puis notre formation se scinda en trois. En effet, les soldates redoublaient de moyens pour notre capture, hors à douze le risque s'avérait trop grand. Alors à une centaine de kilomètres de la frontière, il

fallut nous séparer afin d'augmenter nos chances de succès. Nous nous divisâmes respectivement en groupes de cinq, trois et quatre personnes. « Le trio magnifique » faisait partie de ce dernier, avec un homme de 31 ans aimant se faire appeler Grimm car il disait adorer raconter des histoires .

Il était certes rustre mais il était le seul à s'être jamais occupé de nous durant notre parcours. Je le respectais pour cela.

Nous fîmes nos derniers adieux à nos compagnons de voyage et nous reprîmes chacun notre route. Nous évitions toujours les routes de passage et privilégions les chemins de traverses. Il nous restait peu de distance à parcourir mais elle semblait durer une éternité. Une éternité où j'appris bien plus que tout au long de ma courte enfance.

Au fil des jours avec l'ancien groupe, nous avons dû faire face à des dangers dont je n'imaginais pas l'existence. Excepté ceux venant d' Aysun.

C'était onze jours après notre départ de Memphis. Même si nous vivions de la chasse et du reste de vivres récupérés du premier village, nous avions besoin de quoi nous soigner. Afin de remplir ma part au sein de notre petite communauté, je me portai volontaire pour aller chercher des médicaments. Avec moi se trouvaient deux adultes. Arrivés dans un village se situant à un ou deux kilomètres de là, nous entrâmes tous les trois dans la première maison que nous pensions abandonnée. Tout y faisait croire : aucun habitant à l'horizon, aucun bruit, les volets fermés. L'endroit paraissait tout aussi dépeuplé que l'autre. Nous espérions réitérer l'expérience du premier jour, naïfs. Trop habitué à vivre loin de la civilisation, nous avons oublié qu'il avait toujours de la vie en dehors de la forêt. Car jusque là personne ne nous avait encore chassés, nous nous sentions en sécurité. Il est néanmoins certain que tous n'avaient pas eu cette chance.

Lorsque nous passâmes la porte de la maison, deux femmes nous attendaient, armes à la main. Elles nous avaient vu arriver depuis les

fenêtres.

— Enfin quelque chose à se mettre sous la dent, dit la première.

— Sa majesté Kane sera ravie, ajouta la seconde. Asseyez vous là, sur ces trois belles chaises préparées spécialement pour vous. Ne faites pas cette tête. Allez dites nous où sont vos camarades, je sais que vous êtes plus. Ne restez pas muets comme ça, c'est agaçant. Vous voulez mourir ? Je n'aime pas... Ne faites pas les idiots. C'est quoi cette fierté mal placée, vous devriez cracher le morceau et nous supplier qu'on vous épargne. Vous avez perdu, pourquoi s'entêter ? C'est fini aujourd'hui, chiens ! Allez aboie...Haha, avoue, où sont les autres ? C'est toi le chef, ou toi, ou le petit gringalet...Haha, même à ton âge tu persévères ! Chien inutile ».

Elle aurait continué ainsi indéfiniment si sa complice ne l'avait fait taire. Je pris conscience qu'Aysun n'était qu'une parmi d'autres qui voulait me voir disparaître. Je me jurai que je me vengerais de cette haine, de cette humiliation. Mon père ne l'aurait jamais accepté. J'étais faible et je devais y remédier. « Tu peux être le maître », me dis-je, « un jour le monde connaîtra mon nom comme le héros qui libéra son peuple, cela commencera maintenant. Non je ne m'assiérai pas sur cette chaise. J'ignorerai leurs couteaux, j'irai les confronter ». J'approchai mes bras de celle qui m'avait invectivé. Elle recula par réflexe, mais ce geste fit son effet. Mes deux camarades se levèrent et s'avancèrent d'un pas décidé vers les deux femmes et avant que je puisse m'en rendre compte, ils les mirent hors d'état de nuire. « Les femmes sont faibles et stupides », pensai-je.

Nous prîmes le temps de nous servir dans leur placard, en plus des produits de pharmacie. Puis nous quittâmes ce village hostile.

Alors le jour où notre quatuor rencontra Camélia, je ne pus m'empêcher de repenser à cette mésaventure, que nous n'avions racontée à personne, trop honteux. Camélia avait le même âge que moi, je ne me souviens plus

de son visage mais je me souviens de son caractère, gai et survolté. Elle ne cessait de parler et de poser tout un tas de questions. Elle était douce et gentille, toujours à s'occuper de Lévi qu'elle trouvait « trop mignon ». Brisant la promesse que je m'étais faite, je fis l'erreur de m'attacher à elle et de lui faire confiance comme un membre à part de notre groupe. Plus jamais ça.

Nous l'avions rencontré au milieu des bois. Elle était assoiffée et s'imaginait trouver de l'eau au fond d'un vieux puits en ruine. Quand elle nous vit, elle esquissa un sourire soulagé. « Bonjour », nous lança -t-elle. Nous ne répondîmes pas, sur nos gardes. A part Lévi, qui se lança vers elle. Ainsi commença notre relation. Nous ignorions absolument tout d'elle, néanmoins elle nous accompagna pendant nos cinq derniers jours de voyage sans jamais se plaindre. Et elle adorait les histoires que lui contait Grimm, en particulier celle-ci, inventée de toutes pièces par lui, *La jeune fille et le corbeau*, un conte que j'aimais également. Le soir du dernier jour de notre voyage, il nous l e raconta une nouvelle fois.

« Marianne comme à son habitude, se rendait à l'orée de la forêt pour aller tirer l'eau du puits qui s'y trouvait. Elle partait chaque matin, ses deux seaux à la main, pour vingt minutes de marche, passant devant les prés, les fermes et les chaumières se trouvant le long du chemin rocailleux et tortueux de sa campagne.

Un de ces jours-là, alors qu'elle puisait de l'eau, elle entendit une voix l'appeler. Elle releva la tête et regarda autour d'elle, cherchant qui pouvait bien avoir besoin de ses services. Mais elle ne vit personne. Pensant avoir rêvé, elle reprit son activité.

— Petite femme. Marianne se releva à nouveau et somma l'individu de se présenter à elle.

— J'ignore qui tu es et où tu es ! tonna t-elle.

— En haut , lui répondit la voix. En effet, posé sur une branche d'un chêne à quelques mètres d'elle, se tenait un corbeau au superbe plumage sombre comme l'ébène.

— Que veux tu ? lui demanda-t-elle, je suis occupée.

— Je veux juste faire le chemin du retour à tes côtés, ne t'inquiète pas, petite humaine, je suis inoffensif. Termine donc ce que tu fais, je resterai silencieux. Voudrais tu bien me donner un bout de pain que tu gardes dans ta poche droite ?

L'enfant hésita un instant puis donna à l'animal ce qu'il désirait. Elle finit de remplir ses seaux, et l'importun ne dit mot, comme promis. Sa mission quotidienne accomplie, elle reprit le chemin de sa maison, accompagnée de l'oiseau noir.

La première demeure sur le trajet s'avérait être la ferme appartenant au vieux boucher du village. Le corbeau s'y arrêta et invita la jeune fille à faire de même. Bien sûr elle refusa, au début. Mais trop curieuse de savoir ce que son nouveau compagnon désirait lui dire, elle fit demi-tour et alla le rejoindre. Il discutait avec un des cochons de la ferme.

— Qu'est ce qui t'amènes, corbeau ? dit celui-ci.

— Je ne fais que passer. Encore en train de se rouler dans la boue ? déclara l'oiseau.

— On se satisfait de peu, nous, pauvres bêtes.

Et le suidé reprit son activité relaxante.

— Regarde ces deux cochons se rouler dans la boue, s'adressa l'oiseau à l'enfant en reprenant la route, il semble si heureux, ignorant ce qui les attend. Ils ne font que manger et dormir, se laissant guider par leurs instincts. Imagine s'ils savaient ce qui devait leur arriver.

— Et bien nous n'aurions plus de porcs sur nos tables, répondit-elle froidement. Il y a d'autres choses à manger.

— Ne crois tu pas qu'ils se révolteraient et hurleraient à l'assassinat, au massacre de leur espèce ? Il lança un regard vers elle. Mais cela importe peu, n'est ce pas ?

Ils continuèrent leur chemin jusqu'à la chaumière du boulanger. L'oiseau s'arrêta de nouveau et interpella la jeune fille aux seaux.

— Quelle bonne odeur de pain. Admire l'artisan mettre tout son cœur à l'ouvrage.

Mais Marianne préférait observer les deux gros chiens de la maisonnée qui se battaient pour un misérable morceau de baguette tombé sur le sol. C'est là qu'elle vit le boulanger attraper une cravache pour faire taire ses bêtes.

— Pourquoi ne nous aides tu pas, corbeau ? supplia l'un d'eux qui avait remarqué la présence de nos deux acolytes. Notre maître se comporte comme une brute et nous sommes impuissants.

— Un pauvre corvidé et une enfant ne vous seront d'aucune utilité. N'êtes vous pas les bêtes ?

Et l'oiseau continua sa route. Marianne, qui pendant un instant aspirait à aller à leur secours, se reprit, consciente qu'elle n'y pourrait rien. Elle détourna le regard et suivit son compagnon à plume.

— Ces molosses pourraient arracher la main de leur maître d'un simple coup de dent, et pourtant, les voilà qu'ils se font frapper, sans opposer de réaction, pauvres d'eux, affirma la jeune fille. Si seulement ils se connaissaient. N'est ce pas plus important de s'indigner de ce mauvais traitement que de quelques porcs dans la boue ?.

— La considération dont tu fais preuve au gré des situations m'a toujours laissé un goût amer sur votre condition.

Marianne resta muette.

Ils reprirent leur marche puis s'arrêtèrent devant le pré du maréchal ferrant. Une famille de chevaux galopant à toute allure, la crinière au vent, y profitait d'un peu de liberté, quand soudain le mâle tomba après s'être brisé la patte. Il se tordit de douleur. Marianne lâcha ses seaux et voulut aller sauver le pauvre animal. Le corbeau chercha à l'en empêcher mais il était trop tard, l'enfant avait déjà passé la clôture et courrait vers les chevaux. Le propriétaire des lieux, l'apercevant, sortit de sa maison avec un fusil à la main qu'il pointa vers l'intruse.

— Sortez de mon pré, je vais m'occuper de ce cheval.

— Il est blessé, il faut le soigner monsieur, laissez moi vous aider. »

— Je m'en charge, j'ai dit. De toute manière il est déjà vieux, et un étalon blessé ne me servirait à rien.

Se sachant impuissante, la pauvre fille sortit de l'enclos pour rejoindre le corbeau qui l'attendait de l'autre côté. Elle ne put que pleurer lorsque l'homme abattit son cheval et lui attacha les pattes, espérant le rentrer plus tard dans la grange.

Les deux seaux renversés, Marianne ne trouva pas le courage de se rendre une fois de plus au puits. Elle décida qu'elle y retournerait dans l'après-midi. Les deux compagnons continuèrent donc leur chemin jusqu'à arriver à destination. L'enfant ouvrit la porte de sa maison et le corbeau la précéda à l'intérieur.

— Tu vas te taire et obéir, hurlait son père à son épouse sans remarquer le retour de sa fille. Tu m'ennuies, va nourrir les poules.

Marianne, ignorant la détresse de sa mère (comme elle en avait l'habitude), se rendit dans sa chambre, de laquelle elle avait vu sur la basse cour de la maison. Elle se mit à observer la femme qui se tenait là, au milieu des galliformes. À ses yeux, cette femme paraissait parfaitement à sa

place parmi ses animaux, comme si sa vie s'avérait meilleure à l'extérieur que dans le foyer d'une demeure. L'enfant se mit à pleurer.

— Qui est sauvage maintenant ? l'interrogea l'oiseau noir.

— Ne sais tu pas que toutes les espèces sont sauvages, ignorantes et cruelles, corbeau ? La raison contrôle les instincts primaires de l'homme. Malgré tout, celle-ci reste un mystère lorsque ce dernier agit plus bêtement que l'animal.

Elle attrapa un papillon qui passait et s'empessa de le clouer sur un des murs de la pièce, comme tous les autres lépidoptères qui avaient déjà eu le malheur de tomber entre ses mains.

— Je les trouve plus beaux ainsi, leurs ailes écartées habillant ma chambre. Je ne me lasse jamais de les contempler, et toi ? Mais elle parlait seule, le corvidé s'était déjà envolé».

L'histoire terminée, chacun s'endormit emmitouflé dans son manteau, Camélia aux côtés de Lévi.

Elle nous aimait autant qu'elle aimait les histoires. Elle se révéla d'une telle utilité pour ramener des vivres, qu'aucun de nous ne chercha à en savoir plus sur elle. Je pensai que je pourrai me réconcilier avec la gente que je méprisais. Je me dis que peut-être j'avais eu tort, persuadé qu'elle nous soutiendrait jusqu'au bout. Je me trompai lourdement, il n'y avait pas plus fourbe.

Vint le dernier jour, il restait moins de dix kilomètres à parcourir. Nous prenions notre dernier repas au Canada. J'étais heureux de me dire que plus jamais je n'aurai à fuir Aysun. Au bout de quatre heures de marche intensive, nous arrivâmes à la frontière, enfin la liberté nous tendait les bras. Le bonheur m'envahissait. J'enlaçai mes amis, je voulais être sûr qu'il ne s'agissait pas d'un rêve. Je pris la main de Lévi et la serrai de toutes mes forces sans écouter ses plaintes. Il faisait nuit et nous étions dans les

broussailles. Il nous fallait traverser discrètement et éviter les soldats. Nous fîmes un pas, puis un deuxième, puis un troisième.

— C'est terminé, scanda une voix dans notre dos.

Je refusai d'y croire, pas maintenant.

— Vous êtes en état d'arrestation. Petite...oui toi jeune fille, si tu ne souhaites pas finir comme eux je te conseille de t'éloigner.

Nous nous regardâmes, nous la regardâmes, immobiles. Elle fondit en larme et recula pas à pas vers les sentinelles qui l'avaient interpellé. Je m'écroulai sur le sol, anéanti, trahi.

— Je dois vous quitter, je dois rentrer chez moi, je suis désolé. Mais je vous serai éternellement reconnaissante de tout ce que vous avez fait pour moi...je me suis bien amusé, termina t-elle les larmes aux yeux et la voix tremblante.

— Quoi ? lançai-je. Je ne comprends pas, n'es tu pas notre ami ? Vas -tu nous abandonner à notre sort sans rien faire ? Et Lévi que tu aimes tant ?

— Je ne peux rien faire Nicolas. Je te souhaite de vivre. On se reverra j'en suis sûr...

— Attends ! Attends !

Mais elle avait déjà tourné les talons, sans un regard. Elle m'avait brisé le cœur. Comment étais-je censé m'en remettre? Lévi ne comprenait pas, Grimm soupira de déception et Séraphin pleurait. Pourtant cette aventure, cette amitié lui avait redonné goût à la vie. C'était l'épreuve de trop pour lui. Il tenta de suivre Camélia qui s'éloignait, tout en disant son nom, espérant la faire revenir. Tandis que je regardais Séraphin courir vers sa mort, Grimm le supplia de faire demi-tour. Mais il n'entendait plus rien, il marchait de plus en plus vite vers les militaires qui pour le stopper lui tirèrent dans les jambes sans ménagement. Il hurla tant qu'il effraya l'une d'entre elles qui laissa partir un coup de feu. Le silence se fit, juste l'écho d'un tir se fit

entendre et le corps de mon ami qui s'écroula par terre. Camélia avait assisté à toute la scène. Choquée et se sentant probablement responsable de ce qui venait de se passer, elle resta stoïque au point qu'elle ne réagit même pas quand on nous fit monter dans une remorque pleine d'autres garçons, prête à retourner à la capitale. J'avais fait mon choix, cette fois-ci je tiendrais ma promesse.

Tous ces efforts en vain, tous ces efforts pour perdre encore plus qu'au départ. J'en étais malade. Le voyage s'arrêtait là. J'avais néanmoins beaucoup appris et je me servais de ces connaissances à l'avenir.

Arrivé à Memphis, Grimm, Lévi et moi fûmes séparés, je ne les revis plus jamais. On me conduisit dans la résidence d'hiver de mon père où je fus prisonnier de ces murs pendant deux années, jusqu'à ce qu'enfin je réussisse à m'évader. Mon périple ne dura cependant que quelques jours. On m'avait suivi et lorsqu'on décida de me rattraper, je me retrouvai avec les enfants de la dernière rafle. J'ignore encore pourquoi elle ne m'avait pas tué la première fois.

Descente aux enfers

On m'emmena avec d'autres malheureux dans un entrepôt déjà rempli d'enfants. L'un d'eux me demanda mon nom. Je ne sus quoi répondre, celui donné par mon père ou celui donné par Grimm. Après tout ce dernier représentait ce que j'étais à cet instant, l'identité qui s'était forgée durant ces vingt-deux jours. Je serai Nicolas, victorieux.

On nous fit sortir et marcher jusqu'à la place publique. Elle avait bien changé depuis mon départ, au lieu d'une jolie fontaine se tenait une statue de la justice probablement ressortie d'un vieux musée.

Aysun arriva, tenta d'engager une conversation avec moi, puis m'ordonna de la suivre ainsi que trois autres garçons. On nous emmena dans une villa

proche du Palais. Je fus saisi d'horreur devant son large portail. Des souvenirs enfouis refirent surface. « Suivez-moi, allons dans mon bureau », dit-elle. Son bureau, comme elle l'appelait, s'avérait être en réalité le bureau de mon père qu'elle s'était approprié sans honte. Et la maison était celle de ma mère où elle aimait se ressourcer. « Finalement je n'ai pas besoin des autres » déclara-t-elle, et elle fit signe à une de ses gardes de raccompagner mes acolytes à la sortie, ignorant ce qu'il adviendrait de ces pauvres enfants.

— Assieds toi. Elle me montra le divan. J'avais le visage fermé et refusais de bouger.— Bien, reste debout si tu préfères.

Un lourd silence s'établit, nous ne pouvions faire fi du passé et oublier notre animosité mutuelle. Elle finit par briser la glace en ces mots aimables.

— Ton périple a dû t'épuiser, tout ce temps à fuir, mais je vois que tu te portes bien, j'en suis ravi.

— Vous m'en voyez étonné, répondis-je acerbe.

— Tu as survécu et tu sembles avoir mûri. Tu as bien grandi, je suis fière de toi Lincoln.

— C'est grâce à vous.

— Je suis désolée. Désolé de t'avoir autant fait souffrir, je ne voulais pas ça pour vous. Tu veux bien me croire ? Tu sais j'ai agi par peur. A l'époque je n'avais pas trouvé d'autre solution...Je ne pouvais me permettre de me montrer faible.

— Mensonge. Perfidie.

— Maintenant je peux me racheter, continua t-elle sur un ton agacé. Je peux enfin continuer ma route en paix puisque tu es vivant et en bonne santé.

— Vous êtes hideuse.

— Vas tu cesser à la fin ?

— Pourquoi le devrais-je ? dis-je presque hilare, ça me plaît de parler ainsi, vous insulter avec élégance. Cela fait bien longtemps que je n'ai parlé de cette façon. Haha quel bonheur !

Son visage se ferma. Elle pinça ses lèvres comme se retenant de me maudire. Apparemment elle voulait réellement renouer des liens avec moi et ses excuses semblaient sincères. Seulement, pardonner se révélait au-dessus de mes forces. Mon âge probablement.

— Lincoln, reprit – elle.

— C'est Nicolas maintenant !

— Nicolas, oui. Tu es de retour, certes j'en suis contente et c'est moi qui l'ai voulu mais tu restes un ennemi de la cour, tu peux affaiblir mon pouvoir par ta seule présence. Hum. Rassure toi je vais te laisser la vie sauve, je ne t'ai pas fait chercher dans tout le pays pour t'occire. Je veux juste te garder à l'œil dans la capitale et ainsi t'empêcher de commencer quoi que ce soit. Cette précaution nous évitera bien des ennuis à tous les deux.

— Quelle prévenance de votre part. Je changeai totalement d'attitude et me mis à parler comme un homme du peuple. Tu me coupes le sifflet Aysun !

Elle pouffa un instant avant de reprendre son sérieux.

— Je vais te faire deux propositions, ensuite j'aviserais sur ton sort. Elle se racla la gorge, un peu gênée de ce qu'elle allait dire. Soit...soit...Préfères tu vivre dans l'aile interdite du Palais à mes côtés où tu seras libre de tes déplacements, où une fois de plus enfermé dans le Palais d'hiver à l'abandon. Il y fait froid, tu le sais.

— Je t'offre un troisième choix. J'aimerais vivre avec mes compagnons d'infortune, là où tu les envoies pourrir. Dans les bas quartiers.

— Dans une UNITÉ ? Je te parle de luxe et tu choisis le taudis. Me détestes tu à ce point ?

— Bien sûr. Je te hais tant que je souhaiterai te voir disparaître. Le plus tôt possible. Je me levai du divan, las. Tu peux prendre le risque de me laisser en vie, mais ne t'étonnes pas si une rébellion se fomenté contre toi. Cette discussion est terminée. Gardes ! Faites moi sortir d'ici ! Gardes !

Elle ne me retint pas et pria ses sentinelles de m'accompagner jusqu'à l'UNITE A.

De l'autre côté du mur, je découvris ces horribles quartiers qui terrifiaient tous les garçons du pays. Ils étaient tels que je me les imaginais. Sombres et insalubres. Un lieu habité par des travailleurs ou par des indigents. Je reconnus des enfants rencontrés dans l'entrepôt mais je décidai de les ignorer et passai mon chemin. Après plusieurs heures à errer dans les ruelles , je m'installai sous le porche d'une église de fortune et tentai de me reposer, emmitonné dans le manteau que je portais depuis ma fuite. Malgré le froid, je réussis à m'endormir. Mon corps s'était habitué à ce genre d'expérience. Ainsi se déroula presque une année d'errance à chercher chaque soir un lieu où m'abriter, de quoi manger, juste vivre. Un soir, alors que je m'apprêtais à m'endormir sur un des bancs de l'artère principale, je fus réveillé dans la soirée par un capharnaüm provenant d'une rue annexe. Quand j'ouvris finalement les yeux, je vis des colonnes d'hommes se rendre à l'endroit d'où venait le bruit. Je me levai et me mis à les suivre.

Un jeune adolescent n'ayant pas plus de 15 ans gesticulait debout sur une chaise miteuse et déclamait un discours que je ne pouvais entendre en raison de la distance. Je m'approchai donc afin de mieux entendre. Ce qu'il avait à nous dire était ridicule, il prônait la révolte. Une chose inconcevable face à ma belle-mère. Je l'avais menacé par fierté mais si elle m'avait laissé partir c'est parce que je ne représentais aucun danger pour elle. Je m'apprêtais à tourner les talons quand l'orateur se dirigea vers moi, m'attrapa par l'épaule et m'entraîna devant la foule pour une annonce qui me laissa

pantois. Il connaissait mon identité et la dévoila à tous, une identité que je voulais à tout prix faire disparaître.

Je me demandai ce que j'avais fait pour terminer ainsi, parmi eux, membre d'une organisation rebelle. Néanmoins il s'agissait de mon billet vers ma vengeance, alors j'embrassai cette nouvelle vie. Je devins même maître de celle-ci après la trahison de Louis qui avait rejoint les rangs de la Reine. C'est quelques années plus tard que je fis la connaissance de sa sœur, un cadeau du ciel pour atteindre mon objectif. J'avais passé une partie de ma vie à haïr Aysun, une autre à la fuir et une autre à tenter de la détruire, l'échec n'était pas envisageable. Moïra n'était que l'appât et je ne développai pour elle que de l'aversion, ne cherchant qu'à la faire souffrir. Je ne pouvais que me réjouir de cela.

CHAPITRE 3

La Fille d'Ananké

Léca

Je ne vis personne au QG, ayant eu vent de mon arrestation ils avaient dû s'enfuir. Je pris le passage secret menant à l'auberge et arrivé derrière le bar je me trouvais nez à nez avec mon frère.

J'eus étrangement peur de le savoir là, découvrant notre cachette et m'attendant à une réaction violente, pourtant il n'en fut rien :

— Pourquoi a-t-il fallu que tu suives mes pas ? dit -il accablé.

— Comment m'as tu retrouvé ?

— Ne pense pas que je ne suis pas assez influent pour te faire suivre. De tous les endroits de Memphis, pourquoi ici ? Sûrement le destin. N'espère

pas voir quelqu'un, ils sont tous partis. Ils t'ont abandonné.

— Non, Nicolas et Akiko ne m'auraient pas laissé, je sais qu'ils sont là quelque part.

— Ouvre les yeux ! Personne n'est venu te chercher. Tu n'étais qu'un pion sur leur...

— Échiquier, oui.

— Viens avec moi Moïra.

— Pourquoi ferait elle ça ? fit une voix d'homme provenant de l'étage.

Nicolas descendit les escaliers d'un pas assuré, et se dirigeant derrière le comptoir il m'attrapa le bras, m'attira vers lui et déposa un doux baiser sur mes lèvres. Mon intuition ne m'avait pas trompé, il devait revenir pour moi. Les deux hommes se dévisagèrent un long moment comme si chacun venait de rencontrer le fantôme de l'autre. Enfin mon frère détourna les yeux et nous dépassa pour se rendre vers la sortie. Il m'offrit un regard attristé puis, fermant la porte, il disparut de notre vue. Apparemment satisfait du départ de ce dernier, mon amant ne put s'empêcher de m'embrasser ardemment, mais je me refusai à lui, trop exténuée. Il me lâcha, frustré. Pas encore remise des événements de la matinée j'allais ouvrir une armoire du bar et en sortis une bouteille de vodka d'où je m'abreuvai directement sans prendre de verre. J'aurais pu continuer ainsi jusqu'à la finir si Nicolas ne m'avait pas arrêté. Il me scrutait d'un air à la fois dégoûté et empli de désir, il ne pouvait associer l'idée d'une maîtresse en train de se saouler et d'une autre qu'il voulait consoler. Alors évitant de réfléchir il me prit dans ses bras et m'emmena dans ma chambre au premier. Je me débattis comme une forcenée, même consciente de ne pouvoir lui échapper. Ce soir-là je crus qu'il avait fait cela pour moi, qu'il se souciait de moi. La pauvre Moïra était bien naïve. Après m'être refusée à lui plusieurs fois et lui avoir supplié de me laisser tranquille. Il ne m'écouta pas, et après

avoir obtenu ce qu'il voulait, il m'abandonna seul dans mon lit et partit sans dire un mot comme un voleur.

Je me réveillai à 14h avec un horrible mal de crâne. Alors que je me levais et que je me changeais, je pris conscience que Nicolas n'avait pas cherché à connaître les détails de mon entrevue avec Aysun, ce qui me perturba. Enfin prête, je descendis dans la salle, le silence dans l'établissement me rappela durement que tout le monde avait déserté les lieux. Je bus un grand verre d'eau puis quittai l'auberge. Memphis m'appelait.

Enfin j'allais visiter l'autre partie du secteur où je vivais, celle qui avait vu grandir mon frère. Par là se dressaient d'imposants immeubles sur plusieurs hectares. L'hôpital, l'école, la piscine, l'amphithéâtre. Tous ces endroits qu'un jour il avait fréquentés et qu'un jour j'aurais dû fréquenter à mon tour, mais dont on m'avait refusé la chance. Je passai le portail de la cathédrale derrière laquelle se trouvait le plus grand cimetière du pays, accueillant les victimes de la Grande Guerre comme celle de l'épidémie. Beaucoup d'hommes et quelques femmes. Une sépulture m'interpella, la « Famille Thomaes », et d'après une des plaques posées sur celle-ci l'un des membres semblait être le premier enfant décédé suite au virus, il se prénomait Léca. Je remarquai des lys blancs tout juste éclos au pied de sa tombe. Il y avait finalement encore une personne qui pensait à lui, toute sa famille étant enterrée à ses côtés.

Je sortis du cimetière, des pensées plein la tête sur la raison de cette horrible épidémie, me demandant pourquoi ce garçon en avait été la première victime. Je voulais savoir qui était la famille Thomaes, par compassion, par simple curiosité ou peut-être par une envie inexplicable de lui rendre hommage afin qu'elle ne soit pas oubliée. Alors dès que je croisais un habitant je m'arrêtais lui demander des informations sur le début

de l'épidémie et s'il connaissait le petit Léca. Sans grande surprise les réponses s'avérèrent brèves et inutiles, personne n'avait jamais entendu parler d'eux. Mais je continuai mes recherches dans l'espoir de trouver au moins quelqu'un qui s'y était intéressé. Je parcourus les couloirs des immeubles et frappais à toutes les portes. Cependant, tandis que je parlais aux résidentes, je remarquai qu'elles vivaient assez confortablement et qu'aucune ne semblait se plaindre de sa condition, les hommes comme les femmes. Certes, le nouveau système les avait fortement atteints dans leur vie et dans leurs relations avec leurs voisins, mais aujourd'hui après des années de malheurs, chacun reprenait ses habitudes. Les boutiques fonctionnaient, les restaurants, les banques. Il s'agissait sûrement d'une façade mais « chacun sa place chacun son rôle » apparaissait comme être la meilleure solution à la paix. Je tergiversai sur ce sujet quand, en haut de l'escalier me menant au cinquième étage d'un des immeubles, j'aperçus un jeune homme brun, un bouquet de lys blanc à la main. Nous restâmes tous deux figés, tout aussi confus l'un que l'autre. C'était Louis. Je me précipitai vers lui et, arrivée à sa hauteur, je m'enquis de sa destination. Il m'invita à le suivre, ce que je fis. Bien que frère et sœur soient séparés depuis de nombreuses années, nous fîmes le chemin en silence, ne sachant que dire à l'autre. Malgré tout, cette atmosphère ne me parut aucunement pesante car je marchais à ses côtés comme j'en rêvais chaque nuit. Enfin ce rêve se réalisait et je n'en demandais pas plus. Nous nous rendions à la cathédrale, plus précisément au cimetière, et lorsque nous arrivâmes devant son portail, il le poussa puis hésita un instant avant d'y entrer. Il se dirigea vers la tombe que j'avais quittée peu de temps auparavant et y déposa son bouquet de fleurs. « Pardon » dit-il. A ce moment je pris pitié de lui, en réalité je ne savais rien de ce qu'il avait vécu dans la capitale durant toutes ces années,

qui il avait aimé, haï ou perdu. Je pris conscience que moi, Moïra, n'était qu'une inconnue dans sa vie.

— Qui était-ce ? lui demandais-je, affectée.

— Un ami, mon meilleur ami. Tu étais trop jeune pour t'en souvenir mais il venait parfois jouer à la maison. Il te prenait dans ses bras et s'amusait avec toi. Il t'aimait énormément. Une fois par mois je vais chez la fleuriste, une amie de sa mère qui vit encore ici. On parle un peu de lui.

Des larmes se mirent à couler sur ses joues et j'eus envie de l'enlacer pour faire cesser son chagrin. D'abord je m'y refusai, mais le voyant sombrer dans la tristesse je mis mes bras autour de son cou et lui tapotai le dos comme l'aurait fait notre mère à ma place. Il pleurait pour un ami disparu, ce qu'il n'avait pas fait pour moi quand nous nous étions revus, c'est alors que je pris conscience qu'il avait, il y a longtemps de cela, fait le deuil de sa petite sœur.

Nous nous quittâmes quelques minutes plus tard, se promettant de nous revoir bientôt. Je repris ma route vers l'auberge, désirant récupérer mes affaires avant de rendre une dernière visite à Aysun et rentrer dans ma campagne. Nicolas m'y attendait. Il vint m'attraper par le bras et m'emmena près d'une chaise du comptoir sur laquelle il me força à m'asseoir. Il m'agaçait.

— Écoute ! me dit -il.

—Non toi, écoute moi, j'en ai assez de tes fantaisies et de tes accès de folies sur Aysun. J'ignore ton histoire avec elle, mais je n'en peux plus, tu me fatigues. Il serait temps que tu réfléchisses sur toi-même et sur les raisons qui te poussent dans cette direction. Je n'ai il est vrai aucun droit de te juger mais je ne peux pas vivre éternellement dans ton monde, te suivre sans rien dire ni poser de questions. La haine que tu as développée envers cette femme est au-dessus de ma compréhension, en tout cas pour le

moment. Moi aussi je la méprise, pourtant j'en viens à penser que sa politique n'est pas foncièrement mauvaise. Tu sais je n'avais encore jamais vraiment parcouru les rues de la ville, mais ce que j'y ai vu aujourd'hui m'a réchauffé le cœur. C'est probablement difficile à entrevoir pour toi. Oui elle a contrôlé les naissances, oui elle a enlevé, elle a tué, mais ce n'est pas par pur plaisir. Faire souffrir des populations, des millions de personnes pour un bonheur personnel n'a aucun sens. Discute avec elle ! Tu sais j'ai rencontré mon frère aujourd'hui au cimetière et il m'a offert une nouvelle vision des choses, j'ai regardé les habitants de cette ville, je les ai observés vivre. Ce n'est pas l'Éden, pourtant c'est rassurant, et tu ne créeras pas un paradis sur terre en commençant par un régicide. Tu devrais arrêter de l'accuser des malheurs du monde.

— Qui a dit que je désirais le paradis ? répondit-il d'un air pernicieux. Je ne souhaite qu'une chose : la détruire. Je vois que tu as également abandonné, quelques heures en ville avec ton cher frère t'ont retourné les idées. Tu es aussi peu fiable que Louis. Malgré tout, je voyais en toi un espoir, une pièce maîtresse de l'organisation, mais ton inutilité s'avérait être vraie. Les propos de Drizia prennent tout leur sens maintenant. Et bien va ramper au pied de ton nouveau maître, dis lui ce que tu penses. Dis lui que je suis fou et n'oublie pas de lui rappeler que moi, Nicolas, je suis toujours dehors, cherchant à l'exterminer elle et ses acolytes. Je te laisse partir aujourd'hui, mais je n'aurai aucune pitié à notre prochaine rencontre. Va, traîtresse ! Le sang ne ment pas.

Je le giflai aussi fort que possible, espérant le réveiller de sa torpeur, de ses obscures idées qui endormaient son esprit et dévoraient son âme. Mais je n'eus qu'un « vas t-en » en retour de mon aide. Il était perdu depuis trop longtemps.

Ayant quitté l'auberge et mon amant égaré, je traversai les sept rues qui me séparaient du boulevard principal et le remontai, mon sac sur le dos. Jamais je n'y retournerai, la résistance m'avait abandonné, à moins que ce ne soit l'inverse.

Je passai les grilles de la colline et me présentai au portail du Palais et l'on m'ouvrit sans plus de questions, étant attendue. Une jeune sentinelle aux yeux bleus et aux cheveux noirs me conduisit au lieu de rendez-vous. Je m'assis. L'horloge sur le mur affichait 17h45, le temps passa et je regardais inlassablement les aiguilles de l'objet tourner jusqu'à 19h, heure à laquelle Aysun fit son entrée. Elle aimait faire attendre les gens, la marque d'une grande cheffe, comme pour rappeler qu'elle était occupée. Elle s'installa en face de moi et me salua agréablement.

— Pourquoi moi ? Est-ce à cause de mon frère ? Pourquoi décider de faire d'une criminelle une héritière ?

Elle resta un instant silencieuse, évaluant ma question et se demandant comment répondre.

— Moïra, j'ai l'intention de faire renaître cette terre comme elle l'était avant la guerre. Votre mère en rêvait.

— Notre mère ? Oui vous avez mentionné Maxence la dernière fois, depuis quand vous connaissez-vous ?

— Depuis des années. Elle afficha un sourire amusé. Elle se leva et me pria de la suivre jusque dans son petit salon. Celui-là même dont elle m'avait donné la clef auparavant. Nous entrâmes et Louis était présent, assis sur le divan en cuir en train de lire un des nombreux livres de la bibliothèque, tranquillement installé. Elle remarqua à peine sa présence. Elle me fit asseoir et m'apporta un carnet qui était posé sur son bureau pour le mettre dans mes mains.

— Ton frère me l'a ramené, je savais qu'il n'aurait pas respecté mon souhait de le détruire. Lis le !

Je caressai la couverture en cuir puis commençai ma lecture :

A 17 ans je quittais ma campagne natale en Ontario afin d'aller étudier à Montréal. Génie des sciences, j'obtins mon doctorat de biologie à l'âge de 21 ans. Et je fus recrutée par le gouvernement peu de temps après, pour participer à un projet militaire classé top secret consistant à créer de super soldats, ce qui devait nous permettre de gagner la grande guerre. Une guerre qui avait déjà pratiquement anéanti l'Europe et une partie de l'Asie. Ce programme était notre dernier espoir avant d'assister à notre tour à la destruction du pays.

Des centaines d'expériences et un an d'échecs furent nécessaires à la création du produit tant attendu. Moi et mes collègues dormions à peine afin de satisfaire les attentes de l'état major. À sa tête se trouvait le général McAllen, qui suite à plusieurs rencontres pour parler de l'avancement du projet, devint mon amant. C'est au Printemps 2077 que je tombai enceinte d'Alexandre, mais je décidai de le cacher à mes collègues mais surtout au père. L'avenir dépendait de nos recherches et je ne pouvais pas sacrifier cela à cause d'une grossesse. La formule miracle abandonnée aux militaires, nous continuâmes nos travaux afin de rendre le produit permanent. A ce moment tout dégénéra. Mes collègues, Nils Thomaes, Hana Yang et Maxence Aelters me trompaient, ils ne travaillaient pas sur le projet nommé « Camaël » mais sur une arme bactériologique qui pourrait décimer toute une population à une vitesse vertigineuse, réduisant l'ennemi à un pays fantôme. Ce qu'ils ignoraient alors c'est que l'état-major souhaitait démanteler notre équipe et récupérer toutes nos recherches. Alors pour cacher leur création, ils décidèrent de la détruire en brûlant le laboratoire et tout ce qui s'y trouvait. Dans l'action, un flacon se brisa et le gaz qui s'en

échappa s'infiltra dans la peau de Nils. Il venait d'être contaminé par sa propre invention. Pourtant à notre plus grande surprise, rien ne se passa, nous en conclûmes donc que l'expérience avait échoué. J'étais soulagée.

Notre désobéissance fut punie par une suspension définitive de notre droit à pratiquer la science, mais notre découverte qui avait permis de gagner la guerre, fut récompensée par une astronomique somme d'argent. Enfin pour trois d'entre nous, Maxence ne reçut que le droit de rester en vie. A cette époque, une purge de la haute, dont les Aelters faisaient partie, fut organisée par le général McAllen en personne. Il avait profité du chaos pour fomenter un coup d'État le 17 mai 2077, devenant ainsi seul maître du pays. Il ne se contenta pas de prendre le pouvoir, il soumit l'Alaska, le Nord Dakota et l'Idaho grâce au projet « Camaël » en même temps qu'il repoussait ses ennemis. Il trahit la couronne britannique, qui se mourait, et s'octroya le titre de Roi du Canada puis il conquiert le reste du continent.

Moi je n'étais qu'une maîtresse, mais avec cet argent je pus tenir un rang auprès de la nouvelle élite, dans l'ombre du roi. Nils, lui, fonda une entreprise de construction, il pu ainsi développer un autre de ses talents. Quant à Hana, elle alla s'installer dans le sud d'Ottawa et se convertit à l'écriture . Je rompis ensuite le contact avec eux.

Enfin je pouvais m'occuper de mon enfant à venir. Or, son père refusait de commencer son règne entaché par la naissance d'un bâtard, même s'il m'aimait. Et comme je l'aimais, je ne pouvais pas lui imposer un enfant, et je ne pouvais le garder à mes côtés si je voulais vivre au Palais. Une jeune femme d'à peine 24 ans entrant au Palais avec un enfant sous le bras : les rumeurs se propageraient rapidement.

J'accouchai donc en secret, à Montréal. Je me résignai, honteuse, à abandonner mon fils au couvent du Val. J'ai pris cette difficile décision car j'avais encore des choses à accomplir.

Robert McAllen, Roi, me fit s'entrer au Palais comme gouvernante de ses enfants, officiellement. J'en profitai pour créer des liens avec les nouveaux nobles qui y résidaient et me fit un certain nombre d'amies qui ne supportaient pas le régime ultra patriarcal qu'avait réinstauré le conseil royal, pour une raison stupide. Par peur des femmes. Pendant le *Grand Équilibre*, les hommes s'avéraient de moins en moins « indispensables » pour procréer, avec les techniques avancées en médecine. Alors, lorsque l'épidémie frappa, moi qui étais la confidente du Roi, m'emparai du pouvoir avec mes amies afin de protéger le trône et assurer la stabilité de l'État. C'est ainsi que mon règne débuta.

La famille McAllen périt cette année-là. Après la mort de son mari et de deux de ses fils, la Reine se suicida en se jetant du haut du salon privé du Roi. Seul Lincoln, que j'avais en partie élevé, s'en sortit, et me tint pour responsable de cette tragédie. Peut-être car je pris le trône à la suite de son père, alors qu'il devait en hériter. Je l'ignore. À la suite de cela, je pris le contrôle de tout le continent, dans le même but de permettre la stabilité des différentes nations, devenant ainsi la Reine des Amériques.

À cette même période, je reçus un appel au secours de Hana qui cherchait à endiguer le virus, je l'aidai donc dans sa tâche, entourée de toute une équipe d'éminents scientifiques. Mais rien n'y fit. Nous dûmes attendre, comme le peuple, que le fléau décroisse de lui-même. Néanmoins je reste sur mes gardes, car il pourrait violemment ressurgir n'importe quand, sachant qu'il sévit toujours dans certaines contrées, et nous devons être prêts.

Le monde avait perdu, sur huit milliards, plus de trois milliards d'individus. Dans ce chiffre ce compte les hommes en majorité, mais de nombreuses femmes mirent fin à leur jour, ne supportant pas de perdre tant d'êtres chers. Je ne pouvais que compatir à la douleur ressentie. Mais

l'humanité entrait dans une phase critique, presque réduite de moitié. Il ne restait que peu d'hommes pour assurer notre descendance. Bien entendu dans beaucoup de pays du monde, les plus touchés par l'épidémie, les femmes se retrouvèrent au pouvoir et durent gérer cette crise majeure. A chacune sa méthode pour remédier aux problèmes. Certaines, dans les contrées nordiques, prônaient le clonage humain, d'autres dans le sud privilégiaient l'insémination de toutes les femmes en âge de procréer. J'optai pour un contrôle accru des survivants et des nourrissons mâles à naître (notre médecine ayant sombré avec la guerre et la politique archaïque du Roi). Je me devais d'assurer leur bonne santé et leur sécurité, mais aussi d'empêcher une quelconque reconquête de leur part. Nous avons souffert pendant de trop longues années. L'égalité serait rétablie.

Je recrutai des individus afin de mener à bien cette mission que je nommai « Réinsertion ». Gisèle, la veuve d'un officiel décédé et Félix, un enfant des rues que je venais de recueillir, devaient accompagner les jeunes recensés et les rassurer. Entre temps je dus m'occuper des factions rebelles qui se développaient au fur et à mesure dans la capitale et à travers le pays. C'est dans ce but que je me suis abaissée à utiliser mon fils, mais c'est également ainsi que j'ai retrouvé Lincoln, à ses côtés.

Tu connais la suite. Je t'offre un récit succinct de ma vie pour que tu comprennes mes intentions à ton égard. Pourquoi j'ai fait tout cela. Je ne suis pas fière de toutes mes actions, mais j'ai fait le nécessaire dans l'espoir de protéger le trône et la stabilité du royaume.

Apprentissage

—Ma mère n'a rien à voir dans cette histoire, je n'y crois pas, ce ne sont que des mensonges.

Ma voix se brisait à chacun de mes mots comme si je ne croyais pas moi-même à mes dires. Je savais que la vérité se trouvait là, devant mes yeux. Et je comprenais pourquoi mon frère avait choisi la voie de l'humiliation, que cette déception que je ressentais en ce moment en découvrant les pages de ce carnet l'avait conduit à choisir un chemin plus sombre, telle une pénitence pour les péchés de notre mère. Mais au moins il avait gagné sa liberté, n'étant plus le « fils de ». Je suffoquai et cru m'évanouir un instant. Ma vie, notre vie entière dépendait de cette tragédie, que rien ne m'appartenait parce que j'étais la fille de Maxence. Je dirigeai mon regard vers Louis resté impassible, le nez dans son roman. Qu'aurait-il bien pu ajouter, il savait.

— J'ai besoin de vous, de ce que votre mère vous a offert, déclara Aysun. Ce qui fit réagir mon frère. C'est la raison pour laquelle je te veux comme héritière, afin que tu puisses continuer le travail que j'ai commencé. Pourquoi toi ? Parce que tu es intelligente et sensée, et que je te fais confiance. Parce que tu es le remède que j'ai tant cherché et que, maintenant que tu connais la vérité, je peux te faire confiance. Le frère et la sœur ne se trahiront pas.

— De quoi parles tu ? l'interrogea Louis qui leva les yeux de sa page. Quel remède ? Que possède t-elle ?

Elle ne répondit pas et se mit à fouiller dans les tiroirs de son bureau d'où elle sortit une photo de nous et une lettre manuscrite qu'elle nous tendit. Je l'attrapai et la lu.

« Mes chers enfants, si vous lisez cette lettre cela signifie que vous êtes sains et saufs auprès d'Aysun. Pardonnez moi de vous avoir caché la vérité tout ce temps, mais je ne pouvais pas risquer vos vies, m'étant trop précieuses. Louis, mon fils, j'espère que tu te portes bien malgré les dures épreuves que tu as dû traverser. Je n'ai pas cessé de penser à toi depuis le

jour où tu m'as été enlevé. Moïra, ma petite fille, j'ai tenté tellement de fois de te détourner de ce projet fou de rejoindre Memphis et retrouver ton frère. J'ai échoué. Je ne sais ce que tu as vécu en ville mais je prie pour que tu n'aies pas souffert.

Après avoir reçu des nouvelles d'Aysun, j'ai pris la difficile décision de vous confier à elle, afin qu'elle vous prenne sous son aile et vous protège. Bien qu'elle fût mon amie durant la guerre, je ne lui fais aucunement confiance mais je sais qu'elle prendra soin de mes enfants car elle sait ce que vous représentez. Je sais que vous êtes perdu et que vous ne comprenez pas encore mais je laisse à Aysun le privilège de vous révéler nos secrets. Acceptez ce qu'elle offre, aidez-la à atteindre son objectif, vous en serez plus que récompensé. Et ne doutez jamais de votre valeur. Je dépéris de ne pouvoir être à vos côtés dans ces jours sombres.

Courage ! Je vous aime. Maman. »

Je tombai raide sur ma chaise, sous le choc, ne sachant plus quoi penser ni à qui faire confiance. Louis resta muet, le visage ridé de colère et d'incompréhension.

— Ce sceau en bas de la lettre est bien celui des Aelters, cette lettre est authentique. J'ai reçu ce message il y a de cela un an. Je n'attendais qu'une action de ta part pour t'atteindre Moïra, et te soumettre ma proposition. Je voulais que tu viennes à moi. Je t'assure que je n'en savais rien il y a onze ans, s'adressa-t-elle à Louis. J'ai découvert grâce à cette lettre votre lien de parenté. La voix d'Aysun se faisait de plus en plus faible et désolée, comme si elle se répandait en excuses. Mais je ne pouvais lui pardonner, tout comme à ma mère. J'ignorais les sentiments de Louis mais j'espérais qu'il en fût de même pour lui. Puis nous la vîmes baisser la tête, et nous demander pardon. Mon sang bouillonna et je me sentis incapable d'assister à cette scène sans vouloir lui tordre le cou. Je m'approchai du bureau, les poings

serrés, quand mon frère s'interposa et exigea une réponse claire et honnête à sa question : « À quel point m'avez vous aimé? » dit -il. « Comme un fils » répondit-elle. Il attendit un instant avant d'ajouter : « Nous travaillerons avec toi ». Je le fixai, abasourdi par ses propos, de quel droit décidait-il à la place d'une autre. Je m'apprêtais à répliquer quand il se tourna vers moi et me gifla. Choquée par son audace, je restai stupide et également confuse par sa réaction. « — Fais ce qu'on te dit pour une fois » me lança t-il, mère nous l'a demandé, alors écoute ! C'est sa manière de nous protéger. Il s'inclina devant Aysun et me força à l'imiter. Nous marcherons avec toi » affirma mon frère. Je répétais, à contrecœur. Louis n'avait aucun pouvoir sur moi mais ses paroles me semblaient vraies, il me fallait grandir et faire confiance à notre mère.

Satisfaite, elle nous fit rasseoir et nous expliqua ce que nous devions savoir.

— Comme vous l'avez lu, Maxence est en partie responsable de la situation actuelle puisqu'elle a créé le virus. La base fut son sang mais ce qui n'est pas dans mon carnet est le fait que par prévention, elle vous a injecté le vaccin contre ce virus. A tous les deux, ne sachant pas qu'il n'attaquerait que les mâles. Ce qu'il reste du remède coule dans vos veines. Elle se racla la gorge et hésita à continuer, repensant à un souvenir douloureux. La première victime fut le fils de Nils, Léca. Je suppose que c'est à la suite de cela que votre mère a fui chez ses parents, elle voulait sauver ses enfants et en se faisant l'antidote. Elle a bien fait. Elle vous a sauvé de moi en cachant cette vérité toutes ces années, sinon je vous aurais sans doute transformé en rat de laboratoire. A cette époque cependant vous étiez trop jeune pour activer les cellules salvatrices, or j'ai besoin de celles-ci vivantes, en bonne santé, je ne peux donc ni vous tuer ni vous emprisonner. L'ancienne moi en aurait été capable, jusqu'à ce que je perde

mon fils et que je comprenne la raison ayant poussé Maxence à agir de la sorte, mais condamnant ainsi de nombreuses vies. C'est vrai il n'y a pas de justice, que le coupable survive, abandonnant ses victimes à leur sort. Mais je n'aurai pas imaginé un seul instant que vous portiez l'espoir de l'humanité.

Elle se leva et m'invita à la suivre, accompagnée de Louis. Elle me conduisit à l'étage, réservé aux invités de marque et me montra mon nouvel appartement. Une pièce assez grande aux couleurs bleu ciel décorée de quelques tableaux de paysages urbains d'avant-guerre. Au centre, un lit double et une table de chevet du côté droit. Sur le mur Est, une armoire en bois avec miroir intégré dans lequel se reflétaient les deux grandes fenêtres de la chambre. De celles-ci, on avait vu sur le jardin aux fleurs du Palais. A ceci s'ajoutait une salle de bain personnelle. Je fus épaté par le luxe de cette pièce, à la limite de l'indécence. Louis m'apporta mes affaires et Aysun m'invita à m'installer confortablement, car le lendemain commencerait mon « apprentissage ». Mais j'ignorais ce qu'il adviendrait de mes anciens camarades qui avaient quitté le QG.

Je dormis peu cette nuit là, songeant aux événements de la journée. Une fois de plus, je fis cet étrange rêve.

Aysun vint elle-même frapper à ma porte au petit matin afin de m'emmener à mon premier rendez-vous : le laboratoire royal. Ils prélevèrent un échantillon de mon sang qu'ils posèrent à côté de celui de mon frère, ayant écrit sur le flacon « *Last project* ». Nous étions leur dernière chance d'aboutir à une solution durable de sauvetage massif de la maison humaine. Sortie du laboratoire, elle m'emmena directement au second rendez-vous : la réunion ministérielle hebdomadaire. Elle se déroulait dans une superbe salle tapissée de rouge et de beige d'une hauteur approximative de cinq mètres. Dans ces lieux se prenaient les plus grandes décisions relatives au

Royaume d'Amérique. Je fus présentée à ces personnes, qui restèrent perplexes face à ma présence parmi eux, sans comprendre les intentions de leur cheffe à mon égard. J'assistai à la réunion en silence, assise sur une chaise curule dans un coin de la salle. Je devais pourtant plus tard me retrouver aux côtés d'Aysun, voir à participer à ces importants meetings. Mais avant d'y arriver je passai mes journées à éplucher des rapports et recevoir les plaintes des familles riches et puissantes du pays insatisfaites par la politique gouvernementale. Ce rôle m'était attribué parce qu'Aysun se fichait bien de leurs déceptions, que d'ailleurs elle ne prenait pas en compte. La démographie et l'ordre s'avéraient être ses priorités. Il lui fallait gérer un Royaume de la taille d'un continent, les anciens pays étant devenus des régions autonomes. Elle était Reine de la plus grande nation du monde dont le Canada s'en trouvait être le centre. Et Memphis était la capitale de ce nouveau monde. Elle voulait que je devienne cette femme, moi qui ne désirais qu'être libre et heureuse avec les gens que j'aimais à mes côtés. Ce pouvoir ne représentait rien pour Moïra Aelters, mais le choix se transformait en dilemme : vivre ou laisser mourir. S'il fallait me sacrifier afin de sauver un plus grand nombre alors je ne devais pas hésiter. Et puis vivre dans le luxe ne semblait pas si mal.

Le jour du départ pour mon premier voyage, on me présenta celles qui seraient chargées de me protéger. Une grande brune, une petite blonde et une aux cheveux d'ébène et aux yeux bleu clair, elles se prénommaient respectivement Julie, Marissa et Nää. Un homme d'âge mûr au teint noir et à l'allure élancée fit son apparition, il s'agissait en fait du conseiller en diplomatie de l'État qui revenait d'une mission en Guinée. Il se faisait appeler Félix. Ainsi je rencontrai les personnes avec lesquelles j'allais passer le plus clair de mon temps durant cette singulière année.

Je suivais Aysun dans tous ses déplacements, la plupart diplomatiques ou économiques. Mon frère était absent puisqu'il devait s'occuper de son commerce « On sait tout dans les bordels » disait-il. Durant six mois je fus préparée à endosser mon prochain rôle. Nous nous rendîmes aux quatre coins du monde, et le petit groupe que nous formions finit par créer des liens. A chaque nouvelle destination j'espérais avoir ces trois femmes pour gardes du corps. D'ailleurs Julie et Félix qui avaient quasiment le même âge devinrent de bons amis, et encore aujourd'hui je peux compter sur leur loyauté. Je me souviens d'une merveilleuse journée que nous passâmes ensemble au Japon. Alors que je venais d'assister à un congrès international sur la remise en service ou non des technologies militaires d'avant-guerre, je voulus quitter la ville dans le but de me changer les idées. Aysun et Félix indisponibles car trop occupés à remplir leurs paperasses, je rentrai dans ma chambre d'hôtel, et demandai aux trois filles présentes dans la pièce de s'asseoir à mes côtés sur le lit. Cela fait je leur proposai de m'accompagner. Des sorties de ce genre m'étant proscrites en raison de la protection accrue dont je bénéficiais, je leur proposai de partir discrètement, les obligeant à faire fit de leurs ordres et de leurs responsabilités. Elles hésitèrent un instant avant de se jeter sur la poignée de la porte d'entrée. Nous sortîmes du bâtiment à la dérobée, en courant, ne voulant pas se faire remarquer. Nous hélâmes un taxi qui nous emmena à la station de train, où nous achetâmes un billet pour le prochain départ. Nous ne cessions de rire durant le trajet, trop excitées par notre balade improvisée, laquelle nous ferait oublier nos problèmes. Il y avait peu de passagers dans les wagons. Depuis l'épidémie, le shinkansen s'avérait être le dernier train à grande vitesse du monde. Je ne préférerai pas y penser. Au bout d'environ une heure nous arrivâmes dans le petit village de Karuizawa à 170 kilomètres de la capitale, un ancien lieu touristique laissé à l'abandon après les ravages du

virus. Une montagne jouxtait l'endroit, nous entreprîmes de la gravir. Nous ne rencontrâmes personne. Je vivais mon plus beau moment de joie depuis des années. Nous chantions et nous amusions à écouter nos échos dans cette splendide forêt enneigée, un espace exceptionnel et parfait pour se ressourcer. Redescendus dans la vallée, mes trois gardes du corps allèrent se baigner dans une des nombreuses sources chaudes du site. Tandis que je les regardais tour à tour nager puis se détendre sous l'ombre des arbres, je crus voir des nymphes, leurs longs cheveux mouillés leur collant à la peau. Je me décidai à les rejoindre.

Nous avions quitté Tokyo depuis seulement quatre heures et il nous fallait revenir à la triste réalité. Faire le chemin inverse s'avéra plus compliqué en raison du peu de train qui passait par là, je crus même que nous n'arriverions pas à temps. Telles des adolescentes faisant le mur, on se dépêcha de rentrer. De retour dans la chambre, chacune explosa de rire, heureuse d'avoir pu ne serait-ce qu'une après midi, retourner en enfance, une enfance qu'aucune des trois n'avait jamais eue. Elles me remercièrent et je les remerciai à mon tour.

Personne n'en sut jamais rien, et chacune reprit son rôle. Nous avons réussi à faire trois fois ce genre d'escapade à travers le monde. Le dernier voyage fut différent, il s'agissait pour Aysun de mater une rébellion dans un district Argentin. Elle s'occupa du problème de façon radicale et violente. Ce jour là j'ai été témoin de sa froideur envers les régions récalcitrantes au gouvernement central. « La nation doit rester unie, qu'importent les moyens ! », ses mots résonnent encore parfois dans ma mémoire car c'est elle qui m'a créée ainsi, j'ai eu le meilleur des mentors. Félix, paraissant habitué à sa manière de régler les problèmes, ajouta « Cela ressemble plus à un Empire maintenant, qu'en pensez vous votre majesté ? ». Je la vis sourire à cette question sans qu'elle ne donne de réponse.

Finalement les mois avaient passé plutôt rapidement et il était temps pour moi de respecter ma parole. Tout comme mon frère.

— Je vais faire en sorte que la nouvelle fasse le tour du monde. Le monde doit savoir que tu seras mon héritière. Le monde n'attend que toi. Tout se passera bien tant que personne ne découvre qui tu es, que tu peux sauver le monde.

— C'est trop gentil à vous, déclarai-je d'un ton sarcastique.

A cette occasion, les jardins du Palais devaient ouvrir au public, tout du moins aux grandes familles présentant une invitation officielle. Je dus essayer des dizaines de robes comme si nous étions en train d'organiser mon mariage. Louis souffrit autant que moi, heureusement. Je ne comprenais pas la raison de cet enthousiasme, après tout nous vivions dans une dictature dirigée par la main de fer d'Aysun Kane. Malgré mes réticences je me laissai convaincre par l'atmosphère positive, c'était si rare et il fallait saisir cette chance, il n'y en aurait probablement pas de seconde. Trois jours de préparatifs furent nécessaires. Dans le Palais et à travers la ville d'énormes amplificateurs de sons avaient été disposés pour la soirée, et l'unique radio avait adaptée son programme. Apparemment un groupe de jeunes hommes avait été invité pour l'événement, ils pouvaient - chose exceptionnelle, la musique étant particulièrement surveillée - jouer à peu près tout ce qu'ils désiraient.

Enfin, le 23 mars 2104 vint l'heure tant attendue.

Le Couronnement

Aysun était dans le hall, aussi grandiose qu'à son habitude, et c'était pour moi. « Es-tu prête ? » me demanda t-elle. Car ce jour était mon jour, celui où j'obtiendrai enfin ma couronne. J'étais prête en effet à saluer la foule qui

s'impatientait devant les portes du palais. Je monterai sur l'estrade royale recouverte d'un drap blanc qui n'attendait que moi et le peuple crierait mon nom. Nous sortîmes du hall d'entrée pour nous rendre devant le portail ouvert du Palais, car pour la première fois le jardin serait accessible au public. Je m'avançai vers les marches de l'estrade et attendis qu'Aysun me précède. Enfin je la montai, anxieuse, les pieds se prenant dans ma robe de cérémonie trop pompeuse à mon goût. Enfin je saluai la foule rassemblée et qui m'acclamaient. Peu m'importait la véracité du moment ou la mise en scène, je me sentais bien, satisfaite de qui j'étais avec la sensation d'avoir été récompensée pour mes sacrifices. C'était extraordinaire de voir tous ces gens là venu pour moi. Parmi eux, je crus reconnaître des visages familiers, ceux de mes anciens équipiers Choï Mi Na, Amar, Qui Yue et Sylwia qui me regardaient déçus. Un visage en particulier apparut dans mon esprit et me fit vaciller, il s'agissait de celui de Drizia que j'avais tenté désespérément d'oublier. Je parcourus la foule du regard quand je vis un garçon aux cheveux blancs ressemblant trait pour trait au petit Raphaël de ma campagne et mes lèvres dessinèrent un sourire. Tous ces gens devaient sûrement être là avec leurs intentions personnelles mais à cet instant je ne pensais qu'à moi. Je ne voulais penser qu'à mon nouveau rôle de Reine.

— Acclamez notre Reine, cria une garde.

Et la foule se mit à m'acclamer et hurler mon nom. Ma mentor me fixait d'un air à la fois amusé et fier. J'attrapai le micro que mon frère me tendit. Il brillait dans son costume de soie blanc aux manchettes retroussées et noires, il ressemblait à un ancien gentleman anglais avec sa cravate et ses Richelieu en cuir noirs. Bien qu'arborant une fausse barbe et des lunettes afin que les habitués de son quartier ne le reconnaissent pas, à mes yeux, il était plus beau que jamais, avec ses cheveux mi-longs coiffés en chignon et sa peau maquillée d'une fine couche de poudre destinée à embellir

davantage son teint. Cessant de dévisager Louis, j'allumai le micro et le portai à mes lèvres avant de déclamer mon discours. Bref et simple, il se résumait à leur exposer mon bonheur d'être avec eux, la joie de les servir et la vision du futur que j'avais pour nous tous. Pour terminer, je les remerciai. Une dernière vague d'applaudissements puis je quittai la scène, la tête haute.

CHAPITRE 4

La Chanson de Dionysos

La Dernière Vengeance d'Aysun

Je laissai Lincoln s'infiltrer dans le hall du Palais, lui laissant l'espoir de m'atteindre. Malheureusement pour lui j'étais bien trop douée pour déjouer les complots, surtout aussi ridicule que le sien. Qu'aurait-il pu faire seul contre toutes mes sentinelles ? Je l'attendais en haut de l'escalier.

— Bonjour Lincoln ! Il sursauta au son de ma voix et resta interdit. Je ris de voir son visage ahuri. — Tu ne pensais tout de même pas me

surprendre ? Mon pauvre enfant, tu es encore jeune et crédule.

J'allai le rejoindre et le pris dans mes bras, satisfaite. Il me repoussa violemment.

— Tu as détruit ma famille, vociféra-t-il, c'est par ta faute s'ils sont tous morts. Ma mère s'est même suicidée de chagrin.

— C'est faux ! Je tiens à revenir sur ce dernier point. Ta mère ne s'est pas vraiment suicidée de chagrin. Disons qu'elle est morte pour toi.

— De quoi tu parles ?

— Quels mots ai-je employés déjà... ? Ah oui, ceux-ci. « Maintenant que votre mari, qui vous enfermait, et que vos fils sont morts comme des chiens dans la ville, qu'allez-vous faire ? Je vous conseillerai bien de me jurer fidélité et d'annoncer à tous que désormais c'est moi qui gère, mais où serait le côté amusant, n'est-ce pas. Alors, voilà ce que je vous propose. Choix numéro un, vous vivez et votre dernier fils meurt, Lincoln je crois. Choix numéro deux, vous mourrez et votre fils vit. Je pense que c'est un bon dilemme, non ? Je crois que c'est là qu'elle m'a insultée de folle, ha non, c'était : vous êtes folle à lier ! Et puis elle a sauté. Ça m'a un peu attristé de voir partir une femme si...bonne. Quelle fin stupide tu ne trouves pas, contrairement à toi elle n'a pas jugé bon de proposer une troisième solution, plus intéressante, par exemple, mon fils et moi vous serviront sans faille jusqu'à la mort. Ça m'aurait bien plu ça, mais dommage ! Ta mère n'y a pas pensé. Je ne suis pas le monstre qu'on décrit, j'ai des bons côtés tu sais. Tu n'as pas l'air convaincu. Ne fais pas cette tête, tu auras des rides bien trop tôt, c'est pas très joli tu sais. Allez il est temps de se quitter. Marissa ! Jette-moi ça dehors ! A tout à l'heure, au couronnement.

— Monstre ! hurlait-il alors qu'on le traînait vers l'extérieur. Je vais te tuer !

Je me retournai. Moïra apparut en haut des escaliers, plus resplendissante que jamais.

— Qui était ce ?

— Une personne sans importance, mon enfant. Tu es magnifique, es-tu prête pour commencer ta nouvelle vie ?

— Pas du tout, répondit-elle avec un léger sourire. Allons-y !

Elle descendit les marches, empêtrée dans sa longue robe dorée et se dirigea vers l'estrade royale installée dans la cour du Palais. Elle m'attendit avant de monter les marches. Je la rejoignis pour la précéder, car après tout j'étais toujours Reine.

Louis Retrouve Moïra

Moïra partie, je tentai de me remettre de mes émotions. Le simple fait de savoir qu'elle pouvait aimer Nicolas me rendait fou de colère. Il la manipulerait jusqu'à la briser.

Je ne cherchai pas à entrer en contact avec ma sœur soudain ressuscitée dans mon esprit, je priai pour qu'elle survive à cette épreuve et qu'Aysun la sauve avant qu'il ne soit trop tard. Car avec eux, le point de non-retour pouvait être vite atteint. Je ne la revis que ce jour où Aysun me demanda pour la première fois en plus de dix ans de la retrouver au Palais. Je me rendis auparavant au cimetière comme chaque jeudi afin de fleurir la tombe de mon ami Léca, et je m'en voulus de lui avoir montré malgré moi ma douleur à l'égard de mon ami décédé. Après nous être quitté, je pris la route de chez moi afin de récupérer les notes écrites par Aysun, puis je me rendis directement au Palais. Ayant passé la garde, je montai instinctivement au petit salon, pris un livre et m'installai confortablement sur le divan. Sans réellement le vouloir, ma présence ici n'avait pour objectif que d'aider ma

mère d'adoption à ranger ma sœur à ses côtés. Elle s'était montrée très claire sur ses intentions lorsqu'elle reprit contact avec moi. Cela ne me plaisait absolument pas mais quel autre choix avais-je ? Je ne devais pas m'aliéner mon propre sang. J'eus trois heures de répit dans le salon quand vers 19h30 elles firent leur entrée. Elle donna à lire à ma sœur le carnet que je n'avais pas brûlé mais que je lui avais fait renvoyer quelques années plus tôt.

Nous fûmes tous plongés cette nuit-là dans nos lectures respectives.

L'Ascension de sa Petite Sœur

J'admirais ma sœur, resplendissante dans cette robe de soie or aux longues manches capes couvertes de petits lys dorés, avec pour tenir la taille une ceinture rouge ornementée de fines plaques rectangulaires également faites d'or. Elle portait une tiare de style XIXème dorée sertie de fins morceaux de rubis sur son contour supérieur. Cette pièce exceptionnelle divinement bien travaillée qu'avait Moïra la rendait divine, quasi inaccessible au commun des mortels. J'avais le privilège de me tenir à ses côtés, après tout, j'étais son frère. Derrière ma fausse barbe et à l'étroit dans mon costume de soie blanc, je me sentais mal à l'aise mais je ne le laissai pas paraître. Les salutations et les acclamations terminées, je lui tendis le micro pour son discours. Nous attendions, pendus à ses lèvres, les premières paroles publiques qu'elle prononcerait. Un silence de mort s'était déjà installé parmi le peuple. Elle commença son discours :

« Je me souviens de mon arrivée à Memphis. Je venais de quitter ma campagne pour la première fois et je n'avais qu'une idée en tête, retrouver mon frère. Je me suis fait des amis et j'ai appris à vivre dans cette ville blessée, déchirée entre quartiers. J'ai longtemps cru que Sa Majesté la Reine était la seule responsable de mes malheurs, on m'y a forcé. J'ai agi

d'abord contre elle. Puis j'ai appris que ce que je voyais n'était qu'une vague réalité. J'ai compris qu'elle nous protégeait, et que tout avait un sens. Ce que nous avons traversé n'était que les prémices d'un avenir plus radieux. Un avenir que nous construirons ensemble, hommes et femmes. Cette ville a toujours affiché une triste réalité, mais je souhaite pouvoir sentir un infime espoir pour elle et ses habitants. Ce pays continuera à évoluer et à prospérer, ses enfants convertis au principe d'égalité paveront le chemin vers la liberté et je les aiderai. Le Royaume tout entier verra s'ouvrir devant lui une nouvelle ère, le soleil brillera à nouveau pour nous et pour les peuples du monde. J'aimerais créer une nation où personne ne pensera plus à lui nuire comme je l'ai fait. Aujourd'hui j'ai retrouvé mon frère et j'espère pouvoir vivre paisiblement avec lui dans cette cité, j'espère que vous, malgré vos propres difficultés, réussirez à apprécier cette nouvelle vie qui s'offre à vous. A partir de ce jour je décrète la levée des restrictions de déplacements et ordonne la destruction des grillages qui vous enferment depuis des années! La guerre est terminée, l'épidémie touche à sa fin, ils n'ont donc plus d'utilité. Ce sera ma première décision. Que les vents nous mènent là où nous devons aller, et même si demain n'est pas encore visible, je continuerai de me tourner vers le futur. Peuple d'Amérique, je vous demande de marcher avec moi, de laisser derrière vous la haine et la vengeance, comme je l'ai fait. Accompagnez-moi pour ce long chemin qui nous attend. Mes sœurs, mes frères, réjouissez-vous car c'est notre renaissance . Vive le Royaume des Amériques ! »

Elle eut droit à une longue ovation et des « hurra! » avant de quitter la scène. Je suivis ma sœur et jetai un ultime coup d'œil vers la foule et j'aperçus des visages connus que je n'espérais même plus revoir. Euriel était là et ses yeux me jugeaient toujours. Nicolas, Akiko, Alpha et mes anciens acolytes. Félix semblait absent. Je ne m'attardai pas de peur de ressentir leur

courroux. Dans la cour, une rangée de gardes le long de la façade du Palais bloquant toutes les issues. Derrière nous, le peuple qui passait le portail royal pour se diriger dans les jardins où il visionnerait la cérémonie du couronnement sur des écrans géants. Enfin, Aysun, Moïra et moi qui nous dirigions vers la grande chapelle du Palais.

Personne ne s'attendait à une passation de pouvoir aussi brutale. Bien qu'au courant de la situation de ma sœur en tant qu'héritière, ni les diplomates ni le Conseil royal n'avaient été informé du couronnement. Alors quelle fut leur surprise, lorsque Moïra entra dans la chapelle à la suite d'Aysun et alla s'agenouiller devant l'autel au pied du prêtre. Tous ces politiciens étaient sagement assis dans l'édifice depuis une heure comme leur avait ordonné la Reine. Ils n'avaient pas bougé. Aysun tendit une feuille à l'homme d'Église qui écarquilla les yeux tout en lançant un regard interrogateur à celle qui venait de lui remettre ce papier. Il se prit la tête dans les mains un instant avant de commencer à lire d'un ton solennel.

« Nous sommes réunis en ce jour afin de bénir une nouvelle souveraine... », il n'eut pas le temps de terminer son éloge.

L'ordre fit place au désordre et le calme au chahut. Ils ne comprenaient pas ce qui se passait. Enfin Aysun, excédée, réclama le silence. Sa voix résonnant à travers tout le bâtiment, les invités n'émirent plus un son, et la cérémonie put reprendre dans une paix absolue.

Son couronnement accompli, Moïra sortit de la chapelle et fut accueilli par le peuple dans un tonnerre d'applaudissements. Elle les remercia de leur affection puis se rendit dans les murs du Palais, soulagée. Le peuple convergea une fois de plus vers les jardins, tous invités à la soirée prévue en l'honneur de leur nouvelle Reine. Je désirai m'y rendre mais la peur de me retrouver confronté à toutes ces personnes que j'avais trahies m'y fit renoncer. Je fredonnai les paroles des chansons qui se jouaient, me

rappelant l'époque où je voyageais avec Aysun et où nous assistions inlassablement aux galas organisés par les diplomates. Mais l'ambiance ce jour-là me parut différente, comme libérée.

Les Mémoires d'Hana et le Devoir d'Euriel

Voici ce que je te lègue mon enfant. Ces mémoires grâce auxquelles tu comprendras ce qui se passe autour de toi et pourquoi j'ai dû partir. Ne me pardonne pas.

Je suis née un jour de pluie, le 3 octobre 2055 à Ottawa, quelques heures seulement après mon frère Henry et ma sœur Haneul (nous étions les premiers triplés de l'histoire de notre famille). J'y ai vécu toute mon enfance. J'y ai fait mes études et j'y ai rencontré ton père. Nous nous sommes mariés le 12 mai 2073 et nous t'avons eu l'année suivante, un jour enneigé de février. C'était le plus beau jour de notre vie, avoir un enfant et pouvoir lui donner tout notre amour. Mais notre bonheur fut de courte durée car la guerre débuta, une guerre destructrice entre les grandes puissances mondiales. Personne n'a jamais vraiment su comment celle-ci avait commencé, mais chacun s'imaginait sa fin. C'était l'enfer sur terre. Cette année 2075, Haneul et moi venions d'obtenir notre diplôme en biologie de la fameuse université d'Ottawa avec mention spéciale d'excellence. Nous n'avions que 20 ans mais déjà expertes dans notre domaine. Dans mon cas, j'étais lauréate de nombreux prix, et j'avais comme qui dirait révolutionné la science. Dès le début de la guerre, en juin, le gouvernement Canadien me réquisitionna avec d'autres scientifiques. Parmi eux se trouvaient des personnes qui se révéleront importantes dans la fin du conflit mais aussi dans le quasi anéantissement de notre monde une décennie plus tard. Ma honte m'a fait couper tout contact avec ma famille, seule Haneul restait à

mes côtés. Ils nous arrivaient même d'échanger nos places lorsque j'étais trop déprimé par ma mission. Ta tante m'a toujours soutenue, c'est la meilleure grande sœur que l'on puisse espérer avoir.

Le 17 juin 2075, je me retrouvai avec d'autres dans un camion de l'armée nous emmenant au 24, promenade, Sussex, la résidence du premier ministre. Arrivés à destination, les militaires nous escortèrent dans le bureau le plus important du pays.

— C'est une affaire de vie ou de mort ! Ce furent les premiers mots du Premier Ministre. — Oh Mais pardonnez ma rudesse, bienvenue, asseyez vous je vous en prie.

Les treize pauvres scientifiques que nous étions se regardèrent interloqués, ne sachant comment réagir. Alors les militaires nous apportèrent des chaises et nous invitèrent à nous asseoir.

— Bien, reprit le Premier Ministre, voici ce que j'attends de vous. Les treize plus grands scientifiques de la nation sont réunis dans une même pièce afin de sauver notre pays et l'humanité. Comme chacun d'entre nous le sait, l'Europe et les États-Unis d'Amérique ont déclaré la guerre à la Fédération Indo-Chinoise la semaine dernière. En à peine sept jours, ce conflit a déjà coûté un million de vies humaines, tous camps confondus, cela ne peut durer. Le Canada, souhaitant rester neutre jusqu'à maintenant ne peut plus se permettre d'être impassible, nous devons agir pour aider nos alliés Occidentaux. Pour ce faire, j'aurai besoin de votre aide à tous. Mes chers concitoyens, le Roi d'Angleterre a demandé quelque chose de...hum, assez nouveau et inattendu. Sa majesté souhaiterait des super soldats afin de vaincre nos ennemis rapidement. Il est vrai que cette requête peu paraître un peu folle

Nous nous regardions tous, ne sachant quoi répondre à cela. Depuis des décennies, plus aucune guerre de cette ampleur n'avait fait rage, le monde

était en grande partie en paix et jamais une telle chose auparavant n'avait été créée. Mais la fougue de la jeunesse m'empêcha de tenir ma langue. Trop enthousiaste, je me levai et lançai avec assurance :

— J'accéderai à la requête de sa majesté....Seul s'il le faut, ajoutai-je, mes voisins étant restés impassibles.

Un silence se fit et le Premier Ministre éclata d'un rire satisfait.

— Ne sois pas ridicule, l'interrompis une scientifique d'environ mon âge à l'allure élégante, et aux yeux d'un noir de jais. Comment compte tu t'y prendre ?...Seul en tout cas. Tu auras besoin d'aide, termina-t-elle avec un large sourire.

— A deux ? Naïves que vous êtes. Je vais me joindre à vous, dit une jeune femme aux cheveux bruns qui s'était levée.

— Personne d'autre, demanda le Premier Ministre. Il obtint pour réponse un silence pesant. Bien, comme il n'y a pas d'obligation à participer à ce projet, je ne veux pas de personnes à moitié investies, ceux qui restent assis peuvent partir. En fait je ne m'attendais même pas à avoir un seul d'entre vous, mais je suis heureux, et Margareth aussi, c'est ma femme, vous la connaissez Maxence je crois. Elle se réjouira que de jeunes gens soient prêts à tout donner pour leur pays. Ça m'aurait embêté de devoir demander de l'aide aux Américains. Haha ! Raccompagnez les autres, ordonna t-il aux soldats.

Alors que les autres scientifiques se levaient et se dirigeaient vers la sortie, l'un d'entre eux, un homme d'une trentaine d'années mais déjà grisonnant ne bougea pas de sa chaise, il restait là à nous scruter toutes les trois. Un secrétaire lui demanda ce qu'il faisait encore là. À la surprise générale, il voulait participer au projet. Il se défendit de son silence par un argument qui me vexa au plus au point. Selon lui, les trois gazelles que nous étions le cachions du premier ministre assis derrière son bureau, car il levait

la main. Ils se mirent tous à rire, sauf lui et moi qui franchement ne trouvions pas ça drôle.

Nous fûmes tous les quatre emmenés dans une zone classée secrète par le gouvernement, puis d'autres scientifiques en blouse blanche nous amenèrent vers le laboratoire d'un des nombreux bâtiments de cette zone. Il était immense et incroyablement bien équipé, nous aurions pu absolument tout faire, même créer ce fameux composant désiré par la couronne. Mes nouveaux collègues n'étaient pas aussi enthousiastes que moi, ils semblaient se méfier. Nos guides nous remirent nos badges et nous enjoignirent à nous mettre tout de suite au travail. Personne d'autres que nous quatre - sauf exception - ne serait habilité à rentrer dans ce laboratoire, par sécurité. C'était une erreur de leur part, car sans cela, l'apocalypse aurait probablement pu être évitée. Mais à cette époque, nous étions insoucians, tel des scientifiques fous, rien n'aurait pu nous arrêter.

Nous commençâmes nos expériences. Mais celles-ci se révélèrent infructueuses et je me mis à perdre espoir. Jusqu'au jour où un terrible événement vint me remettre les idées en place. Depuis le début de la guerre, le Canada s'en était tiré sans dégâts, puisque les combats ne se déroulaient pas sur notre sol. Pourtant le 28 février 2076, des bombes ennemies explosèrent à Vancouver tuant près de trois cents mille civils et dix mille soldats. Le gouvernement nous pressa une fois de plus de trouver la formule qui pourrait tous nous sauver. Je me rendis compte que jusqu'ici je n'avais pas donné tout ce que j'avais, mais ce carnage survenu dans cette ville de mon pays rappela à mon esprit que je travaillais pour notre survie à tous. Plus question de m'amuser avec mes collègues, cette époque était révolue. Nous le comprîmes tous et travaillâmes d'arrache-pied afin de mettre au point ce qu'on nous demandait depuis huit mois. Je redoublai d'efforts.

Puis enfin nos expériences donnèrent le résultat tant attendu. Notre petit singe de laboratoire s'était déchaîné dans sa cage et avait brisé la première rangée de barreaux avec une facilité déconcertante. Euphorique, Aysun, ma collègue aux yeux de jais, joignit l'état-major pour leur faire part de notre succès. Dans les minutes qui suivirent, le haut Général d'armée et le Premier Ministre étaient présents, à observer notre cobaye. Ravi, le général McAllen s'empressa de demander un échantillon et le testa. Nous ne l'avions jamais testé sur l'homme, alors nous étions un peu angoissées, exceptée Aysun. D'ailleurs elle me mettait toujours mal à l'aise. Était-ce son regard ? Ou son comportement emporté, sans limite ? Après s'être administré le produit, le général prit une longue inspiration puis se dirigea vers la cage de notre singe. Il la brisa comme s'il ne s'agissait que de papier. Il attrapa le singe qui se débattait et lui rompit le cou. Je poussai un cri d'effroi. Tandis que je pleurai mon compagnon, Nils Thomaes, mon collègue masculin se réjouit de voir enfin disparaître ce « stupide animal ». Aysun et Maxence quant à elle s'indignèrent.

— Que vaut la vie d'un cobaye, quand des milliers de personnes meurent chaque jour sous les feux ennemis pendant que vous êtes bien au chaud dans votre laboratoire, proféra le général, irrité par nos réactions.

Je ne répliquai pas, il n'avait pas tort. Durant tout ce temps nous étions restés là, avec tout à notre disposition, et nous pouvions rentrer de temps en temps. D'ailleurs, Aysun ne s'en privait pas. Je me suis toujours demandé où elle pouvait bien se rendre, elle qui n'avait ni parents, ni frères et sœurs. Un amant, peut-être ?

Je demandai à rester dans le laboratoire afin de continuer les expériences, celles-ci pouvant se révéler utiles au gouvernement. Le Premier Ministre accepta sans poser plus de questions, il avait d'autres sujets bien plus

importants à gérer qu'une bande de jeunes scientifiques. J'ai toujours regretté cette requête et si je pouvais revenir en arrière je le ferais.

Nous tentâmes tous les quatre de rendre plus performant le produit que nous avions créé. Nos recherches se perpétuèrent ainsi jusqu'à la fin de la guerre, neuf mois plus tard. L'alliance occidentale avait anéanti ses ennemis et les avait fait replier dans les coins les plus reculés de leur propre pays. Du moins était-ce la version officielle.

L'armistice signé le 8 mars 2077, les vainqueurs, comme au siècle dernier, s'étaient partagé les territoires des vaincus. Ainsi l'Europe dirigerait la Chine, et les États-Unis et le Canada, l'Inde. Je me réjouissais de la fin du conflit, et même si cet armistice injuste m'attristait, le pire restait à venir.

L'Amérique du Nord avait perdu plus de 30 millions de soldats et je n'ose te donner le nombre de pertes civiles.

A cette époque le monde fonctionnait sur une base égalitaire entre les hommes et les femmes. Enfin, les femmes avaient obtenu la part qui leur appartenait. De même dans l'armée il y avait autant d'hommes que de femmes. Alors cette décision abjecte me dépassa.

Le lendemain matin de l'armistice, notre petite équipe reçut un appel du général qui nous demandait de quitter les lieux dans l'heure qui suivait, et de remettre toutes nos recherches aux scientifiques qui viendraient. C'était hors de question, pour aucun de nous. Nous refusions de voir nos travaux tomber dans les mains d'inconnus. Nous devions trouver une solution avant l'heure fatidique. Une seule idée me vint en tête.

— Il faut brûler le laboratoire, nous n'aurons jamais le temps de cacher nos recherches. Je préfère tout voir disparaître plutôt que...

Je ne terminais pas ma phrase, ils avaient tous compris. On rassembla tous nos projets, finis ou en cours et nous y mîmes le feu. Ce n'était pas éthique, mais nous ne pouvions nous permettre que le gouvernement trouve

nos travaux. Le produit que nous avions inventé pour faire la guerre devait disparaître. C'est Nils qui s'en chargea. Aysun, Maxence et moi nous dirigeâmes vers l'extérieur. J'avais les larmes aux yeux. Tous ces efforts qui s'envolaient en fumée. L'incendie prit et un flacon se brisa, un gaz s'en échappa. Je conjurai Nils de quitter la pièce au plus vite avant contamination, mais il retourna précipitamment à son bureau, y ayant oublié quelque chose. Enfin il sortit, suffoquant.

— Es-tu fou ? Cherchais tu à mourir ?

— J'avais laissé le porte-bonheur fabriqué par mon fils .

Aysun se mit à exploser de rire et comme la première fois, ni lui, ni Maxence ni moi ne riions, il n'y avait rien d'amusant au contraire. Alors que l'arrosage automatique se mettait en route et que les autres scientifiques du bâtiment se rassemblaient autour de nous, horrifiés, Aysun cessa de rire et fondit en larmes. J'ignorais jusqu'à ce jour son talent d'actrice.

Les militaires accoururent vers le laboratoire. Le général qui était parmi eux ne dit mot, puis se tourna vers nous, furieux.

— Vous quatre, vous n'avez plus rien à faire ici, dégagez !

Nous nous exécutâmes sans contester, coupable. A l'entrée du bâtiment, une voiture nous attendait. Elle nous conduisit chez le Premier Ministre. Celui-ci nous remercia pour tous les services rendus à la nation, mais compte tenu de notre récente désobéissance, aucun de nous n'était désormais autorisé à pratiquer la science, même pas à l'enseigner. Le gouvernement nous remit une belle somme d'argent et les soldats nous ramenèrent chez nous.

Enfin je te retrouvai.

Ce n'est que dix ans plus tard, que les petites expériences que nous avions brûlées nous rattrapèrent. Le 10 janvier 2087, Nils frappa à notre porte, effondré. Il me présenta, en pleurs, un échantillon de sang. « Celui de mon

filis », me dit-il. Je l'invitai à rentrer et à me suivre dans mon laboratoire secret au sous-sol de notre maison. Enfin notre laboratoire : celui de Maxence et de moi. Après la fin de la guerre, le monde était entré dans une triste période pour les femmes. Ce monde avait fait un bond d'un siècle en arrière. Les femmes soldats furent oubliées, les épouses redevinrent soumises à leur mari et les filles à leur père ou leur frère. Heureusement ton père me laissa aussi libre qu'avant. Un nouveau patriarcat s'était mis en place avec à sa tête le général McAllen qui s'était proclamé Roi suite à la chute de la monarchie britannique. Cette dernière n'avait pas résisté aux conséquences économiques de la guerre.

Nils à l'abri dans mon repaire, j'appelai Maxence et Aysun et leur demandai de me rejoindre si elles le pouvaient. Je dus patienter quatre ou cinq heures avant que cette dernière ne se présente. Maxence ne pouvait pas sortir, son mari l'en empêchait. Résignée, je finis par demander à Nils de nous raconter la raison de son état.

— Le garçon qui est décédé à l'école ce matin, l'hôpital débordé....C'est Léca, enfin c'est moi. Il s'essoufflait

— Calme toi, lui dis-je. Que veux tu dire ?

Il prit une longue inspiration.

— J'ai perdu mon fils ce matin.

— Oh mon D ieu ! Je voulais l'enlacer mais il recula.

— Ne t'approche pas de moi, je suis contaminé. J'ai fait des tests sur mon sang et celui de Léca, quelque chose ne va pas. Un virus se balade dans mon corps mais je ne ressens aucun de ses effets, pourtant c'est bien ce qui a tué mon fils ce matin. Pourquoi mes deux autres garçons ne sont pas infectés, pourquoi moi je n'ai rien ? Je veux savoir ce qui est arrivé à mon fils ! S'il te plaît.

Je me mis à examiner l'échantillon avec l'aide d'Aysun. J'en arrivai à la conclusion qu'il s'agissait des restes de notre découverte lors du projet « Camaël ». Aysun ajouta qu'un autre élément y avait été ajouté mais elle ignorait lequel.

— Rentre chez toi, dis-je à Nils, va retrouver ta femme et tes fils, tu devrais être avec ta famille, les soutenir. Je t'en dirai plus demain.

Il s'exécuta et me remercia en partant. À son tour, ma dernière invitée me demanda si elle pouvait également partir. Elle ne pouvait pas rester longtemps loin de la vue d'un homme. J'acquiesçai.

Je continuai donc mes recherches quand une idée me traversa l'esprit. Je décidai de prendre une goutte de mon sang et de la mélanger avec l'échantillon. Le résultat fut instantané, le virus disparaissait progressivement. Mais il grossit de nouveau après quelques minutes. La grande scientifique que j'étais devina la raison de ce virus, mais comment en informer Nils, comment lui dire que l'un d'entre nous l'avait créé et qu'en inhalant son produit lors de l'incendie du laboratoire il y a dix ans, il s'était contaminé et avait contaminé son dernier né. Moi même je me refusai à y voir cette horrible conclusion. Ce ne pouvait être Maxence, j'avais trop bien appris à la connaître et elle en aurait été incapable. Il ne restait qu'une personne. J'avais des raisons de douter d'elle et à cet instant, et je regrettais de l'avoir laissé faire.

Je me décidai finalement à prendre le combiné. Je composai le numéro des Thomaes. Après plusieurs sonneries, c'est son épouse qui décrocha.

— Allô ? Pardonnez moi madame, toutes mes condoléances pour votre fils. Puis-je parler à votre mari s'il vous plaît. Aucune réponse ne se fit entendre, alors je réitérai le plus poliment du monde ma question. Toujours pas de réponse. — Madam...

La femme au bout du fil se mit à sangloter, puis à hurler de douleur.

— Ils sont tous morts, tous morts, tous morts, répétait - elle inlassablement tandis que sa voix diminuait, tous morts...

Je raccrochai, épouvanté. Alors voilà ce qu'elle désirait, nous détruire. Mais pourquoi ? Je tentai de relativiser en me disant qu'elle avait cherché à détruire son œuvre en la brûlant.

Je me jetai sur le téléphone et appelai Aysun.

— Allô !

— Viens chez moi, j'ai à te parler c'est important !

Je raccrochai, sachant parfaitement que la curiosité la ferait se déplacer jusqu'à moi. Comme je l'envisageai, Aysun sonna dans l'heure qui suivit.

— Entre !

— Qui a t-il de si important pour que tu ne puisses pas m'expliquer au téléphone?

—Suis moi.

Je la conduisis une nouvelle fois dans mon laboratoire. Je fermai la porte et lui lançai un regard accusateur qui sembla la surprendre.

— C'est de ta faute, tout ce qui arrive, tu es en responsable, monstre ! Qu'as tu donc fait ?

— Tu penses que je suis responsable de cette infamie? Tu me crois sincèrement capable de créer un virus de cette dangerosité par pure vengeance ?

— Sans hésitation

— Personne n'est aussi cruel.

— Toi si. Je sais que la vue d'un homme te donne des nausées, je sais que tu hais la situation des femmes de ce pays, je sais que tu serais prête à tout pour y remédier. J'ignore ce que tu as dû traverser pour en arriver à ce niveau de haine, mais la vengeance ne résout rien. Tu ne ferais qu'entacher encore plus notre réputation.

— Ce n'est pas moi Hana.

— Ne mens pas !

— Ce n'est pas moi Hana, ce n'est pas moi qui ait créé ce virus. A vrai dire, ce n'est pas uniquement moi. Nous en sommes tous les quatre responsables. Depuis la révélation de Nils, j'y ai réfléchi. C'est probablement les restes d'une de nos expériences ratées, un produit défectueux que Nils a inhalé pendant l'incendie.

— Attends, c'est pour ça que tu riais?

— A cette époque j'ignorais ce que cela signifiait, mais j'étais tout excitée. Nous avons utilisé nos propres cellules pour chaque expérience, mais il semble que la nature ait décidé que seules les chromosomes Y seraient faillibles face à cette dernière. Pourquoi seuls les mâles subissent ce virus? Parce que mère nature a entendu nos prières et y a répondu avec violence. Je suis désolée pour Nils qui se fait anéantir par son propre sang mais nous devons saisir cette opportunité pour nous soulever Hana. C'est notre chance de renverser la table. Seule une fille peut les sauver maintenant, une fille pas encore née. L'unique antidote à ce remède est le sang de Maxence.

— Qu'est ce que tu racontes ? Son sang est l'antidote ?

— Tout comme le virus qui a dû d'abord prospérer dans un hôte compatible, jeune et sans défense comme Léca avant de pouvoir agir, le remède doit passer par les mêmes phases, et pas dans le corps de n'importe qui et de n'importe quel âge. Il nous faut...

— Un membre d'une de nos familles en bas âge.

— Une nouvelle née d'une de nos familles ! Le double chromosome X, c'est là que réside le secret. Le Y annule le développement du remède.

— Je comprends, c'est pour ça que seul Maxence peut nous donner ce remède. Je suis devenu stérile, tu sais que je n'ai pas pu donner de frère ou

de sœur à Tao. Et je suppose que tu ne prévois pas d'avoir d'enfant, et même si c'était le cas tu refuserais qu'il devienne celui qui sauve ceux que tu hais tant.

— Ceux de notre sang, mon fils, Tao et les enfants de Maxence sont immunisés. Nils était un homme, ses enfants n'ont pas eu cette chance. Il doit sûrement être mort également, il y aura succombé après avoir été contaminé par son propre fils

— Tu as misé l'avenir de l'humanité sur la naissance d'une fille chez les Van Aude ?

— Disons que j'ai tout misé sur mère nature.

— C'est hors de question ! Maxence doit savoir la vérité! Je ne te laisserai pas ruiner l'humanité pour satisfaire tes projets.

Elle fronça les sourcils, puis son visage s'assombrit et ses yeux perdirent de leurs lueurs. Elle me prit les mains et me proposa d'en parler à Maxence quand nous aurions effectivement prouvé sa théorie, afin de ne pas la forcer à sacrifier son enfant pour sauver le monde. Elle affirmait ne pas vouloir faire peser ce poids sur de si frêles épaules, et en effet je trouvais cette idée appropriée. Je lui assurai que je me tairai jusqu'à notre prochaine rencontre, où elles viendraient ensemble. Je pensais Aysun sincère dans ses propos, je pensais qu'elles étaient proches toutes les deux. Aysun m'avait promis de faire ses recherches de son côté en subtilisant quelques gouttes de sang à notre « amie » et prouver sa théorie. Que seule la fille de Maxence, Moïra, pourrait nous sauver, alors j'attendis naïvement son retour.

Elle m'avait bien trompée. Je découvris au plus fort de l'épidémie que les Aelters avaient disparu, or j'ignorai tout de Maxence et où elle avait bien pu se réfugier avec ses enfants. Aysun cacherait le plus longtemps la vérité à la principale concernée et lui révélerait à l'heure voulu afin de garder le contrôle absolu de la situation. C'est elle qui serait la bienfaitrice de la

nation lorsque l'enfant viendrait à maturité. J'imaginai déjà ses plans, son désir de récupérer Moïra à l'avenir et de la former à son image.

J'ai cherché à les retrouver avec l'aide de Haneul, et je touche au but Tao, mais Aysun arrive et je n'aurai malheureusement pas le temps d'aller informer Maxence du rôle qu'elle a à jouer dans cette histoire. Je t'écris ces mots pour te dire que tu dois être fort, que ton père, ta tante et moi te protégerons de l'à-haut. Tu dois échapper aux griffes de Aysun, tu dois fuir et devenir ce que tu as toujours été. Mais jamais ne révèle ton nom, car c'est la mort qui t'attendra. Après ma disparition, elle ne supportera pas de te savoir en vie, par peur de ta vengeance ou des secrets que je t'aurai avoués. Enfouis les au fond de ton esprit en n'en parle que lorsque tu en verras l'utilité.

Un jour la « sauveuse » reviendra parmi nous, tu devras la trouver et la protéger d'Aysun à ma place, moi qui n'est pas su le faire. Quoi qu'il t'en coûte. Pardonne moi de t'imposer ce fardeau, toi qui n'es qu'un enfant. Mais notre survie en dépend. Tao doit disparaître. Deviens celle que tu as toujours été, et sois forte.

Ta mère qui t'aime.

Je venais enfin de lire les mémoires de ma mère, celles envoyées au couvent où elle m'avait caché le jour de sa mort, il y a dix-sept ans. Cet événement me bouleversa tant que je m'étais refusée à ouvrir son ouvrage. Je ne voulais pas savoir, ou plutôt j'aurai eu l'impression qu'après sa lecture il ne me resterait plus rien de ma mère, juste des mots, des histoires que je n'avais pas vécu qui auraient effacé mes derniers souvenirs d'elle.

Je découvrais une vérité bien loin du discours officiel. Révoltée, l'idée de suivre ses instructions me répugnait. Seulement de quel droit pouvais-je condamner les hommes sous prétexte que je haïssais la personne que je

devais protéger. Je remis l'objet à sa place, caché dans un coffre avec mes livres d'enfance.

Je me rendis au Palais afin d'assister au couronnement de Moïra. Comme son frère, elle était passée de l'autre côté de la barrière, ayant choisi la reddition à la lutte. Je fixai cette jeune fille depuis la foule, d'un regard inquisiteur. Pourtant c'est elle à qui il me fallait désormais consacrer mon existence. J'étais furieuse envers moi-même de n'avoir pas lu plus tôt les mémoires de ma mère, ainsi, peut-être aurais-je pu sauver l'enfant d'un avenir criminel. Son discours terminé, l'objet de mon attention descendit de la scène et se rendit dans la chapelle du Palais. Tandis qu'on invitait les gens du peuple munis d'un laissez-passer qu'ils avaient reçu chez eux (les places étaient limitées) à se diriger vers les jardins, et assister à la cérémonie sur des écrans géants installés à cet effet. Le fait qu'Aysun avait, comme à son habitude, imposé ses souhaits me fit bien rire. Bien plus lorsque je vis les têtes décomposées de tous ces politiciens, ces pions sur son échiquier.

Quand le cortège royal sortit de l'édifice religieux, tous se mirent à applaudir leur souveraine. Elle fit ouvrir les portes du Palais, laissant le peuple profiter de la fête organisée pour célébrer l'événement. Pour l'occasion, des musiciens inconnus des Canadiens, à l'exception des Montréalais, vinrent se produire sur scène. Seul ce territoire était resté libre de l'influence du royaume, néanmoins quiconque quittait cette région ne pouvait y retourner et ce qu'il possédait (livres, musiques etc...) restaient bloqués à la frontière. Rien n'en sortait. Ne pas contaminer l'extérieur par des idées modernes était la raison d'être des gardes frontières entre deux régions contraires. Pour la plupart cela faisait des années qu'il n'avait touché à un instrument. Ces derniers avaient été bannis dans une tentative de brider l'imagination du peuple.

Le premier groupe se mit à jouer d'anciens morceaux oubliés d'avant-guerre des années 2000 tels ceux de 30 seconds to Mars, Stromae ou encore Muse. Puis le deuxième groupe joua de la pop d'avant-guerre. Et les groupes s'enchaînaient, chacun avec son répertoire de musiques nouvelles ou anciennes. Je me doutai que ces chansons dataient de cette période car j'en reconnus certaines que ma mère fredonnait parfois à la maison. Les gens s'enflammaient, ils dansaient à se rompre les os. La joie sur leur visage semblait communicative car j'esquissai un sourire. Peut être que le règne de Moïra ne serait pas si mauvais. À écouter leur conversation, c'est ce que j'en retins. Il s'agissait de l'unique moment où privilégiés et démunis se mélangeaient.

J'observais du coin de l'œil les anciens de la Confrérie (qui s'étaient pressés pour ne pas rater le couronnement ni la fête) s'enivrer et raconter leurs exploits à la gent féminine. Mais ils n'avaient rien accompli et depuis leur démantèlement définitif, ils n'étaient plus que des ivrognes et des indigents. Certains poussèrent le comble jusqu'à travailler pour Louis dans ses maisons closes. Me désintéressant de ces épaves vivantes, deux jeunes gens attirèrent mon attention. Ils paraissaient fomenter un complot, avec leurs regards sombres et leur accoutrement détonnant pour une célébration. Je me rapprochai d'eux comme voulant simplement engager la conversation. La fille m'offrit un superbe sourire et me rendit la politesse. Le garçon se retourna et eut un geste surpris.

— Raphaël, Camélia ? Que faites vous là, où sont vos parents? Comment êtes-vous arrivés jusqu'ici.

— Euriel ? Et toi ?...Il se racla la gorge et reprit d'un ton calme. Père et mère sont morts.

— Comment ? Que dis-tu ? Tu ne devrais pas être ici!

— Tu n'as pas changé depuis notre dernière rencontre, toujours aussi rabat-joie. Elle m'a convié à son couronnement.

— Ne dis pas de bêtises, elle est Reine maintenant, tout ce qu'elle fera à partir d'aujourd'hui sera politique. Partez d'ici, je peux vous donner de l'argent

— C'est hors de question ! Et de l'argent, on en a.

Il prit sa sœur par la main et se réfugia dans la foule. Je tentai de les rattraper mais rien à faire, ils m'avaient échappé. Une angoisse immense me submergea. Je devais au plus vite me mettre au service de la Reine et ainsi garder un œil sur eux, surtout sur lui. Après ce qu'il avait traversé, il ne pouvait pas être sain d'esprit. « Cet enfant provoquera ma mort » finis-je par prononcer.

L'Ultime Geste de Nicolas

Encore une fois j'avais tout perdu par leur faute. Ma mère qui m'avait abandonné, ma belle-mère qui avait tenté de me tuer et cette fille dont je m'étais joué qui me rejetait. Il fallait en finir, définitivement. La veille du couronnement de Moïra, je déambulai discrètement dans les ruelles de mon quartier, transformé en lieu de luxure par mon plus grand ennemi, à la recherche d'une personne importante. Mon fournisseur en armes, une ancienne connaissance de l'UNITÉ A, Luan, fut heureux de me voir passer une fois de plus le pas de sa porte. Il m'accueillit à bras ouverts. « Que veux tu aujourd'hui ? » me demanda t-il. J'hésitai un instant à lui répondre, pas vraiment convaincu de mon choix, mais je me repris. « Un revolver, ce que tu as en magasin ». Il haussa les sourcils de surprise puis explosa de rire. Enfin il cessa de se moquer.

— Mon ami, un revolver est une arme bien compliquée à se procurer de nos jours, seules les gardes royales en possèdent une et elles ne servent jamais.

— Je sais tout ça ! Mais tu es le meilleur, tu me l'as toi-même dit il y a plus de dix ans Et je suis un habitué...mon ami.

— Ha ! Tu me fais bien rire. Pourquoi cette demande ? T'es tu enfin décidé à tuer la Reine ? Haha. La tu vois, je m'en tiens les côtes. Haha.

— Arrête ça tu m'agaces ! Donne moi ce que je veux et tu auras ton argent, comme d'habitude. Procure moi ce revolver pour demain.

— Demain ? Tu me fais vraiment rire...Reviens à midi tu auras ce que tu désires. Vas t'en maintenant.

Je m'exécutai, et alors que je sortais je l'entendis encore se moquer de moi.

En effet, le lendemain à l'heure convenue j'obtins mon arme. Enfin j'allais pouvoir assouvir ma vengeance, une vengeance désirée depuis des années.

Depuis notre QG, je courus sans m'arrêter jusqu'au Palais. Je passai par un passage secret découvert durant les missions passées. Je débarquai dans un sous-sol de l'aile principal. Je montai les escaliers pour atteindre le hall d'entrée. Mes yeux s'embuèrent de nostalgie. Cela faisait trop longtemps que j'avais quitté les lieux. Mais je n'eus pas le temps de profiter du moment car Aysun apparut à l'étage. « Lincoln, mon cher Lincoln ». Elle dévala les escaliers quatre à quatre et vint me prendre dans ses bras. Cette soudaine chaleur me révolta et je la repoussai violemment.

Elle m'avoua ses sombres secrets à propos de ma famille. Une vérité que je n'aurai jamais voulu entendre.

Après m'être fait jeter dehors, je me faufilai parmi la populace qui patientait devant l'écran géant pour le discours d'intronisation de Moïra comme future Reine du pays. Celui-ci terminé, je suivis la foule qui se

dirigeait vers les jardins du Palais pour assister à la fête, et je m'éclipsai afin de retourner en vitesse à l'intérieur où devait se trouver celle que je cherchais, mais c'est Moïra que je vis. Peu importait, je sortis mon arme et tirai.

Les Prémices d'une Nouvelle Ère

Je m'apprêtai à retourner dans mes appartements et Aysun et Moïra allaient se joindre au peuple quand un fou fit irruption dans le bâtiment, une arme à la main en hurlant « Justice sera faite, plus la patience est grande, plus belle est la vengeance ».

Un coup retentit. Aysun s'effondra sur le sol. Elle s'était interposée entre ma sœur et la balle. Moïra, choquée, resta figée sur place alors que des gardes s'emparaient de l'individu. Je me penchai vers Aysun et la pris dans mes bras ne supportant pas de la voir se vider de son sang sur le sol glacé du Palais. Elle m'attrapa par une des manches de mon habit dans l'espoir de me livrer une ultime parole. « Ne parlez pas » lui dis-je, mais elle ne m'écoutait pas et ses derniers mots furent pour son peuple. « Vivre, ta sœur doit vivre, protège la et garde la sur le droit chemin. Tu ferais ça pour moi ? J'acquiesçai, ne pouvant souffler une parole. « Enfin justice est rendue » murmura-t-elle. Puis sa main lâcha mon veston et son cœur cessa de battre, je dus lui fermer les yeux. Je n'avais plus ressenti une aussi grande tristesse depuis plus de quinze ans. Je me relevai, abandonnant le corps de ma Reine.

— Qu'as tu fais Nicolas? Après ton frère voilà que tu assassines ta mère.

Nicolas était genoux à terre, piégé entre deux gardes et se débattait de toutes ses forces. Faisant fit de mes paroles, il hurlait à la mort, la voix tremblante, comme emplie de remords. Il se mit à maudire ma sœur. « Va

en enfer, femme! » lui lançait-il. Et elle de lui répondre « Tu es l'unique responsable de ton malheur, accepte le au moins une fois dans ta vie ! ». A ces mots, l'enragé se calma et baissa le regard ainsi que la voix puis s'esclaffa.

— Vous êtes toutes pareilles. Vous faites de bien piètres outils. Plus faibles, moins intelligentes, sujettes à se laisser contrôler par leurs émotions, facilement manipulables. Vous acceptez aisément les idées nouvelles, ignorantes, vous les répandez facilement, légères, vous les soutenez longtemps, têtues ! Vous ne créez pas, vous reproduisez. Qu'avez vous déjà inventé, infertiles que vous êtes ? Rien. Vous mènerez l'humanité à sa perte. Oh je comprends ton enthousiasme à prendre le pouvoir, après tout, tu passes des bas fonds à la haute société. Tu t'attends à ce que je te baise les pieds, à ce que je devienne ta propriété, comme Aysun l'a tenté avant toi. Mais c'est l'inverse qui devrait s'appliquer, revenir il y a dix ans où tel un arbre à fruit appartenant au jardinier, la femme appartenait à l'homme. Pourquoi avoir changé cet ordre ? Anti Humaniste que tu es à rabaisser les hommes puisqu'ils ne peuvent donner la vie, nous rendant inutile. Tu nous anéantira tous à rejeter la nature ainsi. A nous rejeter nous qui avons tout créé.

Le visage de Moïra s'assombrit à ces paroles haineuses.

— Si tu empruntes le chemin de la vengeance, prépare deux cercueils. Puis elle se mit à parler de plus en plus fort, d'une voix rocailleuse. — Tu m'as utilisé, humilié, violé, banni, et tu penses que je n'essaierai pas de te faire payer tous tes méfaits ? Tu viens de tuer la Reine et tu oses...tu oses m'insulter ! Je suis la Reine dorénavant. Le monde ne vous appartient plus...Je vous ferai tous taire si nécessaire.

Ces paroles sonnaient telle une menace faite à tous et ne semblaient pas être la réponse d'une amante blessée. Comme si cet homme représentait

tous ceux de notre sexe. Elle tourna les talons sans un regard vers le cadavre de son prédécesseur et s'introduisit dans le petit salon d'Aysun que j'adorais tant. Il deviendrait son nouveau refuge.

Après cet effroyable événement, j'ordonnai aux gardes de conduire le régicide en prison, et pria d'autres de porter le corps dans la chambre mortuaire du sous-sol. Cela fait je quittai un moment ces lieux sordides tachés de haine et de sang, et me rendis dans les jardins, là où la fête battait son plein et où personne ne se doutait de rien. Puis sous la fenêtre de la pièce où j'avais passé tellement de temps pendant trois ans, me demandant ce que Moïra pouvait y faire. Je rentrai et montai les escaliers jusqu'à atteindre le bureau dans lequel elle s'était enfermée. Je m'assis dos contre la porte et m'assoupis.

Mes songes furent habités par une odeur d'air marin, la sensation d'un sable chaud et fin sur mon corps, et d'une brise douce et apaisante me caressant les mains. Mais soudain la brise devint bourrasque, le sable fuyait, emporté par le vent, et les vagues qui jusque-là reflétaient le soleil dans leurs eaux turquoise, se tinrent rouge sang.

« Les hommes naissent bien dans l'égalité

mais ils n'y sauraient y demeurer. »
Montesquieu

[1] Livre des Hébreux 12:5-7

OceanofPDF.com